

HISTOIRE

DE

L'ÉCRITURE DANS L'ANTIQUITÉ

SE TROUVE À PARIS

CHEZ

HACHETTE ET Cie, ÉDITEURS,
Boulevard Saint-Germain, n° 79.

ALPH. PICARD, ÉDITEUR,
Rue Bonaparte, n° 82.

ARMAND COLIN ET Cie, ÉDITEURS,
Rue de Mézières, n° 5.

CH. DELAGRAVE, ÉDITEUR
Rue Soufflot, n° 15.

DELALAIN FRÈRES, ÉDITEURS
Rue des Écoles, n° 56.

ALC. PICARD ET KAAN, ÉDITEURS,
Rue Soufflot, n° 11.



Héliog. Dujardin

Imp. Eudes

MINISTÈRE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

HISTOIRE

DE

L'ÉCRITURE DANS L'ANTIQUITÉ

PAR

M. PHILIPPE BERGER



PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC XCI


THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
LIBRARY

A

MONSIEUR ERNEST RENAN,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES,
PRÉSIDENT DE LA COMMISSION DU *CORPUS INSCRIPTIONUM SEMITICARUM*.

Cher et illustre maître,

Ce livre vous appartient. Votre nom figure au premier rang des savants qui ont étudié les transformations successives de l'écriture chez les différents peuples et en ont déterminé les lois.

L'épigraphie phénicienne, ce nœud de l'histoire de l'alphabet, vous est particulièrement redevable de la précision qui en a fait une science au même titre que l'épigraphie grecque et l'épigraphie latine.

C'est vous qui m'avez formé à ces études. Votre grande bienveillance et la sévérité de votre discipline m'y ont guidé pas à pas.

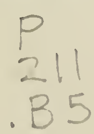
Veuillez accepter cet essai comme un faible témoignage de la reconnaissance que vous gardera toujours un élève qui vous doit tant.

Philippe BERGER.

INTRODUCTION.

Nous sommes loin du temps où l'on croyait que l'alphabet hébreu était la forme la plus ancienne de l'écriture et qu'il avait été donné au premier homme en même temps que la parole. L'alphabet hébreu n'est qu'une transformation assez récente de l'écriture phénicienne, d'où sont sortis tous les alphabets encore en usage sur la surface de la terre; mais l'alphabet phénicien lui-même a été précédé par d'autres systèmes d'écriture fort savants, qui ont joué un rôle considérable dans l'histoire des anciennes civilisations. Ces écritures, dont quelques-unes ont régné sur le monde pendant plusieurs milliers d'années, se sont formées peu à peu, et elles nous apparaissent, quand nous les étudions aujourd'hui, comme le fruit des longs tâtonnements de l'homme pour arriver à donner une forme écrite à sa pensée.

L'écriture a une histoire, parce qu'elle a eu un développement. Cette vérité, longtemps méconnue, n'a pu être démontrée que le jour où l'on a renoncé aux rapprochements artificiels et aux hypothèses, pour rechercher sur les monuments des témoins authentiques des



formes successives de l'écriture, et où l'on s'est appliqué à les expliquer en les rapprochant les unes des autres et en remontant d'une forme connue à celles qui l'ont immédiatement précédée. Il n'y a guère plus de cent ans que l'on a appliqué à l'histoire de l'écriture cette méthode, qui est celle des sciences naturelles, et elle a donné d'étonnants résultats. Aujourd'hui les grandes lignes de cette histoire sont parfaitement connues, et l'on peut tenter d'en présenter un tableau d'ensemble qui permette de l'embrasser d'un seul coup d'œil. Cette étude n'a pas un simple intérêt de curiosité savante; elle a un intérêt d'une portée plus générale. Elle nous permet de remonter jusqu'aux origines de l'humanité et nous fait assister aux efforts de l'homme pour transmettre sa pensée à travers le temps et l'espace.

De tout temps, l'homme a éprouvé le besoin de consigner sa pensée par écrit, pour conserver le souvenir de certains faits ou pour en transmettre la connaissance à d'autres. Aussi l'écriture est-elle un des arts dont nous retrouvons le plus anciennement les traces. Sur les premiers instruments fabriqués par l'homme et sur les premiers rochers qui lui ont servi d'habitation, on trouve des images accompagnées de signes conventionnels qui devaient représenter certains faits ou certaines idées à l'esprit de ceux qui les employaient.

Tandis que les races peu civilisées en restaient à cette première étape de l'écriture, d'autres l'ont rapidement franchie et sont arrivées de bonne heure à posséder un système d'écriture complet, pouvant rendre toutes les

nuances de la pensée. On est étonné de voir à quel degré de perfection avaient atteint les Égyptiens dès les premières dynasties de leur empire, c'est-à-dire près de quatre mille ans avant notre ère. L'écriture des Chaldéens, celle des Chinois, ne sont guère moins anciennes. Mais cette perfection apparente n'allait pas sans une grande complication, qui faisait de l'écriture le privilège exclusif d'une caste. Aussi, à partir du moment où les systèmes hiéroglyphiques ont été formés, l'effort constant de l'homme a-t-il tendu à les simplifier et à les rendre plus facilement maniables. A côté de l'écriture sacrée et du sein même de cette écriture est née une écriture profane et populaire qui s'y est peu à peu substituée.

On a peine à croire, quand on compare la simplicité de nos alphabets modernes aux systèmes hiéroglyphiques des anciens, qu'ils aient une origine commune, et l'on serait tenté d'admettre, avec ceux qui se sont les premiers préoccupés de ces questions, que l'alphabet a été créé de toutes pièces un jour par le génie d'un Cadmus. Il n'en est rien pourtant, et l'on peut démontrer aujourd'hui que nos écritures modernes dérivent, par un développement naturel et par l'application de certaines lois inhérentes à l'esprit humain, des formes plus compliquées que l'homme avait d'abord inventées. La loi formulée par Linné, *Natura non facit saltus,* ne trouve nulle part mieux son application. Comme les langues, les écritures sont des organismes vivants, soumis aux lois de la transformation.

Le grand facteur de ces transformations de l'écriture qui ont abouti à la création de nos alphabets modernes, c'est la paresse de la main, qui cherche à se soulever le moins souvent possible et à faire en un seul trait ce qu'on faisait en plusieurs; ou plutôt, à prendre les choses de plus haut, c'est la loi du moindre effort, par laquelle s'expliquent tous les progrès de l'industrie humaine et qui consiste à produire le même travail en dépensant moins de force.

De là vient la monotonie de nos alphabets modernes, comparés aux systèmes hiéroglyphiques des anciens. Ceux-ci n'étaient, en réalité, qu'une peinture de la pensée, dans laquelle chaque idée, chaque mot était rendu par une image. Au contraire, les signes de l'alphabet n'ont rien de représentatif, ils ont une valeur purement conventionnelle et algébrique; mais par là même ils peuvent s'appliquer presque indifféremment à toutes les langues; ils ont un caractère universel qui deviendra de plus en plus la loi de l'écriture, malgré les essais de réaction dont la fin du XIX[e] siècle aura donné le singulier exemple, en ressuscitant, par suite de préoccupations nationales et politiques, des alphabets qui semblaient destinés à disparaître.

Il est aisé d'apercevoir quelle influence ont eue, sur l'expression de la pensée et sur les relations des hommes entre eux, les progrès de l'écriture. On peut dire que, s'il est d'autres branches de l'activité humaine qui parlent plus à l'imagination, il n'en est pas qui aient eu des conséquences plus importantes pour le dévelop-

pement de l'esprit humain, ni dont les étapes soient plus nettement marquées.

On a cru qu'il ne serait pas sans intérêt, dans l'Histoire du Travail organisée à l'occasion de l'Exposition universelle de 1889, de donner une place à l'histoire de l'écriture. On avait décidé de réunir, à cet effet, dans les galeries du palais des Arts libéraux, des spécimens des différentes formes de l'écriture depuis son origine jusqu'à la constitution de l'alphabet grec et de l'alphabet latin d'une part, de l'écriture arabe et de l'écriture indienne de l'autre. Chargé d'organiser cette partie de l'exposition rétrospective, j'ai choisi, autant que possible, les monuments les plus célèbres ou ceux qui ont joué un rôle dans le déchiffrement des écritures anciennes, m'appliquant à en donner des reproductions de tout point conformes aux originaux.

Si cette histoire figurée de l'écriture a paru présenter quelque intérêt, je le dois au concours bienveillant que j'ai rencontré auprès des membres de la commission, ainsi qu'auprès des savants, français et étrangers, qui s'intéressent à ces études. Je tiens à exprimer ma reconnaissance tout d'abord au président de la section I de l'Histoire du Travail, M. de Rozière, ainsi qu'à tous ceux qui ont bien voulu faciliter ma tâche, en particulier aux *Trustees* du *British Museum,* aux conservateurs du musée du Louvre, du musée d'ethnographie du Trocadéro, du musée ethnographique de Dresde, de qui nous avons reçu de précieux moulages. M. de Clercq, M. le colonel Vincent, commandant le 4e tirailleurs

algériens, avaient aussi bien voulu nous confier certains monuments originaux. Nous avons eu, en outre, à notre disposition les collections réunies par l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour la rédaction du *Corpus inscriptionum semiticarum.*

M. le Directeur de l'enseignement primaire a pensé qu'il pourrait être bon de conserver le souvenir de cette exposition et il a bien voulu me fournir les moyens d'en publier les résultats dans le Musée pédagogique. Il ne faut donc pas considérer ces pages comme une histoire complète de l'écriture, ce serait la matière de plusieurs volumes, mais comme un manuel, dans lequel on a pris pour point de départ l'exposition du palais des Arts libéraux, en élargissant le cadre, de façon à assurer à ce travail une valeur indépendante de l'occasion qui lui a donné naissance, et à lui permettre de répondre au but d'enseignement que se propose le Musée pédagogique.

Tel qu'il est, ce travail n'est pas sans offrir une certaine nouveauté. Si les différentes parties de l'histoire de l'écriture ont été, dans ces derniers temps, l'objet de travaux approfondis, c'est la première fois, ou peu s'en faut, que l'on essaye d'en grouper les résultats et de tracer un tableau général du développement organique de l'écriture dans l'antiquité. Outre les travaux spéciaux que j'ai consultés et qu'on trouvera cités dans le corps de l'ouvrage, j'ai fait de larges emprunts à l'étude lumineuse de M. Maspero *sur les écritures du monde oriental,* qui forme le dernier chapitre de son

Histoire ancienne des peuples de l'Orient, ainsi qu'à deux travaux du regretté François Lenormant : *l'Écriture,* qui termine le premier volume de son *Histoire ancienne,* et l'*Histoire de la propagation de l'alphabet phénicien dans l'ancien monde;* l'article *Alphabet,* du même auteur, dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de M. Saglio, m'a aussi été d'un grand secours. J'ai enfin consulté avec fruit les excellents tableaux épigraphiques de M. J. Euting et les deux volumes de M. Taylor intitulés : *The Alphabet.* Mais je dois surtout beaucoup au cours d'épigraphie sémitique que M. Renan a professé pendant dix années consécutives au Collège de France. et qui a été comme le laboratoire d'où est sorti le *Corpus inscriptionum semiticarum.* C'est dans les leçons de M. Renan, non moins que dans son enseignement de tous les jours, que j'ai puisé la meilleure part des idées que l'on retrouvera au cours de ce volume.

Les divisions du travail étaient imposées par la nature même des systèmes d'écriture que nous allons passer en revue.

Qu'est-ce que l'écriture? C'est l'art de fixer la parole par des signes conventionnels, tracés à la main, qu'on appelle caractères. Les caractères sont donc les éléments de l'écriture. Deux principes différents ont présidé de tout temps à la formation de l'écriture. Les caractères peuvent représenter des idées ou des sons. On appelle *écriture idéographique* celle qui s'attache à rendre directement les idées; *écriture phonétique,* celle qui ex-

prime par des caractères les sons de la parole. L'écriture diffère du dessin en ce qu'elle est inséparable de la langue; si, dans l'écriture idéographique, les caractères sont des peintures de certaines idées ou de certains objets, ils les rappellent à l'esprit sous la forme qu'ils revêtent dans le langage, c'est-à-dire par l'intermédiaire du mot.

Cette grande division de l'écriture en comporte elle-même d'autres d'une portée moins générale. Dans l'écriture idéographique, tantôt les caractères sont la représentation des objets eux-mêmes, tantôt ce sont des signes conventionnels ayant avec l'idée qu'ils expriment une parenté plus ou moins éloignée; à côté des *images*, nous avons les *symboles;* ces derniers sont de beaucoup les plus nombreux, car la plupart des objets qui occupent la pensée n'ont pas de figure matérielle; tel est le cas pour les idées abstraites. L'écriture phonétique, de même, se divise en deux branches : écriture *syllabique* et écriture *alphabétique,* suivant que les caractères expriment des articulations complexes ou bien des sons simples, des *syllabes* ou des *lettres.*

Toutefois les distinctions qui précèdent ne sont justes qu'en théorie; le plus souvent les faits ne s'y conforment pas. Non seulement on passe constamment, dans une même écriture, de l'image au symbole, mais presque toutes les écritures qui ont commencé par être purement idéographiques sont arrivées peu à peu au syllabisme. La distinction entre écritures alphabétiques et écritures non alphabétiques est la seule qui corres-

ponde à une réalité historique. C'est la création de l'alphabet qui marque le grand pas dans l'histoire de l'écriture et qui la divise naturellement en deux parties : avant et après l'invention de l'alphabet.

Ce travail comprendra donc deux parties principales : la première sera consacrée à l'histoire de l'écriture avant l'alphabet. Nous y étudierons les diverses phases par lesquelles a passé l'écriture avant d'arriver à trouver sa forme définitive. Après avoir jeté un coup d'œil sur les premiers essais de l'homme pour dégager l'écriture du dessin, dans l'Ancien comme dans le Nouveau Monde, et sur ces procédés encore enfantins auxquels on a donné le nom de pictographie, nous suivrons les progrès de l'écriture jusqu'à la constitution des grands systèmes hiéroglyphiques, l'écriture chinoise, l'écriture cunéiforme, l'écriture égyptienne. Nous verrons ces systèmes, d'idéographiques, devenir peu à peu syllabiques, c'est-à-dire phonétiques. Le plus parfait d'entre eux, l'égyptien, nous mènera jusqu'aux portes de l'alphabet.

Dans la seconde partie, nous étudierons la formation de l'alphabet phénicien et nous passerons successivement en revue les alphabets qui sont dérivés de ses vingt-deux lettres. Tous ces alphabets se ramènent à deux grandes familles : la famille européenne ou gréco-italiote, et la famille sémitique, de laquelle sont sortis les alphabets de l'Inde et de la Perse. Pour les alphabets européens, nous nous arrêterons à la naissance de l'écriture cursive, son apparition marquant le point de

départ d'une nouvelle période, qui va jusqu'aux temps modernes et correspond à une nouvelle destination de l'écriture.

Une troisième partie sera consacrée à certaines écritures que l'on trouve aux confins du monde antique et qui sont nées de l'alphabet sémitique, sans qu'il soit possible d'en établir d'une façon rigoureuse la dérivation, ainsi qu'à un ou deux essais d'alphabets différents du nôtre, qui paraissent être le fruit de tentatives isolées et indépendantes.

Cet aperçu montrera, je l'espère, le lien logique qui rattache entre elles les différentes formes de l'écriture et qui fait l'unité de son histoire. En 1834, Klaproth, dans son *Aperçu de l'origine des diverses écritures de l'ancien monde*, écrivait :

«Nous comptons trois sources principales d'écriture dans l'ancien continent : ce sont la *chinoise*, l'*indienne* et la *sémitique*, qui ont donné naissance aux divers alphabets de l'Europe et à plusieurs de l'Asie. C'est à peine si nous commençons à soupçonner le système de l'écriture *égyptienne;* nous ne voyons pas encore assez clair dans ce sujet pour fixer nos idées sur sa nature et pour décider si les hiéroglyphes et les autres écritures de l'Égypte que nous connaissons constituent une classe d'écriture particulière et originale, ou s'ils ne sont que le produit de l'aberration d'une civilisation comprimée et forcée à rétrograder par la superstition et par l'influence des prêtres. Nous avons les mêmes doutes sur l'originalité des écritures cunéiformes conservées sur les

anciens monuments de la Perse et de Babylone : ces écritures ne paraissent avoir servi que pour la composition d'inscriptions lapidaires et de talismans, et n'ont peut-être jamais été d'un usage général. »

Cinquante ans ont suffi pour transformer entièrement notre manière de voir à cet égard. Non seulement l'écriture égyptienne et l'écriture cunéiforme ont pris la place qui leur appartient dans l'histoire de la civilisation, et chaque jour en atteste davantage l'importance capitale et la grande diffusion dans le monde antique, mais des trois sources de l'écriture admises par Klaproth, il n'en est qu'une, l'écriture chinoise, qui ait le caractère original qu'il lui attribuait. Les deux autres, l'écriture sémitique et même l'écriture indienne, que l'on avait pu considérer jusqu'à ces derniers temps comme le produit d'une création indépendante, sont des dérivés plus ou moins directs des anciens hiéroglyphes de l'Égypte.

C'est tout un chapitre de l'histoire de l'esprit humain qui se déroule à nos yeux. Sans doute, nos idées se transformeront encore sur plus d'un point, et il reste plus d'un problème à résoudre; mais dès à présent on peut dire que l'histoire de l'écriture est fondée et qu'elle repose sur un ensemble de faits acquis à la science et sur lesquels on n'aura plus à revenir.

Le mérite de cette rénovation revient pour une bonne part aux progrès des études relatives à l'épigraphie sémitique. C'est à la méthode rigoureuse qui n'a cessé d'y présider que l'on doit les découvertes les plus solides

qui ont été faites depuis trente ans dans le domaine de l'histoire de l'écriture. Aussi, quand ces études ne présenteraient pas d'autre intérêt, ce qui n'est pas, serait-ce encore une raison suffisante pour s'y adonner; car, malgré leur aridité apparente, elles procurent, plus qu'aucune autre branche des sciences historiques peut-être, la satisfaction que donne le sentiment d'avoir découvert une parcelle de la vérité.

L'exécution de ce travail a été confiée à l'Imprimerie nationale. Nous devons à la magnifique collection de caractères orientaux que possède ce grand établissement, et qu'il enrichit sans cesse pour se tenir au courant des progrès de la science, d'avoir pu rendre par la typographie la plupart des alphabets anciens. J'ai été grandement secondé par l'obligeance de ceux auxquels est confiée la direction de ces travaux et je tiens à leur en adresser ici mes remerciements.

HISTOIRE

DE

L'ÉCRITURE DANS L'ANTIQUITÉ.

PREMIÈRE PARTIE.

L'ÉCRITURE AVANT L'ALPHABET.

CHAPITRE PREMIER.

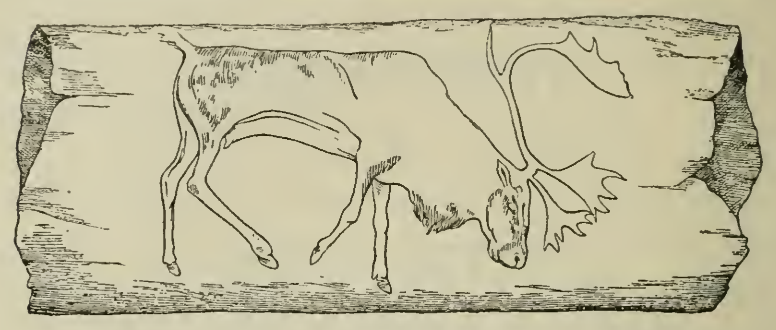
LES ORIGINES DE L'ECRITURE. — DESSINS ET SIGNES MNÉMONIQUES.

L'écriture n'a pas une origine unique; on ne peut pas remonter historiquement à sa source et trouver une forme primitive d'où dérivent toutes les autres. L'écriture est née sur plusieurs points à la fois, chez certains peuples plus tôt, chez d'autres plus tard, et ses progrès ont donné naissance à des systèmes différents qui se sont développés parallèlement. Mais si l'écriture n'a pas eu, à son origine, d'unité historique, elle a une unité interne et logique qui permet de déterminer par la pensée les diverses phases de son développement. Dans cette recherche, l'étude de ce qui se passe de nos jours n'est pas moins instructive que celle de l'antiquité la plus reculée, car certains peuples en sont actuellement à la période où d'autres en étaient il y a bien des milliers d'années.

Parmi les instincts inhérents à l'homme figure celui de reproduire par le dessin ce qu'il voit. C'est une des formes

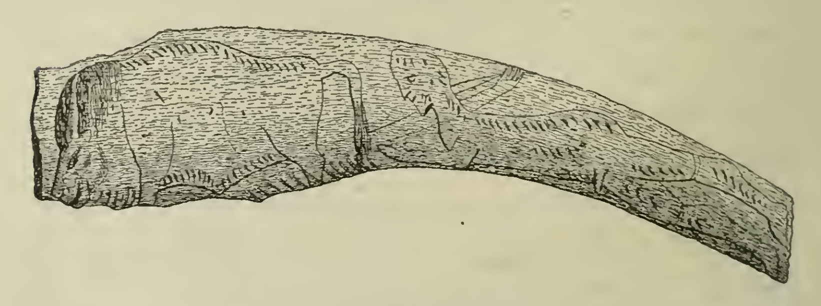
IMPRIMERIE NATIONALE.

de l'instinct d'imitation, qui est commun à tous les animaux, mais une forme qui suppose déjà l'existence d'idées générales; car, pour dessiner, il faut faire abstraction de certains traits et ne considérer qu'une face de l'objet. Ce mode de représentation est aussi ancien que l'homme lui-même sur



Renne broutant (gravure sur bois de renne de la grotte de Thaïngen).

la terre. Dans les premières stations humaines on trouve des os et des bois de renne décorés de dessins et de sculptures représentant des animaux ou des objets, quelquefois même de véritables scènes[1]. Le dessin suivant, que nous



empruntons à M. le marquis de Nadaillac et qui a été trouvé à Laugerie-Basse par M. Élie Massenat, représente un jeune

[1] Marquis de Nadaillac, *Les premiers hommes et les temps préhistoriques*, 2 vol. in-8°, Paris, Masson, 1881; *L'Amérique préhistorique*, idem, 1883, in-8°; *Mœurs et Monuments des peuples préhistoriques*, idem, 1888. in-8°.

homme chassant l'aurochs; sur d'autres objets analogues, on trouve des chevaux, des ours, des poissons, des rennes, dans différentes attitudes; l'un de ces dessins même nous a conservé une image très fidèle du mammouth. On est étonné du degré de perfection auquel étaient arrivés les hommes de l'époque quaternaire. Ce n'est pas encore de l'écriture : il y manque ce caractère conventionnel qui transforme le dessin en un signe; et pourtant, il est certain que ces dessins étaient déjà des aide-mémoire, c'est-à-dire des moyens de conserver ou même de transmettre la pensée.

Les dessins n'étaient pas le seul moyen usité chez les peuples primitifs pour se rappeler certains faits et pour en fixer le souvenir. Il faut se garder, quand on s'occupe des origines de l'homme, d'établir des classifications trop rigoureuses et de se figurer les choses comme s'étant passées partout de la même façon. Il n'y a que l'animal chez qui la sûreté de l'instinct atteigne du premier coup son but; l'homme tâtonne et s'y reprend à bien des fois avant d'arriver à ses fins; à l'origine, c'est la complication qui est la règle, la simplicité est le fruit d'une réflexion déjà très avancée.

Parallèlement au dessin, nous voyons se développer, chez certains peuples, des procédés mnémoniques qui leur permettaient de communiquer, non plus au moyen d'images, mais au moyen de signes purement conventionnels, n'ayant aucune ressemblance avec les objets qu'ils désignaient. Les auteurs anciens nous rapportent que les Scythes et les Germains se servaient, soit pour correspondre, soit pour leurs pratiques divinatoires, de bâtonnets sur lesquels ils faisaient des entailles. Cet usage paraît avoir été répandu chez tous les peuples du Nord; le nom même qui sert à désigner encore

actuellement les lettres de l'alphabet en allemand, « buchstaben », nous a conservé le souvenir de cet état de choses. Il existait, s'il faut en croire les auteurs chinois, chez les Tartares, avant l'introduction d'une écriture régulière dans ces contrées. Les « Stick-messages » des Australiens nous en offrent un exemple actuel.

La forme la plus ancienne de ces signes mnémoniques doit être cherchée dans ces « marques de propriétaire » que l'on croit reconnaître sur certaines armes des premiers hommes. Une des premières manifestations du réveil de la personnalité chez l'homme a dû consister à marquer d'un signe distinctif les objets qui lui appartenaient[1]. Cette habitude s'est perpétuée dans les barbelures, diversement agencées, que les pêcheurs de baleines ou de phoques de la mer de Behring gravent sur leurs harpons. D'autres signes du même genre, mais plus compliqués, étaient des marques de chasse indiquant le nombre de bêtes tuées ou d'ennemis vaincus. Certaines lames de bois de renne, découvertes dans des cavernes habitées par l'homme aux époques les plus reculées, et qui présentent sur leurs bords des encoches ou des stries régulièrement disposées, paraissent se rattacher à cet ordre d'idées[2]. Ces procédés pour se rappeler certains faits ont été utilisés de tout temps : c'est le principe du nœud au mouchoir ou des entailles que la boulangère fait à sa planchette pour indiquer le nombre de miches qu'elle a vendues.

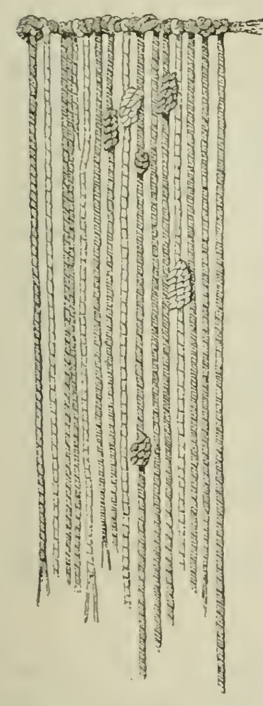
Quippos. — On trouve une autre application du même principe dans les grains de maïs et les cailloux de diffé-

[1] Cartailhac, *Matériaux pour l'histoire de l'homme*, 1874, p. 140.

[2] Lartet et Christy, *Reliquiæ aquitanicæ*, explication des planches, p. 162 et B, pl. XXV.

rentes couleurs dont se servaient les anciennes populations de l'Amérique pour conserver leur histoire, ou bien encore dans ces cordelettes à nœuds, appelées *quippos*, qui étaient la seule écriture des Péruviens à l'époque des Incas.

Les Péruviens paraissent avoir porté l'emploi des quippos à un degré de perfection surprenant; ils en faisaient encore usage au moment de la conquête espagnole. Les montagnards ont continué à s'en servir pour leurs comptes jusqu'à nos jours. Le musée ethnographique du Trocadéro possède deux quippos anciens. Nous en devons la communication à M. le docteur Hamy, qui a bien voulu mettre à notre disposition, pour toute cette partie de notre travail, sa science, ainsi que les richesses du musée qu'il dirige. Ils se composent de cordelettes formées de fils de laine de différentes couleurs, bleus, rouges, blancs, bruns, sur lesquelles sont placés, à différentes hauteurs, des nœuds plus ou moins compliqués. Nous publions d'après l'original un fragment du plus petit d'entre eux; mais le dessin ne rend qu'imparfaitement l'effet produit par ces rencontres de couleurs. Tantôt les cordelettes étaient rattachées à une corde plus forte, tantôt leurs lignes capricieuses s'accrochaient aux aspérités d'un bois recourbé. Quelquefois les nœuds embrassaient plusieurs cordelettes, et formaient ainsi de véritables chaînes d'idées.



Portion d'un *quippo* trouvé à Ancon (Pérou) par M. E. H. Giglioli.

Lord Kingsborough a publié en

couleurs, dans ses *Antiquités du Mexique*[1], un quippo très curieux, qui a été depuis lors souvent reproduit; l'original est perdu. Le dessin colorié d'un autre quippo m'a été communiqué par M. Pihan, sous-chef des travaux typographiques à l'Imprimerie nationale; il lui vient de son père, dont le nom est bien connu des orientalistes. On lit au bas de la feuille : «Copié par M. Oppeti en 1832, sur un manuscrit de la bibliothèque du Roi.»

On ne peut attacher aucune valeur à la traduction qui accompagne le dessin; mais la copie paraît sincère et son auteur était un dessinateur très consciencieux. Il y a tout lieu de croire que ce quippo était ainsi figuré sur le manuscrit d'où l'a tiré M. Oppeti. Je l'ai cherché en vain à la Bibliothèque nationale, et les recherches approfondies auxquelles s'est livré M. Pihan n'ont pas eu un plus heureux résultat. Je le donne néanmoins, pour ne pas laisser perdre un des rares spécimens de ce mode d'écriture.

Les seuls renseignements originaux que nous possédions sur les quippos nous viennent du P. Acosta[2], de l'*Historia Chichimeca* de don Fernando de Alva Ixtlilxochitl[3] et de Boturini[4]. Ceux qui ont les premiers visité ces contrées nous attestent la grande habileté des Péruviens soit dans l'usage des quippos, soit même dans celui des cailloux, qui

[1] *Antiquities of Mexico*, t. IV, à la fin du volume.

[2] Joseph de Acosta, *Historia natural y moral de las Indias*, Hispali, 1590, in-4°, p. 410-412.

[3] Publiée par Ternaux-Compans dans la *Bibliothèque américaine*, t. XII et XIII.

[4] *Idea de una Nueva Historia general de la America septentrional*, 1746, in-8°, p. 2 et 85-87. Consulter aussi Rivero (Marianna edde) y Juan Diego de Tschudi, *Antigüedades Peruanas*, Viena, Girold, 1851, in-4°, avec atlas.



QUIPPO PÉRUVIEN.

Copié par M. Oppeti en 1832, sur un manuscrit de la Bibliothèque du Roi.

avait précédé chez eux l'emploi des cordelettes nouées : « Il est curieux, dit Acosta, de voir des vieillards décrépits apprendre avec un rond de cailloux le *Pater noster;* avec un autre, l'*Ave Maria;* avec un troisième, le *Credo;* et savoir quelle pierre signifie : *conçu du Saint-Esprit;* quelle autre, *a souffert sous Ponce Pilate;* puis, quand ils se trompent, se reprendre, seulement en regardant leurs cailloux. » Chaque couleur, chaque caprice dans la forme des nœuds des quippos avait sa signification; le rouge servait, paraît-il, à désigner une troupe armée. Certains auteurs admettent même qu'il était possible de faire avec les quippos des combinaisons analogues à celles de notre alphabet. En tout cas, les Péruviens avaient des fonctionnaires qui portaient le titre de *Quippo-Camayas*, c'est-à-dire « archivistes lecteurs des nœuds colorés ».

Wampums. — Dans l'Amérique du Nord, les *Wampums* des Iroquois nous présentent à peu près le même degré de développement de l'écriture. Les wampums sont des colliers ou des ceintures formés de coquillages violets ou blancs, faussement appelés « grains de porcelaine », dont les combinaisons forment des figures géométriques très variées, rappelant celles de nos broderies sur canevas. Certains d'entre eux ne comprennent pas moins de 6,000 à 7,000 grains. Le plus long que l'on connaisse se compose de 49 rangs de coquilles.

Quoique cela puisse nous paraître étrange, les Iroquois savaient les lire. Ces figures représentaient pour eux des idées et des phrases. Ils pouvaient ainsi porter avec eux des messages ou des discours entiers, qu'ils récitaient une fois arrivés à destination[1]. Dans certains cas, on peut encore

[1] P. Margry, *Mémoires et Documents sur les origines françaises des pays d'outre-mer* (Corresp. de Cavelier de la Salle, 1679-1681, t. I, Paris, 1879).

en débrouiller le sens. Un wampum, publié partiellement par M. Beauchamp[1], représente la ligue des Iroquois. Il est formé d'un cœur blanc sur fond pourpre, relié par une file de coquilles blanches à des carrés disposés des deux côtés. Il signifie que la ligue n'a qu'un cœur et que toutes ses parties sont rattachées à ce cœur et rattachées les unes aux autres.

Et pourtant, on peut à peine donner le nom d'écriture à ces tentatives pour transmettre la pensée. Les quippos, de même que les wampums, n'étaient guère qu'un procédé mnémotechnique destiné à faciliter le travail de la mémoire, une méthode au moyen de laquelle on se créait une mémoire artificielle; chaque nœud n'exprime pas une idée, il la rappelle à l'esprit d'une façon artificielle par sa combinaison avec d'autres nœuds. Il y manque d'ailleurs un des caractères essentiels de l'écriture, qui est d'être tracée sur une matière résistante.

Les bâtonnets des Scythes, tout imparfaits qu'ils étaient, se rapprochaient, en un certain sens, davantage de l'écriture; mais le nombre des idées qu'on pouvait exprimer par ce moyen était trop limité. Les bâtonnets ne servaient sans doute à communiquer que dans quelques circonstances prévues d'avance, et ce n'était guère que des nombres qu'on se transmettait de cette façon; or la numération écrite, sous sa forme ancienne, rentre à peine dans les cadres de l'écriture, car elle n'est que la reproduction des unités que l'on compte, un dessin que chacun traduit en sa langue.

[1] *Smithsonian Report*, 1879, p. 389 et 390.

CHAPITRE II.

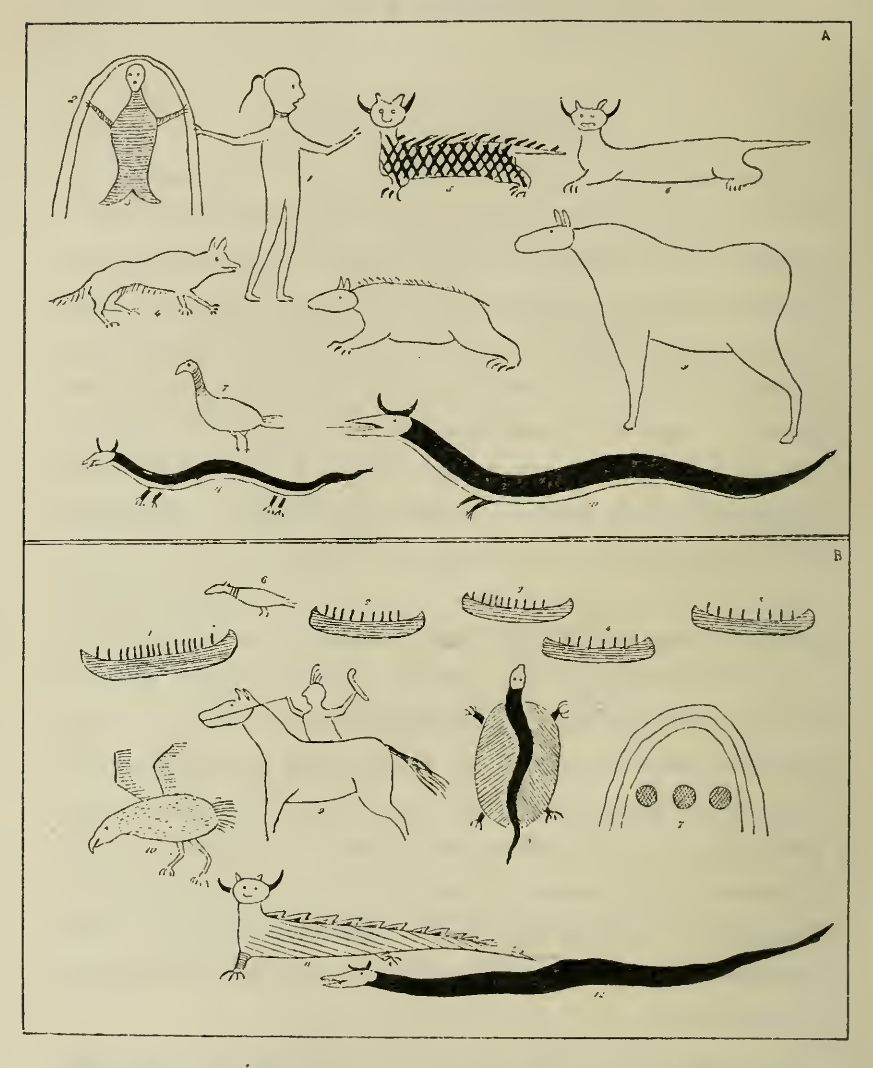
INSCRIPTIONS FIGURATIVES.

Ceux qui les premiers ont eu l'idée de réunir les images et les signes mnémoniques ont été les véritables inventeurs de l'écriture. Ce jour-là, leurs dessins ont été non plus de simples tableaux, mais des récits fixés par écrit. On remarque déjà cette fusion de scènes figurées avec des signes conventionnels sur des monuments appartenant aux premiers âges de l'humanité. Une scène gravée sur un rocher à Skebbervall, en Suède, et qui a été publiée pour la première fois dans la *Revue archéologique*[1], représente le débarquement d'aventuriers et leur établissement dans cette contrée. A côté d'épisodes de chasse ou de piraterie, nous y voyons des files de bateaux montés par des hommes, qui doivent indiquer le nombre d'embarcations dont se composait l'expédition et le nombre des guerriers qui y ont pris part. La plupart de ces bateaux sont figurés par deux lignes courbes concentriques hérissées de petits traits parallèles qui représentent les hommes. L'image se transforme en un signe conventionnel. En haut, des disques et des groupes de points de tailles différentes indiquent sans doute l'époque de l'année ou de la lune où eut lieu cet évènement.

Les inscriptions préhistoriques ne se distinguent pas, sous ce rapport, des inscriptions modernes. Nous empruntons

[1] On trouvera d'autres scènes analogues dans Montelius, *Suède préhistorique* (trad. Kramer, Stockholm, 1874), p. 64-69.

l'inscription suivante à Schoolcraft[1], qui a réuni dans ses trois volumes un grand nombre de représentations figurées



relatives à la vie des tribus indiennes de l'Amérique; elle a été gravée en deux parties, sur les bords du lac Supé-

[1] Schoolcraft, *Indian Tribes*, 3 vol. in-4°, Philadelphia, 1851-1853.

rieur et du Carp River, dans le Michigan, en souvenir de l'expédition d'un chef célèbre dans les arts de la magie, qui avait traversé sur des canots le lac Supérieur.

Le tableau A représente le chef, Myengun, qui touche de la main droite une tente, occupée par un homme-poisson, symbole ou *totem* de son clan; au-dessous, à ses pieds, se trouve son symbole particulier, «le loup». Sa main gauche est étendue vers les génies sous la protection desquels il met son entreprise.

Le tableau B relate l'expédition. Elle eut lieu dans cinq canots, portant 51 hommes; le premier était conduit par un lieutenant, «le roi des pêcheurs», représenté par son symbole, l'oiseau pêcheur. La traversée dura trois jours; l'atterrissement est symbolisé par la tortue terrestre; en avant de la tortue, on voit un guerrier armé d'une massue et monté sur un cheval, et un aigle, symbole du courage. Le bas du tableau représente le secours accordé à l'expédition par deux puissants génies, la panthère de nuit et le grand serpent.

Sur d'autres inscriptions du même genre, des barres tracées parallèlement marqueront le nombre des batailles livrées par un chef ou les blessures qu'il a reçues, une tête d'élan rappellera un combat qu'il soutint contre un de ces animaux, son symbole ou *totem* renversé indiquera qu'il est mort.

A côté de ces essais d'écriture des populations indigènes de l'Amérique, nous plaçons une peinture figurative faite par les blancs à l'usage des indigènes : la proclamation d'un gouverneur de Van-Diemen[1] pour annoncer la pacification

[1] Bonwick, *The last of the Tasmanians*, London, 1870, in-8°.

du pays et en recommander la fidèle observation. Elle se divise en quatre lignes, qu'on peut lire de la manière suivante :



Ligne 1. La pacification est faite.

Ligne 2. Les indigènes qui l'accepteront seront bien accueillis par le gouverneur.

Ligne 3. Tout noir qui tuera un blanc sera pendu.

Ligne 4. Il en sera de même de tout blanc qui tuerait un noir.

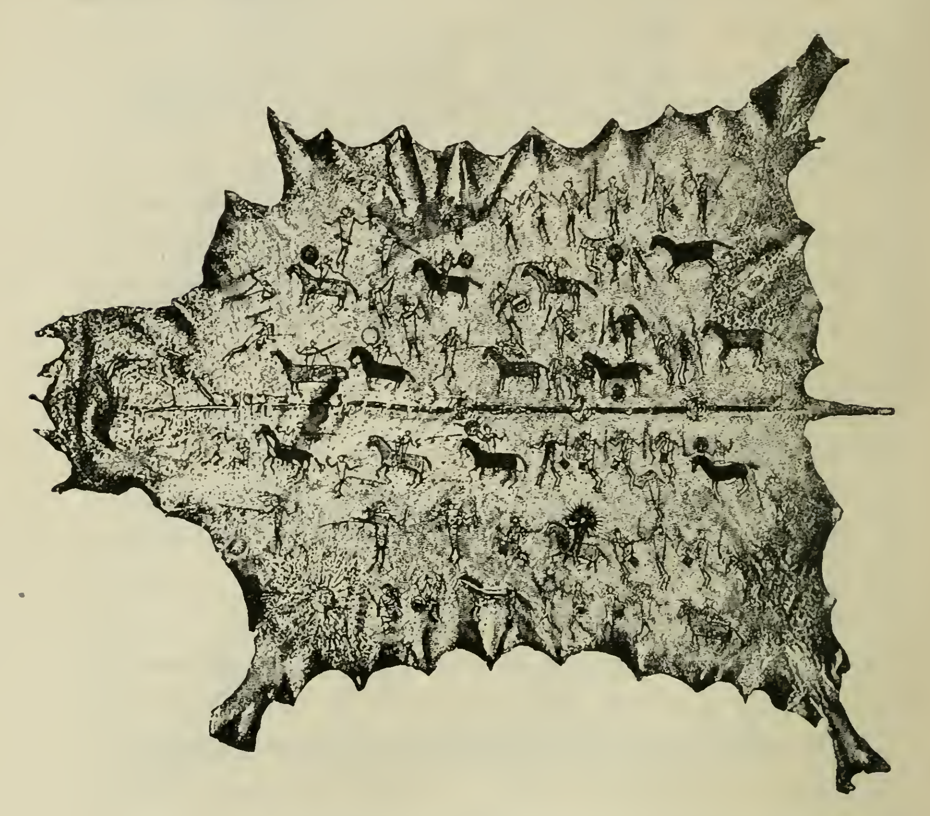
L'image est facilement intelligible et bien faite pour

parler aux yeux; elle tourne autour de trois ou quatre idées très simples : blanc, noir, gouverneur, pendu; mais les détails sont beaucoup trop soignés : l'arbre tient une trop grande place; le costume du gouverneur, les poses des personnages sont trop étudiés. Des sauvages auraient employé une figure abrégée pour rendre l'idée de pendu; ils auraient sacrifié tous les détails qui n'étaient pas nécessaires à la lecture de ce tableau; leurs inscriptions sont destinées à reproduire la pensée telle qu'elle s'exprime par la parole.

Si l'on cherche en effet en quoi ces représentations primitives diffèrent d'un simple dessin, on reconnaîtra que ce ne sont plus des images reproduisant fidèlement un fait qui a frappé l'esprit, ou un individu ou un animal, mais des peintures suivies représentant une succession d'évènements : ce sont des récits figurés. Un autre caractère, qui découle du premier, c'est l'omission de tout ce qui ne tend pas directement à rendre l'idée que l'on veut exprimer; dans les figures elles-mêmes, on supprime les accessoires pour ne garder que les traits caractéristiques : un trait particulier, le nom, lorsqu'il s'agit d'individus; au contraire, un trait général, lorsque l'idée que l'on veut exprimer est une idée générale, l'idée de tente, d'homme, de combat, de mort. On abrège autant que possible l'image, qui se change en un signe et quelquefois même est réduite à ne plus exprimer qu'une abstraction, un chiffre ou une date.

Nous trouvons ainsi, dans ces inscriptions figuratives, tous les éléments nécessaires pour rendre les faits dont l'homme tient à conserver la mémoire; car de quoi se compose l'histoire dans son principe, si ce n'est de catalogues, de dates et de noms de héros? Une seule chose leur manque pour être de véritables écritures : elles rendent des idées

que chacun traduit en sa langue, elles ne rendent pas des mots; elles sont indépendantes du langage. Nous verrons, en étudiant l'écriture mexicaine, que c'est par les noms propres que l'expression des sons de la parole s'introduira dans l'écriture.



Peau couverte de dessins coloriés représentant des scènes de la vie des Indiens de l'Amérique du Nord. En bas, un chef à cheval, la tête entourée de plumes en éventail. La forme des armes, sabres ou fusils, prouve que cette peinture doit dater de la fin du siècle dernier. (Musée du Trocadéro [1].)

[1] M. Molteni a bien voulu nous prêter, pour le reproduire, le cliché qu'il avait fait pour une conférence de M. Hamy à la Sorbonne.

La plupart des inscriptions primitives sont gravées sur des rochers, sur des troncs d'arbre ou sur des pierres servant de monuments funéraires. Mais, de bonne heure, l'homme éprouva aussi le besoin d'écrire sur des matières portatives, sur des peaux, des morceaux de bois, soit pour transmettre au loin sa pensée, soit au contraire pour garder toujours auprès de lui, comme dans des livres véritables, les symboles sacrés de sa tribu et le souvenir des évènements qui avaient marqué dans son existence, tout ce qui formait son histoire et sa religion.

Cet usage se rencontre non seulement chez les Indiens, mais chez les Esquimaux et jusqu'en Océanie, dans les bâtons de voyage des Néo-Calédoniens[1], et chez les habitants des Nicobar, des Célèbes, des îles Palaos, de la Nouvelle-Guinée. Une lettre d'un habitant des Carolines, publiée par Freycinet[2], fait supposer chez ces populations un degré de développement supérieur à celui qu'on serait tenté de leur prêter.

« On prendra certainement, dit-il, une haute opinion de l'intelligence de ces peuples, d'après la lettre naguère adressée par un de leurs chefs ou tamors, au capitaine Martinez, que M. Bérard a rencontré sur l'île Rota. Elle fut écrite primitivement sur un très mauvais morceau de papier que le Carolinois s'était procuré à Guam. Une sorte de couleur rouge avait servi d'encre. Le premier caractère, qui représente un homme les bras étendus, grossièrement dessiné, est un signe de salut; dans la partie gauche au-dessous sont indiqués le nombre et l'espèce des coquillages envoyés par le Carolinois au capitaine Martinez, savoir :

(1) Hamy, *Magasin pittoresque*, t. LI, 1883, p. 340-342, avec figures.

(2) *Voyage autour du monde. Historique*, II, 1, 107, et pl. LVIII, fig. 8.

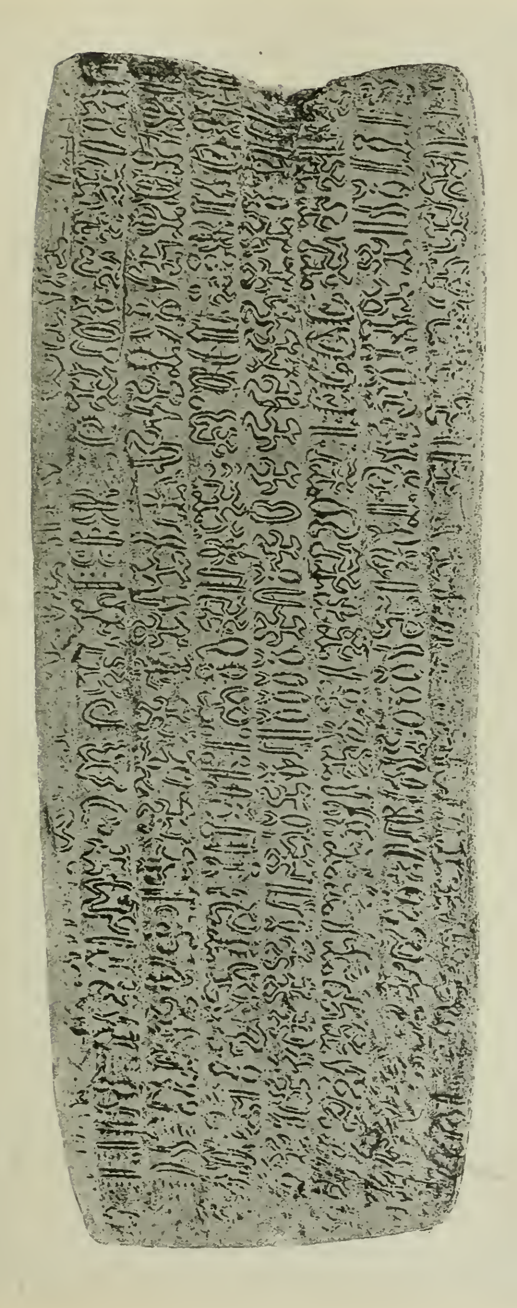
cinq gros, sept plus petits et trois autres d'une forme différente; à droite et vis-à-vis sont marqués, sur deux lignes, les objets demandés en échange, c'est-à-dire trois gros hameçons et quatre petits, puis deux haches et deux morceaux de fer. La vignette du milieu et différentes lignes tracées çà et là servent à séparer les membres de la phrase. Cette pièce est, si l'on peut s'exprimer ainsi, un véritable modèle d'écriture idéographique. »

Peut-être trouvera-t-on que ce dernier jugement n'est pas exempt d'une certaine exagération. M. le docteur Meyer, directeur du musée ethnographique de Dresde, a réuni les rares vestiges d'écritures que l'on a recueillis dans ces parages [1]. En général, elles sont très grossières. Il faut pourtant en excepter les inscriptions gravées sur bois que l'on rencontre chez les sauvages de l'île de Pâques [2]; quoique nous ne les comprenions pas, nous pouvons dire qu'elles marquent un pas de plus dans l'histoire de l'écriture. Celle que nous reproduisons est conservée au musée de Santiago du Chili; nous en devons un moulage à l'obligeance de M. Meyer. Ce sont des plaques de bois couvertes des deux côtés de figures qui sont disposées en lignes parallèles tracées alternativement de droite à gauche et de gauche à droite, comme les anciennes inscriptions grecques dites *en boustrophédon*.

La disposition des lignes, qui se font suite, le retour périodique des mêmes signes, leur caractère conventionnel, nous prouvent que nous sommes en présence d'une parole

[1] Dr A. B. Meyer, *Bilderschriften des Ostindischen Archipels und der Sudsee*, Leipzig, 1881, in-fol. Cf. *Journ. Anthropol. Inst.*, t. III, p. 370-383.

[2] A. de Longpérier, *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, 27 juin 1873, p. 14 et 151-155. Cf. *Œuvres*, réunies par G. Schlumberger, t. VI, p. 335-338.



Inscription sur bois de l'île de Pâques (face A).

IMPRIMERIE NATIONALE.

écrite. En effet, le chevalier de la Rosa[1] a constaté que les chefs des îles de Pâques avaient mis des signes tout à fait analogues, en 1772, au bas de l'acte qui consacrait leur annexion à l'Espagne.

Les indigènes eux-mêmes ne savent plus aujourd'hui déchiffrer ces inscriptions. On ne peut s'étonner que le sens de l'écriture, dès qu'elle cesse d'être purement figurative, se perde, au bout d'un temps très court, chez des peuples chez qui la langue elle-même se renouvelle aussi rapidement. Pour en comprendre l'origine, il faut se reporter à certaines peintures figuratives sculptées dans le bois, et puis remplies de couleur, dont les habitants de l'archipel des Palaos couvrent leurs maisons. Ces peintures, où des scènes réalistes se mêlent à des figures symboliques et conventionnelles, contiennent, sous forme d'images suivies, le récit de leurs légendes et de leurs traditions.

Ce sont des «suites» de ce genre qui ont dû donner naissance aux «bois parlants» des habitants de l'île de Pâques. Seulement, en faisant disparaître presque entièrement de leurs inscriptions le caractère figuratif, ils ont fait faire à l'écriture un saut considérable, et, par là, ces tentatives appartiennent presque à une autre période de l'histoire de l'écriture; mais ils n'ont réalisé ce progrès que d'une façon inconsciente et passagère. Les peuples sauvages ne sont pas capables de concevoir l'écriture d'une façon abstraite et indépendante de la peinture des idées. Le père Chaumonot[2] en cite un exemple très caractéristique. Il raconte que, durant son séjour chez les Hurons, les indigènes, voulant éprouver

[1] *Journal de l'Inst. anthrop.*, III, 1874, p. 382 et 528, pl. XXVII.

[2] *Autobiographie du R. P. Chaumonot*, publiée par le R. P. F. Martin, Paris, 1885, p. 70 (communiqué par M. Hamy).



Peintures figuratives des îles Palaos.

la vertu de l'écriture, firent sortir un des pères de la cabane. « Cependant, poursuit le P. Chaumonot, un de l'assemblée me dit d'un ton bas, et en sa langue, ces paroles : « Je vais à la chasse, je trouve un chevreuil, je prends une « flèche dans mon carquois, je bande mon arc, je tire, et « du premier coup j'abats ma proie. Je la charge sur mes « épaules, je la rapporte à la cabane, et j'en fais un festin à mes amis. » Je n'eus pas plus tôt écrit ce petit discours qu'on rappela le père. On lui mit le papier en main, et il lut mot pour mot tout ce qu'on m'avait dicté. A cette lecture, les assistants jetèrent un grand cri d'admiration. Ensuite ils prirent le papier, et, après l'avoir bien tourné et retourné, ils s'entredisaient : « Où est donc la figure qui re« présente le chasseur? Où le chevreuil est-il peint? Où est « marquée la chaudière et la cabane du festin? Nous ne « voyons rien de tout cela, et pourtant l'écrit l'a dit à Héchon. »

Une histoire analogue est rapportée par Mariner, qui a été pendant de longues années résident aux îles Tonga[1]. La langue de ces peuples a trop peu de fixité pour pouvoir être rendue par des caractères constants. Les progrès de l'écriture sont inséparables de ceux du langage.

TATOUAGES.

Il semble qu'il faille expliquer d'une façon analogue les tatouages dont les sauvages ont l'habitude de couvrir leur corps et surtout leur visage. Ces dessins, dont la forme varie d'homme à homme, et dont le nombre augmente en raison de la position sociale de ceux qui les portent et des

[1] *An Account of the Natives of the Tonga Islands*, compiled from W. Mariner, by John Martin. Édimbourg, 1827, t. I, p. 114. (Constable's *Miscellany*, vol. XIII.) Je dois cette indication à M. Edm. Le Blant.

évènements qui ont illustré leur vie, sont de véritables inscriptions héraldiques, des blasons, qui constituent pour chacun d'eux, suivant l'expression de Fr. Lenormant[1], une marque personnelle et significative, représentant, d'une façon symbolique, les caractères distinctifs qui font son individualité. Le tatouage est une véritable signature qu'ils portent avec eux, et dont l'importance s'explique par le rôle du nom propre chez les peuples encore enfants, ainsi que par le lien intime qui le rattache à la personnalité.

On croit retrouver de ces tatouages dans les dessins qui se voient sur quelques dolmens et sur les dalles formant les parois de certaines allées couvertes de l'âge de la pierre polie. Les savants qui se sont occupés de ces questions pensent que ce sont les marques distinctives de ceux qui étaient enterrés à cette place. On les gravait sur leurs sépultures, comme nous inscrivons les noms des défunts sur leurs tombes.

Quoi qu'il en soit, les découvertes que les recherches préhistoriques, d'une part, les progrès de la géographie, de l'autre, nous font faire chaque jour sur les origines de l'humanité prouvent que le nombre des écritures primitives était beaucoup plus grand qu'on ne le supposait jadis, et que non seulement l'écriture est née d'une façon indépendante sur un grand nombre de points, mais qu'elle a été poussée par les premiers habitants de notre globe beaucoup plus loin qu'on n'aurait été tenté de le croire.

[1] *Histoire ancienne*, in-4°, t. I, p. 411. Cf. Alfred Maury, *Les origines de l'écriture*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er septembre 1875. Voir aussi l'ouvrage tout récent de W. Jœst : *Tätowiren, Narbenzeichnen und Körperbemalen*, Berlin, 1887, in-4°, avec 12 planches.

CHAPITRE III.

ECRITURES HIÉROGLYPHIQUES DU NOUVEAU MONDE.

Les progrès de la civilisation ont peu à peu amené l'homme à inscrire les évènements dont il voulait conserver le souvenir, son histoire et celle de ses dieux, non plus sur des pierres brutes, mais sur les murs de ses palais et de ses temples, c'est-à-dire des monuments destinés à passer à la postérité. Ce nouvel emploi de l'écriture lui a communiqué quelque chose des constructions auxquelles elle était appropriée. Elle y a gagné un caractère plus décoratif et une régularité qui a donné aux caractères, par une conséquence naturelle, une fixité qu'ils n'avaient pas auparavant. Les signes, flottants jusqu'alors et livrés au caprice individuel, ont reçu des valeurs constantes et déterminées : ils sont devenus des caractères. C'est cette étape, capitale dans l'histoire de l'écriture, que nous représentent l'*écriture aztèque* ou l'écriture des habitants du Mexique antérieurement à la conquête espagnole et l'*écriture calculiforme* des Mayas du Yucatan.

ÉCRITURE AZTÈQUE.

On peut à peine compter l'écriture aztèque au nombre des systèmes hiéroglyphiques; les signes idéographiques sont trop étroitement unis à la pictographie, c'est-à-dire à une représentation des faits ou des idées indépendante des formes du langage; néanmoins, on sent qu'on est en présence d'un véritable système destiné à fixer la pensée par

écrit, ayant recours à des signes disposés dans un ordre déterminé et dont la place indique la valeur. Bien que nos lumières sur l'ancienne écriture des Mexicains soient bien incomplètes, nous en savons assez pour déterminer les règles qui ont présidé à sa formation.

L'*écriture aztèque* paraît avoir été commune aux différentes races, Toltèques, Chichimèques, Aztèques, qui ont successivement envahi le Mexique, venant du Nord, et qui toutes appartenaient à la grande famille des Nahuas. Elle nous est connue soit par des inscriptions, soit par des manuscrits à images, antérieurs à la conquête espagnole. Malheureusement, la plupart des monuments de l'ancienne littérature aztèque ont été brûlés par les missionnaires. Aubin avait réuni un certain nombre de ces manuscrits, qui ont été acquis récemment par M. Goupil. Il en a tiré son *Mémoire sur la peinture didactique et l'écriture figurative des anciens Mexicains*, qui est encore le fondement de nos connaissances sur cette matière. Ce mémoire, publié une première fois en 1851, a été récemment réédité, avec une importante introduction, par M. Hamy, en tête de la partie historique de la *Mission scientifique au Mexique*[1].

Les écritures des Aztèques se composent d'images, peintes ou sculptées, qu'accompagnent de courtes légendes. On pourra s'en faire une idée par une page empruntée à un manuscrit qui représente l'établissement des Chichimèques dans l'Anahuac au XIIe siècle et la fondation de Tezcuco. Ce manuscrit, qui a été reproduit tout entier en couleurs dans le grand ouvrage sur le Mexique, est accompagné

[1] *Mission scientifique au Mexique; Recherches historiques et archéologiques publiées sous la direction de M. E.-T. Hamy*, 1re partie, Histoire (Paris, 1885, in-4°).



d'explications en langue nahuatl, qui ont été ajoutées après coup. Au haut de la page, on assiste à la naissance du roi Ixtlilxochitl dans la caverne de Tsinaconoztoc, « la caverne

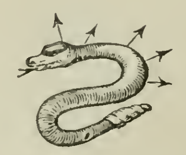
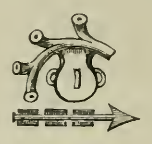
de la chauve-souris », lieu de plaisance des rois de Tezcuco. Au-dessous, on voit des chefs chichimèques en armes, accompagnés de leurs femmes, s'avancer dans un pays où l'on reconnaît la végétation et la faune du Mexique.

Ces peintures rappellent singulièrement les inscriptions pictographiques des Peaux-Rouges; seulement ici les personnages sont accompagnés de leurs noms, écrits en toutes lettres derrière leur tête; ce sont : Tlotli « le faucon »; Nopal Cuetlaxihui, désigné par le cactus, *nopal*, son premier nom; le troisième enfin, Amacui « qui prend (*cui*) du papier (*amatl*) », a pour rébus abrégé une feuille d'*amatl*. Les noms de leurs femmes sont moins certains : la première est connue, c'est Icpacxochitl « couronne de fleurs », la femme de Tlotli; la seconde doit sans doute se lire Quauheihuatl « femme d'aigle » ou « aiglonne ». La caverne, elle aussi, porte son nom écrit sous la forme d'une chauve-souris, *tzinacon*, pendue au sommet.

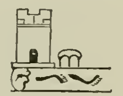
Le manuscrit auquel nous avons emprunté cette page appartient à ce que Gama appelait « l'histoire vulgaire »; pourtant on peut déjà y distinguer le principe de l'écriture mexicaine : on écrit les noms au moyen de signes qui en rappellent le son, bien qu'ils n'aient souvent aucun rapport avec le sens de ces noms. C'est le principe du *rébus*, et même du rébus par à peu près; mais c'est une écriture, car ce sont des signes susceptibles d'être lus.

Dans les monuments d'un ordre plus relevé, l'analyse des mots est poussée beaucoup plus loin; le symbolisme disparaît presque entièrement et fait place à une lecture purement phonétique. Ainsi le nom du roi Itzcoatl (serpent d'obsidienne), qui s'écrit sur les peintures populaires au moyen d'un serpent (*coatl*) garni de flèches d'obsidienne

(*itztli*), s'écrit dans les manuscrits plus savants au moyen de cette même flèche d'obsidienne (*itztli*, racine *itz*), du

vase (*comitl*, racine *co*) et de l'eau (*atl*). Mixcoatl « la couleuvre nébuleuse », nom du chef légendaire des premières tribus mexicaines, est rendu par le tornado (*min*) et par les deux signes déjà connus *co* et *atl*.




Teocaltitlan « les gens d'auprès du temple » s'écrira avec le temple = *teocalli* (*calli* « maison », *teotl* « de Dieu ») et les dents = *tlan;* en outre, la lecture du premier idéogramme est déterminée par les lèvres = *te* et le chemin = *o*, placés au-dessous. Ainsi, chaque caractère arrive à ne plus guère représenter que la syllabe initiale (ordinairement radicale) du mot qu'il désigne.

Ces essais de phonétisme ont été tout d'abord appliqués aux noms propres. Cela n'a rien qui doive nous surprendre, l'idée de la personne étant attachée au nom lui-même, c'est-à-dire à un certain son, beaucoup plutôt qu'à la signification, presque toujours oubliée, de ce nom; aussi est-ce par les noms propres que s'est introduite l'écriture phonétique, en Égypte comme en Amérique.

Nous savons par le témoignage de Las Cases[1], écrivain

[1] Cité par Brasseur de Bourbourg, *Hist. des nations civilisées du Mexique*, t. I, p. XXXIX et XL.

contemporain de la conquête, que les Mexicains avaient poussé très loin ce système d'écriture. « Quoiqu'ils n'eussent pas une écriture comme nous, dit-il, leurs chroniqueurs avaient toutefois leurs figures et caractères à l'aide desquels ils entendaient tout ce qu'ils voulaient, et de cette manière ils avaient leurs grands livres composés avec un artifice si ingénieux et si habile, que nous pourrions dire que nos lettres ne leur furent pas d'une bien grande utilité. »

Il faut nous figurer ces « grands livres » non pas comme des histoires suivies, mais plutôt comme ces catalogues qui ont été la forme première de l'histoire. Nous possédons des chroniques en langue nahuatl antérieures à la conquête espagnole. La plupart d'entre elles ne consistent qu'en une série plus ou moins continue de dates, avec l'indication sommaire des évènements correspondants. Les chroniques mexicaines appartenaient à un genre mixte, comme nos cartes géographiques ou nos gravures avec légendes : des dates et des portraits ou des plans, accompagnés de signes figuratifs qui exprimaient le nom du personnage ou de l'endroit. Ces signes figuratifs constituent à proprement parler l'écriture mexicaine.

C'était donc une écriture en somme assez rudimentaire et qui ne justifie qu'en partie les éloges que lui donne Las Cases. Ainsi que nous avons eu déjà l'occasion de le dire à propos des quippos et d'autres écritures encore, ceux qui les premiers font une découverte sont toujours tentés de s'en exagérer l'importance. Il faut reconnaître d'autre part que nous sommes disposés à porter un jugement trop sévère sur des procédés qui ne sont pas les nôtres : on arrive souvent à tirer un parti excellent d'outils imparfaits. Notre écri-

ture, qui nous paraît si parfaite, semblera un jour pleine de chinoiseries et de complications inutiles à ceux qui l'étudieront comme nous étudions aujourd'hui les hiéroglyphes mexicains.

Le grand défaut de l'écriture mexicaine était d'exiger une trop grande habitude de la part de ceux qui devaient s'en servir. Il fallait savoir lire un manuscrit mexicain, comme il faut savoir lire une carte géographique. Brasseur a résumé en quelques mots le caractère de cette ancienne science mexicaine : «Dans toutes les républiques de ces contrées, entre autres professions, étaient ceux qui faisaient les fonctions de chroniqueurs et d'historiens. Ils avaient la connaissance des origines et de toutes les choses touchant à la religion, aux dieux et à leur culte, comme aussi des fondateurs des villes et des cités. Ils tenaient enfin le comput des jours, des mois et des années.»

Les Mexicains ont fait faire un grand progrès à l'écriture par l'introduction, dans leurs peintures didactiques, de dates se rattachant à un système chronologique régulier. Le calendrier des Mexicains était très savant; il se composait d'un cycle de 52 ans, divisé en quatre périodes de 13 années ayant pour symboles quatre figures différentes, accompagnées chacune de petits disques au nombre de un à treize. Ces figures étaient le couteau de pierre (*tecpatl*), la maison (*calli*), le lapin (*tochtli*) et le roseau (*acatl*). L'année elle-même était divisée en 18 mois de 20 jours. Sur une peinture chronologique que nous empruntons au mémoire de M. Aubin, on voit Tlotli et Ixpacxochitl, déterminés par le faucon et la couronne de fleurs, assis l'un en face de l'autre dans une grotte et reliés à toute une série de princes ou de chefs portant chacun leur nom. Entre eux se

lit une date. Sur d'autres monuments, la date occupe une place beaucoup plus considérable; certains bas-reliefs sont complètement entourés de cartouches qui renferment des indications chronologiques.



La pierre commémorative de la dédicace du grand temple de Mexico par l'empereur Tizoc, dont le moulage figure au musée du Trocadéro, représente les deux empereurs Tizoc et Ahuitzotl; au-dessus et au-dessous, se trouvent des disques, grands et petits, pleins ou percés en leur milieu, des files d'anneaux et des roseaux, formant la légende, qu'on lit de la façon suivante : «le jour 7 roseaux 13 du mois Itzeallt xochilluit de l'année 8 roseaux», ce qui correspond au 19 février 1487. Une autre tablette, en obsidienne, déchiffrée par M. Hamy[1] et dont nous donnons ici la reproduction, fournit la date de la pose de la première pierre du

[1] Hamy, *Note sur une inscription chronographique* (Extrait de la *Revue d'ethnographie*, Paris, Leroux, 1883).

même temple; c'est une véritable inscription, qui doit se lire : « le jour 9 du mois de pamitl (c'est-à-dire du pavillon) de l'année 4 roseaux », et qui permet ainsi de fixer le début de cette œuvre architecturale, la plus grande qu'aient en-



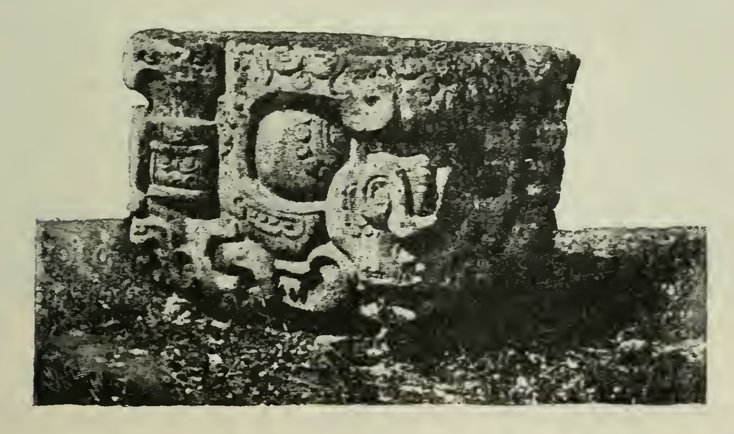
treprise les Aztèques, au 9 décembre 1483, dix ans à peine avant la découverte de l'Amérique. Mais, par là, l'écriture

mexicaine se rattache à un autre système graphique dont il faut maintenant nous occuper.

ÉCRITURE CALCULIFORME.

L'écriture aztèque n'était pas seule usitée en Amérique, avant la conquête espagnole. Dans toute la partie centrale de l'Amérique, on trouve des monuments couverts d'inscriptions d'un aspect très différent et qui nous révèlent un système graphique beaucoup plus perfectionné que l'écriture aztèque. On appelle cette écriture *écriture calculiforme* (de *calculus* « caillou »), à cause de la forme des éléments dont elle se compose; ces éléments eux-mêmes portent le nom de *katouns*.

Les inscriptions calculiformes sont surtout répandues dans le Yucatan; mais on en rencontre aussi dans l'Amérique centrale et, de l'autre côté, jusqu'au milieu du Mexique. Elles se développent sur les murs d'édifices témoins d'une civilisation raffinée que certains auteurs considèrent comme bien antérieure à la civilisation aztèque. Les marches du grand



temple de Palenqué, dans l'État de Chiapa au Mexique, en sont couvertes. Un chapiteau de Copan, ruine célèbre du

Guatémala, dont M. Hamy nous a donné la photographie, montre à quel point ces caractères devenaient des motifs d'ornementation et se mêlaient à l'architecture.

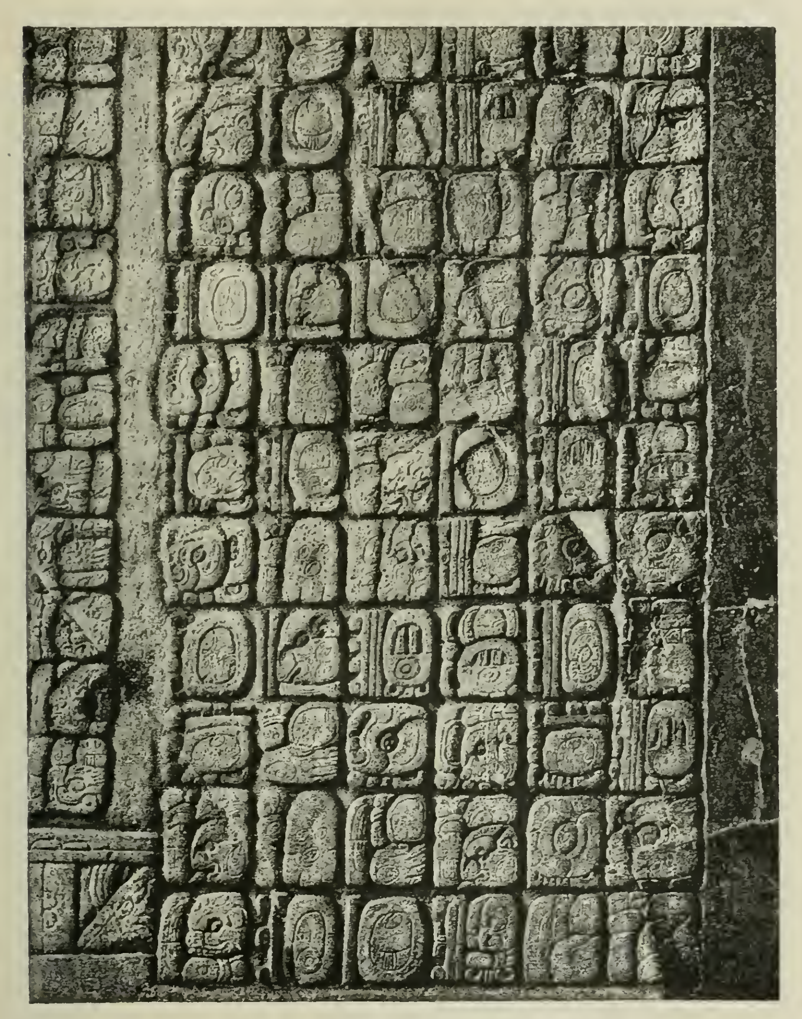
En dehors des inscriptions, nous connaissons quelques manuscrits, malheureusement très rares, écrits avec les mêmes caractères et qui sont d'une valeur inappréciable pour fixer la nature de cette écriture. Le plus célèbre est le manuscrit Troano, publié par l'abbé Brasseur de Bourbourg. La Bibliothèque nationale de Paris en possède deux; la bibliothèque royale de Dresde et celle de Madrid en ont chacune un.

L'écriture calculiforme nous apparaît comme une écriture lapidaire dans son origine. Elle se composait, suivant la définition de Cogolludo[1], « de pierres gravées placées sur une autre pierre gravée scellée sur le mur des temples ». Les indigènes appellent ces pierres gravées *katouns*. Le plus souvent, au lieu de les incruster, on se contentait de les graver en relief sur la pierre; mais alors même les éléments de cette écriture conservent leur indépendance et l'aspect primitif qui lui a valu son nom. Cet aspect se retrouve jusque sur les manuscrits qui sont traités plus librement; les caractères y ont l'aspect de petits galets, de formes et de dimensions différentes, placés les uns contre les autres et soudés comme des coraux sur leur tronc.

L'un des spécimens les plus remarquables de cette écriture est la célèbre tablette de la Croix, qui provient du temple de la Croix à Palenqué, et dont une des trois pierres est conservée aujourd'hui à Washington. Un moulage de l'ensemble de ce précieux monument est au musée du Trocadéro. Chaque katoun est composé de figures diverses que l'on a déformées pour les faire rentrer dans un cadre uni-

[1] *Histoire du Yucatan*, liv. IV, chap. v, p. 186.

forme et qui reviennent assez souvent dans des agencements différents. On y voit de véritables hiéroglyphes, des



Fragment de la tablette de Palenqué.

figures grimaçantes, des têtes d'hommes, d'oiseaux, de jaguars, des mains, d'autres signes encore, le tout couvert de dessins pointillés. Ces figures elles-mêmes sont souvent

précédées de barres et de petits disques, en nombre variable, qui paraissent être comme les exposants des figures qu'ils accompagnent. Tout cela n'est pas sans analogie avec les légendes chronographiques qui encadrent certaines peintures mexicaines, ou bien encore avec ces tablettes à compartiments dans lesquelles les Quitos plaçaient de petites pierres, savamment taillées, dont les diverses combinaisons leur permettaient de conserver leur histoire et d'établir toute espèce de calculs[1].

Les katouns, en effet, semblent avoir servi tout d'abord à conserver des dates. On comptait communément l'âge par katouns; à 60 ans, on disait : J'ai trois pierres, et, à 70 ans : J'ai trois pierres et demie. Une bonne partie des inscriptions calculiformes paraît être occupée par des indications chronologiques. Le calendrier Maya était le même que celui des Aztèques; leurs jours, leurs mois, leurs «supports d'années», avaient des noms qu'ils exprimaient au moyen de véritables hiéroglyphes, et ce sont ces noms que nous retrouvons précédés de points ou de barres qui indiquent le nombre de jours ou de mois. Mais à cela ne se bornait pas l'usage des katouns : ils servaient à écrire l'histoire. Les archives du Yucatan, disait-on à Cogolludo, étaient à Tixualahtun, dont le nom signifie «lieu où l'on superpose les pierres gravées», et Cogolludo ajoute : «Les Itzaes gardent encore aujourd'hui, dans une sorte de livre appelé *Analte*, les prophéties écrites avec leurs caractères antiques. Ils y conservent la mémoire de tout ce qui leur est arrivé depuis leur établissement dans cette contrée[2].»

La découverte de manuscrits yucatèques a démontré la

[1] Velasco, *Histoire de Quito*, trad. Ternaux, p. 81, 185.

[2] *Histoire du Yucatan*, liv. IX, ch. XIV, p. 507.

justesse de cette tradition. Il suffit de jeter les yeux sur l'un des manuscrits que nous possédons, ou même sur une inscription, pour se convaincre qu'on est en présence d'un système graphique assez avancé. Les illustrations ne sont presque jamais, comme au Mexique, confondues avec le texte. Les caractères eux-mêmes sont beaucoup plus variés, ils ont une forme plus constante et plus indépendante des images qui leur ont donné naissance.

Le P. Diego de Landa, l'auteur de la *Relation des choses de Yucatan* [1], auquel on doit les seules lumières qu'on possède sur la matière, atteste le grand développement de l'écriture yucatèque, qui aurait atteint, s'il faut en juger par ses indications, un degré de perfection comparable à celui des hiéroglyphes égyptiens. Il a même donné, à côté des signes des jours, des mois, des années, dont il indique la valeur, toute une série de caractères correspondant à certains sons, si bien que, à l'en croire, cette écriture aurait eu des éléments alphabétiques employés concurremment avec les hiéroglyphes.

On n'a pas encore réussi, même avec les indications de Landa, à retrouver la clef des inscriptions calculiformes. L'abbé Brasseur de Bourbourg, le grand promoteur des études américaines, qui a publié le manuscrit longtemps oublié du P. Diego de Landa, a voulu appliquer son alphabet à la traduction du manuscrit Troano, mais il a complètement échoué. Dans ces dernières années, M. de Rosny [2], M. Cyrus Thomas [3] et quelques autres ont repris ce problème, et,

[1] *Relation des choses de Yucatan de Diego de Landa,* publiée par Brasseur de Bourbourg (*Collection de documents,* etc., t. III, Paris, 1864, in-8°).

[2] *Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique centrale,* Paris, 1876, in-fol. — *Codex Cortesianus,* ibidem, 1883, in-4°.

[3] *A Study on the Manuscript Troano,* Washington, 1882, in-4°.

sans chercher à donner de traductions, qui, dans l'état actuel de la science, seraient prématurées, ils ont réussi à déterminer la valeur de quelques nouveaux signes. C'est dans cette voie qu'il faut persévérer, si l'on veut ne pas tomber dans les traductions fantaisistes de l'abbé Brasseur, et défendre ces études contre les insanités dont d'autres auteurs ont donné le triste exemple.

Le principe certain, déjà posé par Brasseur, qui n'a eu d'autre tort que de l'abandonner, c'est qu'il faut prendre comme point de départ les signes chronologiques de jours, de mois ou d'années, dont nous connaissons la valeur; « il s'agit tout simplement, suivant son expression, de les lire comme des mots, mono- ou polysyllabiques, placés à la suite les uns des autres, et nullement comme des noms propres[1]. »

Non seulement la lecture de ces caractères, qui sont de vrais hiéroglyphes, fournira des mots qui doivent se retrouver dans les parties non chronologiques; mais la comparaison de leurs variantes permettra de fixer la valeur de nouveaux signes et d'arriver à de nouvelles lectures. Peut-être parviendra-t-on ainsi à dévoiler le mystère de la civilisation américaine avant l'invasion aztèque, à en retrouver la langue et à en déchiffrer l'écriture.

[1] *Études sur le système graphique et la langue des Mayas*, t. II, p. 256.

CHAPITRE IV.

LES GRANDS SYSTÈMES HIÉROGLYPHIQUES DE L'ANCIEN MONDE.

Les hiéroglyphes du Nouveau Monde nous permettent de comprendre comment l'écriture idéographique est née de la pictographie. Faut-il considérer les inscriptions aztèques comme une écriture pictographique ou les mettre au nombre des systèmes hiéroglyphiques? Où commencent les uns, où finissent les autres? La question peut être discutée. Les limites des genres sont toujours flottantes et difficiles à marquer, dans le domaine de l'écriture et de la phonétique comme dans celui de l'histoire naturelle et de l'ethnographie. Il est malaisé de déterminer à quel moment la cellule cesse d'être plante pour devenir animal, et pourtant le règne végétal se distingue du règne animal par des caractères facilement reconnaissables. Les frontières naturelles des peuples sont toujours affaire de convention et de compromis.

Si du Nouveau Monde nous passons à l'Ancien, nous nous trouvons en présence de systèmes hiéroglyphiques parfaitement déterminés, ayant leur fonctionnement régulier, et séparés sans doute des étapes antérieures de l'écriture par une longue série de siècles. Nous avons vu quelle part les conditions architectoniques ont eue à cette transformation. Les inscriptions monumentales ont donné aux caractères une régularité inconnue auparavant. En même temps,

par suite de l'usage plus fréquent de l'écriture, par suite aussi du nombre toujours croissant des idées que l'on avait à exprimer, les formes primitives se sont peu à peu altérées et les représentations figurées ont pris quelque chose de plus abstrait et de plus indépendant de l'objet qu'elles devaient primitivement peindre aux yeux; on a fait au symbole une place de plus en plus grande dans l'écriture, qui est devenue vraiment idéographique. Enfin, la nécessité de distinguer les diverses acceptions d'un même signe a amené l'emploi de compléments phonétiques, qui devaient en indiquer la véritable prononciation et dont les noms propres ont fourni la première idée.

Peut-être aussi, dans la création des hiéroglyphes, le travail personnel et réfléchi d'hommes de génie est-il venu hâter le travail inconscient de la pensée. En tout cas, qu'elle soit une œuvre individuelle ou collective, l'écriture nous apparaît comme le résultat d'un retour de l'homme sur lui-même; c'est une sorte de réflexion de la pensée, de telle manière qu'elle n'a pu naître qu'avec la civilisation; et, d'autre part, à chaque grande civilisation doit correspondre une écriture dont les caractères généraux seront déterminés par le génie propre et le degré de développement intellectuel de ses inventeurs.

Nous connaissons trois grands systèmes d'écriture idéographique pour l'Ancien Monde : le chinois, l'écriture cunéiforme et les hiéroglyphes égyptiens; il faut y ajouter les hiéroglyphes hittites, que l'on trouve disséminés dans tout le nord de la Syrie et jusqu'en Asie Mineure. Ces grossiers hiéroglyphes, dont la découverte ne remonte pas à plus de vingt ans, et que nous ne comprenons pas encore,

s'ils n'ont pas une origine indépendante, forment une catégorie bien à part. Quoiqu'ils supposent un développement de civilisation bien moins avancé que celui des Égyptiens, nous les mettons à la suite de l'écriture égyptienne, à cause de la parenté, peut-être plus apparente que réelle, qu'ils présentent avec elle, et du lien historique par lequel ils se rattachent aux origines de l'alphabet. C'est d'ailleurs la place que leur assignent et la géographie et la date de leur apparition dans l'histoire de l'écriture.

CHAPITRE V.

ÉCRITURE CHINOISE.

L'écriture chinoise nous présente un système entièrement arrêté; elle paraît presque aussi ancienne que la langue chinoise, dont elle reproduit l'esprit et les défauts. Il semble qu'elle n'ait jamais dû changer et qu'elle ait été, dès le premier jour, telle que nous la voyons aujourd'hui. Et pourtant, elle aussi a eu son histoire. Le chinois différait moins, dans le principe, de l'écriture cunéiforme et des hiéroglyphes de l'Égypte qu'on ne serait tenté de le croire aujourd'hui. Quelques-unes des idées les plus élémentaires y étaient rendues de la même manière. Parfois même les trois systèmes se sont rencontrés dans le choix de certains symboles; mais ces ressemblances sont trop vagues pour qu'on y puisse chercher la preuve d'une origine commune. Les différences des grands systèmes hiéroglyphiques nous intéressent davantage, parce qu'elles ont pour causes principales, d'une part, les instruments dont on se servait pour écrire, de l'autre, le génie de la langue qu'il s'agissait de rendre.

Dans le principe, les caractères chinois étaient de véritables hiéroglyphes, rappelant assez l'écriture des Mexicains lorsque les Européens arrivèrent dans leur pays. Toutes les écritures ont commencé par représenter des objets. Le soleil était figuré par un disque ⊙, la lune par un croissant). Le pinceau, se prêtant mal à tracer un rond, donna à ces caractères des formes anguleuses et carrées; le soleil

devint 日, la lune 月. Toutefois, l'esprit chinois a aussi eu sa part dans cette transformation. La langue chinoise procédant par monosyllabes et les mots étant comme autant de petites unités impénétrables les unes aux autres, il était naturel d'exprimer chacun d'eux par un signe et de l'enfermer comme dans une cage.

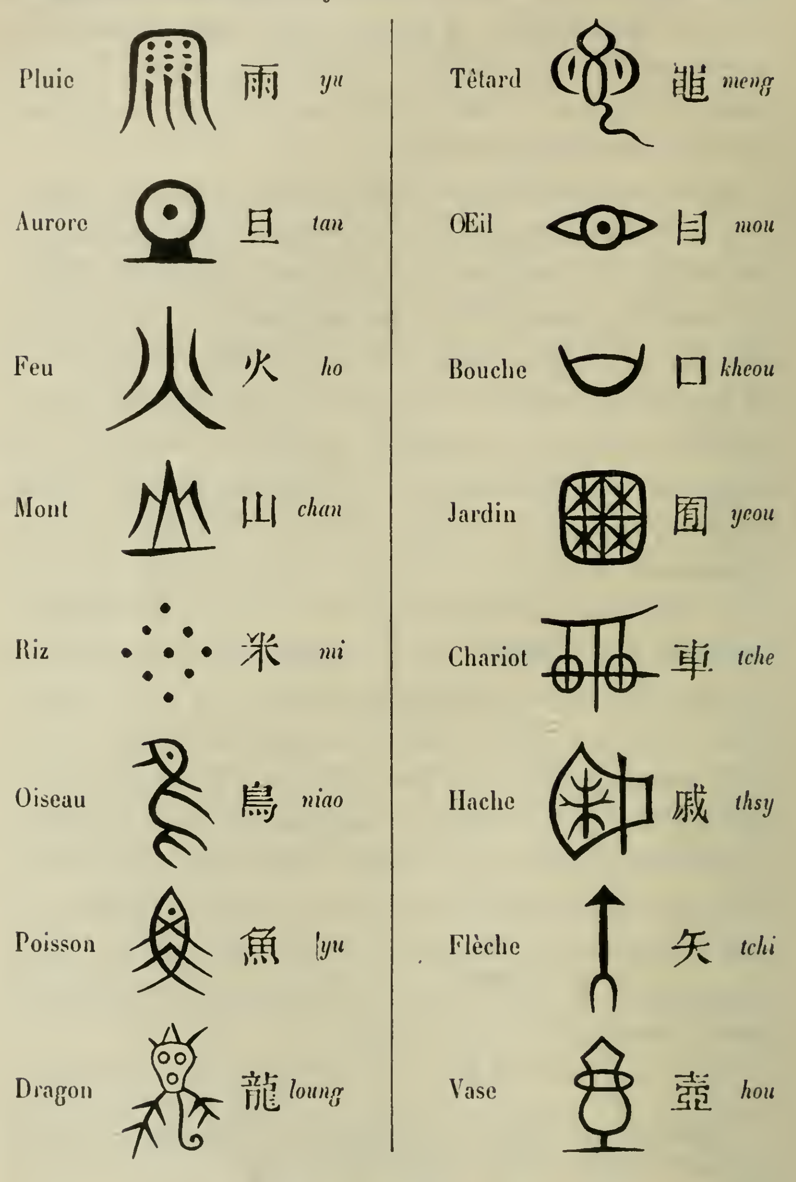
Nous ne possédons pas d'inscriptions chinoises écrites avec ces caractères primitifs. Sur certains vases antiques, on trouve bien le rhinocéros ou le dragon, mais il est difficile de dire s'ils y jouent le rôle de caractères, ou bien si ce ne sont pas de simples motifs d'ornementation. Presque tous les anciens monuments écrits de la Chine ont péri lors de l'incendie des livres ordonné, d'après la tradition, par l'empereur Tsin-chi Hoang-ti, le constructeur de la grande muraille, en l'an 213 avant notre ère. Ce que nous en connaissons nous a été transmis par les lettrés, qui ont pris, lors de la renaissance des lettres, un soin extrême à retrouver et à rétablir tous les monuments pouvant jeter quelque lumière sur les premiers siècles de leur histoire et en particulier sur l'origine des anciens caractères. Il s'est ainsi passé en Chine un fait analogue à celui dont nous offrent l'exemple les tablettes cunéiformes qui composaient la bibliothèque des rois d'Assyrie. Non seulement les lettrés nous ont conservé des textes et des inscriptions qui leur étaient de bien des siècles antérieurs, mais ils les ont accompagnés de commentaires et de glossaires très précieux pour l'histoire de l'écriture chinoise.

Voici, d'après Abel Rémusat[1] et Klaproth[2], quelques-

[1] *Recherches sur l'origine et la formation de l'écriture chinoise* (*Mémoires de l'Institut royal de France*, t. VIII, 1827, in-4°).

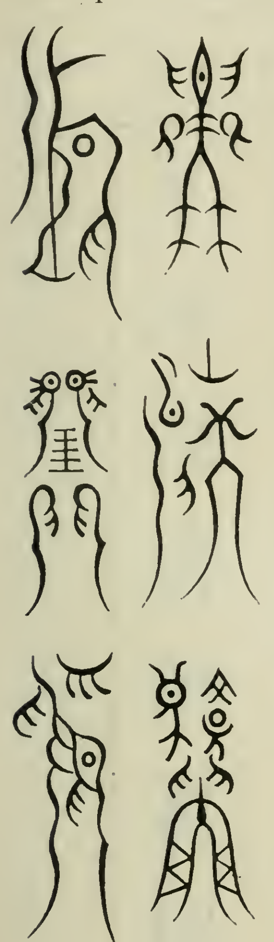
[2] *Aperçu de l'origine des diverses écritures*, p. 4-13.

unes de ces images anciennes mises en parallèle avec les caractères usités de nos jours :



Les caractères des plus anciennes inscriptions connues

s'écartent déjà beaucoup des représentations figurées par lesquelles on veut les expliquer. On peut s'en convaincre par l'inscription ci-dessous, gravée sur une lance, et qui daterait, d'après l'auteur du recueil chinois où elle se trouve reproduite, de plus de 2,000 ans avant notre ère[1].

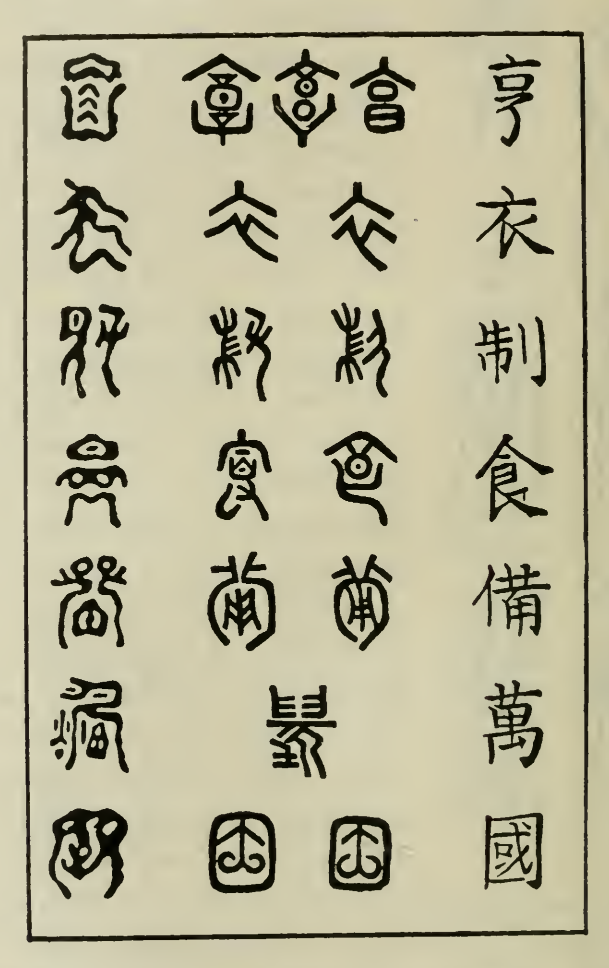


En dehors de ces caractères et de quelques autres du même genre, il n'existe qu'une inscription chinoise remontant à une aussi haute antiquité, l'inscription érigée par l'empereur Yu le Grand, 2278 ans avant notre ère, sur le mont Heng-Chan, dans les montagnes du Hoù-nân, en commémoration des travaux accomplis par lui pour mettre fin aux inondations qui désolaient la Chine. Seulement elle ne nous est connue que par des copies datant déjà de plusieurs siècles et gardées à Pékin dans les archives de l'empire, et tous les efforts faits pour retrouver la pierre sur laquelle elle était gravée sont restés infructueux; aussi n'a-t-il pas manqué de savants pour en contester l'authenticité. La connaissance en a été apportée en Europe, au commencement du siècle, par le P. Amyot, et depuis, cette inscription a été reproduite et étudiée[2] par

[1] *Journal asiatique*, avril-mai 1868, p. 368, n° 1.

[2] *Mémoires sur l'antiquité de l'histoire et de la civilisation chinoises* (*Journal asiatique*, avril-mai 1868).

Pauthier. Si elle est authentique, elle nous représente la forme la plus ancienne de l'écriture chinoise à laquelle on puisse remonter historiquement. Or les caractères de cette inscription sont des hiéroglyphes déjà très altérés; ils appartiennent à l'écriture que les Chinois appellent *écriture*



des têtards, à cause de la forme des éléments dont elle se compose. Nous en donnons ici quelques-uns, en mettant en regard les caractères correspondants de l'ancienne écri-

ture *tchouen,* usitée de l'an 800 à l'an 200 avant notre ère, et ceux de l'écriture courante.

Les hiéroglyphes primitifs des Chinois étaient peu nombreux. Dans toute écriture idéographique, le nombre des caractères doit être très limité. Les Chinois l'avaient, dit-on, fixé à deux cents, de peur des confusions. Ces caractères représentaient pour la plupart des objets matériels. Mais une langue ne peut pas se contenter de deux cents idées. Pour l'enrichir, ils combinèrent ces signes ensemble et en firent des caractères composés. Le «milieu» (*tchoung*) était représenté par une ligne verticale qui traverse un cercle; le «tonnerre» (*loui*), par quatre roues que rejoignent des lignes droites en zigzag; les «perdrix» et les «faisans», par le signe d'oiseau et celui de flèche.

L'emploi de caractères composés était surtout nécessaire lorsque l'idée à exprimer était une idée générale et qu'un seul signe ne suffisait pas à la rendre. C'est ainsi qu'on associa le soleil et la lune, en ne considérant plus que leur qualité commune, la splendeur; le nouveau groupe 明 prit le sens de «briller». De même, on fondit les caractères 首 «tête» et 辶 «mouvement» en un seul signe 道, qui désigna une tête en mouvement, c'est-à-dire l'«intelligence». L'idée de «descendance» fut exprimée par la figure d'un enfant pendu à une chaîne; la réunion des idéogrammes *femme* et *enfant* reçut le sens d'«aimer»; «être compatissant»[1] fut rendu par un cœur surmonté de deux traits horizontaux, qui signifient deux, pour exprimer l'idée de sentir les peines d'un autre cœur; le «principe du ciel», par un vase renfermant le signe du bonheur; le «principe

[1] Klaproth, p. 12 et 13.

de la terre», par le même vase avec le caractère *hioung* «malheur».

Le nombre des idées que l'on pouvait exprimer de cette manière était encore très limité et la complication des caractères empêchait de les multiplier à l'infini. Pour y remédier, les Chinois imaginèrent d'envisager les caractères qu'ils avaient créés comme étant les signes non plus de certaines idées, mais de certains sons. Chaque caractère cessa de représenter une idée ou un objet, pour ne plus représenter que la prononciation attachée à cet objet. C'est le principe même du *rébus*. D'après ce système, en français, par exemple, l'image du porc, au lieu de désigner l'animal qui porte ce nom, serait attachée à la syllabe *por*, quel qu'en soit le sens; il pourrait s'employer indifféremment pour toutes les acceptions de cette syllabe, qu'il s'agisse du porc (animal), ou du port de mer, ou d'un port de lettre, ou du port (démarche de l'homme), ou des pores de la peau. Dans une langue comme le chinois, où les mots n'ont jamais plus d'une syllabe, chacun de ces signes devait devenir l'expression constante d'une syllabe. Le phonétisme remplaça presque entièrement l'écriture idéographique. Cette transformation paraît avoir été très ancienne. L'inscription de Yu est déjà en grande partie phonétique.

Le phonétisme, toutefois, avait un inconvénient. Quelque grand que soit le nombre des syllabes (on en compte 1260 en chinois), le nombre des mots d'une langue est beaucoup plus considérable encore; il en résulte que, dans une langue monosyllabique, des mots n'ayant aucune parenté doivent nécessairement se prononcer de la même manière. Un même caractère peut avoir cinq, six ou huit sens différents. La confusion serait inextricable sans le secours des clefs.

TABLEAU DES 214 CLEFS.

鬲	門	衣	缶	瓜	曰	己	卜	一
鬼	阜	襾	网	瓦	月	巾	卩	丨
魚	隶	見	羊	甘	木	干	厂	丶
鳥	隹	角	羽	生	欠	幺	厶	丿
鹵	雨	言	老	用	止	广	又	乙
鹿	靑	谷	而	田	歹	廴	口	亅
麥	非	豆	耒	疋	殳	廾	囗	二
麻	面	豕	耳	疒	毋	弋	土	亠
黃	革	豸	聿	癶	比	弓	士	人
黍	韋	貝	肉	白	毛	彐	夂	儿
黑	韭	赤	臣	皮	氏	彡	夊	入
黹	音	走	自	皿	气	彳	夕	八
黽	頁	足	至	目	水	心	大	冂
鼎	風	身	臼	矛	火	戈	女	冖
鼓	飛	車	舌	矢	爪	戶	子	冫
鼠	食	辛	舛	石	父	手	宀	几
鼻	首	辰	舟	示	爻	支	寸	凵
齊	香	辵	艮	禸	爿	攴	小	刀
齒	馬	邑	色	禾	片	文	尢	力
龍	骨	酉	艸	穴	牙	斗	尸	勹
龜	高	釆	虍	立	牛	斤	屮	匕
龠	髟	里	虫	竹	犬	方	山	十
	鬥	金	血	米	玄	无	巛	匚
	鬯	長	行	糸	玉	日	工	匸

Les clefs sont des signes complémentaires qu'on ajoute aux différents groupes phonétiques pour en préciser le sens. Le point de départ de ce système est, ainsi que l'a très bien dit François Lenormant, la faculté, propre à l'écriture chinoise, de former indéfiniment des groupes complexes avec plusieurs caractères originairement distincts, par un procédé analogue à celui que l'on croit reconnaître dans l'écriture calculiforme. Il se forme ainsi des agglomérations qui ne sont pas sans quelque analogie avec le mode de reproduction des polypes : les mêmes lois président à la formation des organismes primitifs, dans la vie des êtres, comme dans la vie du langage et dans celle de l'écriture qui en est l'expression.

Les Chinois ont donc choisi dans le vieux fonds de leur écriture un certain nombre d'idéogrammes répondant aux principales catégories de leur esprit et pouvant servir de rubrique à un nombre correspondant de classes dans lesquelles ils répartissent les mots de la langue d'une façon qui nous paraît assez artificielle. Ils ajoutent ces signes idéographiques aux signes phonétiques, pour guider la pensée et indiquer dans quelle catégorie d'idées doit être cherché le sens d'un mot qui est susceptible de plusieurs significations différentes. Le nombre de ces signes, que les Chinois appellent *pou* « sections » ou « classes », après avoir été longtemps indéterminé, a été fixé, en l'an 1616, à 214, chiffre qui a été depuis définitivement adopté.

Chaque caractère se compose ainsi de deux éléments : le premier, phonétique, indiquant le son de la syllabe qui constitue le mot; le second, idéographique, la *clef* du rébus, qui nous apprend quel sens il convient de donner à cette syllabe ou à ce mot. Ainsi, le signe 扁, *pien*, par lequel on

désigne, quand il est seul, les tablettes avec inscription placées au-dessus des portes, donne naissance à toute la série des signes suivants :

徧 稨 編 褊 諞 蹁 騙 鯿 副 篇 萹 㾫 遍 匾

qui sont formés de la combinaison du caractère primitif avec diverses clefs, et correspondent à autant de sens différents, bien que tous se prononcent de la même manière : *pien*. Nous avons donné plus haut la liste des 214 clefs. On en trouvera la valeur dans les *Éléments de la Grammaire chinoise*, par Abel Rémusat [1]. Les principales clefs sont celles de l'*homme*, de la *bouche*, de la *terre*, de la *femme*, du *cœur*, de la *main*, du *soleil*, des *arbres*, de l'*eau*, du *feu*, des *maladies*, de l'*œil*, des *pierres*, des *céréales*, des *bambous*, de la *soie*, de la *chair*, des *plantes*, des *insectes*, des *vêtements*, de la *parole*, de la *marche*, des *métaux*, des *espèces chevalines*, des *poissons*, des *oiseaux*, des *usages*, des *mandarins*, des *broderies*.

Les clefs sont donc une œuvre de savants et de lexicographes; ce sont des radicaux choisis d'une façon empirique, des déterminatifs, qui nous apprennent à quel genre ou à quelle famille appartient un objet; ils n'en marquent pas le trait distinctif, mais le caractère général. Seulement, ces catégories répondent assez mal à ce que nous appellerions des idées générales. On retrouve dans leur choix le défaut de l'esprit chinois, qui se perd dans les détails, même quand il veut s'élever à la conception du général. L'écriture chinoise est moins le résultat d'un progrès de l'esprit que celui d'une opération mécanique. C'est un casse-tête dont les éléments sont les monosyllabes.

[1] Paris, 1827, in-8°.

IMPRIMERIE NATIONALE.

PROTOCOLE DE L'INSCRIPTION DU TEMPLE DE CONFUCIUS PAR L'EMPEREUR KHOUBILAÏ-KHÂN, EN L'AN 1294[1].

抄松江學宮漢字元碑

1 上天眷命

2 皇帝聖旨諭中外百司官吏人等孔子

3 之道垂憲萬世有國家者所當崇奉曲

4 阜林廟上都大都諸路府州縣邑應

5 設廟學書院照依

[1] Le texte, ainsi que la traduction, sont empruntés à Pauthier (*Journal asiatique,* janvier 1862, p. 1-47). L'inscription chinoise est accompagnée d'une transcription en caractères mongols Pa-sse-pa, sur laquelle Pauthier a fait en caractères latins la transcription dont nous produisons ici un extrait. Cette transcription peut donner une idée de la prononciation chinoise à l'époque où l'inscription a été rédigée.

TRANSCRIPTION.

Ligne 1. *Chang then ᶜge'ön ming*

Ligne 2. *ᶜhoang di ching dji yeou djoung youei ba szhi gaun li jin dhing Khoung tshi*

Ligne 3. *dji tao chouei hen won chi ngiao* (*yeou*) *ᶜgoue ᶜgya dje chou dang tchoung foûng Kheou*

Ligne 4. *féö lim méao Chang dou Ta dou djeou lou fuou djiö huen ᶜhi hing*

Ligne 5. *Che méao hyo cheou yuen djéao ᶜhi*

TRADUCTION.

Saint commandement de l'empereur qui règne par la grâce du ciel suprême. On informe tous les fonctionnaires publics de l'intérieur et de l'extérieur, que, la doctrine de Khoung-tseu (Confucius) étant une loi destinée à régir toutes les générations, ceux qui ont la mission de gouverner les États sont spécialement chargés de lui rendre des honneurs publics : dans le temple de la forêt de Khio-feoù (situé dans la province de Chan-toung, où naquit le philosophe), à Chang-tou; dans la capitale de l'empire (Ta-tou); dans les bourgs, les chefs-lieux de canton, d'arrondissement et de département de toutes les provinces. En conséquence, il est prescrit de construire des temples (pour l'honorer), des écoles publiques et des collèges (pour y enseigner sa doctrine).

Nous avons vu comment l'écriture chinoise actuelle, si savante et si compliquée, était sortie, en partie du moins, d'images représentant des objets matériels; cette transformation ne s'est pas faite d'un seul coup; les Chinois ont eu quatre ou cinq écritures différentes, qui répondent à ce que sont chez nous l'écriture gothique, la romaine et l'italique. Le moment capital dans cette évolution a été marqué par la découverte du papier. Jusqu'alors on avait écrit sur de petites planchettes de bambou avec une pointe en même matière, trempée dans du vernis. Avec le papier, le stylet de bambou fut remplacé par le pinceau, dont l'usage explique

l'irrégularité des traits dans l'écriture chinoise, ainsi que les formes anguleuses et symétriques des caractères. Cette révolution dans les matériaux dont on se servait, qui date de l'époque de Tsin-chi Hoang-ti, a donné naissance à l'écriture *li-tse* ou *li-chou* « l'écriture des bureaux », qui diffère peu des caractères actuels.

L'écriture chinoise a pourtant encore subi une modification qui a eu d'importantes conséquences. Vers le milieu du 1er siècle avant notre ère, les savants chinois ont tiré de l'écriture usuelle une écriture cursive où la forme des caractères disparaît presque entièrement. Ils l'ont appelée *Tsao* ou *Tsao-tse* (*Tsao-chou*) « l'écriture des plantes », à cause de son aspect en forme de broussailles.

Le *tsao* est principalement employé dans le commerce, ainsi que dans certains volumes de littérature légère. Il n'a jamais supplanté l'écriture carrée, ou *kiaï-chou*, qui est universellement usitée dans le Céleste-Empire et où se déploie toute l'habileté calligraphique des Chinois.

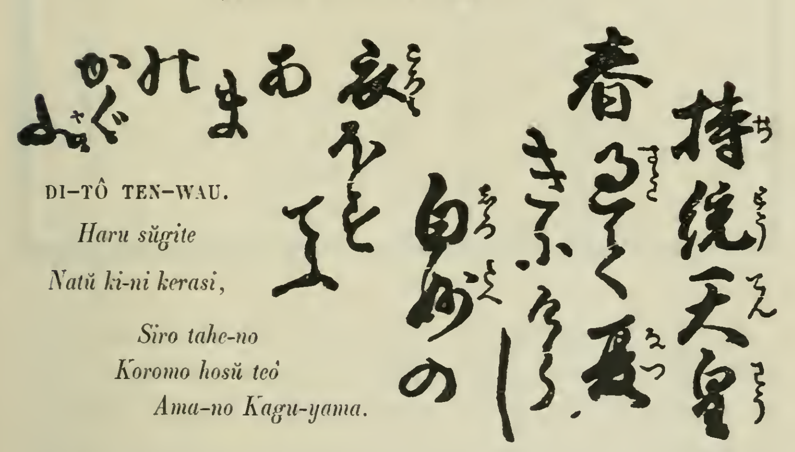
ÉCRITURE JAPONAISE.

L'écriture cursive chinoise devait avoir une fortune singulière, car c'est elle qui a servi de modèle à l'*écriture japonaise*. Peu de temps sans doute après l'invention de l'écriture *tsao*, les Japonais l'ont adaptée à leur langue; ils ont encore abrégé ces caractères, sans avoir égard à leur forme primitive, et ils ont ainsi composé une écriture assez compliquée qu'on appelle le *Hira-kana*. Cette écriture, qui est très obscure, ne répondant que d'une façon incomplète à leurs besoins, entre le IIIe et le VIe siècle, ils ont tiré, non plus de l'écriture cursive, mais de l'écriture chinoise ordi-

naire, un alphabet de 47 signes syllabiques invariables, le *Kata-kana*, qui est un vrai syllabaire. Malheureusement, au lieu de l'employer seul, les Japonais emploient conjointement le *Hira-kana* et le *Kata-kana*, qu'ils entremêlent encore de caractères chinois; si bien que l'écriture japonaise, assez simple dans son principe, est d'une lecture plus difficile que le chinois lui-même.

C'est surtout dans leurs préfaces que les Japonais, à l'instar des Chinois, usent de toute la fantaisie que leur permet la multiplicité de leurs écritures, ainsi que dans la composition de ces distiques à énigmes qui portent le nom d'*Uta*[1] et dont ils aiment à orner leurs ouvrages.

EXTRAIT DU *HYAKŬ-NIN IS-SYU.*



Le printemps passé, lorsque l'été arrive, les vêtements d'un blanc pur (que portent les paysans qui ont été mouillés par les pluies printanières) sont exposés au soleil sur le mont (céleste) Kagu-yama. (Composé par l'impératrice Di-tô.)

[1] *Des différents genres d'écriture employés par les Japonais,* par Léon de Rosny (*Nouveaux mélanges orientaux,* publiés par les professeurs de l'École des langues orientales, Paris, Imprimerie nationale, 1886, p. 562-598).

SYLLABAIRE JAPONAIS (KATA-KANA).

イ	*i*	ツ	*tsou*	サ	*sa*	ゴ	*go, ngo*
ロ	*ro*	ネ	*né*	キ	*qui*	ザ	*za*
ハ	*kha*	ナ	*na*	ユ	*yu*	ジ	*zi*
ニ	*ni*	ラ	*ra*	メ	*mé*	ズ	*zou*
ホ	*kho*	ム	*mou*	ミ	*mi*	ゼ	*zé*
ヘ	*khe*	ウ	*ou*	シ	*si*	ゾ	*zo*
ト	*to*	ヰ	*yi*	ヱ	*e*	ダ	*da*
チ	*tsi*	ノ	*no*	ヒ	*khi*	ヂ	*dzi*
リ	*ri*	オ	*vo*	モ	*mo*	ヅ	*dzou*
ヌ	*nou*	ク	*cou*	セ	*ré*	デ	*dé*
ル	*rou*	ヤ	*ya*	ス	*sou*	ド	*do*
ヲ	*o*	マ	*ma*	ン	*n*	バ	*ba*
ワ	*va*	ケ	*qué*	—		ビ	*bi*
カ	*ca*	フ	*ou*			ブ	*bou*
ヨ	*io*	コ	*co*	ガ	*ga, nga*	ベ	*bé*
タ	*ta*	エ	*ié*	ギ	*gui, ngui*	ボ	*bo*
レ	*ré*	テ	*té*	グ	*gou, gnou*		
ソ	*so*	ア	*a*	ゲ	*gai, ngai*		

L'écriture japonaise ne doit pas être confondue avec une autre écriture de la même région, l'*écriture coréenne*, qui a été employée en Corée et même, d'après certains auteurs, au Japon avant l'introduction de la langue chinoise, et qui est une écriture alphabétique se rattachant, suivant toutes les vraisemblances, à la même origine que l'alphabet indien. L'alphabet coréen appartient à une autre période de l'histoire de l'écriture; il en sera parlé à la suite des dérivés indiens de l'écriture araméenne, qui ont conduit l'alphabet phénicien jusqu'aux portes de la Chine.

On trouvera de plus amples renseignements sur l'histoire des diverses écritures japonaises et sur leur transcription dans les Mémoires du premier Congrès international des orientalistes, tenu à Paris en 1873.

TEXTE JAPONAIS PUBLIÉ, EN CARACTÈRES ROMAINS, DANS LE *CONGRÈS INTERNATIONAL DES ORIENTALISTES*

(1re session, Paris, 1873, t. I, p. 214).

ニッホン レキシノ コ シヨ

ニッホン ノ レキシ チユ ニテ・コ シヨ ト 云 ベキ ハ・くじき・こじき・にほんしよき・ノ サンブ
ナリ。コノ サンブ ハ・チユセイ ノ チヨジユツ ニテ・ジヤウコ ノ フミ ニハ アラズ。シンダイ ノ
コト ハ・シバラク コレヲ ロン セズ。ジンム テンワウ ハジメテ・ヒウガ ノ クニ タカチホ ノ
ミヤ ニテ・ソク井 ノ トシヲ キゲン ト シ。コンチン マデ 二千五百三十二 子ン ト イヘリ。
シカル ニ ミギ ノ レキシ ハ・タイテイ 千五百 子ン マヱ ノ フミ ナリ。ユヘニ ソノ マヱ
千 子ン ヨノ コト ハ・コノ 牛 ニ ヨイテ・ヒツキ シタル コト メイハク ナリ。グワンライ
ニッホン ニ ハ モンジ ナシ。[ニッホン コダイ ブンジ ノ コト ハ・ノチニ コレヲ ロン ス
ベシ] ワウジン テンワウ ハジメテ・ハクサイ ノ ガクシヤ ワウニン ヨリ・ろんご・せんじもん・
ヲ デンシユ ナサレタル コト・シナ モンジ ノ ニッホン ニ イリタル ハジメ ナリ。コレ ヨリ
子ンダイ トウヲ モ ヒツキ スル コト ト ナル。ソノ イゼンハ・キ アル井ハ イシ ニ
シルシヲ キザミタル ト イヘリ。モツ𪜈 レキシ モ・シナ ブンジ ニテ・カキタル ヨシ ナレ𪜈・
モリヤ ノ ラン ニテ・ヤケ ウセタリ・ヌ にほんしよき ハ・テンム テンワウ ミヅカラ

CHAPITRE VI.

ECRITURE CUNÉIFORME.

A l'autre extrémité de l'Asie, dans la vallée qui sépare le Tigre de l'Euphrate, on trouve, aussi haut que remontent les traces de la civilisation, un autre système d'écriture idéographique, l'écriture cunéiforme, qui a régné sans conteste sur toute l'Asie antérieure jusqu'à l'invention de l'alphabet et s'y est maintenue pendant de longs siècles encore, jusqu'aux bouleversements qui ont suivi la conquête d'Alexandre. Les inscriptions assyriennes les plus récentes datent du Ier siècle de l'ère chrétienne.

Le déchiffrement des inscriptions cunéiformes remonte à cent ans à peine. Il a eu pour point de départ non pas une inscription unique, mais une série d'inscriptions rédigées en plusieurs langues; seulement, les trois langues employées dans ces inscriptions sont toutes écrites en caractères cunéiformes[1].

Au milieu des défilés qui séparent la Perse de la Mésopotamie, on voit sur un pic isolé, à une hauteur inaccessible, un bas-relief colossal qui représente Darius recevant des rois enchaînés. Des deux côtés de ce bas-relief, au-dessous

[1] L'histoire du déchiffrement des inscriptions cunéiformes a été écrite de la façon la plus complète, et avec une singulière pénétration de vue, par M. Fritz Hommel, dans son remarquable *Abriss der Geschichte des alten Orients* (Nördlingen, 1887). On y trouvera l'indication très exacte de tous les travaux relatifs à cette matière.

et au-dessus, se trouvent des inscriptions qui comptent plusieurs centaines de lignes : ce sont les célèbres inscriptions de Behistoun, ou Bisoutoun, dans lesquelles Darius raconte ses victoires en langue perse, en langue médique, en langue assyrienne. D'autres inscriptions en caractères analogues se lisent sur le tombeau de Darius, à Nakch-i-Roustam, ainsi que sur les portes du palais de Persépolis. Ces dernières, depuis longtemps signalées par Chardin et par d'autres voyageurs, ont été les premières à fixer l'attention des savants.

Dès l'abord, on y reconnut trois systèmes d'écriture différents. Ce n'est pas l'écriture cunéiforme assyrienne, mais l'écriture perse, beaucoup moins compliquée, qui fut déchiffrée la première. En effet, tandis que dans l'écriture assyrienne les mêmes signes ont une valeur tantôt idéographique, tantôt syllabique, l'écriture perse est en grande partie alphabétique; elle se compose donc d'un nombre de caractères très restreint, dont il était plus facile de déterminer la valeur.

Le voyageur Carsten Niebuhr, le père de l'historien, fut le premier à apporter quelque clarté dans ces recherches. Par un examen attentif des inscriptions qu'il avait copiées au cours de ses voyages, il parvint à démontrer, en 1778, que l'écriture perse devait se lire de gauche à droite et que les clous y formaient certaines combinaisons constantes; il put ainsi déterminer 42 caractères distincts. Quelques années plus tard, en 1798, Tychsen reconnut que le clou en diagonale qui se rencontre de place en place servait à séparer les mots. Sa découverte eut pour effet d'isoler les mots et ouvrit la voie au déchiffrement, en permettant d'opérer non plus sur des caractères dont on ne connaissait

pas la valeur, mais sur des mots dont on pouvait deviner le sens.

L'année 1802 fut décisive pour le déchiffrement des inscriptions achéménides. Le Danois Munter reconnut dans un des groupes le mot correspondant au titre de « roi », sans toutefois parvenir à en déterminer la lecture. Il affirmait en même temps que ces inscriptions dataient des rois achéménides et que la langue dans laquelle elles étaient écrites devait beaucoup se rapprocher de celle du Zend-Avesta. Mais l'honneur du déchiffrement des inscriptions achéménides appartient en propre à Grotefend. Une analyse pénétrante des différents groupes de caractères et des divers agencements dans lesquels ils se présentaient lui donna l'idée, qu'avait aussi eue Munter, de chercher dans un certain groupe, qui revenait à plusieurs reprises, l'équivalent du titre « roi des rois », précédé et suivi de noms royaux. Quels étaient ces rois? Parmi les princes achéménides, deux noms seuls pouvaient répondre aux conditions exigées par la succession des groupes de caractères cunéiformes correspondants : ceux de Darius et de Xerxès. Appliquant à leur déchiffrement non la forme grecque, mais la forme hébraïque de ces noms, il lut successivement :

D - â - r - h - ê - ou - sh

Lu aujourd'hui : *D - â - ra - ya - va - ou - sh*

Kh - sh - h - e - r - sh - ê

Lu aujourd'hui : *Kh - sha - y - a - r - sh - â*

Et Hystaspe :

G - z - ch - t - a - s - p

Lu aujourd'hui : *V - i - ch - t - â - s - pa*

Puis, à l'aide des valeurs qu'il avait obtenues, il reconnut le mot zend *khschio* (corrigé plus tard en *khshajatija*) dans le groupe correspondant au titre de roi; il devina enfin, plutôt qu'il ne lut, le mot « Achéménide ». Il avait ainsi déterminé 13 lettres; les travaux ultérieurs ont confirmé la valeur de 8 d'entre elles. Sa découverte fut communiquée dans l'automne 1802 à l'Académie de Göttingue.

La clef était trouvée. Toutefois, Grotefend, qui avait fait preuve d'une pénétration extraordinaire dans le déchiffrement de ces textes, manquait des connaissances philologiques nécessaires pour pousser plus loin ses découvertes : le déchiffrement resta stationnaire jusqu'en 1836. A cette date, le problème fut repris de trois côtés à la fois, par Eugène Burnouf, par Lassen et par Rawlinson. Les travaux de Lassen, mais surtout la méthode comparative rigoureuse de Burnouf et sa profonde connaissance des langues de l'Orient, permirent de fixer définitivement la valeur de presque toutes les lettres de l'alphabet persépolitain et firent entrer ces études dans une voie dont elles ne se sont plus écartées. La même année, sir Henry Rawlinson copiait avec tout le soin possible la grande inscription de Behistoun et, peu de temps après, il envoyait en Europe la traduction des premières lignes. L'analyse des éléments de l'écriture y était peut-être poussée moins loin que dans les essais de Burnouf et de Lassen, mais elle portait sur

des matières beaucoup plus étendues. Son déchiffrement, repris et continué à l'aide des beaux travaux de Burnouf sur le Yaçna, aboutit à la publication intégrale des inscriptions de Behistoun dans le journal de la Société asiatique de Londres, de 1846 à 1849, et il peut être considéré comme définitif. Les travaux de MM. Oppert et Spiegel l'ont complété sur plus d'un point, mais sans en modifier les résultats.

Le déchiffrement des cunéiformes perses n'était, comme l'a dit M. Maspero, qu'un acheminement à l'intelligence des textes babyloniens, assyriens et mèdes. Déjà Eugène Burnouf avait réuni de nombreux matériaux pour le déchiffrement des inscriptions assyriennes; la mort vint interrompre ses travaux. La découverte de Ninive par M. Botta, consul de France à Mossoul (1846), les fouilles de M. Layard à Koyoundjik et à Nimroud (1849-1851), facilitèrent singulièrement la tâche, en livrant au public une grande quantité de documents nouveaux, qui ornent le musée du Louvre et le *British Museum*.

Presque en même temps (1851-1854), M. Oppert explorait la Mésopotamie en compagnie de Fulgence Fresnel; si leur mission fut moins riche en découvertes épigraphiques, elle eut des résultats importants par le jour qu'elle a jeté sur l'écriture babylonienne et sur l'histoire de la Chaldée. M. Oppert les a consignés dans l'*Expédition en Mésopotamie*[1], où ont été exposés pour la première fois, d'une manière suivie, les principes du déchiffrement des inscriptions chaldéennes et assyriennes.

De divers côtés, en effet, les savants s'étaient appliqués

[1] J. Oppert, *Expédition scientifique en Mésopotamie* (t. I, Paris, 1863; t. II, 1859, in-4°).

à l'étude des inscriptions assyriennes. Parmi ceux qui posèrent les bases de leur déchiffrement et firent de l'assyriologie une discipline scientifique, il faut nommer en première ligne MM. Rawlinson, Hinks, mort trop tôt, et Fox Talbot, en Angleterre; M. de Saulcy et surtout M. Oppert, en France. M. Menant, puis Fr. Lenormant s'engagèrent les premiers sur leurs traces; l'exemple fut suivi par MM. Schrader, Fr. Delitzsch, Haupt, Sayce, Pinches, Halévy, Strassmaier, St. Guyard, Amiaud, Pognon, dont les efforts se sont étendus à l'ensemble des problèmes très complexes que soulèvent les inscriptions cunéiformes.

Quelle était la langue des écritures cunéiformes qui occupaient le second rang sur l'inscription de Behistoun? On ne peut encore le dire avec certitude. Il y a de fortes raisons pour supposer que c'était la langue des Mèdes; mais, jusqu'à présent, on n'est pas arrivé à comprendre d'une façon certaine cette troisième catégorie de textes.

Dans ces dernières années, le champ des études cunéiformes s'est encore considérablement agrandi par suite de nouvelles découvertes. En 1873, George Smith entreprit en Assyrie et en Babylonie des fouilles qui ont ramené à la lumière des milliers de briques couvertes d'écriture, formant la bibliothèque d'Assurbanipal et comprenant des syllabaires, des textes juridiques et grammaticaux, des copies d'anciennes inscriptions et, parmi elles, les célèbres tablettes du Déluge. Les découvertes de George Smith nous ont livré toute une série de textes d'un aspect fort archaïque et qui ne pouvaient s'expliquer par les mêmes règles que l'assyrien. Ces inscriptions, que l'on comprend en partie, bien qu'on ne sache pas comment elles devaient se prononcer, ont donné naissance à une nouvelle branche d'études assyriolo-

giques, les études appelées accadiennes par Fr. Lenormant, sumériennes par M. Oppert, et qui ont provoqué des controverses passionnées. George Smith mourut le 19 août 1876, victime de son dévouement à la science. Les fouilles furent reprises, après sa mort, par Hormuzd Rassam, qui a retrouvé, de 1877 à 1881, tant en Assyrie qu'à Babylone, outre 1,400 nouvelles briques, les portes de bronze de Balawat et l'édit de Cyrus.

Enfin, en 1887, des paysans découvraient en Égypte, à Tel-el-Amarna, plusieurs centaines de tablettes cunéiformes analogues à celles du palais d'Assurbanipal. S'il faut en croire les traductions, forcément encore incomplètes, des savants les plus autorisés en ces matières, ces tablettes contiendraient la correspondance, en assyrien, des gouverneurs égyptiens de Syrie ou de certains princes indigènes avec les rois d'Égypte Aménophis III et Aménophis IV. Les caractères employés sur ces tablettes sont des caractères du type babylonien, fort semblables à ceux que l'on était jusqu'à présent habitué à rapporter au temps de Nabuchodonosor.

Tout cela bouleverse si profondément les idées reçues, que l'on éprouve quelque hésitation à accepter d'emblée ces traductions et qu'on en attend encore la confirmation. Si elles se confirmaient, elles prouveraient que l'écriture cunéiforme jouait, 1,700 ans avant notre ère, un rôle capital dans toute l'Asie occidentale, et qu'elle était employée, même en dehors de la Chaldée, pour les relations officielles de peuple à peuple. En tout cas, ces découvertes jettent une lumière bien particulière sur ces dépôts de tablettes dont les découvertes de George Smith nous avaient fourni un exemple; elles dénotent un développement littéraire extraordinaire et nous attestent la réalité de ces «villes des

livres», dont certains indices faisaient soupçonner l'existence, sur différents points du monde ancien, et qui étaient les véritables bibliothèques de l'antiquité.

Toutes ces découvertes ont été surpassées en importance par celles qui ont été faites par M. de Sarzec, de 1876 à 1881, à Tello, dans la Basse-Chaldée. M. de Sarzec a retrouvé l'un des plus anciens centres de la domination chaldéenne, et il en a rapporté tout un ensemble de statues couvertes d'inscriptions du caractère le plus antique, ne remontant pas à moins de 3,000 à 4,500 ans avant notre ère. C'est tout l'ancien empire chaldéen qui revient à la lumière. On peut voir au musée du Louvre ces monuments, qui paraissent dater d'hier, tant ils sont bien conservés. Ces découvertes, dont M. Heuzey est en train de publier les résultats dans un ouvrage monumental[1], nous ont donné des aperçus tout nouveaux sur l'antiquité de la civilisation des Chaldéens et sur l'histoire de leur écriture.

L'écriture cunéiforme représente donc les langues et les civilisations très différentes qui se sont succédé dans l'Asie occidentale. Est-elle d'origine sémitique? La question a été discutée et l'est encore. Suivant la plupart des savants qui s'occupent de ces matières, elle aurait été créée pour une langue de la famille des langues tartares, que les inscriptions sumériennes nous auraient conservée. M. Halévy, au contraire, soutient que le sumérien n'a jamais existé et que l'on prend pour une langue une sorte de cryptographie qui n'est qu'une autre manière d'écrire l'assyrien.

En tout cas, les textes cunéiformes de la Mésopotamie nous révèlent deux systèmes d'écriture différents. Nous en

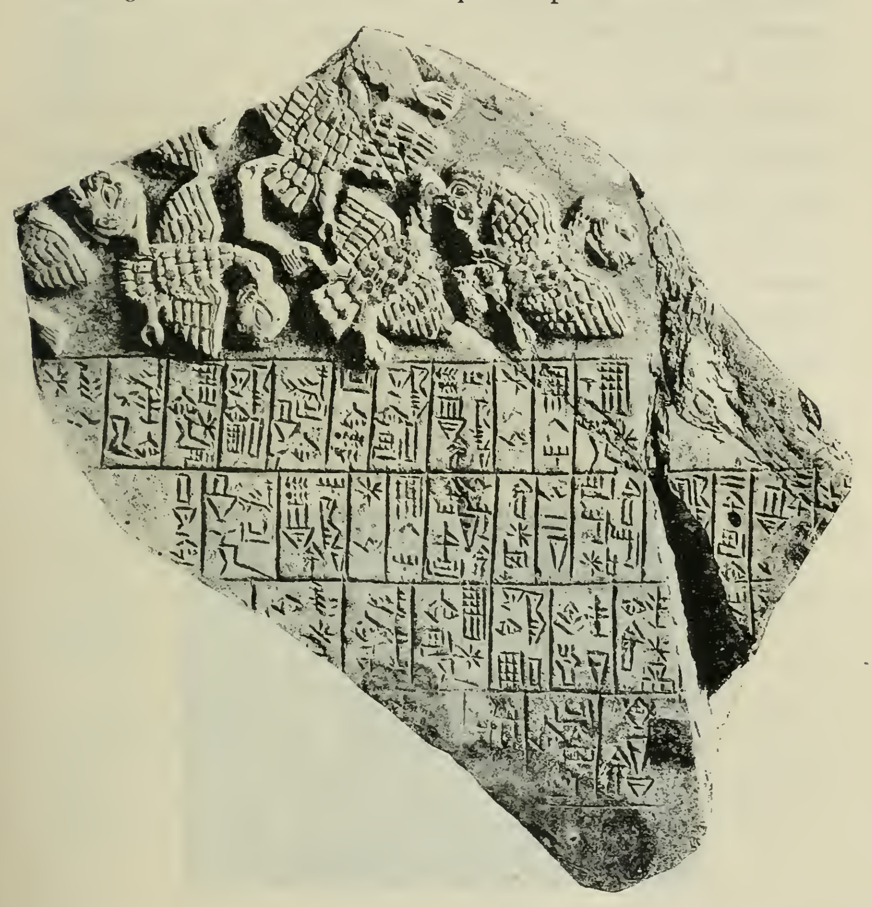
[1] *Découvertes en Chaldée par E. de Sarzec*, ouvrage accompagné de planches, publié par L. Heuzey (livr. 1 à 3, Paris, Leroux, 1884 à 1891, in-fol.).

avons la preuve dans ces glossaires trouvés parmi les tablettes de la bibliothèque d'Assurbanipal et qui sont sur deux colonnes, dont la seconde est la traduction ou l'équivalent, en caractères cunéiformes assyriens, de la première. Sans prétendre trancher la question de la langue dans laquelle sont écrites les inscriptions sumériennes et sans se faire le champion de ce nom de *touranien* qu'on a peut-être été un peu trop prompt à leur appliquer, il semble difficile de ne pas y voir l'œuvre d'une civilisation différente de celle des Assyriens et qui l'a précédée. Les inscriptions de Tello ne laissent guère de doute à cet égard; elles nous attestent l'originalité profonde de cette antique civilisation chaldéenne dont on contestait l'existence. On ne peut admettre qu'un peuple arrivé à un aussi haut degré de développement se soit servi, non pas dans des livres ou sur des tablettes magiques, mais sur ses monuments officiels, d'une écriture destinée à ne pas être comprise.

Nous entrevoyons donc avec une certaine clarté la genèse de l'écriture cunéiforme. Elle nous apparaît comme une création des premiers Chaldéens, au temps où Nemrod, suivant la légende, fonda Babel. Adoptée par les Assyriens, elle s'est répandue, avec leur empire, au nord et à l'est, en Arménie, en Médie, en Susiane, en Perse. Même en Mésopotamie, l'écriture cunéiforme nous présente deux types bien distincts : le type babylonien et le type ninivite, l'un plus archaïque, l'autre plus simple, qui ont toujours conservé quelque chose de la différence des deux civilisations.

Le principe de l'écriture cunéiforme est le même que celui de l'écriture chinoise et des hiéroglyphes égyptiens : c'est une peinture des idées ou des objets. On croit encore

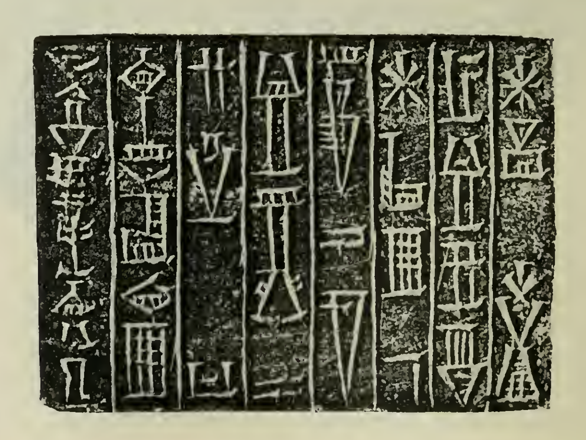
reconnaître quelques-unes des figures dont elle se composait primitivement, bien que fort altérées déjà, dans les inscriptions les plus anciennes de la période chaldéenne. Ces inscriptions présentent surtout un caractère qui les distingue nettement des inscriptions plus récentes : elles



sont linéaires. Les traits n'y ont pas cette forme triangulaire qui les fait ressembler à des coins et qui a donné son nom à l'écriture cunéiforme. La célèbre « stèle des vautours », que nous publions d'après M. Heuzey et qui est

certainement un des morceaux les plus anciens des inscriptions cunéiformes, peut servir de type pour ce genre d'écriture.

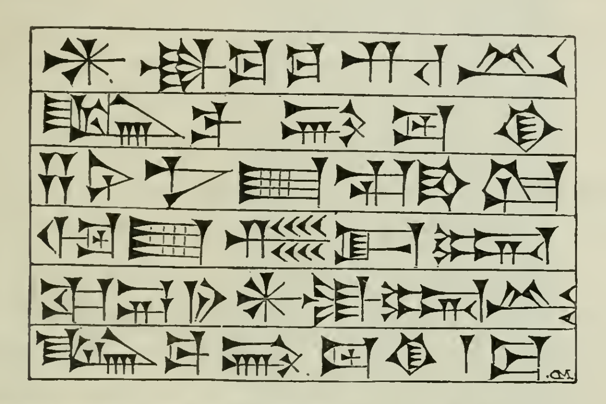
Mais l'habitude d'écrire sur la brique et les procédés que les Assyriens employaient pour cela ont de bonne heure amené une profonde transformation dans l'aspect des caractères. La façon dont on attaquait la brique fraîche avec le burin produisait au commencement de chaque trait un élargissement en tête de clou. Peu à peu on s'habitua à donner plus d'importance à ce petit triangle, et ce qui n'était qu'un accident devint le caractère distinctif de l'écriture, même dans les inscriptions lapidaires. On commence à remarquer cette tendance sur les belles statues en basalte des premiers rois chaldéens qui font partie de la collection de Sarzec, au musée du Louvre, ainsi que sur les autres monuments de cette époque :



L'élément fondamental de l'écriture assyrienne parvenue à son plein développement est un clou, horizontal ➤—, vertical ꓔ ou recourbé en forme de coin ❬, dont les diverses combinaisons forment les caractères, plus compliqués à Ba-

bylone, plus simples et déjà plus rapprochés de l'écriture perse à Ninive.

Comme spécimen du type babylonien, on peut prendre une de ces briques que l'on trouve en si grand nombre dans les ruines de Babylone et qui portent la marque de Nabuchodonosor imprimée avec un timbre en bois sur la terre fraîche :



Nabu-kudurri-uṣur sar Babilu zanin bit Saggatu au bit Zi-da habal ristan sa Nabu-pal-uṣur sar Babilu : Anaku.

Nabukuduriussur roi de Babylone, fils aîné de Nabopalasar, roi de Babylone, restaurateur de la tour et de la pyramide, Moi.

Malgré leur date relativement récente, ces briques, avec lesquelles étaient construits les deux grands édifices de Babylone, la tour à étages et la pyramide, ont un certain air archaïque, et font penser au récit de la tour de Babel[1] :

> Et ils se dirent l'un à l'autre :
> « Allons ! briquetons des briques
> Et cuisons-les au feu. »
> Et la brique leur tint lieu de pierre
> Et le bitume de ciment.

[1] Genèse, xi, 3.

On voit même encore sur certaines briques le bitume qui servait à les relier entre elles. Les procédés de construction n'ont guère dû varier à Babylone, où la pierre était presque inconnue.

L'écriture du type assyrien s'étale sur tous les monuments de Ninive et de Kalah. L'obélisque de Nimroud, qui est au *British Museum* et dont nous reproduisons l'une des faces d'après un moulage, peut en servir d'exemple. Ce monument en basalte noir, dont le couronnement rappelle les tours à étages, contient le récit des victoires de Salmanasar II. On peut en fixer la date environ à l'an 860 avant J.-C. Il est accompagné de bas-reliefs du plus haut intérêt, qui représentent le roi Salmanasar recevant l'hommage et les présents des rois vaincus ou tributaires. Chaque prince est accompagné des produits de son pays. On voit défiler successivement des éléphants, des chevaux, des chameaux, des antilopes, des singes géants tenus en laisse. Au second registre, un personnage est prosterné devant le roi; au-dessous, se lit la légende : *Jahoua bin omri*, «Jéhu fils d'Omri». Derrière lui, on remarque les nez fortement recourbés des juifs qui portent des barres d'argent et d'or. L'inscription, qui est en caractères très nets, appartient à ce que l'on pourrait appeler l'époque classique de l'assyrien. A partir de ce moment, l'écriture assyrienne n'a plus guère changé.

A l'origine, l'écriture cunéiforme était idéographique; mais de très bonne heure elle est devenue en grande partie syllabique. L'écriture assyrienne ne fait plus guère usage des idéogrammes que pour les noms propres. Elle diffère toutefois du chinois en un point qui est essentiel : tandis que le chinois est une langue isolante, où tous les mots sont



OBÉLISQUE DE NIMROUD

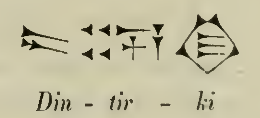
des monosyllabes, l'assyrien, comme toutes les langues sémitiques, est une langue à flexions, où les mots peuvent avoir plusieurs syllabes. Il en est résulté que, lorsqu'on a pris les signes idéographiques pour en faire des signes phonétiques, on a donné à chaque caractère, par un procédé analogue à celui que nous avons rencontré dans l'écriture mexicaine, non pas la valeur du mot entier, mais la valeur de la première syllabe du mot, lorsqu'il en avait plusieurs.

On a ainsi obtenu des signes non seulement pour les syllabes simples, formées d'une consonne et d'une voyelle, mais pour toutes les syllabes complexes, c'est-à-dire formées d'une voyelle et de plusieurs consonnes. Les syllabes complexes, à leur tour, peuvent s'écrire de deux manières : soit en décomposant la syllabe complexe de façon à en faire deux syllabes simples, dont la seconde commence toujours par la voyelle qui termine la première, soit au moyen d'un caractère spécial répondant à la syllabe complète; c'est ainsi que la syllabe *dur* pourra s'écrire par un seul caractère : *dur*, ou bien par la réunion des deux caractères : *du-ur*. Qui sait même si l'on n'arrivera pas un jour à reconnaître que, dans certains cas du moins, les caractères cunéiformes ne répondaient pas déjà à des sons simples, c'est-à-dire à des lettres ?

On trouvera plus loin la liste des syllabes simples, suivies de la série des formes de plus en plus archaïques d'où elles dérivent. La liste des syllabes complexes est beaucoup plus longue et plus difficile à dresser, à cause de la multiplicité des valeurs de chaque signe. Ceux qui voudront avoir le tableau de leurs valeurs les plus usuelles en assyrien le trouveront dans l'*Histoire ancienne* de M. Maspero; ceux qui désireront pousser cette étude plus loin devront consulter

le *Syllabaire assyrien* de M. Menant[1], qui a besoin d'être complété par le *Tableau comparé des écritures babylonienne et assyrienne*, dressé par MM. Amiaud et Méchineau d'après les découvertes de M. de Sarzec[2]. Cette multiplicité de valeurs se retrouve même dans les syllabes simples. Il ne faut pas croire en effet que chaque caractère eût, dès l'origine, la valeur syllabique unique que lui attribue l'assyrien moderne. Presque tous ces caractères avaient des valeurs multiples, dont l'assyrien même ne s'est jamais affranchi, malgré la simplification qu'il leur a fait subir.

Une des principales difficultés de l'écriture cunéiforme assyrienne réside dans l'emploi simultané de caractères idéographiques et syllabiques; car il arrive constamment qu'un même caractère peut se prononcer de différentes manières, suivant qu'on lui assigne sa valeur phonétique ou l'une des valeurs idéographiques dont il est susceptible. La difficulté serait inextricable pour les noms propres, qui s'écrivent souvent d'une façon purement idéographique, si, à côté de cette écriture étymologique, on ne trouvait d'autres textes où ils sont écrits d'une façon purement phonétique. C'est ainsi que le nom de Babylone est rendu en général par les trois caractères :



Din - tir - ki

[1] Menant, *Syllabaire assyrien* (*Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions*, 1re série, t. VII, Paris, 1869-1873), et *Manuel de la langue assyrienne*, Paris, Imprimerie nationale, 1880.

[2] Paris, Leroux, 1887, in-8°. Voir aussi Abel et Winckler, *Keilschrifttexte zum Gebrauch bei Vorlesungen*, Berlin, 1890, in-fol.

mais, sur d'autres textes, nous le trouvons écrit phonétiquement :

Ba - bi - lu .

à l'exception du dernier signe, qui est idéographique.

De même, le nom de Nabuchodonosor est écrit tantôt idéographiquement :

An - pa - sa - du - sis

tantôt phonétiquement :

Na - bi - uv - ku - du - ur - ri - u - ṣu

ur

Une autre difficulté, résultant aussi de l'origine idéographique de l'écriture assyrienne, consiste en ce qu'un même caractère a souvent plusieurs valeurs syllabiques, et que, réciproquement, plusieurs signes différents peuvent répondre au même son. On appelle les premiers *polyphones,* les seconds *homophones.*

Afin de mieux faire saisir au lecteur le génie de cette écriture, nous donnons ici le tableau des signes les plus usuels des syllabes simples dans l'écriture assyrienne, avec leurs formes correspondantes dans le babylonien moderne, dans l'écriture archaïque, enfin dans les inscriptions linéaires des premiers monuments chaldéens[1].

[1] Nous avons dressé ce tableau à l'aide du *Syllabaire* de M. Menant et du *Tableau comparé* de MM. Amiaud et Méchineau. On a utilisé autant que possible les caractères linéaires gravés par l'Imprimerie nationale pour le travail de M. Menant. Toutefois ceux qui étaient devenus insuffisants par suite des dernières découvertes ont été remplacés.

TABLEAU COMPARATIF DES SYLLABES SIMPLES.

SÉMITIQUE.	NINIVITE.	BABYLONIEN.	ARCHAÏQUE.	LINÉAIRE.	VALEUR SYLLABIQUE.
א					a
ב					ba
					bi
					bu
					ab (ap)
					ib (ip)
					ub (up)
ג					ga
					gi
					gu
ד					da (ta)
					di (ṭi)
					du (ṭu)
					ad (at)
					id (it)

SÉMITIQUE.	NINIVITE.	BABYLONIEN.	ARCHAÏQUE.	LINÉAIRE.	VALEUR SYLLABIQUE.
ד					ud (ut)
ה					ah
ו					u
					u
					u
ז					za (ṣa)
					zi
					zu
					az (aś, aṣ)
					iz (iś, iṣ)
					uz (uś, uṣ)
ח					ḫa
					ḫi
					ḫu

SÉMITIQUE.	NINIVITE.	BABYLONIEN.	ARCHAÏQUE.	LINÉAIRE.	VALEUR SYLLABIQUE.
ח					aḥ
י					i
כ					ka
					ki
					ku
					ak (ag)
					ik (ig)
					uk (ug)
ל					la
					li
					lu
					al
					il
					ul

SÉMITIQUE.	NINIVITE.	BABYLONIEN.	ARCHAÏQUE.	LINÉAIRE.	VALEUR SYLLABIQUE.
מ					ma (va)
					mi (vi)
					me
					mu (vu)
					am
					im
					um
נ					na
					ni
					ne
					nu
					an
					in
					en
					un

SÉMITIQUE.	NINIVITE.	BABYLONIEN.	ARCHAÏQUE.	LINÉAIRE.	VALEUR SYLLABIQUE.
ס					śa
					śi
					śe
					śu
ע					e
פ					pa
					pi
					pu
צ					ṣi
					ṣu
ק					qa
					qi
					qu
ר					ra
					ri
					ru

SÉMITIQUE.	NINIVITE.	BABYLONIEN.	ARCHAÏQUE.	LINÉAIRE.	VALEUR SYLLABIQUE.
ר					ar
					ir
					ur
ש					sa
					si
					se
					su
					as
					is
					es
					us
					sû
ת					ta
					ti
					te
					tu

Les Assyriens ont cherché à remédier aux inconvénients de la polyphonie par des compléments phonétiques : après avoir écrit un mot au moyen d'un idéogramme, ils en récrivent la dernière syllabe phonétiquement. Les compléments phonétiques correspondent donc aux clefs des Chinois, avec cette différence qu'au lieu d'indiquer entre plusieurs homonymes quel est le bon, ils indiquent la véritable prononciation d'un signe idéographique. En outre, on fait précéder les noms propres d'hommes, de dieux ou de pays de signes idéographiques qui ne se prononcent pas. Le clou vertical 𒁹 se place devant les noms d'hommes, le signe 𒀭 devant les noms de dieux, le signe 𒆳 devant les noms de pays. Ainsi, le nom d'Assur, quand il désigne le grand dieu des Assyriens, s'écrit 𒀭 𒀸 𒋩; s'il désigne, au contraire, le pays d'Assyrie, il s'écrit 𒆳 𒀸 𒋩.

En somme, l'élément fondamental de l'écriture cunéiforme assyrienne n'est pas le mot, c'est la syllabe; par ce côté, cette écriture marque un progrès réel sur le chinois; mais il faut reconnaître qu'elle était peu compatible avec le système des flexions et avec les modifications constantes qu'elles amènent dans le corps des syllabes.

ÉCRITURE PERSE.

L'écriture cunéiforme assyrienne n'a pas eu en Assyrie de ces altérations fécondes qui se prêtent aux transformations du langage et donnent naissance à de nouvelles formes de l'écriture; elle est morte sans s'être sensiblement modifiée. La cause principale de cette immobilité doit être cherchée dans l'apparition de l'écriture araméenne, qui s'est développée en Mésopotamie à l'époque où l'écriture cunéiforme aurait pu se transformer. A cause de sa simplicité, l'alphabet ara-

méen s'est substitué à l'écriture cunéiforme pour la correspondance, les pièces de chancellerie, le commerce, les contrats, en général pour les relations des hommes entre eux qui exigent une écriture plus simple, plus rapide. L'alphabet araméen est devenu l'écriture cursive de toutes ces contrées, celle qu'on employait sur papyrus; or c'est l'usage de la plume, ou du calame, qui amène les modifications les plus profondes dans l'écriture. L'écriture cunéiforme semble n'avoir été usitée que pour écrire sur la pierre ou la brique.

Mais si, à partir du VIIe ou du VIIIe siècle avant notre ère, l'écriture cunéiforme n'a plus eu de développement organique, elle a été empruntée par d'autres peuples qui s'en sont servis en la modifiant plus ou moins profondément. Dès une époque reculée, elle fut adaptée aux langues de la Médie, de la Susiane, de l'Arménie, contrées qui étaient en relations constantes avec l'Assyrie dont elles étaient les vassales. On trouve de nombreuses inscriptions cunéiformes en ces diverses langues; mais l'intelligence en est encore difficile, moins à cause de l'écriture que de la langue, qui est mal connue.

Les Perses, à leur tour, ont adopté les caractères cunéiformes, en leur faisant subir une transformation beaucoup plus profonde. Au VIe siècle, quand les Perses sous Cyrus eurent renversé l'empire babylonien, le nouvel empire, qui se présentait comme le successeur légitime des Chaldéens, s'appropria l'écriture des vaincus, qui était en quelque sorte l'écriture officielle, mais non sans en changer entièrement le caractère. Les Perses prirent au système cunéiforme babylonien un certain nombre d'idéogrammes, d'où ils tirèrent trente-six caractères alphabétiques, destinés à rendre les articulations de leur langue[1].

[1] Oppert, *Journal asiatique*, février-mars 1874, p. 238-245.

ALPHABET PERSÉPOLITAIN.

FIGURES.	VALEUR.	FIGURES.	VALEUR.
𐎠	â	𐎷	m(i)
𐎡	i	𐎸	m(u)
𐎢	u	𐎴	n(a, i)
𐎣	k(a, i)	𐎵	n (u)
𐎤	k(u)	𐎼	r(a, i)
𐎥	g(a, i)	𐎽	r(u)
𐎦	g(u)	𐎾	l
𐎧	kh	𐎹	y
𐎫	t(a, i)	𐎺	v(a, u)
𐎬	t(u)	𐎻	v(i)
𐎭	d(a)	𐎿	ç
𐎮	d(i)	𐏁	ch
𐎯	d(u)	𐎨	tch
𐎰	th	𐏀	z
𐎱	p	𐎩	dj(a, u)
𐎲	b	𐎪	dj(i)
𐎳	f	𐏃	h
𐎶	m(a)	𐏂	thr

Ainsi est né le système cunéiforme aryen, le plus simple de tous et celui qui a été le premier déchiffré.

Les Perses avaient-ils eu, dès cette époque, connaissance de l'alphabet par l'écriture araméenne, et cette connaissance a-t-elle exercé une influence indirecte sur la formation de leur écriture, ou bien faut-il y voir un nouveau pas dans le progrès qui, en assyrien déjà, tendait à simplifier de plus en plus l'écriture cunéiforme? Le grand nombre de voyelles que possède l'écriture cunéiforme perse nous fait incliner pour cette seconde explication. Il semble qu'il y ait eu là une création analogue à celle qui a fait sortir l'alphabet des hiéroglyphes égyptiens. L'écriture persépolitaine nous apparaît comme l'œuvre de l'esprit aryen mis aux prises avec une écriture idéographique créée pour des peuples d'une autre race.

L'analyse de l'inscription des portes de Persépolis, qui a été l'objet des premiers essais de déchiffrement des inscriptions achéménides, montrera toute la distance qui sépare l'écriture perse des anciens hiéroglyphes de la stèle des vautours :

𐎭 𐎠 𐎼 𐎹 𐎺 𐎢 𐏁 𐏐 𐎧 𐏁 𐎠 𐎹 𐎰 𐎡 𐎹 𐏐

D - â - ra - ya - v - ou-ch . Kh - ch - â - ya - θ i ya .

Darius roi

𐎺 𐏀 𐎼 𐎣 𐏐 𐎧 𐏁 𐎠 𐎹 𐎰 𐎡 𐎹 𐏐 𐎧 𐏁

va - za - r - ka . Kh - ch - â - ya - θ - i - ya . Kh - ch

grand, roi

IMPRIMERIE NATIONALE.

â - ya - θ - i - y - â - n - â - m . V - i - ch - t - â - s

des rois, d'Hystaspe

pa - h - y - a . p - ou - θra . Ha - kh - â - ma - n - i - ch - i-

fils, Achéménide.

ya . H - ya . i - ma - m . ta - tcha - ra - m . a-

qui cette salle

k - ou - na - ou - ch.

a fait.

L'écriture cunéiforme perse est en réalité un alphabet mélangé de quelques signes syllabiques. Elle est à l'écriture assyrienne à peu près ce qu'est le japonais au chinois. Mais si, d'une part, elle a su conserver une simplicité et une clarté dont s'est écartée l'écriture japonaise, d'autre part, elle n'a pas su s'affranchir des formes épigraphiques de l'ancienne écriture cunéiforme. Chaque lettre manque d'unité, c'est un petit ensemble formé par la juxtaposition d'éléments différents, qui n'est pas sans analogie avec le système d'écriture inventé par Braille à l'usage des aveugles. Aussi cette tentative est-elle restée isolée. L'écriture cunéiforme perse s'est éteinte avec l'empire achéménide.

INSCRIPTION DE XERXÈS, À GHOURÂB.

𐎲𐎥 𐏐 𐎺𐏀𐎼𐎣 𐏐 𐎠𐎢𐎼𐎶𐏀𐎭𐎠 𐏐 𐏃𐎹 𐏐

𐎶𐎰𐎡𐏁𐎫 𐏐 𐎲𐎥𐎠𐎴𐎠𐎶 𐏐 𐏃𐎹 𐏐 𐎡𐎶

𐎠𐎶 𐏐 𐎲𐎢𐎷𐎡𐎶 𐏐 𐎠𐎭𐎠 𐏐 𐏃𐎹 𐏐 𐎠𐎺𐎶 𐏐

𐎠𐎿𐎶𐎠𐎴𐎶 𐏐 𐎠𐎭𐎠 𐏐 𐏃𐎹 𐏐 𐎶𐎼𐎫𐎡𐎹

𐎶 𐏐 𐎠𐎭𐎠 𐏐 𐏃𐎹 𐏐 𐏁𐎡𐎹𐎠𐎫𐎡𐎶 𐏐 𐎠𐎭𐎠 𐏐

𐎶𐎼𐎫𐎡𐎹𐏃𐎹𐎠 𐏐 𐏃𐎹 𐏐 𐎧𐏁𐎹𐎠𐎼𐏁

𐎠𐎶 𐏐 𐎧𐏁𐎠𐎹𐎰𐎡𐎹𐎶 𐏐 𐎠𐎤𐎢𐎴𐎢𐏁 𐏐

𐎠𐎡𐎺𐎶 𐏐 𐎱𐎽𐎢𐎴𐎠𐎶 𐏐 𐎧𐏁𐎠𐎹𐎰𐎡

𐎹𐎶 𐏐 𐎠𐎡𐎺𐎶 𐏐 𐎱𐎽𐎢𐎴𐎠𐎶 𐏐 𐎳𐎼𐎶

𐎠𐎫𐎠𐎼𐎶 𐏐 𐎠𐎭𐎶 𐏐 𐎧𐏁𐎹𐎠𐎼𐏁𐎭𐎠 𐏐

𐎧𐏁𐎠𐎹𐎰𐎡𐎹 𐏐 𐎺𐏀𐎼𐎣 𐏐 𐎧𐏁𐎠𐎹𐎰

𐎡𐎹 𐏐 𐎧𐏁𐎠𐎹𐎰𐎡𐎹𐎠𐎴𐎠𐎶 𐏐 𐎧𐏁𐎠𐎹𐎰

𐎡𐎹 𐏐 𐎭𐏃𐎹𐎢𐎴𐎠𐎶 𐏐 𐎱𐎽𐎢𐎺 𐏐 𐏀𐎴𐎠

𐎴𐎠𐎶 𐏐 𐎧𐏁𐎠𐎹𐎰𐎡𐎹 𐏐 𐎠𐏃𐎹𐎠𐎹𐎠 𐏐

𐎲𐎢𐎷𐎡𐎹𐎠 𐏐 𐎺𐏀𐎼𐎣𐎠𐎹𐎠 𐏐 𐎯𐎢𐎼

𐎡𐎹 𐏐 𐎠𐎱𐎡𐎹 𐏐 𐎭𐎠𐎼𐎹𐎺𐏃𐎢𐏁 𐏐 𐎧𐏁𐎠𐎹

𐎰𐎡𐎹𐏃𐎹𐎠 𐏐 𐎱𐎢𐎱 𐏐 𐏃𐎧𐎠𐎶𐎴𐎡𐏁𐎡𐎹 𐏐

(*Journal asiatique*, avril-mai-juin 1840, planche II, n° IX, lignes 1 à 16.)

CHAPITRE VII.

ÉCRITURE CYPRIOTE.

Non loin de la côte de Syrie, dans l'île de Chypre, nous trouvons une écriture syllabique, d'origine certainement asiatique, l'*écriture cypriote,* qui a longtemps exercé la sagacité des savants. L'île de Chypre a été de tout temps le grand lieu de rencontre de l'Orient avec l'Occident. La Grèce s'y est trouvée en contact direct avec les influences asiatiques; aussi est-ce un des points où l'on peut le mieux saisir la pénétration des éléments orientaux dans la civilisation hellénique.

Les inscriptions de l'île de Chypre portent la trace de ce mélange. On y trouve des inscriptions phéniciennes, strictement limitées au petit royaume phénicien de Citium, d'Idalie et de Tamassus, des inscriptions grecques, enfin des inscriptions tracées avec un autre caractère propre à l'île de Chypre, qu'on appelle *écriture cypriote.* La plus importante des inscriptions cypriotes est une inscription sur bronze, découverte à Dali, l'ancien Idalion, et donnée par le duc de Luynes à la Bibliothèque nationale. Elle a trait au rôle joué par la ville d'Idalion pendant les guerres médiques. D'autres inscriptions bilingues, phéniciennes et cypriotes, découvertes depuis, sont venues éclairer certains points de l'histoire de Chypre.

Jusqu'à ces dernières années, l'écriture cypriote était restée impénétrable. On s'obstinait à vouloir expliquer les inscriptions cypriotes à l'aide des langues sémitiques. Une

inscription bilingue, phénicienne et cypriote, vint aider à leur déchiffrement. On peut en suivre la marche dans trois articles consécutifs de MM. Hamilton Lang, George Smith et S. Birch, parus en 1872 dans les *Mémoires de la Société d'archéologie biblique*[1]. Le travail de George Smith était démonstratif. Analysant les désinences de certains mots plus facilement reconnaissables, il prouva que le cypriote cachait un dialecte grec écrit en caractères syllabiques.

Les hellénistes hésitèrent d'abord à entrer dans cette voie. Du grec en caractères syllabiques d'origine barbare leur paraissait une monstruosité. Il fallut pourtant se rendre à l'évidence. MM. Brandis, Moritz Schmidt, Ahrens, Deecke, Siegismund, Bréal, prirent en main le déchiffrement des inscriptions cypriotes, qui rentrèrent désormais dans le domaine des études grecques. Grâce à leurs travaux[2], on connaît aujourd'hui les valeurs des différents caractères cypriotes, et leur lecture ne présente plus guère d'autres difficultés que celles qui résultent du mauvais état des textes ou de l'aspect étrange que ce déguisement donne à un dialecte grec qui nous est par lui-même peu familier.

Le cypriote nous offre donc l'exemple étonnant d'une écriture syllabique qui a vécu côte à côte avec l'alphabet grec et l'alphabet phénicien dans l'île de Chypre, jusqu'au IIe siècle avant notre ère, et dont des populations grecques ont continué à se servir concurremment avec l'alphabet, à une époque où Platon et Démosthène avaient fait de l'alphabet grec l'écriture du monde civilisé.

[1] *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. I, 1872, p. 116-128, 129-144, 145-172.

[2] Voir Maspero, *Histoire ancienne*, 4e éd., p. 724-728; M. Bréal, *Journal des Savants*, août et septembre 1877.

L'inscription bilingue [1] que nous reproduisons ici donnera une idée de la façon dont les Grecs ont adapté cette écriture à leur langue et des altérations qu'elle lui a fait subir :

Au jour XVI du mois de faalot, en l'année XVII. . du roi Melekjaton, roi de Kition et d'Idalion : c'est ici la statue qu'a donnée Abdsasam, fils de [Pala]s, à son Seigneur Resef Eléhitès; vœu qu'il avait fait, parce qu'il a entendu sa voix. Qu'il le bénisse!

[1] W. Wright, P. Le Page Renouf et Ph. Berger, *Proceedings of the Soc. of Biblical Archæol.*, décembre 1886, février et mars 1887. Cf. Ph. Berger, *Comptes rendus de l'Acad. des inscriptions*, 1887. p. 187-198; Clermont-Ganneau, *ibid.*, p. 198-201.

a-ti-ri-a-se o-nu to-ne-to-	Ἀ(ν)δριὰς ὅ νυ τὸν ἔδω-
ke-ne a-pa-sa-so-mo-se o sa-	κεν Ἀψάσωμος ὁ Σά-
ma-fo-se to-i a-po-lo-ni to-i	μαϝος τῶι Ἀπόλωνι τῶι
a-la-hi-o-ta-i in tu-χa-i.	Ἀλαʿιώται. Ἰν τύχαι.

La langue de ces inscriptions est le dialecte éolien, avec des formes grammaticales se rapprochant beaucoup de l'arcadien. Les inscriptions cypriotes connues ne remontent pas au delà du VIe siècle; une des plus anciennes est une petite inscription bilingue, gravée sur un socle supporté par deux lions, qui est au musée du Louvre :

[illegible] KA▷VΞ EMI

Il est très probable que l'écriture cypriote remonte beaucoup plus haut, et que, avant d'avoir été adoptée par les Grecs, elle était l'écriture des anciennes populations de l'île de Chypre. Durant la période que les inscriptions nous font connaître, la forme des caractères cypriotes a très peu varié. M. Bréal en a dressé un tableau que nous reproduisons à la page suivante, et auquel il n'a été apporté depuis lors que peu de changements [1].

Quelle est l'origine de l'écriture cypriote? La lumière n'est pas encore entièrement faite sur ce point. M. Deecke [2] avait cherché à l'expliquer par l'écriture cunéiforme, dont elle serait une simplification, et son système avait trouvé bien des partisans. L'influence de l'Assyrie sur les civilisations de la côte de Syrie a été très considérable; elle se faisait même sentir jusqu'en Asie Mineure. Rien ne serait plus naturel que d'en trouver un prolongement dans l'île

[1] Voir pourtant plus loin, p. 111 et 112.

[2] *Der Ursprung der Kyprischen Sylbenschrift,* Strasbourg, 1877, in-8°.

de Chypre. La découverte des inscriptions hittites semble avoir battu en brèche cette explication. M. Sayce[1] a réuni toute une série de caractères hittites qui présentent une analogie singulière avec le syllabaire cypriote et invitent à en chercher dans cette nouvelle direction la véritable origine; M. Deecke lui-même s'est rallié à cette manière de voir[2].

En tout cas, le syllabaire cypriote se rattache au courant de simplification que nous avons vu se produire presque simultanément dans les anciennes écritures idéographiques, et d'où est sorti l'alphabet : ces écritures se condensent et tendent à une expression de plus en plus simple des formes du langage; mais en même temps elles franchissent leurs limites nationales et s'emparent de certains pays qui ne possédaient pas encore l'écriture, et font sentir leur action sur des écritures déjà constituées.

Qui sait même s'il ne faut pas expliquer par là certains traits du carien, du lycien et du phrygien, ces alphabets usités en Asie Mineure, grecs pour le fond, mais mélangés d'éléments étrangers, et dont on n'a pas encore pénétré le mystère? Nous y reviendrons à propos de l'histoire de l'alphabet.

[1] W. Wright et A. H. Sayce, *The Empire of the Hittites*, 2e édit., London, 1886, p. 177-198. — Schliemann, *Ilios*, traduit par Mme E. Egger, p. 901-917, appendice II. — *Les inscriptions trouvées à Hissarlik*, par A. H. Sayce, Paris, Didot, 1885.

[2] Deecke, *Bezzenberger's Beiträge zur Kunde der Indogerm. Sprachen*, IX, p. 250 et 251. Voir plus loin, p. 111 et 112.

ALPHABET CYPRIOTE.

Voyelles......	a	é, è	i	o	u
Gutturales....	ka, kha, qa	ké, khé, gé kè, khè, ghè	ki, khi, gi	ko, kho, go	ku, khu, gu
Dentales......	ta, tha, da	té, thé, dé tè, thè, dè	ti, thi, di	to, tho, do	tu, thu, du
Labiales......	pa, pha, ba	pé, phé, bé pè, phè, bè	pi, phi, bi	po, pho, bo	pu, phu, bu
M...........	ma	mé, mè	mi	mo	mu
N...........	na	né, nè	ni	no	
L...........	la	lé, lè	li	lo	lu
R...........	ra	ré, rè	ri	ro	ru
V (digamma)..	va	vé, vè	vi	vo	
J...........	ja	jé, jè			
S et H.......	sa	sé, sè	si, hi	so	su
X...........		xé			
Z...........	ra			ro	

Signe de ponctuation : — Signe de numération :

CHAPITRE VIII.

ÉCRITURE ÉGYPTIENNE.

De tous les systèmes hiéroglyphiques, l'écriture égyptienne est, malgré sa complication apparente, celui qui s'est le plus rapproché de l'écriture alphabétique, et, par un phénomène étrange, c'est celui qui a conservé avec le plus de pureté la forme primitive de ses hiéroglyphes. Elle possède, en outre, une littérature très étendue, qui s'étale sur les monuments de l'Égypte, sur les bandelettes de toile de coton qui enveloppaient les momies et sur des papyrus innombrables. On peut y suivre toutes les transformations de l'écriture, depuis les hiéroglyphes, dans lesquels on reconnaît encore sans aucun effort les idéogrammes primitifs, jusqu'à l'écriture hiératique et à l'écriture démotique, qui en sont des altérations de plus en plus cursives.

Aussi, de toutes les écritures orientales, est-ce la première qui ait fixé l'attention des savants. Pendant bien longtemps on fit fausse route en cherchant dans chaque hiéroglyphe la peinture d'une idée, et l'on construisit de toutes pièces des systèmes où la fantaisie jouait le plus grand rôle et qui étaient basés sur des idées préconçues ou sur les quelques indications données en passant, et souvent mal comprises, des auteurs anciens.

Les choses en étaient restées là, lorsque l'expédition d'Égypte vint apporter de nouveaux éléments à la solution du problème. Bonaparte, qui avait le sens de l'antiquité,

avait emmené avec lui tout un état-major de savants, dont les travaux ont abouti à la *Description de l'Égypte*, magnifique ouvrage dans lequel parurent pour la première fois une quantité de textes hiéroglyphiques nouveaux. C'est au cours de ces recherches qu'en 1799 un officier d'artillerie nommé Boussard découvrit la célèbre inscription de Rosette, aujourd'hui au *British Museum*, qui a fourni à Champollion la clef du déchiffrement des hiéroglyphes. Nous la publions d'après un moulage que M. Le Page Renouf avait bien voulu faire exécuter pour l'Exposition de l'Histoire du travail. Cette inscription, rédigée en trois écritures, hiéroglyphique, démotique et grecque, est un décret solennel rédigé par les prêtres en l'honneur de Ptolémée V. Un passage de l'inscription grecque était de nature à guider les recherches des savants et à les empêcher de s'égarer. Il y est dit que cette inscription est écrite en écriture sacrée, en écriture populaire et en écriture grecque.

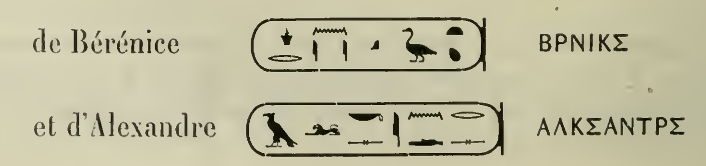
M. Maspero, auquel nous empruntons ces détails, a exposé de main de maître, dans son *Histoire ancienne*, l'histoire du déchiffrement des hiéroglyphes, ainsi que les principes de l'écriture égyptienne[1].

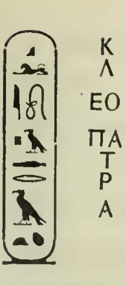
Dès 1802, Silvestre de Sacy, s'attaquant à l'inscription démotique, y reconnut des groupes de signes qui devaient répondre aux noms de Ptolémée, de Bérénice et d'Alexandre, fournis par le texte grec du décret de Rosette. Presque en même temps, un Suédois, Akerblad, donnait un premier essai de traduction de l'inscription démotique, dans la-

[1] *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 4e édition, Paris, Hachette, 1886, p. 728-744. Nous avons aussi profité de l'étude de M. Devéria sur l'écriture égyptienne, qui se trouve insérée dans les *Écritures figuratives* de M. de Rosny (Paris, 1860).

quelle il avait deviné une écriture alphabétique, et il parvint à déterminer la valeur de la plupart des caractères de l'alphabet démotique égyptien. Peu après, l'Anglais Th. Young entreprit de déchiffrer l'inscription hiéroglyphique. Il passa quatre ans à analyser les groupes dont elle se compose et à les comparer à ceux de l'inscription démotique; enfin, en 1819, appliquant les résultats de son étude aux cartouches royaux qui répondent aux noms de Ptolémée et de Bérénice, il reconnut là aussi, avec une merveilleuse pénétration, certains éléments alphabétiques; mais sa méthode, trop peu rigoureuse, ne lui permit pas d'aller au delà.

Champollion reprit à son tour le problème. François Champollion, qu'on appelle Champollion le jeune, pour le distinguer de son frère aîné Champollion-Figeac, s'était déjà fait connaître par les premiers volumes de son grand ouvrage sur *l'Égypte sous les Pharaons*, parus de 1811 à 1814 et dans lesquels il avait établi que les trois systèmes d'écriture égyptienne, hiéroglyphique, hiératique et démotique, n'étaient que des formes successives, de plus en plus cursives, de la même écriture. Après avoir cru pendant assez longtemps que les hiéroglyphes répondaient non à des sons, mais à des idées, il entra dans la voie où Young s'était arrêté, et il réussit à décomposer dans ses éléments le nom de Ptolémée, qu'il lut de la façon suivante : *P*, *T*, *O*, *L*, *M*, *I*, *S*; puis les noms





L'étude d'un cartouche de l'obélisque de l'île de Philæ, dédié à Cléopâtre, lui livra le nom de cette princesse et lui prouva du même coup que les hiéroglyphes pouvaient se lire tantôt horizontalement, tantôt de haut en bas, en suivant le sens général de l'écriture.

La *Lettre à M. Dacier relative à l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques* (Paris, 1822, in-8°) fit connaître au monde savant la découverte de Champollion. Deux ans après parut son *Précis de système hiéroglyphique*, qui apporta la confirmation de ses premiers déchiffrements. Il y appliquait sa méthode non seulement à d'autres cartouches royaux, mais à des textes courants, et il démontra que la même règle convenait aux uns et aux autres, et que les Égyptiens possédaient un alphabet, c'est-à-dire un ensemble de signes répondant non pas à des syllabes, mais à des articulations isolées. Il put ainsi jeter les bases de la grammaire égyptienne et reconnaître dans la langue des hiéroglyphes la forme la plus ancienne d'un dialecte dont la langue copte marque le dernier terme. A dater de ce moment, la science égyptologique était fondée, malgré les oppositions et les animosités, qui sont le sort de tous ceux qui s'écartent de la voie battue, et qui n'ont pas cessé de poursuivre Champollion jusque dans la tombe. Il mourut en 1832, à l'âge de 44 ans.

Depuis lors, l'égyptologie est entrée dans le concert des sciences philologiques, et notre siècle a vu une grande école d'égyptologues, de tous les pays de l'Europe, marcher, sans hésitations et sans reculs, à une intelligence toujours plus complète des textes. Nous ne pouvons nommer tous ceux qui ont contribué à porter ces études au degré de certi-

tude qu'elles ont aujourd'hui; mais il nous faut citer les noms des vétérans de la science égyptologique dont les travaux ont consacré la méthode inaugurée par Champollion : en Italie, Salvolini et Rosellini; en Angleterre, Birch; Lepsius en Allemagne; en Hollande, M. Leemans, qui est un des survivants de cette première époque; en France, enfin, Charles Lenormant, Nestor de l'Hôte, et surtout Emmanuel de Rougé, qui a fait porter ses efforts sur l'étude des formes grammaticales et dont les travaux ont mis la langue égyptienne presque sur le même rang que les langues classiques. En même temps, Mariette en Égypte créait le musée de Boulaq et soumettait toute la vallée du Nil à des fouilles méthodiques, qui ont été poursuivies, depuis sa mort, avec un rare bonheur, par M. Maspero, l'élève et le continuateur du vicomte de Rougé.

ÉCRITURE HIÉROGLYPHIQUE.

Champollion divise les hiéroglyphes en trois classes, qui comprennent :

1° Les caractères figuratifs;

2° Les caractères symboliques;

3° Les caractères phonétiques.

Les caractères figuratifs sont ceux qui expriment l'objet même dont ils représentent à l'œil l'image plus ou moins abrégée : la lune ☉, une montagne ⌒, un serpent 𓆓, une sandale 𓋹, un miroir 𓋹, une fleur 𓆸.

Les caractères symboliques servent principalement à exprimer les idées abstraites, qu'il n'était possible de rendre que par des images conventionnelles ou allégoriques. Les caractères symboliques sont donc le plus souvent des ca-

ractères figuratifs détournés de leur sens primitif et plus ou moins modifiés. Grâce à la perfection que les Égyptiens avaient atteinte dans l'art de dessiner les hiéroglyphes et à la richesse des renseignements fournis par des monuments écrits s'échelonnant sur un espace de quarante siècles, on peut saisir, mieux que dans aucune autre langue, les procédés au moyen desquels on a tiré les symboles des images et en suivre les transformations successives.

Le procédé le plus simple et le plus fréquent consiste à prendre l'abstrait pour le concret : un homme à genoux, les mains levées, 𓀢, rendra l'idée d'adoration; une lampe suspendue au plafond, ou une étoile au ciel 𓇰, l'idée de nuit et d'obscurité. Mais souvent le rapport est plus complexe : tantôt on forme les symboles en prenant la cause pour l'effet, par exemple, le disque du soleil pour l'idée de jour; tantôt encore on les forme par métaphore : l'abeille désigne le roi, un têtard, des centaines de mille; ou bien par énigmes, c'est-à-dire par des métaphores dans lesquelles le rapport entre le signe et l'idée est très éloigné, quelquefois même purement conventionnel : la plume d'autruche rend l'idée de justice, parce que toutes les plumes des ailes de cet animal sont égales. Un même signe peut donner naissance à plusieurs catégories de symboles; ainsi l'œil 𓁹 signifiera : 1° la vue; 2° la veille; 3° la science.

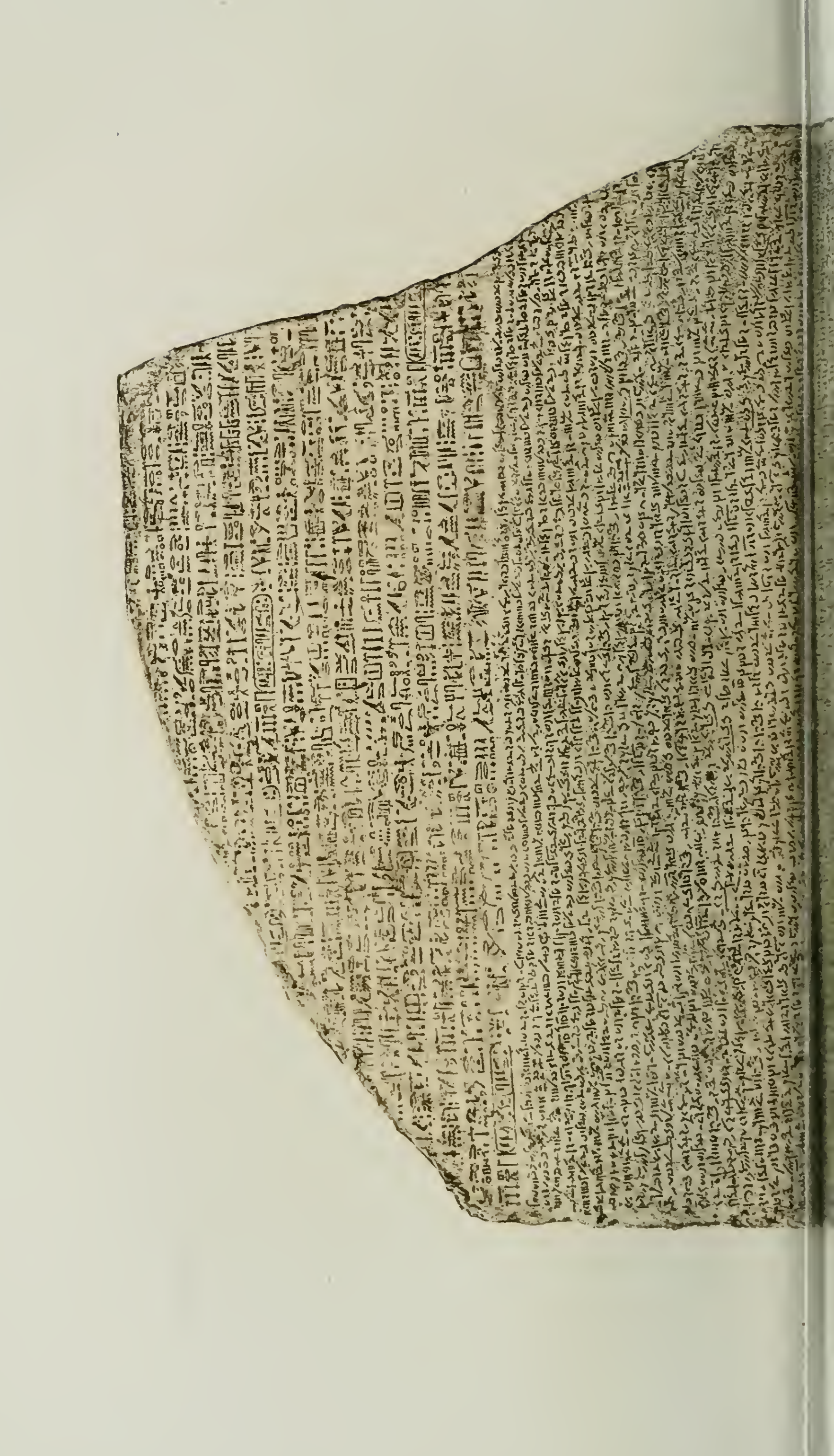
Souvent on laisse à la figure sa forme primitive; mais d'autres fois on l'abrège et on n'en garde que la partie essentielle; on prend la partie pour le tout, par exemple : la tête de bœuf 𓃾 pour le bœuf; deux bras, dont l'un tient un bouclier, l'autre une javeline 𓂚, pour rendre l'idée de combat; deux jambes en marche dans le sens de l'écriture 𓂻 expriment l'idée de progression; en sens inverse 𓂽,

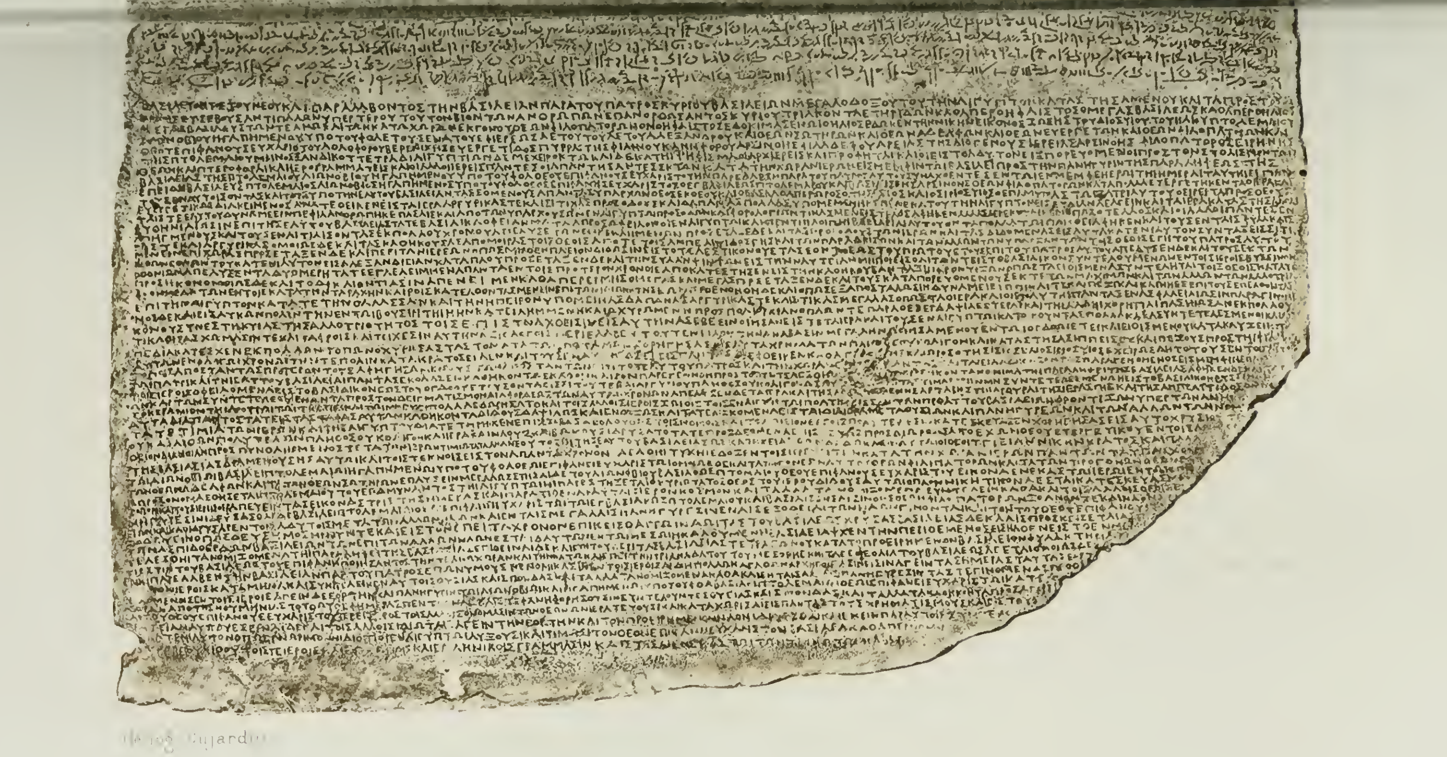
l'idée de rétrogradation. D'autres fois, au contraire, on a des symboles complexes qui sont formés de la réunion de plusieurs signes figuratifs.

Par ce côté, l'écriture égyptienne ressemble aux autres écritures idéographiques. Là où elle diffère, c'est que, en devenant une écriture phonétique, elle ne s'est pas arrêtée, dans l'analyse des éléments du langage, à la syllabe, mais qu'elle a atteint presque du premier coup la lettre. Dès la VIe dynastie, c'est-à-dire plus de 3,000 ans avant notre ère, les Égyptiens possédaient vingt-deux articulations différentes, et se servaient, pour rendre chacune d'elles, d'un ou plusieurs signes alphabétiques :

A..........		H..........	
Ạ ou À......		Ḥ ou Hʿ.....	
Ā ou Â......		X ou Kh.....	
I..........		S..........	
U..........		Š, Sʿ, Sh....	
W ou F.....		Q..........	
B ou V......		G ou Ḳ......	
P..........		K..........	
M..........		T..........	
N..........		D ou Ṭ......	
R-L........		T', Ts, Dj...	

La persistance des formes hiéroglyphiques nous permet encore d'entrevoir la façon dont sont nées les lettres de cet alphabet. Le principe des hiéroglyphes phonétiques





Héliog. Dujardin

INSCRIPTION DE ROSETTE

a consisté à attribuer à certaines images la valeur de la première lettre du mot égyptien par lequel on les désignait dans la langue orale. Ainsi, par exemple, la lionne représente en hiéroglyphes la lettre L, parce que le nom de la lionne, en égyptien *labô*, commençait par une *l;* de même l'aigle figurait un A, parce que « aigle » se disait *ahom*, mot qui commençait par un *a*. Il en est résulté certains doubles emplois, même dans l'alphabet.

Les Égyptiens ne se sont jamais servis de ces caractères à l'exclusion de tous les autres. A côté de l'alphabet, ils employaient des signes syllabiques en grand nombre; mais, ces signes syllabiques ayant le plus souvent, comme en assyrien, des valeurs multiples, ils ont été amenés à y adjoindre, eux aussi, une ou plusieurs lettres indiquant la prononciation du mot. Ainsi, le signe de la syllabe AM suffit pour exprimer cette syllabe, mais on peut le faire précéder d'un A, ou le faire suivre d'un M, ou même le placer entre un A et un M, sans que la prononciation de la syllabe AM, qu'on peut encore écrire, avec les caractères alphabétiques seuls, en subisse aucune modification. On trouvera dans le livre de M. Maspero la liste de ces signes syllabiques, qui ont fait de l'écriture égyptienne l'une des plus savantes et des plus parfaites, mais en même temps des plus compliquées.

L'écriture égyptienne nous apparaît donc, contrairement à ce qu'on pourrait croire, comme une écriture devenue en grande partie phonétique et même alphabétique. Dans ces hiéroglyphes, qui ne semblent composés que d'images et de symboles, l'élément idéographique occupe une place très à part et relativement restreinte. Nous ne trouvons pas dans l'écriture égyptienne le même mélange de caractères

idéographiques et phonétiques qu'en assyrien. L'emploi des hiéroglyphes idéographiques dans le corps des mots est limité à quelques cas spéciaux, principalement lorsqu'on veut rendre par un seul signe certains mots répondant à des idées d'un emploi très général : l'idée de vie ☥ *ankh*, l'idée de Dieu 𓊹 *nuter*.

L'idéogramme, presque absent du corps des mots, reparaît à la fin sous la forme du déterminatif. Pour préciser le sens des mots, les Égyptiens ajoutent à la fin un hiéroglyphe représentant soit l'objet lui-même, soit un caractère commun à toute une classe d'objets, et qui ne se prononce pas. C'est ainsi que l'hiéroglyphe ☥, qui se lit *ankh* et peut signifier soit la « vie », soit l'« oreille », est accompagné, quand il doit avoir ce dernier sens, de l'image de l'oreille ☥𓂈. C'est un déterminatif spécial. Au contraire, le déterminatif générique 𓀁, qui représente un homme portant la main à sa bouche, se mettra à la suite de tous les mots qui marquent un acte matériel de la bouche, ou une idée abstraite pouvant entraîner cet acte : boire, crier, parler, méditer. Les déterminatifs se mettent même après des mots écrits d'une façon purement phonétique. Par exemple, le mot 𓄿𓈎𓏐, *pain*, nous dit encore M. Maspero, se compose de deux parties : la première 𓄿𓈎, phonétique, est formée du syllabique 𓄿, AQ, et de son complément 𓈎, Q; la seconde 𓏐 représente l'objet même, *le pain*.

Les déterminatifs sont très nombreux et très variés. Ils sont empruntés au ciel et à la nature, à l'homme, aux différentes parties du corps, aux animaux, à tous les produits de l'industrie humaine. Pour en donner une idée, nous empruntons à M. Maspero la liste des principaux déterminatifs tirés de l'homme :

L'homme et la femme ordinaires.

Les dieux, les ancêtres, les rois, toutes les personnes vénérables.

Toutes les actions : 1° de la bouche; 2° de la pensée.

Le repos, la tranquillité, la faiblesse.

L'adoration.

1° L'impiété, le crime; 2° l'ennemi.

1° La hauteur; 2° l'exaltation, la joie.

1° Le chef; 2° la dignité.

1° L'enfant; 2° l'éducation; 3° le renouvellement.

1° Embaumement; 2° rites, usages; 3° images, formes.

Les déterminatifs égyptiens sont donc de véritables peintures figuratives, destinées à représenter aux yeux l'objet ou l'idée dont les signes précédents nous donnent la valeur littérale, et, tout en restant toujours idéographiques, ils répondent à la fois, dans une certaine mesure, par leur caractère, tantôt générique, tantôt spécial, aux clefs des Chinois et aux compléments phonétiques des Assyriens.

Nous terminons cet exposé en donnant, d'après M. Devéria, l'analyse de la dernière ligne de la pierre de Rosette :



ΤΕΡΕΟΥΛΙΘΟΥΤΟΙΣΔΕΙΕΡΟΙΣ
ΚΑΙΕΝΧΩΡΙΟΙΣΚΑΙΕΛΛΗΝΙΚΟΙΣΓΡΑΜΜΑΣΙΝ
ΚΑΙΣΤΗΣΑΙΕΝΕΚΑΣΤΩΙΤΩΝΤΕΠΡΩΤΩΝΚΑΙ
ΔΕΥΤΕΡΩ

Le texte grec a été restitué conjecturalement, ainsi qu'il suit, par Letronne. La partie incluse entre deux crochets [ ] manque sur la stèle originale.

[Τὸ δὲ ψήφισμα τοῦτο ἀναγράψαι ἐπὶ στήλην ἐκ σ]τερεοῦ λίθου τοῖς τε ἱεροῖς καὶ ἐγχωρίοις καὶ ἑλληνικοῖς γράμμασιν καὶ στῆσαι ἐν ἑκάστῳ τῶν τε πρώτων καὶ δευτέρω[ν καὶ τρίτων ἱερῶν πρὸς τῇ τοῦ αἰωνοβίου βασιλέως εἰκόνι].

C'est-à-dire :

Enfin, que ce décret soit gravé sur une stèle de pierre dure, en caractères sacrés, locaux et grecs, et placé dans chaque temple des premier, second et troisième ordres, près de l'image du roi toujours vivant.

Voici maintenant l'analyse du texte hiéroglyphique :

[χ^t]	*sχeoui*	*pn*	*hr*	*a'hi*	*nti*
soit gravé	décret	ce	sur	une stèle	de
ἀναγράψαι	τὸ δὲ ψήφισμα	τοῦτο	ἐπὶ	στήλην	ἐκ

a'e	*rout*	*m*	*sχe*	*n*	*ntr*	*mout-ou*	*sχe*
pierre	dure,	en	écriture	de	divines	paroles,	écriture
λίθου	στερεοῦ	τοῖς τε	γράμμασιν		ἱεροῖς	καὶ (γράμμα-	




n — de — σιν)
cha'ï — livre, — ἐγχωρίοις
sχe — écriture — καὶ (γράμμασιν)
n — de
Heouïnibou — Grecs, — ἑλληνικοῖς
rta — afin que — καὶ
a'ha'-f — il soit placé — στῆσαι
m — dans — ἐν
ousχ-ou — les grandes salles,
m — dans
rou-pe — les temples — ἱερῶν
nb — du pays entier — ἑκάστῳ
hr — au
ran — nom
f — de lui,
m — de — τῶν τε
mh-ûa' — premier, — πρώτων
mh-snaou — second, — καὶ δευτέρων
mh-χomt — troisième ordre, — καὶ τρίτων
r-ma — à côté de — πρὸς
χnt — la statue — τῇ εἰκόνι
n — du — τοῦ
soutn χb — roi — βασιλέως
Ptlmis — Ptolémée
a'nχ — vivant
djte — toujours, — αἰωνοβίου
Pth — de Pthah
mri — chéri,
ntr — dieu
hr — Épiphane,
nb — seigneur
nfr-ou — très excellent.

ECRITURE HIÉRATIQUE ET DÉMOTIQUE.

L'écriture hiéroglyphique a duré aussi longtemps que l'empire d'Égypte; elle a subsisté, sans grandement se modifier, jusqu'à la fin des Ptolémées, au Ier siècle de l'ère chrétienne. Mais, à côté des hiéroglyphes, nous voyons naître et se développer, plus de 2,000 ans avant notre ère, une autre écriture. De très bonne heure, les Égyptiens se sont servis du papyrus pour l'usage de la correspondance, comme aussi pour la reproduction des œuvres littéraires et de certains textes religieux ou funéraires. L'emploi du papyrus et de l'encre, substitué à la gravure, a donné naissance à une écriture cursive dérivée des hiéroglyphes, que les modernes ont nommée *hiératique*.

Quelques exemples montreront comment les caractères hiératiques ont été tirés des caractères hiéroglyphiques qui en sont si différents en apparence. L'image du lièvre [hiéroglyphe], est devenue en hiératique [hiératique]; le scarabée, [hiéroglyphe], [hiératique]; l'œil, [hiéroglyphe], [hiératique]. Comme on le voit par ces exemples, le calame a renforcé les traits les plus saillants, les pleins, et les a empâtés, en négligeant les déliés, qui complétaient le contour de l'objet et en marquaient la forme. On le remarque particulièrement pour les figures empruntées à des oiseaux : [hiéroglyphe], [hiératique]; [hiéroglyphe], [hiératique]; [hiéroglyphe], [hiératique]; [hiéroglyphe], [hiératique]. On a ainsi obtenu une véritable tachygraphie, qui ne présente qu'une ressemblance très éloignée avec l'écriture d'où elle a été tirée.

Tandis que l'écriture hiéroglyphique, essentiellement monumentale, conservait jusqu'à la fin sa forme primitive, l'écriture hiératique, suivant la loi des écritures cursives, s'altérait de plus en plus. Mais, en même temps, elle prenait

une direction uniforme; au lieu de s'écrire indifféremment de droite à gauche ou de gauche à droite, comme les hiéroglyphes, l'écriture hiératique s'écrit invariablement de droite à gauche. Nous en donnons, d'après M. Maspero, trois spécimens, correspondant à trois périodes différentes de son existence.

Le premier est emprunté au papyrus Prisse (XIe dynastie) :

Le deuxième se rapporte à la XIXe dynastie :

Le troisième est d'époque gréco-romaine :

La ressemblance extrême de ces caractères, qui se confondent souvent les uns avec les autres, rend la lecture de l'écriture hiératique particulièrement difficile; aussi l'avait-on fort négligée et a-t-il fallu les travaux de M. Maspero pour y porter la lumière.

Enfin, entre la XXIe et la XXVe dynastie, les nécessités commerciales ont donné naissance à une troisième forme d'écriture, l'écriture populaire ou *démotique*. C'est celle qui porte le nom d'« écriture indigène », *ἐγχώρια γράμματα*, sur l'inscription de Rosette. Saint Clément d'Alexandrie, dans ses *Stromates*, la nomme « épistolographique », *ἡ μέθοδος ἐπιστολογραφική*; en effet, à partir de ce moment, elle a été

employée à l'exclusion des autres pour la correspondance. Dans l'écriture démotique, les caractères s'abrègent, diminuent de nombre et de volume, et en arrivent à si bien perdre leurs formes caractéristiques, que parfois il est assez malaisé de distinguer l'écriture démotique d'autres écritures purement alphabétiques tracées sur papyrus :

Ainsi, nous trouvons à l'origine de l'écriture égyptienne l'idéogramme simple, et nous pouvons suivre toutes les transformations qui, en passant par le syllabisme, l'ont amené à exprimer des lettres isolées. Cette dernière réforme était la suite nécessaire des progrès du langage, qui, en introduisant dans l'économie des mots les flexions avec leurs changements incessants, rendaient insuffisant l'usage non seulement des signes idéographiques, mais d'une écriture où chaque syllabe formait un tout parfaitement clos. Du moment qu'un signe, pris phonétiquement, n'exprimait plus le mot pris dans son entier, comme en chinois, mais seulement une des parties du mot, on devait être conduit à simplifier encore plus l'écriture, en donnant à tous les caractères la valeur de simples articulations et en jetant pardessus bord l'idéographisme. Les Égyptiens ne se sont pas élevés si haut; ils sont restés captifs de leurs hiéroglyphes, et n'ont jamais réussi à en isoler entièrement l'alphabet qu'ils avaient entrevu. C'est aux Sémites qu'était réservée cette création, l'une des plus grandes et des plus fécondes du génie humain.

CHAPITRE IX.

HIÉROGLYPHES HITTITES.

Avant d'arriver à l'histoire de l'alphabet, il faut nous arrêter encore un moment à un système hiéroglyphique très rudimentaire, dont la découverte remonte à quelques années à peine et qui paraît avoir régné dans les lieux mêmes où a pris naissance l'alphabet. On l'appelle *écriture hittite*, du nom d'une des principales tribus cananéennes, les Hittites, les Khétas ou Khiti des textes égyptiens, qui occupaient une partie de la côte de Syrie avant l'invasion des Hébreux et qui semblent avoir joué, à une certaine époque, un rôle considérable dans l'histoire de l'Asie occidentale.

On lit dans le traité de Ramsès II avec Khitisar, le prince des Hittites, traité dont nous possédons le texte égyptien, qu'un scribe du roi des Khiti en avait apporté le texte écrit sur une tablette en argent. Pendant longtemps, on a cru que cette mention se rapportait à l'alphabet phénicien, qui dut paraître bien grossier aux Égyptiens, habitués aux dessins élégants de leurs hiéroglyphes. Il y a une vingtaine d'années, on découvrit à Hamath, en Cœlé-Syrie, des pierres couvertes de caractères d'un genre très particulier, inconnu jusqu'alors[1]. Ces découvertes appelèrent l'attention sur toute une série de monuments, de

[1] Burton et Drake, *Unexplored Syria*, 2 vol. in-8°, London, 1872.

bas-reliefs gigantesques sculptés dans le roc en des caractères étranges, relevés par M. Perrot dans les gorges du Taurus durant son exploration de la Galatie. Et, comme une découverte en appelle une autre, à peine eut-on commencé à s'en occuper, qu'on rencontra à Alep, sur les bords du Pyrame, jusqu'en Asie Mineure et jusqu'à l'Euphrate, des inscriptions entières en caractères analogues [1].

Un lion trouvé à Marach, dans la haute Cilicie, par Son Exc. Hamdy-bey, et conservé actuellement au musée de Constantinople, nous en fournit un des exemples les plus remarquables. Il était encastré dans le mur d'une forteresse musulmane, mais une arête qu'il porte sur le dos semble indiquer qu'il avait fait partie primitivement d'un autre ensemble. On voit sur son épaule un cartouche offrant l'image d'un roi ou d'un dieu; tout le côté gauche du lion, ainsi que sa poitrine, sont couverts de caractères en relief disposés en lignes qui se suivent en boustrophédon, comme dans les plus anciennes inscriptions grecques.

Ce sont de grossiers hiéroglyphes, qui reproduisent encore la figure des objets qui leur ont donné naissance. On y voit des têtes d'animaux, de buffles, de béliers, des lièvres, des oiseaux, des têtes grimaçantes, d'autres coiffées d'une tiare royale, des bras, des jambes, des pieds, des chaussures, des flèches, des fers de lance, des tenailles, des vases, des ustensiles de toutes sortes, des fleurs et d'autres symboles qu'on est habitué à rencontrer dans toutes les écritures hiéroglyphiques des peuples primitifs.

Chose curieuse, tous ces hiéroglyphes sont sculptés en

[1] Les inscriptions hittites ont été réunies et publiées par M. W. Rylands dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, vol. VIII, 1882, p. 129 et suiv.



Lion hittite de Marach.

relief, si bien que cette particularité, qu'on était habitué à considérer comme la marque d'un art en décadence, apparaît ici à une époque où les Phéniciens et les Hébreux écrivaient à peine. La célèbre stèle araméenne de Teima, trouvée récemment dans le nord de l'Arabie, présente le même phénomène. On a pu se demander tout d'abord, tant ces images sont rudimentaires, si l'on était bien en présence de caractères; mais la disposition des lignes et le retour de certains signes groupés dans le même ordre prouvent que nous sommes en présence d'une véritable écriture[1]. Ces caractères ne sont pas alignés à la file les uns des autres, mais disposés par groupes, qui forment des unités complexes, et dont chacun doit représenter un mot ou une phrase.

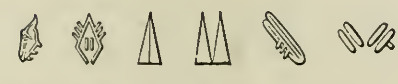
La nouveauté de ces découvertes et leur importance pour l'histoire, encore si mal connue, de toute cette région, ont amené de divers côtés des tentatives de déchiffrement. Elles n'ont pas encore abouti, mais différents indices permettent de croire que le problème n'est pas loin d'être résolu. Le point de départ de ces tentatives a été un sceau assyrien et hittite[2], la seule inscription bilingue que l'on possède jusqu'à présent, dont l'original est malheureusement perdu. La légende cunéiforme doit se lire :

Tar- ku- u dim- me sar mat Er- me- e

c'est-à-dire : « Tarkundèmos, prince du pays d'Erme »; ce qui nous donnerait, en appliquant aux caractères hittites les valeurs assyriennes correspondantes, l'équivalence suivante :

[1] Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art,* t. IV, p. 480-804. — Maspero, *Histoire ancienne,* p. 180.

[2] Voir plus loin, p. 114.



Tarku-dimme sar mat Er-me

Cette légende est trop courte pour servir de base à un déchiffrement; néanmoins elle permet de déterminer les caractères répondant aux idées de « roi » et de « pays ».

L'examen des bas-reliefs du sanctuaire de Yazili-Kaïa, non loin de Bogaz-Kewi, en Galatie, fournit de nouvelles valeurs à M. Sayce. Ces bas-reliefs forment deux processions parallèles : chacune des divinités qui les composent tient à la main un objet que l'on a pris tout d'abord pour un symbole divin. M. Sayce remarqua que la partie supérieure de cet ornement était toujours la même ; la partie inférieure seule variait. Il en conclut que le signe était l'équivalent du mot « dieu », et que ce qu'on prenait pour des symboles entre les mains de ces divinités n'était autre chose que l'expression graphique de leurs noms.

M. Sayce[1] a été plus loin encore : il a réussi, en analysant les éléments des inscriptions hittites, à isoler certains groupes qui reviennent à plusieurs reprises, tantôt identiques, tantôt avec de légères modifications, et à fixer l'ordre et le sens dans lequel devaient se lire ces inscriptions. Partant de trois inscriptions de Hamath qui reproduisent le même texte avec quelques variantes, il remarqua que toutes les trois présentaient au commencement de la première ligne, à droite, le même signe : . La première ligne devait donc se lire de droite à gauche. En était-il de

[1] Sayce, *The Monuments of the Hittites*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. VII, p. 253 et suiv. — W. Wright, *The Empire of the Hittites*, 2ᵉ édition, Londres, 1886.

même de la seconde? Non. Les caractères qui, sur la première ligne, sont tournés dans un certain sens, sont disposés en sens inverse sur la seconde; cela est surtout sensible pour les figures d'animaux. Il en conclut qu'on était en présence d'inscriptions s'écrivant en boustrophédon.

Passant ensuite à l'examen des groupes de caractères, il parvint à les décomposer, à l'aide des variantes que présente un même groupe sur les différentes inscriptions, et à démontrer qu'ils devaient se lire par colonnes verticales, de haut en bas, en suivant le sens général de l'écriture. Nous pouvons donc dérouler ces inscriptions et nous figurer les caractères écrits à la file sur une seule ligne; nous pouvons même, dès à présent, fixer la valeur de quelques signes. C'est ainsi que M. Sayce non seulement a déterminé la lecture de certains idéogrammes, tels que le nom des Hittites, Khatti = [signe], [signe], mais encore a pu isoler des formes grammaticales :

L'ethnique : [signe] = *kus;*

La désinence du nominatif : [signe] = *es* ou *is;*

Celle des cas obliques : [signe] [signe] = *si-is*, ou [signe] = *sis.*

Toutes ces découvertes ont été exposées avec beaucoup de clarté par M. Menant[1]. Lui-même y a ajouté de nouvelles lectures, et il a communiqué à l'Académie des inscriptions un groupe de caractères dans lesquels il reconnaît le nom de Karkemis :

[1] Menant, *Études hétéennes* (*Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptienne et assyrienne*, vol. XIII, Paris, 1890), et *Étude sur Karkemish* (*Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XXXII, 2e partie, 1890, p. 201 et suiv.). Cf. Sayce, *Les Hétéens*, traduit, avec préface et appendice, par J. Menant, Paris, 1891.

Roi de Kar-kamis-i-kus et de Khattu-kus.

Nous ne savons pas encore quelle langue cache l'écriture hittite, quoique la présence de désinences, si les lectures de M. Sayce se confirment, nous empêche d'y chercher un idiome sémitique; mais nous connaissons la lecture de quelques-uns des caractères qui figurent sur ces inscriptions et il ne faut plus grand'chose pour qu'on arrive à les traduire. Les hiéroglyphes hittites, en tout cas, nous semblent bien appartenir à un système graphique ayant une origine indépendante. Sans doute, l'écriture hittite présente quelques points de ressemblance avec les hiéroglyphes égyptiens; mais ce sont des ressemblances tout extérieures, qui paraissent tenir à une imitation grossière, inspirée peut-être par la vue des hiéroglyphes, plutôt qu'à un emprunt direct. Nous n'y trouvons pas les caractères d'une dérivation normale, ni ces altérations naturelles qui en sont la conséquence.

Il est possible que l'écriture hittite ne soit pas restée limitée à la côte de Syrie, et qu'il faille y chercher l'origine de l'écriture cypriote. Cette opinion, défendue par M. Sayce au moyen de rapprochements très séduisants, a été adoptée depuis par M. Deecke et M. Hommel [1]. Voici la liste des caractères correspondant aux mêmes valeurs dans les deux écritures, telle que l'a dressée M. Taylor d'après les indications de M. Sayce [2] :

[1] Voir plus haut, p. 89, et Hommel, *Abriss der Geschichte des alten Orients*, p. 58.

[2] Taylor, *The Alphabet*, t. II, p. 123. — Wright, *The Empire of the Hittites*, 2e édition, p. 178.

HITTITE.		CYPRIOTE.	
	i, o		*yi*
	ka, ku		*ka*
	te, to		*to*
	me, mo		*mo*
	se		*se*
	si		*si*
	ti, di		*ti, di*
	u		*o*

A ces caractères M. Deecke[1] en a joint deux nouveaux :

			ros
	(déterminatif de l'homme)		*nos*

En admettant que la valeur de tous ces caractères hittites soit parfaitement certaine, il faut reconnaître que tout cela est encore loin de constituer une démonstration. D'autre part, la théorie de M. Sayce rend bien compte du mélange d'écritures que nous trouvons dans l'île de Chypre. L'écriture cypriote n'était pas celle des Phéniciens, ni celle des colons grecs : ils avaient chacun leur alphabet. Elle a dû être l'écriture des aborigènes, qui se rattachaient, suivant bien des probabilités, à ces populations pré-helléniques que les anciens ont confondues sous le nom générique de Pélasges.

[1] Deecke, *Bezzenberger's Beiträge*, t. IX, 1884, p. 250 et 251.

Qui sait s'il n'existait pas de parenté entre les premiers habitants de l'île de Chypre et le peuple que les inscriptions hittites nous font connaître, et si la ville de Kittion ne nous aurait pas conservé, ainsi qu'on l'a depuis longtemps supposé, le nom même des Khétas?

On a été encore plus loin, et l'on a cru trouver dans les caractères hittites l'origine de l'alphabet phénicien. Il faut se garder de tirer des conséquences aussi extrêmes d'une écriture dont nous ne possédons pas encore la clef; il semble plus juste de dire que nous sommes en présence d'un de ces essais qui ont précédé la naissance de l'alphabet et ont contribué, soit directement, soit indirectement, à son éclosion. Espérons que de nouvelles découvertes viendront hâter la solution du problème.

Des fouilles sur lesquelles nous aurons à revenir, poursuivies depuis plusieurs années avec un rare bonheur par le Comité oriental de Berlin à Singerli, dans l'Amanus, au nord d'Antioche, grâce à l'appui et aux fonds que le gouvernement allemand sait accorder aux grandes entreprises scientifiques, ont amené la découverte d'une ville antique cachée sous une série de monticules. En les déblayant successivement, on a mis au jour des murailles, des édifices, des statues avec inscriptions cunéiformes, des inscriptions hittites, des inscriptions araméennes en relief, dont l'une est un monument épigraphique de premier ordre. Peut-être ces fouilles, qui n'absorbent pas, à ce que l'on dit, moins de plusieurs centaines de milliers de francs par an, vont-elles nous livrer la clef de l'écriture hittite.

Nous assistons, depuis quelques années, à une véritable résurrection du monde antique. Mycènes, Troie, les anciens empires disparus des Hittites et des Chaldéens reviennent

successivement tout entiers à la lumière, et, en remontant de couche en couche, on peut espérer d'atteindre aux origines de la civilisation asiatique. Dans cette reconstitution du monde antique, la France a longtemps tenu la tête; nous avons une situation magnifique, il importe que nous ne nous laissions pas distancer et que nous ne perdions pas le bénéfice de tant d'efforts. Il appartient au Gouvernement de s'inspirer des traditions qui ont fait jusqu'à présent notre force, et de ne pas ménager son appui moral et matériel à des travaux qui ont pour but la gloire de la France.



DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE DE L'ALPHABET.

L'ALPHABET PHÉNICIEN ET SES DÉRIVÉS.

CHAPITRE PREMIER.

L'ORIGINE DE L'ALPHABET.

A une époque que nous ne pouvons préciser, mais qui remonte peut-être à 1,500 ans avant J.-C., c'est-à-dire environ à l'époque de Moïse, l'alphabet a fait son apparition sur la côte de Syrie. Le témoignage presque unanime de l'antiquité en attribue l'invention aux Phéniciens. On connaît les vers célèbres où Lucain s'est fait l'interprète de la tradition d'après laquelle les Phéniciens furent les premiers qui osèrent fixer les sons de la parole par de grossiers caractères :

> Phœnices primi, famæ si creditur, ausi
> Mansuram rudibus vocem signare figuris.

D'autres auteurs font honneur de cette découverte aux Syriens. Que ce soient les Phéniciens, ou les Syriens, ou même les Hébreux qui l'aient inventé (nous manquons encore des éléments nécessaires pour trancher la question), l'alphabet est sorti du groupe des populations cananéennes qui étaient avec l'Égypte dans un commerce journalier : voilà ce qui paraît aujourd'hui à peu près certain.

L'alphabet, toutefois, n'a pas été créé de toutes pièces; suivant l'opinion aujourd'hui la plus généralement admise, il est né de l'écriture égyptienne, comme celle-ci était sortie, par un développement naturel, des anciennes écritures pictographiques. Champollion[1], le premier, avait émis cette idée; M. de Rougé[2] l'a reprise et en a entrepris la démonstration à l'aide d'arguments qui paraissent concluants. Les peuples cananéens ont emprunté l'écriture aux Égyptiens, comme ils leur avaient emprunté leur architecture, leur art et, en partie, leur mythologie. Seulement, en l'adoptant, ils lui ont fait subir la plus grande transformation dont l'histoire de l'écriture nous offre l'exemple : ils n'ont retenu de cette immense quantité de signes que ceux qui correspondaient à des articulations simples, c'est-à-dire aux consonnes, et ils les ont adoptés à l'exclusion de tous les autres. Ils ont ainsi obtenu vingt-deux caractères, qui devaient suffire à rendre tous les sons d'une langue et toutes leurs combinaisons possibles; et comme les éléments de la parole sont sensiblement les mêmes chez tous les peuples, cet alphabet a pu s'appliquer, au moyen de certaines modifications, à toutes les langues.

C'est ainsi qu'est né l'alphabet, qui a été, suivant l'expression de M. Renan, une des plus grandes créations du génie humain. Cette création a consisté à rendre par l'écriture non plus des idées, ni des mots ou des syllabes, mais les éléments primordiaux de la parole. Si l'on cherche à se

[1] *Lettre à M. Dacier*, p. 80.

[2] Vicomte Emmanuel de Rougé, *Mémoire sur l'origine égyptienne de l'alphabet phénicien*, Paris, 1874. Le mémoire de M. de Rougé, lu en 1859 devant l'Académie des inscriptions, puis égaré, a été retrouvé et publié depuis sa mort, avec quelques changements, par son fils M. J. de Rougé.

rendre compte de la cause qui a amené la création de l'alphabet, on arrive à la conviction qu'il est né, comme toutes les grandes découvertes, d'un besoin pratique, des nécessités commerciales, qui exigeaient une écriture plus simple, plus maniable et plus accessible à tous. C'est là même encore une raison pour en attribuer la paternité au peuple commerçant par excellence, c'est-à-dire aux Phéniciens. L'alphabet ne pouvait d'ailleurs prendre naissance que chez un peuple qui ne fût pas lié par une longue tradition littéraire. Il fallait en outre, suivant une remarque de Lepsius, un peuple tenant peu de compte des voyelles, pour décomposer la syllabe et isoler les consonnes.

On est moins d'accord sur la manière dont s'est fait cet emprunt. Les formes intermédiaires nous manquent. D'après le système de M. de Rougé, qui a été adopté par la plupart de ceux qui s'occupent de ces questions, les Phéniciens auraient emprunté les formes de leurs vingt-deux lettres à l'écriture cursive, c'est-à-dire à l'ancienne écriture hiératique, et leur alphabet aurait été complet du premier coup. M. Halévy[1], au contraire, suivant en cela M. A. Lévy, de Breslau, soutient que l'emprunt a été fait directement aux hiéroglyphes, mais qu'il a porté sur douze ou treize lettres seulement; les autres auraient été formées au moyen de traits différentiels. Nous donnons, aux deux pages suivantes, le système de M. de Rougé et celui de M. Halévy. Dans le premier tableau, nous avons mis à côté des formes de l'inscription d'Esmounazar, les seules que connût M. de Rougé, les formes beaucoup plus anciennes que de nouvelles découvertes nous ont révélées.

[1] *Mélanges d'épigraphie sémitique*, p. 168 et suiv.

ÉCRITURE HIÉRATIQUE.	INSCRIPTION D'ESMOUNAZAR.	PHÉNICIEN ARCHAÏQUE.	ÉCRITURE HIÉRATIQUE.	INSCRIPTION D'ESMOUNAZAR.	PHÉNICIEN ARCHAÏQUE.
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	o	o
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	I Z	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	W
[illegible]	[illegible]	[illegible]	6	[illegible]	+ ×

Il semble, au premier abord, naturel d'admettre que les Phéniciens aient pris les caractères de leur alphabet à l'écriture cursive des Égyptiens; les formes recueillies par M. de Rougé, toutes sur des monuments de la même époque, ne sont pas défavorables à cette hypothèse, malgré les divergences encore très considérables que présentent les deux alphabets. Il faut songer en effet que notre ancien alphabet phénicien est un alphabet épigraphique, tandis que les formes correspondantes de l'écriture hiératique ont été tracées au calame sur papyrus. Pour trouver l'équivalent exact des formes phéniciennes, il faudrait, suivant la

remarque de M. Maspero, prendre des *graffiti* hiératiques, c'est-à-dire des inscriptions cursives tracées à la pointe; le parallélisme serait beaucoup plus frappant.

D'autre part, en étudiant les formes de l'alphabet phénicien archaïque, il est difficile de méconnaître que certaines lettres aient été formées d'autres lettres de la même famille, ce qui ébranle un peu la thèse de M. de Rougé.

HIÉROGLYPHES.	PHÉNICIEN ARCHAÏQUE.	HIÉROGLYPHES.	PHÉNICIEN ARCHAÏQUE.
	A (grec), 𐤀.		𐤍, (𐤍).
	𐤁		𐤅 (grec), 𐤅; Y (grec), Y.
	𐤎		
	𐤌 (grec), 𐤌.		𐤃; ×.
	𐤓		o; 𐤒; Λ.
	𐤈		𐤄; 𐤇; 𐤆.
	𐤊 (grec), 𐤊.		W; Z; 𐤑.

L'aspiration dure, *heth* ⊟, 𐤇, a été tirée de l'aspiration simple, *hé* ∃, 𐤄, par l'addition d'un trait à gauche. Les sifflantes présentent un phénomène analogue et paraissent être toutes sorties d'un ou deux types; c'est ainsi que la sifflante forte, *çade* 𐤑, s'est formée de la sifflante douce, *zaïn* 𐤆, de la même manière que le *heth* s'est formé du *hé*. La même particularité se remarque pour d'autres lettres dont la parenté phonétique est, il est vrai, plus éloignée : le *d* 𐤃 et l'*r* 𐤓; l'*aïn* (*gh*) o et le *qof* (*q*) 𐤒. Le *th* ⊕ enfin serait, suivant une récente hypothèse de M. Halévy, le *tau* × inscrit dans un *aïn* o. Peut-être même le *k* 𐤊 n'est-il qu'un

redoublement du *g* ᐱ [1]? D'une façon générale, la ressemblance du phénicien avec l'écriture hiératique, au lieu de s'accuser, diminue quand on remonte aux formes les plus anciennes de l'alphabet, que M. de Rougé ne pouvait encore connaître; les lettres ont, dans l'alphabet phénicien primitif, quelque chose de plus anguleux et, si l'on peut s'exprimer ainsi, de cunéiforme.

Toutes ces difficultés ont conduit certains savants [2] à chercher l'origine de l'alphabet phénicien dans l'écriture cunéiforme, soit chaldéenne, soit assyrienne. Cette théorie a pour elle une autorité que ses auteurs n'ont pas invoquée, que je sache, celle de Pline, qui dit quelque part : « Pour moi, je persiste à croire que l'alphabet est d'origine assyrienne. *Litteras semper arbitror assyrias fuisse.* » Il ajoute, il est vrai : « Mais d'autres veulent, comme Aulu-Gelle, qu'il ait été trouvé en Égypte par Mercure, d'autres encore en Syrie [3]. » La découverte des tablettes de Tell-el-Amarna [4] donne quelque vraisemblance à cette manière de voir.

Les rapprochements qu'on a voulu faire entre l'écriture chaldéenne ou ses dérivés et le phénicien n'ont pourtant ni la précision ni la rigueur scientifique que l'on doit demander à ces sortes de démonstrations. M. Deecke prend à des écritures d'époques et de lieux très différents les formes qui ont, suivant lui, servi de modèle à l'alphabet;

[1] Il convient de remarquer qu'en assyrien certaines syllabes formées à l'aide du *g* et du *k* sont rendues par les mêmes caractères. Voir plus haut, p. 74.

[2] Deecke, *Der Ursprung des altsemitischen Alphabets aus der neu-assyrischen Keilschrift*, dans la *Zeitschr. der D. morgen. Gesellsch.*, 1877, p. 102-154. — Fr. Hommel, *Abriss der Geschichte des alten Orients*, 1887, p. 57.

[3] *Hist. nat.*, I, 412.

[4] Voir plus haut, p. 62.

mais il est facile de trouver dans l'ensemble du syllabaire assyro-babylonien vingt-deux caractères capables d'étayer n'importe quelle théorie. S'il est une règle dont on ne doive à aucun prix s'écarter, c'est de ne prendre qu'à un seul type d'écriture les formes sur lesquelles on veut appuyer sa démonstration.

On a aussi tenté d'expliquer les formes de l'alphabet phénicien non plus directement par l'écriture cunéiforme, mais par l'écriture cypriote, qui était considérée naguère encore comme un de ses dérivés. Cette hypothèse a pris une signification et une portée toutes nouvelles, depuis que les derniers travaux relatifs aux inscriptions de la région de Hamath ont appelé l'attention sur les liens qui paraissent unir l'écriture cypriote aux hiéroglyphes hittites[1], et l'on voit poindre une nouvelle théorie, qui répond à la troisième des opinions rapportées par Pline, et d'après laquelle l'alphabet phénicien serait né de l'écriture des Khétas. Il ne faut jamais condamner une idée avant qu'elle ait fait ses preuves; mais nous avons beaucoup de peine à admettre que l'alphabet soit sorti d'une écriture aussi imparfaite; en tout cas, la démonstration reste encore à fournir.

Nous croyons donc qu'il faut maintenir l'opinion, déjà très répandue dans l'antiquité, qui fait venir d'Égypte l'alphabet phénicien. La tradition s'en est perpétuée jusqu'à Tacite, qui l'a exprimée dans les termes suivants : « Les Égyptiens, les premiers, se servirent de figures d'êtres animés pour exprimer les idées; ils furent même, à ce qu'ils disent, les inventeurs des lettres. Puis les Phéniciens, qui étaient les maîtres des mers, les importèrent en Grèce, et

[1] Voir plus haut, p. 89, 111 et 112.

on leur attribua la gloire d'avoir inventé ce qu'ils avaient reçu des autres.»

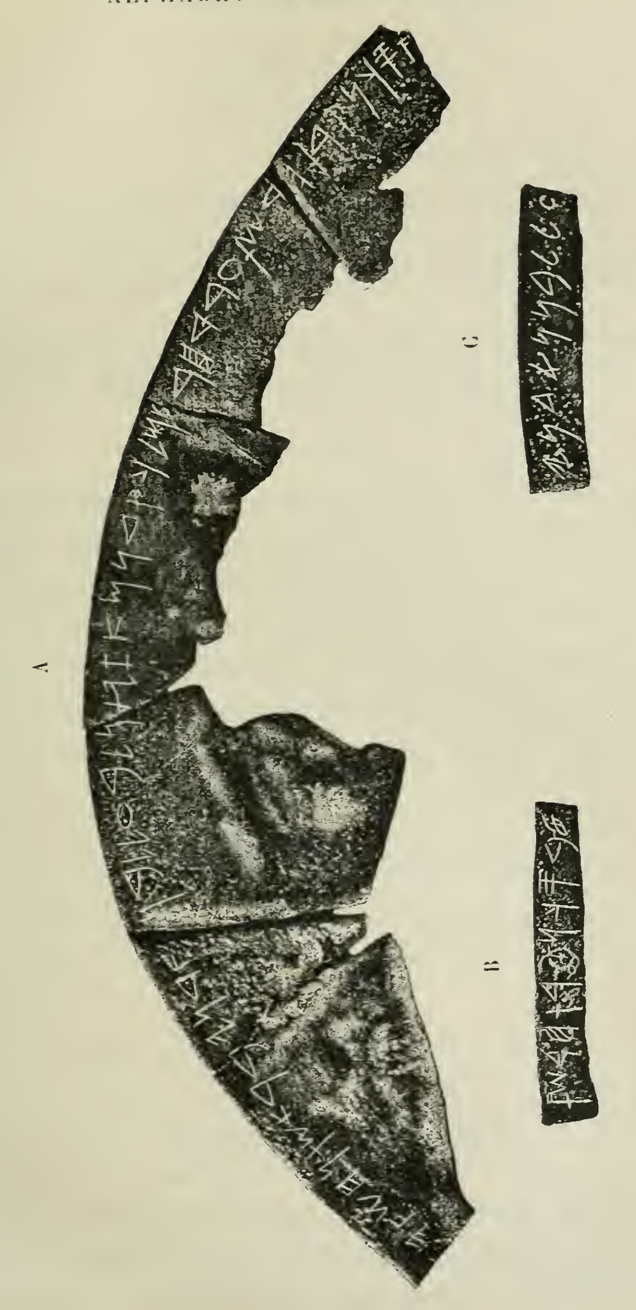
Quoi qu'il en soit, le passage des hiéroglyphes à l'alphabet paraît n'avoir été ni si direct ni si simple qu'on l'avait cru jusqu'à ces derniers temps. Les inscriptions cypriotes, et surtout les hiéroglyphes hittites, montrent par quels tâtonnements on a passé avant d'inventer l'alphabet.

L'ALPHABET PHÉNICIEN PRIMITIF.

Les inscriptions ne nous permettent pas de remonter jusqu'à l'époque de l'invention de l'alphabet. Pourtant nous pouvons arriver à nous faire une idée assez exacte de la forme première des lettres phéniciennes. La stèle de Mésa[1], qui a le grand avantage de pouvoir être datée avec une précision presque absolue (environ 895 ans avant J.-C.), nous donne la série complète des lettres de l'alphabet près de neuf cents ans avant notre ère. Il faut en rapprocher une autre inscription qui est tracée sur le bord d'une coupe en bronze trouvée vers 1876 dans l'île de Chypre et dédiée au Dieu-Liban par un personnage qui s'intitule «serviteur» ou «ministre de Hiram, roi des Sidoniens»[2]. Ce Hiram est-il le contemporain de Salomon ou l'un de ses successeurs? La chose est douteuse; mais le caractère de l'écriture, qui n'est guère moins archaïque que celle de la stèle de Mésa, nous oblige à placer cette inscription au plus tard 800 ans avant J.-C. C'est probablement la plus ancienne inscription phénicienne que l'on connaisse.

[1] Voir plus loin, p. 188-192.

[2] *Corpus inscriptionum semiticarum*, 1re partie, t. I, n° 5.



Coupe du Baal-Lebanon.

COUPE DU BAAL-LEBANON.

A

... 𐤋 𐤎𐤊𐤍 𐤒𐤓𐤕𐤇𐤃𐤔𐤕 𐤏𐤁𐤃 𐤇𐤓𐤌 𐤌𐤋𐤊 𐤑𐤃𐤍𐤌

𐤀𐤆 𐤉𐤕𐤍 𐤋𐤁𐤏𐤋𐤋𐤁𐤍𐤍 𐤀𐤃𐤍𐤉 𐤁𐤓𐤀𐤔𐤕 𐤍𐤇𐤔𐤕

... *Sôken* de Karthadast, serviteur de Hiram, roi des Sidoniens. Il a donné ceci au Baal-Lebanon son seigneur, des prémices de l'airain.....

Cette inscription capitale, dont nous ne possédons que des lambeaux, était accompagnée, quand elle fut acquise par la Bibliothèque nationale, de deux fragments plus petits, qui appartenaient peut-être à la même coupe, en tout cas sûrement à des objets du même ordre et de la même époque; le texte et la forme des caractères le prouvent :

B

... 𐤈𐤁 𐤎𐤊𐤍 𐤒𐤓𐤕𐤇𐤃𐤔𐤕 𐤀 ...

...tob, *Sôken* de Karthadast.....

C

... 𐤏𐤋𐤋𐤁𐤍𐤍 𐤀𐤃𐤍𐤉

...[Ba]al-Lebanon, son seigneur.

L'inscription de Mésa et la coupe du Dieu-Liban n'appartiennent pas absolument au même type d'écriture. La coupe de Hiram est proprement phénicienne; la stèle de

Mésa, au contraire, vient du pays de Moab et se rattache aux inscriptions de la famille hébraïque. On y observe déjà certains traits caractéristiques de l'écriture tant hébraïque qu'araméenne, en particulier une tendance marquée à pencher l'écriture et à recourber les queues des lettres; néanmoins, les deux alphabets sont encore presque identiques et nous permettent de remonter jusqu'à la forme commune d'où sont sortis l'hébreu et le phénicien. On arrive au même résultat en comparant les plus vieilles inscriptions phéniciennes avec le grec archaïque. On sent que les deux écritures sont engagées dans des directions différentes, mais ne sont pas encore bien éloignées l'une de l'autre. L'alphabet primitif a dû se trouver à leur point de rencontre.

Nous avons enfin encore un autre point de repère : ce sont les noms donnés aux lettres par les Phéniciens. Ces noms ne nous apprennent rien sur l'origine des lettres, comme on l'a cru fort longtemps; ce sont des explications artificielles reposant sur des ressemblances fortuites. On a suivi le procédé encore en usage dans nos abécédaires, où, pour graver le nom des lettres dans l'esprit des enfants, on les associe à certains mots familiers qui commencent par la lettre qu'il s'agit de retenir; seulement on a choisi les noms d'objets qui rappelaient la forme des caractères.

Ces noms nous montrent donc, dans une certaine mesure, quelle était la forme des lettres lorsqu'on les leur a donnés. Or si pour quelques-unes des lettres phéniciennes la ressemblance du nom de la lettre avec la forme du caractère nous échappe, pour d'autres elle est très sensible. On saisit encore l'analogie de l'*alef* 𐤀 avec une tête de bœuf, du *daleth* 𐤃 avec une porte de tente, du *lamed* 𐤋

avec un aiguillon, de l'*aïn* o avec l'œil, du *sin* W avec les dents, du *tau* + avec une croix. Ces noms ont-ils existé dès l'origine? Nous ne saurions le dire; en tout cas, ils sont très anciens, car non seulement on retrouve en grec les mêmes noms, mais on les retrouve dans le même ordre qu'en phénicien.

Voici donc la forme la plus ancienne de l'alphabet à laquelle nous puissions remonter historiquement :

𐤀	*alef*	bœuf	𐤋	*lamed*	aiguillon
𐤁	*beth*	maison	𐤌	*mem*	eau
𐤂	*guimel*	chameau	𐤍	*nun*	poisson
𐤃	*daleth*	porte	𐤎	*samech*	?
𐤄	*hé*	?	𐤏	*aïn*	œil
𐤅	*vau*	clou	𐤐	*phé*	bouche
𐤆	*zaïn*	?	𐤑	*çade*	?
𐤇	*heth*	?	𐤒	*quof*	?
𐤈	*teth*	serpent [?]	𐤓	*resh*	tête
𐤉	*iod*	main	𐤔	*sin*	dent
𐤊	*kaf*	paume	𐤕	*tau*	croix

Ces caractères ne nous représentent pas l'alphabet primitif. La comparaison avec les types les plus archaïques de l'alphabet grec nous porte à croire qu'à l'origine les queues et, en général, tous les appendices des lettres étaient plus courts, que l'écriture avait quelque chose de plus trapu. Peut-être, si nous possédions quelque témoin des premiers essais des peuples de la côte de Syrie pour appliquer l'alphabet

à leurs langues, serions-nous surpris d'y rencontrer des différences plus grandes encore que nous ne le supposons avec les caractères que les plus anciennes inscriptions nous font connaître; peut-être n'y retrouverions-nous pas les vingt-deux lettres au complet. Il ne faut pas oublier qu'un intervalle de plusieurs siècles sépare la création de l'alphabet du moment où il nous apparaît sur des monuments authentiques. On ne peut former là-dessus que des conjectures. Lorsque nous trouvons l'alphabet phénicien dans des inscriptions vers l'an 900 avant J.-C., il se compose de vingt-deux lettres et il est définitivement constitué.

C'est de ces vingt-deux lettres que sont sortis tous les alphabets, en apparence si différents, qui ont couvert le monde. Ce fait, connu depuis assez longtemps d'une façon générale, est aujourd'hui rigoureusement démontré, non seulement pour l'écriture gréco-italiote, qui a donné naissance à tous les alphabets européens, mais pour toutes les écritures sémitiques, depuis l'araméen et l'hébreu jusqu'au syriaque et à l'arabe; on peut enfin l'établir avec certitude, sinon d'une façon aussi rigoureuse, pour l'himyarite et l'éthiopien, ainsi que pour toutes les écritures du centre de l'Asie, pour le zend et le pehlvi, et même pour l'écriture indienne, qui a donné naissance au dévanâgari et à tous les alphabets de l'Asie méridionale.

CHAPITRE II.

LES ALPHABETS EUROPÉENS.

L'ALPHABET GREC.

Les alphabets grecs et italiotes ont été les premiers à se détacher du tronc commun. L'origine phénicienne de l'alphabet grec est un des faits les plus anciennement établis et les mieux connus[1]. Les Grecs eux-mêmes appelaient *φοινικήϊα γράμματα* «lettres phéniciennes», ou *καδμήϊα γράμματα* «lettres cadméennes», les caractères primitifs d'où est sortie leur écriture classique. En effet, une tradition, dont presque tous les auteurs anciens nous ont transmis l'écho, racontait que l'alphabet avait été apporté aux Pélasges par des navigateurs phéniciens ayant Cadmus pour chef. Cadmus, en phénicien *Kadmôn*, est la personnification des influences orientales qui ont joué un si grand rôle dans les origines de la civilisation grecque.

D'autres légendes faisaient intervenir dans l'introduction de l'alphabet en Grèce Orphée, Linus, Musée, Palamède. On racontait que l'alphabet apporté par Cadmus n'avait que dix-huit lettres selon les uns, seize lettres selon les autres, et qu'il avait été complété plus tard par Palamède. Y a-t-il dans cette tradition le souvenir d'une époque où

[1] Hérodote, V, 58.

l'alphabet phénicien ne se composait pas encore de vingt-deux lettres? On pourrait être tenté de le supposer. Cet emprunt, en effet, n'a pas eu le caractère d'un emprunt littéraire et savant, et l'alphabet phénicien a dû pénétrer en Grèce de plusieurs côtés à la fois et sous plusieurs formes différentes. Mais l'étude des monuments ne permet guère de s'arrêter à cette hypothèse : les premières inscriptions grecques nous montrent l'alphabet déjà composé de vingt-deux ou même de vingt-trois lettres.

Les Grecs ne se sont pas tenus rigoureusement à l'alphabet phénicien. Il s'est rapidement modifié entre leurs mains, et il a subi une série de transformations, intéressant la direction, la forme et la valeur des lettres, qui ont changé profondément l'aspect extérieur et le caractère de l'écriture. Ce travail d'adaptation peut se résumer en trois mots : les Grecs ont retourné l'alphabet phénicien; ils l'ont redressé; enfin, par une véritable création, ils en ont tiré les voyelles. Il faut chercher la cause de cette triple transformation dans le sens artistique des Grecs et dans l'admirable clarté de leur langue sonore qui ne pouvait se contenter de l'écriture, composée exclusivement de consonnes, que les Phéniciens avaient lancée dans le monde.

L'histoire de l'alphabet grec a été, depuis cinquante ans, l'objet de nombreux travaux. Franz en a donné le premier un aperçu en tête de ses *Elementa epigraphices græcæ* (Berlin, 1840, in-4°). Elle a été approfondie par Kirchhoff dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin* [1], et par Mommsen dans les prolégomènes de son livre *Sur les dialectes de l'Italie inférieure*. Plus récemment, François Lenormant en a fait

[1] *Studien zur Geschichte des griechischen Alphabets,* 1863, p. 156-161.

IMPRIMERIE NATIONALE.

l'objet d'un article capital, qui a l'importance d'une étude originale, dans le *Dictionnaire des antiquités* de MM. Daremberg et Saglio. Tous ces travaux ont été repris et discutés à nouveau par M. Sal. Reinach dans son *Traité d'épigraphie grecque*[1]. Enfin, M. Kirchhoff, qui n'a cessé de remanier son premier mémoire, en a fait paraître en 1887 une nouvelle édition[2] qui peut être considérée comme donnant l'état actuel de la science allemande sur cette matière.

Les inscriptions grecques sont très nombreuses et admirablement étudiées. Elles ont été réunies d'abord dans le *Corpus inscriptionum græcarum*, de Bœckh, qui a servi de modèle à tous les recueils du même genre. Il faut y ajouter le *Corpus inscriptionum atticarum* et les *Inscriptiones græcæ Siciliæ et Italiæ* (Berlin, 1890), édités par l'Académie de Berlin; le *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure*, par Ph. Le Bas, dont la publication a été continuée par MM. Waddington et Foucart; la *Collection of ancient Greek Inscriptions in the British Museum*, par C. T. Newton (London, 1874-1883); l'*Ephemeris archaiologikè*, le *Bulletin de correspondance hellénique* et les nombreux recueils où sont disséminées les inscriptions que l'on découvre tous les jours.

C'est par les îles, où l'influence phénicienne était très profonde et s'est longtemps maintenue, que l'alphabet paraît avoir pénétré en Grèce. On a trouvé dans l'île de Santorin, l'ancienne Théra[3], des inscriptions archaïques qui nous donnent la forme la plus ancienne que nous connaissions

[1] Paris, Leroux, 1885, p. 175-236.

[2] A. Kirchhoff, *Studien zur Geschichte des griech. Alphabets*, 4e Auflage, mit 1 Karte und 2 Alphabettafeln. Gütersloh, 1887, in-8°.

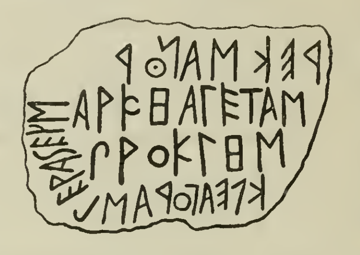
[3] Bœckh, *Mémoires de l'Acad. de Berlin*, 1836, p. 41-101. — Hermann Rœhl, *Inscriptiones græcæ antiquissimæ*, Berlin, 1882.

de l'alphabet grec. Cet alphabet ne se distingue guère de l'alphabet phénicien; il se compose de vingt-trois lettres, et ne possède pas Φ, X, Ψ, non plus que Ξ. Les lettres y ont en outre cet aspect penché qui est caractéristique de l'écriture phénicienne. L'île de Melos et la Crète ont fourni des inscriptions analogues.

PHÉNICIEN.	THÉRA.		PHÉNICIEN.	THÉRA.	

De bonne heure pourtant les Grecs ont fait subir à l'écriture une modification importante : ils l'ont retournée. Ce changement de front ne s'est pas opéré sans de nombreux tâtonnements. Les inscriptions de Théra nous en ont conservé la trace. Nous y voyons l'écriture, qui part de la droite, suivre en lignes flexueuses les contours du monument et revenir sur ses pas. Plus tard, on régularisa la chose et l'on

prit l'habitude d'écrire en lignes parallèles dirigées alternativement de droite à gauche et de gauche à droite. On a donné à cette disposition, qui rappelait les sillons de la charrue, le nom de *boustrophédon*. Cette écriture de transition persista assez longtemps; enfin l'écriture adopta une direction uniforme, de gauche à droite, qui a prévalu dans tous les alphabets européens.



Ῥηξάνωρ

ἀρχαγέτας,

Προκλῆς,

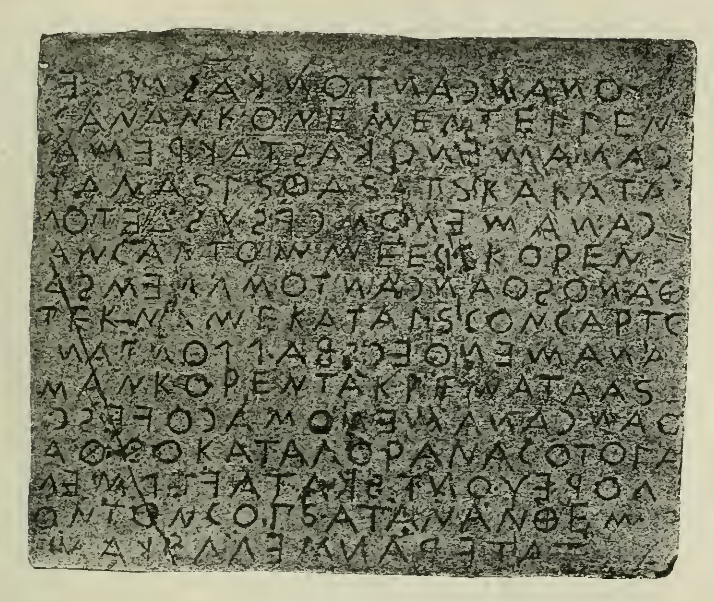
Κλεαγόρας ϖεραιεύς.

Inscription gravée sur l'une des faces d'une pierre noire à Théra. (Rœhl, p. 2, n° 12 *a*.)

La loi de Gortyne, qui est sans doute de peu postérieure à la loi de Solon, nous offre l'exemple d'une inscription monumentale en boustrophédon. Nous en publions le premier fragment, découvert en 1863 par M. l'abbé Thenon, membre de l'École d'Athènes, et publié par M. Bréal [1]. Il est conservé au musée du Louvre. La loi entière, qui a été retrouvée depuis et se compose de soixante-dix articles dont notre fragment comprend les n°s 58 à 60, a été traduite et commentée par M. Dareste dans la *Nouvelle Revue historique du droit français et étranger*, en 1886. On remarquera que cette inscription n'a pas encore de Φ ni de X : elle les remplace par le Π et le K; elle ne connaît pas non plus l'H et l'Ω, mais seulement l'E et l'O. Le Π a une forme arrondie très particulière, ɔ ou ϲ, qui n'est autre

[1] *Revue archéologique*, décembre 1878, p. 346-356.

que l'ancien ʃ phénicien; la lettre ι aussi a conservé sa forme archaïque S (phénicien 𐤉); enfin, on y rencontre deux fois le digamma F.



Loi de Gortyne.

TRANSCRIPTION.

1-2 [. . . τ]ὸν ἀνφαντὸν καὶ μ[ὴ] ἐ|πάναν[κ]ον ἦμεν τέλλεν τ[ὰ τῶ-]
3-4 [ἀν]φαναμένω καὶ τὰ χρήμα|τ' ἀναιλίθαι ἅ τί κα κατα[λίπη-]
5-6 [ι ὁ ἀν]φανάμενος· πλίυι δὲ τὸν|ἀνφαντὸμ μὴ ἐπιχωρῆν. [Αἰ δὲ]
7-8 [ἀπο]θάνοι ὁ ἀνφαντὸς γνήσια|τέκνα μὴ καταλιπὼν, πὰρ τὸ[νς τῶ]
9-10 [ἀνφ]αναμένω ἐπιβαλλόνταν|s ἀνχωρῆν τὰ χρήματα. Αἰ δ[ὲ κα-]
11-12 [λῆ?] ὁ ἀνφανάμενος, ἀποFειπ|άθθω κατ' ἀγορὰν ἀπὸ τῶ λά[ω ὤ],
13-14 [ἀπα]γορεύοντι, καταφελμέν|ων τῶν πολιατᾶν· ἀνθέμ[εν δὲ]
15-16 [. . . . . σ]τατήρανς ἐδ δικασ|[τήριον, etc.]

Un traité des Éléens avec les Arcadiens d'Héra, qui a été trouvé à Olympie et que Bœckh place vers la 50e olympiade[1], est déjà entièrement écrit de gauche à droite;

[1] Environ 600 à 550 ans avant J.-C. Cf. Newton, *Greek Inscriptions*, n° CLVII; Roberts, *Introduction to Greek Epigraphy*, p. 287, 288 et 362-364.

mais les lettres, tout en étant régulièrement tracées, ont encore avec l'écriture phénicienne une ressemblance qu'elles n'ont plus au même degré dans la loi de Gortyne : elles sont penchées et se terminent souvent par des queues, qui disparaîtront dans le grec classique. Le Traité des Éléens fait, en outre, un usage constant du *digamma*, que la langue grecque devait bientôt remplacer par l'esprit doux[1].

TRAITÉ DES ÉLÉENS.

À Ϝράτρα τοῖρ Ϝαλείοις καὶ τοῖς Ἐρ-
Ϝαίοις. Συνμαχία κ' ἔα ἑκατὸν Ϝέτεα·
ἄρχοι δέ κα τοΐ· αἰ δέ τι δέοι, αἴτε Ϝέπος αἴτε Ϝ-
άργον, συνέαν κ' ἀλάλοις τά τ' ἄλ(λ)' καὶ πὰ-
ρ πολέμο· αἰ δὲ μὰ συνέαν, τάλαντον κ'
ἀργύρο ἀποτίνοιαν τοῖ Δὶ Ὀλυνπίοι τοὶ κα-
δαλεμένοι λατρειόμενον· αἰ δέ τιρ τὰ γ-
ράφεα ταῒ καδαλέοιτο, αἴτε Ϝέτας αἴτε τ-
ελεστὰ αἴτε δᾶμος, ἐν τ' ἐπιάροι κ' ἐνέχ-
οιτο τοῖ 'νταῦτ' ἐγραμένοι.

TRADUCTION.

Traité des Éléens avec les Héréens. Qu'il y ait alliance pour cent ans. Qu'elle commence dès l'année présente. S'il est besoin de quelque secours, en paroles ou en actes, qu'ils soient liés les uns aux autres, pour le reste comme pour la guerre. S'ils rompent l'alliance, qu'ils payent un talent d'argent à servir à Jupiter Olympien qui a été violé. Quiconque détériorera cette inscription, que ce soit un associé, ou un magistrat, ou un dème, qu'il soit tenu à l'amende sacrée inscrite ci-dessus.

[1] Parfois aussi par l'esprit rude, ou même par une autre lettre. (Sal. Reinach, *Manuel de philologie classique*, 2e édition, t. I, p. 140.)

Traité des Éléens.

(Franz, *Elem. epigr.*, p. 64.)

La seconde réforme apportée par les Grecs dans l'écriture a consisté à redresser les lettres. Les Sémites ont toujours eu une propension naturelle à pencher les caractères et à les rapprocher de plus en plus du type cursif; les Grecs, au contraire, coupèrent les queues des lettres et retranchèrent peu à peu tout ce qui dépassait la ligne, de façon à faire tenir les lettres sur leurs pieds et à bien calibrer les inscriptions. L'A est un des exemples caractéristiques de cette transformation. Dans le Traité des Éléens, il présente encore parfois la forme ᐅ, qui n'est autre que l'≮ phénicien retourné et privé de ses antennes : ⋟. Mais déjà, dans la même inscription, nous voyons le jambage supérieur s'allonger pour rejoindre la ligne inférieure : A; enfin, les deux côtés de l'angle prennent une égale inclinaison, et nous arrivons à la forme A, qui est à peu près celle du grec classique.

L'M (M), l'N (N), le *delta* Δ (Δ), le *rho* P (P), pourraient prêter à des remarques analogues. Pour le Λ, qui est né du ʟ phénicien, les Grecs ont encore été plus loin; ne réussissant pas à le faire tenir en équilibre, ils l'ont mis sens dessus dessous, Γ, et ont allongé la barre oblique, Λ, de façon à rendre les deux jambes égales. Il leur a fallu plusieurs siècles, cependant, pour arriver à tracer les magnifiques inscriptions que nous admirons encore aujourd'hui. Dans les anciens textes, les lettres sont employées avec parcimonie; on supprime les lettres doubles, souvent même on fait des élisions qui nous étonnent. Ces lettres ont de plus un certain air heurté; on sent l'effort, et pourtant les inscriptions archaïques se distinguent déjà par la régularité et le sens épigraphique inhérents au génie grec.

Une autre transformation beaucoup plus profonde, por-

tant non plus sur la direction des lettres ni sur leur forme, mais sur leur valeur, avait eu lieu dès le premier jour de l'adoption de l'alphabet phénicien par les Grecs. L'alphabet phénicien n'avait pas de voyelles; on n'écrivait que les consonnes, en laissant au lecteur le soin de suppléer le reste. Au fond, l'écriture sémitique était restée syllabique, la voyelle, indifférente, étant comprise dans la consonne. L'esprit clair des Grecs ne pouvait se contenter de cette écriture par à peu près. Pour se procurer des voyelles, les Grecs puisèrent dans le tas des gutturales et des semi-voyelles dont leur langue sonore n'avait que faire. L'*alef* devint A; le *hé*, E; le *iod*, I; l'*aïn*, O. Ces voyelles ne leur suffisant pas encore, ils dédoublèrent le *vau*, qui correspondait déjà au digamma, et en tirèrent l'*u* voyelle, qu'ils transportèrent à la fin de l'alphabet, en lui donnant la forme Y.

L'*upsilon* paraît déjà dans les inscriptions grecques les plus archaïques; il y a donc lieu de croire qu'il est de création aussi ancienne que les quatre autres voyelles et qu'il est contemporain de l'adoption de l'alphabet phénicien par les Grecs. Pourtant l'*upsilon* a été emprunté à une autre forme du *vau* que le digamma : tandis que le *digamma* F représente l'ancienne forme phénicienne du *vau*, l'*upsilon* Y répond à celle que nous trouvons sur la stèle de Mésa, Y. Peut-être faut-il voir dans ce fait encore un indice de la diversité des sources de l'alphabet grec[1].

Plus tard, chez les Ioniens, une nouvelle distinction transforma l'aspiration dure, *heth* = H, en *é* long = *êta*. Enfin, après l'adoption de l'alphabet ionien par toutes les populations grecques, on tira de l'O, par une sorte de redoublement, l'Ω. Ainsi se trouva complété le système des voyelles.

[1] Voir plus haut, p. 129.

A cette grande réforme vinrent se joindre d'autres changements de moindre importance. Certaines lettres phéniciennes tombèrent hors d'usage, puis disparurent tout à fait. Le digamma, qui correspondait au *vau*, avait peu à peu perdu sa valeur primitive; il en fut de même du *koppa*, correspondant au *qof* phénicien, Ϙ, qui disparaît très tôt de l'alphabet grec. Enfin, les Grecs ont fondu ensemble plusieurs sifflantes qui faisaient pour eux double emploi. De bonne heure, chez les Ioniens, le *çade* (grec ≤) s'était confondu phonétiquement avec le *sin* (grec Σ) et avait servi, conjointement avec lui, mais dans des groupes de populations différents, à rendre le son *s* représenté en grec par le *sigma*[1]; puis il finit par être évincé par lui. La place du *çade* restait vide. Dans l'alphabet grec définitif, nous voyons le Ξ (ξ), qui occupe la place du *samech* et en a la forme, prendre alors la valeur du *çade;* d'autre part, le nom du *samech* a passé, avec une légère métathèse, au *sigma* Σ, qui correspond, pour la forme et pour le son, au *sin* phénicien W, et qui occupe la même place dans l'alphabet. Ces lettres perdues ont toutefois gardé, en partie du moins, leur valeur dans la numération, et leurs noms nous ont été conservés, soit par les grammairiens grecs, soit même par les auteurs classiques. Dans les *Nuées* d'Aristophane, deux chevaux de l'écurie de Philippide portent les noms de Qoppatias et de Samphoras[2].

En même temps qu'ils sacrifiaient certaines lettres phéniciennes, les Grecs enrichissaient leur alphabet des trois consonnes complémentaires Φ, X, Ψ, qui vinrent se placer

[1] Hirschfeld, *Revue des études grecques,* juillet-septembre 1890, p. 221-229.

[2] Aristophane, *Nubes,* v. 23 et 122, et scoliaste.

à la suite de l'Y. Le problème de la genèse de ces nouvelles lettres est assez obscur, et il a donné lieu, jusque dans ces derniers temps, à de nombreuses controverses. MM. Fr. Lenormant, Clermont-Ganneau[1] et Kirchhoff[2] l'ont résolu en sens divers. En tout cas, la création des lettres complémentaires remonte fort haut, car on les trouve dans toutes les inscriptions grecques, à l'exception de celles de Théra, de Melos et de Crète; elles figurent même dans les alphabets des colonies de Chalcis, dont la fondation date de la fin du VIIIe siècle.

Cette révolution dans l'écriture ne s'est pas accomplie d'un seul coup, et, pendant des siècles, l'écriture grecque n'a pas eu l'unité absolue que nous lui prêtons. Kirchhoff divise les alphabets grecs en deux grandes familles, suivant l'ordre et la valeur qu'ils assignent aux lettres complémentaires : les alphabets orientaux, auxquels il faut joindre ceux de Corinthe, de Mégare et d'Argos, et les alphabets occidentaux, qui comprennent ceux de la Grèce propre et de ses colonies occidentales. Dans les premiers, Φ, X, Ψ sont rangés dans l'ordre actuel, avec leur valeur habituelle; les seconds donnent à ces lettres la place et les valeurs suivantes : X ($=\xi$), Φ et Ψ ($=\chi$). Fr. Lenormant, développant les idées de Franz, a cru pouvoir établir une classification plus détaillée, qui n'est toutefois pas admise par Kirchhoff. Il divise les alphabets grecs en quatre branches, correspondant, à peu de chose près, aux quatre groupes principaux des populations helléniques :

1° L'*alphabet éolo-dorien*, usité surtout chez les Grecs du Péloponèse, de l'Eubée, de l'Achaïe et de la Grande-Grèce,

[1] *Mélanges Graux*, 1884, p. 415-460.

[2] Kirchhoff, *Studien*, etc., p. VI et 172-174.

et qui était resté le plus proche du phénicien. Il avait conservé le *digamma* Ϝ, le *koppa* Ϙ et le *sam* Ϻ; l'*éta* Η = H n'y était pas encore une voyelle, et jouait le rôle d'aspirée; enfin, cet alphabet possédait les deux sifflantes Μ = σ et Χ = ξ.

2° Dans l'*alphabet des îles*, nous retrouvons les trois lettres caractéristiques Ϝ, Ϙ, Ϻ; mais le Η = H joue le rôle tantôt d'aspirée, tantôt de voyelle; le Μ = σ et le Χ = ξ ont disparu ou ont changé de valeur.

3° L'*alphabet ionien* se distingue par l'absence des cinq lettres caractéristiques de l'éolo-dorien; il a, par contre, une lettre nouvelle, l'Ω, pour rendre l'*o* long; l'H y a constamment la valeur de voyelle.

4° Enfin, l'*alphabet attique*, qui ne comptait que vingt et une lettres.

INSCRIPTION DU COLOSSE D'IPSAMBOUL.

ΒΑΣΙΛΕΟΣΕΛ⊗ΟΝΤΟΣΕΣΕΛΕΦΑΝΤΙΝΑΝΨΑΜΑΤΙΧΟ
ΤΑΥΤΑΕΓΡΑΨΑΝΤΟΙΣΥΝΨΑΜΜΑΤΙΧΟΙΤΟΙ⊗ΕΟΚΛΟΣ
ΕΠΛΕΟΝΗΛ⊗ΟΝΔΕΚΕΡΚΙΟΣΚΑΤΥΠΕΡ⊗ΕΥΙΣΟΠΟΤΑΜΟΣ
ΑΝΙΗΑΛΟΓΛΟΣΟΣΔΗΧΕΠΟΤΑΣΙΜΤΟΑΙΓΥΠΤΙΟΣΔΕΑΜΑΣΙΣ
ΕΓΡΑΦΕΔΑΜΕΑΡΧΟΝΑΜΟΙΒΙΧΟΚΑΙΠΕΛΕΟΟΣΟΥΔΑΜΟ

Βασιλέος ἐλθόντος ἐς Ἐλεφαντίναν Ψαματίχο[υ],
ταῦτα ἔγραψαν τοὶ σὺν Ψαμματίχῳ τῷ Θεοκλ(έ)ος
ἔπλεον · ἦλθον δὲ Κέρκιος κατύπερθε υἷς ὁ ποταμὸς
ἀνίη · ἀλογλώσο[υ]ς δ' ἦχε Ποτασιμτό, Αἰγυπτίο[υ]ς δὲ Ἄμασις.
Ἔγραφε δ' ἀμὲ Ἄρχων Ἀμοιβίχο[υ] καὶ Πέλεϙος Οὐδάμο[υ].

L'étude des inscriptions prouve, en tout cas, que dans un même groupe d'alphabets il y avait des variétés d'un endroit à un autre. Le plus important était sans contredit l'alphabet ionien, qui arriva peu à peu à supplanter tous les autres. Dès le VIIe siècle, nous le trouvons employé dans des inscriptions de dialecte dorien tracées par les merce-

naires grecs de Psammétique sur les jambes du colosse d'Ipsamboul, et qui se trouvent ainsi datées environ de l'an 650 à l'an 595 avant J.-C.[1].

L'indécision dans la composition de l'alphabet dura pourtant longtemps encore. Il faut aller jusqu'à l'époque de la mort de Socrate pour voir disparaître les dernières traces d'archaïsme dans l'écriture et pour nous trouver en présence d'un alphabet uniforme. Sous l'archontat d'Euclide, en l'an II de la 94e olympiade (403 avant J.-C.), un décret du peuple athénien décida l'adoption, comme écriture officielle, de l'alphabet ionien de vingt-quatre lettres, et cet exemple fut bientôt suivi par tous les peuples de la Grèce. A partir de ce moment, il n'y eut plus en Grèce qu'un seul alphabet. Le mouvement des idées qui a signalé la fin du ve siècle a eu ainsi son contre-coup dans l'écriture. Platon marque la séparation des temps anciens et de l'époque classique. Avec lui, l'écriture perd son caractère hiératique et officiel, pour transmettre des pensées individuelles et même des conversations; elle devient véritablement une parole écrite; mais, en même temps, elle se dédouble, et nous voyons naître en Grèce l'écriture cursive à côté de l'écriture monumentale.

L'histoire ultérieure de l'alphabet grec avant l'ère chrétienne ne présente plus, en dehors de l'écriture cursive, que des modifications d'ordre secondaire. Environ 150 à 200 ans avant Jésus-Christ, une dernière altération de l'écriture monumentale a arrondi les angles de certaines lettres et donné naissance à l'*epsilon* et au *sigma* lunaires, ϵ, c[2], qui ont en grande partie remplacé les anciennes

[1] Voir *Corpus inscr. semit.*, 1re partie, t. I, p. 135.

[2] S. Reinach, *Traité d'épigraphie*, p. 205-209.

formes Ε, Σ. En même temps, l'*oméga* Ω devenait ω. Il faut chercher l'origine de cette transformation dans la diffusion de l'écriture sur papyrus, qui a transporté dans l'écriture monumentale des habitudes reçues depuis longtemps déjà dans la paléographie manuscrite.

ALPHABETS GRECS.

PHÉNICIEN.	GREC PRIMITIF.	ÉOLO-DORIEN.	CLASSIQUE.
𐤀	Α Α	Α	Α
𐤁	Β ᗺ Β	Β	Β
Λ	ᒣ 1 Λ	Γ	Γ
◁	◁ ▷ ▷	Δ	Δ
∃	∃ Ε	Ε	Ε
Y	∃ Y Y	F	
I	I	I	I
日 日	Β Η	Η	Η
⊕	⊕	Θ	⊙
ʒ	≀ ϟ	Ι	Ι
Ҡ	Ҡ Κ	Κ	Κ
ℓ	Λ Ⱶ	Λ	Λ
Ϻ	Μ Ϻ	Μ	Μ
Ν	Ν	Ν	Ν
丰	⊞ (?) ξ	Ξ	Ξ
ο	ο	Ο	ο

PHÉNICIEN.	GREC PRIMITIF.	ÉOLO-DORIEN.	CLASSIQUE.
𐤐	ר ʃ	Γ	Π
𐤑	M Ϻ		
Φ	Ϙ Φ ϕ	Ϙ	
𐤓	◁ P	P R	P
W	Ʃ M	M Σ	Σ
† ×	T T	T	T
		Y	Y
		ϴ Φ	Φ
		X = ξ	X
		Ψ Ψ = χ	Ψ
			Ω

LES DÉRIVÉS DE L'ALPHABET GREC.

PHRYGIEN, LYCIEN, CARIEN.

L'écriture grecque a dû sa fortune exceptionnelle à la civilisation hellénique et aux idées que le siècle de Périclès et celui d'Alexandre ont jetées dans le monde. A côté de ses grandes lignes, que nous avons suivies depuis la naissance de l'alphabet grec jusqu'à sa constitution définitive, il existe, aux confins du monde oriental, quelques alphabets isolés qui se rattachent, en partie du moins, aux mêmes origines.

On trouve, jusque dans les îles de la Grèce, des inscrip-

tions écrites avec des caractères apparentés au grec, mais dans une langue qui ne rappelle aucun des dialectes helléniques. Tel est ce curieux bas-relief de Lemnos qui est accompagné d'une double inscription dont on ne peut tirer aucun sens[1]. Mais c'est l'Asie Mineure qui est le centre principal de ces formes plus ou moins altérées de l'alphabet grec. Là nous avons les inscriptions phrygiennes, lyciennes et cariennes, qui ont recours à trois alphabets distincts et sont, à des degrés divers, encore inexpliquées.

ALPHABET PHRYGIEN.

a	A A
b	B B
g	Γ
d	Δ Δ
e	E E E
v	F F
z	ʃ ≥ ≤
i	I
k	K K
l	Λ

m	M M M
n	N
o	o O
p	Γ Γ
r	P P
s	ξ ξ ξ
t	T T
u	Y
ph	Φ

L'*alphabet phrygien* a été connu d'abord (1820) par les inscriptions de sept tombes monumentales trouvées à Prymnessus en Phrygie, et dont l'une contenait les restes d'un roi nommé Midas. Quelques autres inscriptions très courtes, quelques *graffiti* tracés par les mercenaires de Psammé-

[1] *Bulletin de correspondance hellénique*, janvier 1886, p. 1-6.

tique sur les rochers d'Assouan ou sur les jambes des colosses qui sont à l'entrée du grand temple d'Ipsamboul[1], forment tout ce que nous possédons de cet ancien alphabet.

Le tableau que nous reproduisons ici a été dressé, de même que celui de l'alphabet phrygien, par Fr. Lenormant pour l'article *Alphabet,* dans le *Dictionnaire des antiquités* de M. Saglio[2]. Ces tableaux sont déjà un peu anciens et ont besoin d'être complétés par ceux qu'a donnés Roberts (*Introduction to Greek Epigraphy,* p. 312 et 314). Les alphabets de Roberts, toutefois, ne sont pas non plus définitifs, et ils doivent être consultés avec une certaine réserve.

Alphabet lycien. — Les inscriptions lyciennes sont plus nombreuses. Elles ont été réunies par le savant explorateur Ch. Fellows dans son grand ouvrage sur la Lycie[3]. La plus importante est l'inscription historique, longue de 250 lignes, gravée sur l'obélisque de Xanthus. Il faut faire rentrer dans la même catégorie une série très nombreuse de monnaies sur lesquelles on retrouve le même alphabet et qui étaient restées jusqu'alors sans attribution. Ces inscriptions, qui seraient d'un haut intérêt, ne nous ont pas encore livré la clef de l'écriture lycienne, et, malgré les travaux dont elles ont été l'objet, nous ne les comprenons pas, à l'exception des noms propres et de quelques autres mots peut-être; elles restent pour nous une énigme.

[1] Voir plus haut, p. 140 et 141.

[2] Ces alphabets, comme ceux de Théra (p. 131), que nous avons mis au courant, et les reproductions d'inscriptions hiératiques et démotiques (p. 103 et 104) nous ont été gracieusement prêtés par la maison Hachette.

[3] Ch. Fellows, *An Account of Discoveries in Lycia,* London, 1841, in-4°.

IMPRIMERIE NATIONALE.

L'alphabet que les inscriptions de Lycie nous ont transmis a un aspect archaïque qui rappelle l'alphabet grec primitif; mais la présence du X et du Φ prouve qu'il est de date moins ancienne peut-être qu'on ne serait porté à le croire. Chose curieuse, l'alphabet des Lyciens ne leur est pas venu de leurs voisins les Ioniens; ils l'ont reçu des Doriens, ainsi que l'a établi Kirchhoff.

ALPHABET LYCIEN.

à	A P
ā	X
ē	↑
è	E
ī	I
ì	Ξ
v	B b
ō	B B
ū f	+
v	Ж ≍ Ж
ŏ	Ж Ж
u	Ψ Ψ Ψ Ψ
u	Ψ Ψ Y Y Y
ŏ	O

g	Ψ
c ²	< >
d	Δ
z	I
k	K
l	Λ
m	M Ш M
n	N N N
p	Γ Γ Γ
r	P
s	ϟ S S
t	T
b	F
"	Ж

Les Lyciens, en outre, dont la langue présentait un système de vocalisme délicat et compliqué, non seulement ont adopté les voyelles grecques, mais ils les ont dédoublées, et ils ont créé tout un système de voyelles très savant, qui ne rappelle en rien la sobriété des alphabets pri-

mitifs. Peut-être faut-il chercher dans l'isolement de ces populations et dans leurs relations constantes avec l'Orient le caractère spécial de cette écriture, qui n'est pas sans présenter un air de parenté avec l'écriture cypriote[1].

Ce mélange d'influences grecques et orientales est encore plus sensible dans les inscriptions de la Carie. L'*alphabet carien* paraît se rattacher au grec par certaines lettres; par d'autres, au phénicien; enfin, il contient des éléments qui ne ressemblent à aucun caractère connu. Le manque d'analogies et le petit nombre des inscriptions cariennes ont empêché, jusqu'à présent, de déterminer la valeur des lettres qui composent l'alphabet carien, et l'on ne sait même pas exactement dans quelle langue ces inscriptions sont écrites.

ALPHABET ÉTRUSQUE.

Dans le bassin occidental de la Méditerranée, l'alphabet grec a jeté des racines autrement profondes, et il a donné naissance à la famille des alphabets italiotes, qui se divise en deux grands groupes : l'*alphabet étrusque* et l'*alphabet latin*.

L'étrusque présente, comme le lycien et le carien, un des phénomènes philologiques et paléographiques les plus étranges : une langue dont nous lisons l'alphabet et que nous ne comprenons pas. Tous les efforts faits pour expliquer les inscriptions étrusques ont échoué jusqu'à présent, et notre siècle, qui a vu retrouver tant de langues perdues, paraît devoir finir sans qu'on ait résolu ce problème, qui n'est peut-être pas sans analogie avec celui que nous présentent les inscriptions hittites.

[1] Voir Taylor, *The Alphabet*, t. II, p. 108-123.

Dès le xvie siècle, on connaissait des inscriptions étrusques, et leur déchiffrement avait tenté la curiosité des érudits. Mais c'est seulement en 1732 que le premier alphabet étrusque vraiment satisfaisant et obtenu par des procédés raisonnés d'une manière scientifique, suivant l'expression de Fr. Lenormant, fut publié par un Français nommé Bourguet dans le tome I des *Dissertations de l'académie de Cortone.* Grâce aux travaux de Gori, de Maffei, de Lanzi, cet alphabet est aujourd'hui parfaitement connu.

Les inscriptions étrusques offraient d'ailleurs des ressources exceptionnelles. Nous possédons, à côté d'inscrip-



tions proprement dites, dont la plus célèbre est la grande inscription de Pérouse, de nombreuses légendes étrusques gravées sur des miroirs ou sur des vases. On connaît l'habileté des Étrusques à reproduire, sur leurs beaux vases en terre cuite ou sur leurs miroirs en métal, des scènes empruntées à la mythologie classique ou à l'histoire héroïque. Or sur ces vases, comme sur les vases grecs, chaque

personnage est accompagné de son nom. Le même fait se remarque sur les peintures historiques trouvées dans un hypogée de Vulci; ces légendes, étant le plus souvent formées de noms propres connus, ont permis de reconstituer l'alphabet étrusque.

On est arrivé encore par une autre voie au même résultat. Plusieurs vases, rencontrés sur divers points de l'Étrurie, à Caere, à Adria, à Bomarzo, à Nola, portent non plus des noms, mais l'alphabet tout entier, quelquefois même l'alphabet grec et l'alphabet étrusque, tracés autour de la panse. Le vase connu sous le nom de *vase Chigi*, que nous reproduisons ici d'après les *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'École française de Rome*[1], pourra donner une idée de cette disposition. Il semble que, l'alphabet étant une nouveauté, on ait voulu s'en servir comme de motif d'ornementation. Peut-être aussi faut-il voir là le désir de répandre par les yeux la connaissance de l'écriture. Quoi qu'il en soit, ces alphabets nous ont livré la suite des lettres et l'ordre dans lequel les rangeaient les Étrusques :

𐌚 𐌗 𐌘 𐌖 𐌕 𐌔 𐌓 𐌑 𐌐 𐌍 𐌌 𐌋 𐌉 𐌈 𐌇 𐌆 𐌅 𐌄 𐌂 𐌀

a c e v z h θ i l m n p s' r s t u φ χ f

Il est impossible de ne pas être frappé de la ressemblance de cet alphabet soit avec l'alphabet phénicien, soit avec l'ancien alphabet grec.

Auquel des deux peuples les Étrusques ont-ils emprunté leur alphabet? Pendant longtemps, on a cru qu'ils l'avaient reçu directement des Phéniciens. Ottfried Muller et, après

[1] T. II, p. 203, pl. VI.

lui, Mommsen et François Lenormant ont établi, par des raisons qui paraissent décisives, qu'il leur est venu par l'intermédiaire des Grecs. En effet, l'écriture étrusque a très peu de lettres qui ne figurent pas dans l'alphabet grec, et elle ne possède pas celles que les Grecs avaient laissées tomber en adoptant l'alphabet phénicien; on y trouve en outre les lettres additionnelles Y, Φ, Ψ, que ne connaissaient pas les Phéniciens. Les Étrusques n'ont qu'une seule lettre nouvelle à proprement parler : c'est le 8, qu'ils ont créé pour rendre l'articulation *f;* or ce nouveau caractère paraît être né d'un dédoublement du Φ grec, qui représentait primitivement chez eux l'*f* et le *ph.* Tacite avait donc raison quand il affirmait[1] que les Étrusques avaient reçu leur alphabet des Grecs.

De l'alphabet étrusque sont nés les alphabets de l'Italie septentrionale, ainsi que les alphabets usités chez les populations du centre et du sud de l'Italie, *ombrien, osque, sabellique,* dont l'étude a été renouvelée, dans ces dernières années, par M. Michel Bréal[2], et enfin, s'il faut en croire le même savant, l'alphabet latin.

ALPHABET LATIN.

L'origine grecque de l'alphabet latin était considérée, jusqu'à ces derniers temps, comme un dogme scientifique. Suivant M. Kirchhoff, c'est par les colonies grecques du sud de l'Italie que les peuples latins ont reçu l'écriture. L'alphabet latin primitif ne serait autre que l'alphabet éolo-dorien, tel qu'il était usité dans la Grande-Grèce et en Si-

[1] *Annales,* XI, 14.

[2] M. Bréal, *Les Tables Eugubines,* texte et planches, Paris, 1875.

cile, moins les trois articulations aspirées *th*, *ph* et *ch*, qui étaient étrangères à l'organe latin. L'histoire, toujours très complaisante, semble conduire aux mêmes conclusions et nous invite à chercher dans l'Italie méridionale les origines de la civilisation latine. C'est de Cumes et des villes de la Sicile que sont venues la plupart des réformes d'origine grecque et des institutions qui ont amené la constitution de la cité romaine. La réforme de Servius Tullius, le système des poids et mesures, le système monétaire lui-même, sont d'origine grecque.

M. Bréal, qui ne craint pas de se mettre en opposition avec les dogmes scientifiques, vient de battre en brèche cette théorie[1] : il a cherché à démontrer que l'alphabet latin dérive bien du grec, mais par l'intermédiaire de l'étrusque, et que c'est non des Grecs du sud de l'Italie, mais de leurs voisins de Clusium et de Vulci, que les Romains ont appris à écrire.

L'antiquité de l'usage de l'écriture en Italie nous est attestée par des faits nombreux et concluants. Les anciens livres des oracles, le nom même des sénateurs, *patres conscripti*, les loges du forum, où, suivant une ancienne tradition, les fils des patriciens allaient apprendre à lire et à écrire, en sont autant de preuves. A l'époque des auteurs classiques, on possédait encore des monuments écrits remontant au temps des rois de Rome. Denys d'Halicarnasse connaissait l'original du traité entre Gabies et Rome conclu par l'un des Tarquins. Le même auteur raconte avoir vu, dans le temple de la Diane Aventine, la table de bronze sur laquelle était gravé l'acte d'alliance de Servius Tullius avec les villes du Latium. Malheureusement, nous ne possé-

[1] *Mémoires de la Société de linguistique*, t. VII, p. 129-134, 149-156.

dons pas de monuments remontant à ces époques reculées. Les plus anciennes inscriptions latines ne vont guère au delà du milieu du ve siècle de Rome, c'est-à-dire de l'an 300 avant Jésus-Christ.

Mommsen place en tête des inscriptions latines ces beaux as libraux, de forme carrée, qui portent, au-dessous d'un cheval ailé galopant, la devise *romanom* :

ROMANOM

Les as libraux ayant cessé d'exister en l'an 490 de Rome, ces légendes sont donc antérieures au commencement de la première guerre punique; or les lettres y ont déjà, à peu de chose près, la forme qu'elles auront dans l'alphabet latin classique.

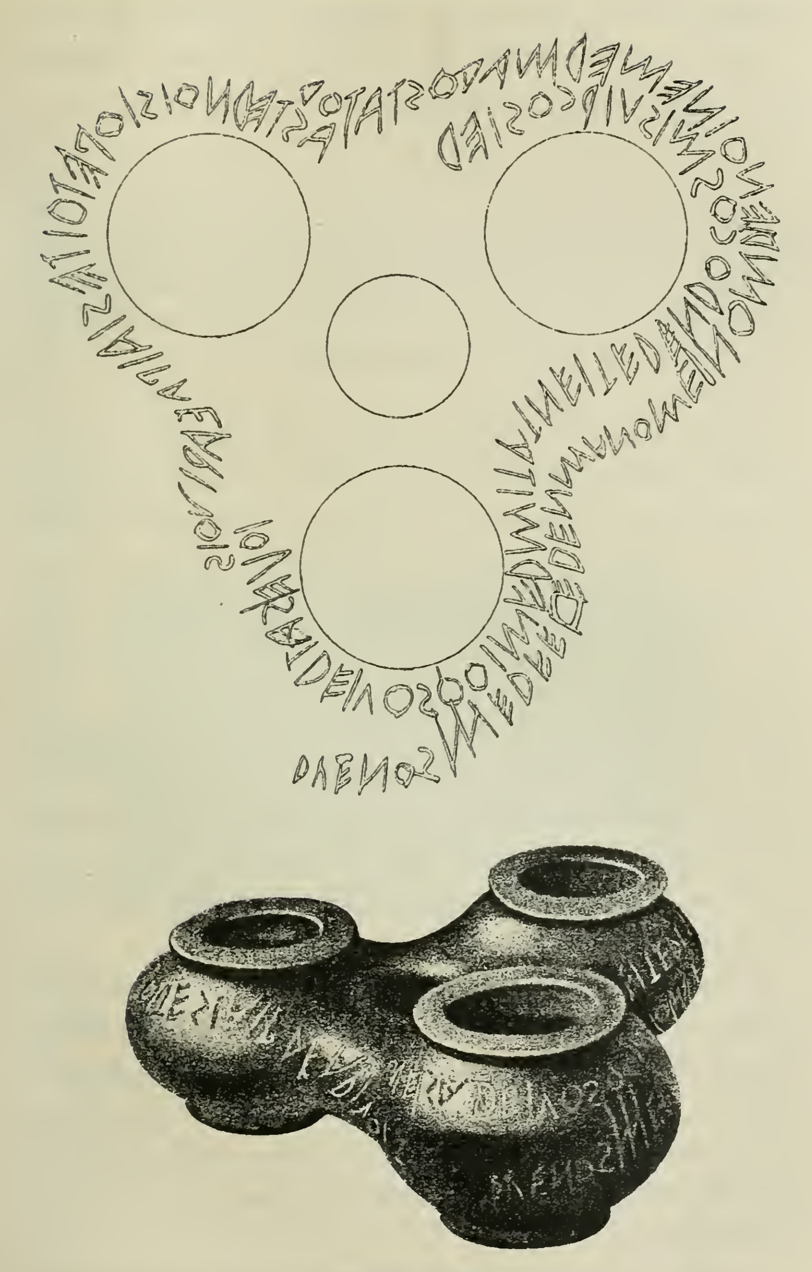
L'inscription de Duenos, récemment découverte par M. Henri Dressel, si elle n'est pas antérieure comme date, nous présente du moins une forme beaucoup plus ancienne de l'alphabet latin. Elle est gravée sur un vase composé, comme certains de nos vases à fleurs, de trois petits godets soudés ensemble, autour desquels elle serpente en faisant des lignes irrégulières. M. Bréal[1] l'a publiée et en a donné l'interprétation suivante :

OVEIS	AT	DEIVOS	QOI	MED	MITAT.	NEI	TEDI
Jupiter	aut	deus	cui	me	mittat (iste),	ne	te

ENDO,	COSMISV	IRCO,	SIED.
endo,	commissi	ergo,	sit.

ASTED	NOIS,	IO	PETO,	ITES	IAI,	PACARI	VOIS.
Ast te	nobis,	eo	penso,	λιταῖς	iis,	pacari	velis.

[1] École française de Rome, *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. II, 1882, p. 147-167, pl. III.



Vase de Duenos.

DVENOS	MED	FECED	EN	MANOM;	EINOM	DVENOI
Duenos	me	fecit	in	bonum;	nunc	Dueno

NE	MED	MALO	STATOD.
ne	me	malo	sistito.

Jupiter ou quel que soit le dieu auquel celui-ci m'adressera, que celui-ci ne tombe point entre tes mains pour ce qu'il a pu commettre. Mais laisse-toi fléchir par nous au moyen de ce don, au moyen de ces cérémonies. Duenos m'a offert en hommage pour son repos; ne me prends pas en mauvaise part pour Duenos.

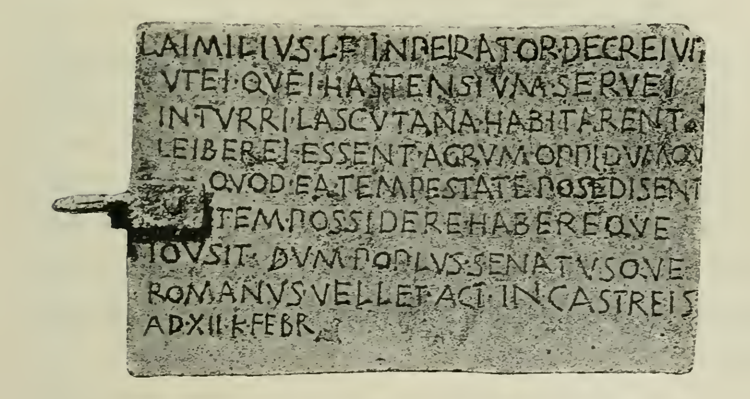
Les caractères ont la même forme que dans les plus anciennes inscriptions de Grèce et d'Étrurie. On remarquera spécialement la forme très archaïque de l'M, 𐌌, du P, 𐌐, du Q, 𐌒, de l'R, 𐌓, de l'E, 𐌄. L'alphabet offre, en outre, certaines particularités sur lesquelles nous aurons à revenir : il n'y a pas de Z; le G est représenté par le C, qui correspond ainsi en même temps à la gutturale douce et à la gutturale forte; à deux reprises même, le scribe a écrit K, puis l'a corrigé en C. Enfin, l'écriture est dirigée de droite à gauche. C'est la première fois que nous rencontrons à Rome cette disposition, qui est d'un emploi fréquent en ombrien, en osque et en étrusque, et qui s'est perpétuée à Falérie jusqu'au IIe siècle avant Jésus-Christ.

L'inscription de Duenos est la seule inscription latine qui puisse nous donner une idée de la physionomie que devait avoir la *Loi des douze tables*. Si nous passons de cette inscription aux anciens as libraux, qui sont peut-être contemporains, le saut est fait : ce n'est plus l'ancien alphabet latin, mais l'alphabet athénien, introduit à Rome par les maîtres d'école grecs.

Depuis ce moment, l'alphabet latin n'a plus guère varié,

pour la forme des caractères, jusqu'à la fin de l'empire romain. Il se distingue de l'alphabet grec par une certaine lourdeur des lettres, dont les déliés sont moins marqués, et par une tendance à arrondir les angles : Σ devient S; Δ et Π deviennent D et P, suivant en cela le *b*, qui déjà dans l'alphabet grec classique était devenu B. Pour la lettre *r*, les Latins ont fait un petit coup d'état que nous trouvons déjà ébauché dans les alphabets grecs du sud de l'Italie. Ils ont prolongé la boucle par un trait oblique, R, pour le distinguer du *p*, avec lequel il se confondait entièrement.

Un décret de Paul Émile, gravé sur une plaque de bronze et qui date de l'an 190 avant J.-C., nous présente déjà tous ces caractères :



c'est le décret accordant aux esclaves des Hastenses, qui habitaient la tour de Lascuta, la liberté et la propriété de leur ville ainsi que des terres qu'ils occupaient[1]. Cette belle inscription, qui a été trouvée près de Gibraltar en 1867, est actuellement au musée du Louvre. M. Héron de Villefosse a bien voulu nous fournir les moyens de la reproduire ici d'après l'original.

[1] *C. I. L.*, t. II, 1889, n° 5041.

M. Huebner a recueilli dans une importante publication [1] les principaux monuments de l'épigraphie latine depuis la fin de la République. Pour se faire une idée complète de l'histoire de l'écriture latine, il faut surtout avoir sous les yeux le *Corpus inscriptionum latinarum* publié, sous la direction de M. Th. Mommsen, par l'Académie de Berlin; on trouvera notamment toutes les anciennes inscriptions latines reproduites dans les *Priscæ latinitatis monumenta epigraphica,* de Fr. Ritschl, qui forment l'atlas du tome I du *Corpus.* On reconnaît dans les traits de l'écriture latine le caractère d'un peuple moins soucieux de la grâce que de la force, et qui avait pour devise le vers de Virgile :

Tu regere imperio populos, Romane, memento.

L'histoire ultérieure des modifications paléographiques de l'alphabet latin est importante pour l'étude de l'épigraphie; mais elle sort du cadre que nous nous sommes tracé. M. Cagnat en a donné un exposé très complet dans son *Cours d'épigraphie latine* [2]. On y verra comment de l'alphabet monumental ancien est née l'écriture cursive, qui a joué un rôle capital dans la formation de nos écritures modernes.

La vie de l'alphabet latin ne s'est pas bornée à ces modifications extérieures : l'ordre et la valeur de ses lettres ont continué à subir, jusqu'à l'époque impériale, des bouleversements qui s'expliquent par son origine et par l'influence littéraire de la Grèce. Cette origine doit être cherchée, suivant M. Bréal, chez les Étrusques, les voisins immédiats

[1] Huebner, *Exempla scripturæ epigraphicæ latinæ a Cæsaris dictatoris morte ad ætatem Justiniani,* Berlin, 1885, in-fol.

[2] R. Cagnat, *Cours d'épigraphie latine,* 2e édition, Paris, Thorin, 1889.

des Latins. L'alphabet latin serait, en d'autres termes, un alphabet grec qui s'était appauvri entre les mains des Étrusques et qui a cherché à reconquérir, lorsqu'il est retourné en la possession d'un peuple indo-européen, le peuple latin, les éléments qu'il avait perdus.

L'histoire du C forme le point capital de cette évolution[1]. Primitivement le C jouait en latin, comme en étrusque, le rôle de forte et de douce; il était tour à tour un *c* et un *g*, comme l'indique sa place dans l'alphabet, où il correspond au *gamma* grec; CAIVS, CNAEVS, se prononçaient *Gaius*, *Gnaeus;* au contraire, le K correspondait à la gutturale, comme dans KAESO.

Toutefois, la lettre C était insuffisante pour rendre deux sons aussi différents, dans une langue qui les distinguait nettement. Environ 300 ans avant Jésus-Christ, nous voyons le *g* reparaître, par une légère modification de la lettre *c*, sous la forme G, et s'intercaler entre F et H, à la place laissée vide par la disparition du *z*. Le C ne servit plus qu'à rendre le *c* dur; mais par là même le K devenait à peu près inutile; peu à peu, le C prit sa place et l'on réserva le K pour exprimer la gutturale devant *a* : *Karthago;* enfin, au VIIe siècle de Rome, il disparut presque entière-

[1] L'histoire du C latin est l'argument le plus fort en faveur de la thèse de M. Bréal. Les Latins ont toujours eu l'explosive sonore = *g;* il faut qu'ils aient pris les caractères de leur alphabet à un peuple qui ne l'avait pas, sans quoi ils n'auraient pas laissé tomber la lettre destinée à la rendre. D'autre part, il faut reconnaître que l'origine étrusque de l'alphabet latin se heurte à de graves objections, qui viennent soit de la forme de certaines lettres, soit de la présence dans l'alphabet latin du B, de l'O, du Q et du X (= ξ), qui ont toujours existé en latin, quoiqu'ils fussent inconnus des Étrusques. Peut-être y a-t-il eu dans la formation de l'alphabet latin des influences combinées de l'Étrurie et de la Grande-Grèce.

ment. On ne le retrouve plus guère que dans le mot *kalendae* et dans un ou deux autres encore, qui ont continué à s'écrire par un *k*, même à une époque où cette lettre était considérée comme *supervacua* par les grammairiens latins.

L'alphabet latin primitif se composait de vingt et une lettres et s'arrêtait à l'X, que Quintilien (*Inst. orat.*, I, IV, 9) appelle *ultima nostrarum.* Si l'on cherche à reconstituer cet alphabet, on n'arrive qu'au chiffre de vingt. Quelle était la lettre qui a disparu? Mommsen a établi que c'était le *z*, qui correspondait au *zêta* de l'alphabet grec, au *zain* de l'alphabet phénicien. D'autre part, l'alphabet latin conserva la lettre F, correspondant au *digamma*, qui était de bonne heure tombé en désuétude chez les Grecs; mais il en faussa la valeur, et il lui donna le son *f*, tandis qu'en grec le *digamma* répondait au *vau* phénicien, c'est-à-dire au *v* ou plutôt au *w*.

Enfin, à l'époque de Cicéron, l'invasion des mots grecs dans la langue latine amena la création de deux nouvelles lettres, l'Y, *y græcum*, et le Z, sans que ceux qui les inventèrent se doutassent qu'ils ne faisaient que réintroduire dans l'alphabet des lettres qui y avaient eu primitivement leur place, le *digamma* et le *zêta* de l'alphabet grec primitif. Toutes ces additions avaient apporté une certaine incohérence dans l'alphabet latin. L'empereur Claude le sentait bien, et il voulut remédier à cet inconvénient par la création de trois lettres nouvelles :

1° Le F renversé, *digamma inversum*, Ⅎ, auquel il rendait la valeur véritable du *vau* phénicien, ex. : *vulgus;*

2° L'*antisigma*, Ɔ, répondant à *ps;*

3° Un signe Ⱶ, ayant une valeur intermédiaire entre l'I

ALPHABETS ITALIOTES.

ÉOLO-DORIEN.	ÉTRUSQUE.	OMBRIEN.	OSQUE.	LATIN ARCHAÏQUE.	LATIN CLASSIQUE.
A	A A	A	A	A A A A	A
B		B	B	B B	B
< C	Ↄ		>	< C	C
D			Я	D	D
	Ǝ Ǝ Ǝ	Ǝ Ǝ	Ǝ	Ǝ E II	E
F	ꟻ ꟻ	ꟻ ꟻ	ꟻ	F Ϝ	F
I	‡ I	‡ ‡	I		G
⊟	⊟	⊘	⊟	H	H
⊕	⊗	⊙			
I	I	I	I	I	I
K		ꓘ	ꓘ	K	K
L	⅃	⅃	⅃	⅃ Ⅼ L	L
M	M M M	M M Λ	M	M M M	M
N	И И	И И	И	N	N
◇ O				◇ O	O
Π	ᒣ Π	ᒣ	Π	ᒣ Γ P	P
	M	M			
Ϙ				Ϙ Q	Q
R	Я D	D	D	Я R	R
Σ	≷ S Σ	S	S	S S	S
T	+ +	+ Y	T	+ T	T
V	V Y	V	V	V	V
X				X	X
Φ	Φ				
Ψ	↓				
	8 8	8	8 8		Y
	q d	q p	⊣ V		Z

et le V, *pingius quam I, exilius quam V,* et qui devait être employé dans les mots tels que *optumus, lubido.*

On possède deux ou trois inscriptions de cette époque où se trouve le ⊣; mais l'usage n'en a pas prévalu. L'habitude fut plus forte que les décrets des empereurs. Nous ne parlons pas de la distinction du V et de l'U, de l'I et du J, fait tout moderne et qui était inconnu des Latins.

On voit ainsi, dans les alphabets gréco-italiotes, des lettres tomber en désuétude, d'autres changer de valeur ou disparaître momentanément, pour revenir, par un singulier détour, parmi les lettres supplémentaires de l'alphabet. L'histoire de l'alphabet gréco-italiote n'est que l'histoire de l'adaptation des vingt-deux lettres de l'alphabet phénicien à la langue et au génie des peuples qui les lui ont empruntées. On reconnaît dans ces transformations les différences profondes qui séparaient les langues orientales des dialectes européens; pour certaines lettres, la correspondance était facile à établir; pour d'autres, les peuples européens ont hésité, et ils s'y sont repris à plusieurs fois avant d'en épuiser le contenu. C'est ainsi que nous voyons le *vau* phénicien donner successivement naissance, en grec au Ϝ (*digamma*) et à l'Y (*upsilon*), en latin à l'F, au V, à l'U et à l'Y. De même, pour la forme extérieure des caractères, chacun de ces peuples a imprimé la marque de son génie propre à l'alphabet qu'il avait adopté.

Dans ces transformations, tout n'a pas eu un caractère également spontané. Les grammairiens y ont eu leur large part, à Rome plus que partout ailleurs. Le vers d'Horace

Græcia capta ferum victorem cepit

est surtout vrai de l'écriture. « A Rome affluaient, ainsi

que l'a dit M. Bréal, à mesure que la ville grandissait en puissance, les étrangers lettrés, particulièrement les étrangers grecs, philosophes, rhéteurs, grammairiens, maîtres d'école. Ceux-là apportaient les dernières modes du monde littéraire; l'alphabet dont ils se servaient, qu'ils enseignaient à leurs hôtes, était l'alphabet grec modifié selon les perfectionnements les plus récents, si bien que l'alphabet latin est devenu de tous les alphabets italiotes le moins étrusque et le plus moderne.»

Aux environs de l'ère chrétienne, l'alphabet latin était définitivement constitué, et c'est de lui que sont sortis tous les alphabets usités aujourd'hui chez les peuples de race latine et de race germanique.

D'autre part, l'alphabet grec, qu'on aurait pu croire épuisé par cette immense production, a continué de vivre dans le grec moderne, qui en a respecté les formes anciennes; il a même encore donné naissance à deux alphabets nouveaux, le copte et le russe, jouant ainsi, pour l'Europe orientale et pour l'Égypte, le rôle qu'a joué l'alphabet latin en Occident. Après l'établissement du christianisme en Égypte, les Coptes, les descendants des anciens Égyptiens, adoptèrent pour rendre leur langue l'alphabet grec, auquel ils adjoignirent six lettres tirées de l'écriture démotique. Au IXe siècle enfin, Cyrille et Méthode ont tiré du byzantin, par un procédé analogue, l'ancien alphabet slavon, d'où est sorti le russe moderne; si bien que toute l'Europe et même l'Égypte ont fini par être couvertes par les vingt-deux lettres de l'alphabet que les Grecs avaient emprunté aux Phéniciens.

IMPRIMERIE NATIONALE.

ESSAI DE RESTITUTION DE LA STÈLE DE BYBLOS.

La stèle, ainsi que les deux lions qui la supportent, appartiennent à M. de Clercq, qui avait bien voulu les prêter à la Commission de l'Histoire du travail.

La restauration qui figurait à l'Exposition a été faite avec le concours de M. Hébert, statuaire.

On a placé la stèle sur les deux lions de pierre qui avaient été trouvés près d'elle, au dire des indigènes, et qui lui servaient sans doute de base.

On a restauré : 1° le disque d'or et les deux serpents scellés dans la pierre; 2° le disque et les deux cornes d'or qui surmontent la stèle.

TRADUCTION.

C'est moi, Yehaumelek, roi de Byblos, fils de Ye[har]baal, petit-fils d'[Adom]melek, roi de | Byblos, que ma Dame la Baalat de Byblos a fait roi sur Byblos; et j'invoque | ma Dame la Baalat de Byblos, car. . . . . Et j'ai fait à ma Dame la Baalat | de Byblos cet autel d'airain qui est dans ce portique-ci; et le *phtah* d'or qui est | en face de [ma sculpture] que voici; et [l'uraeus d'or qui est. . . . . . ., qui surmonte le *phtah* d'or que voici]; | et ce portique et ses colonnes et les chapiteaux qui les surmontent et leur toit, je les ai faits, moi, | Yehaumelek, roi de Byblos, à ma Dame la Baalat de Byblos, parce que, toutes les fois que j'ai invoqué ma Dame | la Baalat de Byblos, elle a entendu ma voix et m'a fait du bien. — Que la Dame de Byblos bénisse Yehaumelek, | roi de Byblos, et lui donne la vie, et qu'elle prolonge ses jours et ses années sur Byblos, car c'est un roi juste; et que | la grande Baalat de Byblos lui concilie la faveur des Dieux et du peuple de ce pays, et la faveur des peuples | [étrangers à jamais.] Quiconque, soit personne royale, soit simple homme, surajouterait un travail à cet | [autel-ci, et à ce] *phtah* d'or que voici, et à ce portique que voici, moi, Yehaumelek, | [roi de Byblos, j'adjure]. . . . . aurait fait cette chose et, soit que. . . . . soit que. . . . | . . . . cet homme-là. Et quiconque. . . . . . . sur ce lieu-ci; et quiconque | . . . . .que la grande Baalat de Byblos extermine cet homme-là et sa postérité.



STÈLE DE BYBLOS

CHAPITRE III.

DES ALPHABETS SÉMITIQUES EN GÉNÉRAL.

Les Sémites n'ont jamais franchi le pas qui avait mis les Grecs en possession des voyelles. Aussi l'histoire interne de leur écriture se réduit-elle à fort peu de chose : quelques efforts isolés pour arriver à une expression plus complète des voyelles, qu'ils n'ont jamais réalisée d'une façon organique. L'histoire extérieure absorbe tout, mais elle est d'un rare intérêt. Les progrès considérables qu'a faits dans ces dernières années l'épigraphie sémitique a permis de porter cette histoire à un degré de précision qui approche beaucoup de celui auquel ont atteint les épigraphies grecque et latine. On y voit comment les formes les plus différentes en apparence dérivent, par une série de transformations logiques et nécessaires, les unes des autres, et cette déduction procure à l'esprit quelque chose de la satisfaction que donne une démonstration mathématique.

Il y a cent trente ans environ que l'abbé Barthélemy posa les bases du déchiffrement des inscriptions phéniciennes[1]. L'inscription qui lui a fourni la clef de l'alphabet phénicien est une inscription bilingue, phénicienne et grecque, tracée en double exemplaire sur le socle de deux colonnes identiques trouvées dans l'île de Malte. L'une de

[1] *Réflexions sur quelques monuments phéniciens et sur les alphabets qui en résultent* (*Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres,* t. XXX, 1764, p. 405-427, et pl. I-V).

ces colonnes est encore au musée de Malte, l'autre fut donnée en 1782 à l'Académie des inscriptions et belles-lettres par le chevalier de Rohan, grand maître de l'ordre de Malte. Elle est aujourd'hui au musée du Louvre [1].

Il suffit pour se rendre compte du progrès accompli par l'abbé Barthélemy de mettre en regard de la traduction actuelle, qui diffère peu de la sienne, celle de Fourmont, plus ancienne de quelques années seulement :

Urinatori magno urinatorum magistro, deo duci et deo absorbenti in die (quo) sublevarunt (anchoram) et natarunt et exierunt (ad verbum) navigarunt e Tyro, portum reliquerunt eum, cœperunt invenire coralium, etc.

A notre seigneur Melqart, Baal de Tyr, vœu fait par tes serviteurs Abdosir et son frère Osirsamar, tous deux fils d'Osirsamar, fils d'Abdosir; parce qu'il a entendu leur voix. Qu'il les bénisse!

Grâce à une méthode sévère, basée sur la comparaison minutieuse des différents caractères, l'abbé Barthélemy sut dégager l'étude du phénicien des insanités que l'on débitait sous ce nom. En même temps, il s'attaquait aux inscriptions de Palmyre, concurremment avec Swinton, et leurs efforts aboutirent à la reconstitution de l'alphabet usité chez les populations de la Syrie au commencement de notre ère. Les inscriptions phéniciennes et les inscriptions araméennes avaient désormais une base sûre.

Ces études, négligées au commencement de notre siècle, furent reprises vers 1830 par Gesenius. Les *Monuments de l'écriture et de la langue phénicienne*, qui parurent en 1837, ont été le point de départ d'une nouvelle manière d'étudier

[1] *Corpus inscr. semit.*, 1re partie, nos 122 et 122 *bis*. Cf. *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, 1888, p. 472, 494-500.

les inscriptions. Dans ce recueil, qui compte quatre-vingt-cinq inscriptions, Gesenius a montré quelles lumières on pouvait tirer de la réunion des textes et de leur comparaison. En même temps, les voyages d'exploration qui ont signalé les cinquante dernières années ont singulièrement multiplié les éléments de comparaison. Il se forma en France une école d'archéologues, ayant à sa tête le duc de Luynes, qui a donné une grande impulsion à l'épigraphie sémitique, soit par ses belles publications relatives à la numismatique et à l'épigraphie, soit en encourageant les travaux et les découvertes et en enrichissant le musée du Louvre de l'inscription d'Esmounazar, qui est encore aujourd'hui la reine des inscriptions phéniciennes.

A mesure que le nombre des inscriptions augmentait, on arrivait aussi à mieux distinguer les diverses familles entre lesquelles elles se divisaient et à déterminer les liens qui les rattachaient les unes aux autres. Grâce aux travaux d'Arnaud et de Fresnel, l'himyarite et l'éthiopien prenaient place dans le groupe des alphabets sémitiques. Pour combler les lacunes des inscriptions et en fixer la chronologie, on avait recours à la numismatique. Tandis que MM. de Saulcy et de Longpérier faisaient porter leurs efforts sur les inscriptions phéniciennes, l'un avec l'ardeur de son tempérament enthousiaste, riche en intuitions fécondes, l'autre avec son admirable connaissance des monuments, M. de Vogüé explorait avec M. Waddington l'île de Chypre et la Syrie centrale, et posait les règles de l'épigraphie hébraïque et araméenne. Enfin, M. Renan accomplissait la Mission de Phénicie et traçait de main de maître, dans son *Histoire des langues sémitiques*, les grandes lignes de l'histoire de l'écriture sémitique, qu'il devait porter dans

ses cours du Collège de France à un si haut degré de précision.

Sous cette impulsion féconde, les études d'épigraphie sémitique ont pris place dans l'ensemble des sciences historiques et philologiques. En Allemagne, le travail de réunion et de publication des inscriptions, repris par MM. Levy de Breslau, Schlottmann, Schröder, Euting, auxquels sont venus se joindre MM. Kautzsch, Smend, Socin, Stade, Nöldeke, Sachau, a donné naissance à des travaux importants. On peut en prendre comme exemple la grammaire phénicienne de Schröder et les tableaux épigraphiques d'Euting. Enfin, en 1867, l'Académie des inscriptions et belles-lettres décida, sur l'initiative de MM. Renan et W. Waddington, de réunir en un *Corpus* toutes les inscriptions en langue et en caractères sémitiques dérivés de l'alphabet phénicien. C'est ainsi qu'est né le *Corpus inscriptionum semiticarum*, dont les quatre parties, *phénicienne*, *araméenne*, *hébraïque*, *himyarite*, correspondent aux quatre grandes familles des alphabets sémitiques. On y a joint un atlas où toutes les inscriptions sont reproduites en fac-similés. C'est dans cet atlas, qui forme un recueil paléographique incomparable, qu'il faut chercher la véritable histoire de l'écriture sémitique.

Les alphabets sémitiques sont très nombreux et en apparence très éloignés les uns des autres. C'est d'abord le phénicien, qui a été usité jusqu'à l'époque de l'ère chrétienne sur la côte de Phénicie et dans les colonies de Tyr et de Sidon, de Chypre à Carthage. Puis, au sud de la Phénicie, l'alphabet hébraïque, qui nous apparaît sous deux formes distinctes, correspondant, l'une à l'époque du royaume d'Israël, l'autre à celle des Macchabées et des Hérodes. En pénétrant dans l'intérieur des terres, nous trouvons dans la

Syrie centrale l'ancien alphabet araméen, qui a poussé un rameau très important jusqu'en Égypte, à l'époque perse; l'écriture palmyrénienne, proche parente de l'hébreu carré, son contemporain; le nabatéen, qui a été l'écriture des Araméens nomades, depuis le Haurân jusqu'au Sinaï et au centre de l'Arabie; le syriaque, et enfin l'arabe. Dans l'Arabie méridionale, une autre branche des alphabets sémitiques, l'alphabet himyarite et l'alphabet éthiopien qui en dérive, nous représente l'écriture des anciennes populations sémitiques du Sud avant l'Islamisme.

En examinant de près ces alphabets, on y reconnaît des dérivés de l'ancien alphabet phénicien. Il serait pourtant inexact de croire que tous les alphabets sémitiques découlent rigoureusement les uns des autres. Le même processus se poursuit sur plusieurs points à la fois; les différents alphabets sémitiques sont les témoins des différents moments de cette altération progressive. Ils se rattachent tous à trois ou quatre grands courants parallèles qui présentent, aux mêmes époques, des altérations analogues, produites par une même cause :

1° Le phénicien, qui, à l'époque romaine, aboutit en Afrique à l'écriture néo-punique;

2° L'ancien alphabet hébreu, dont le samaritain est un rameau détaché qui a séché sur place;

3° L'écriture araméenne, qui a donné naissance, d'une part, à l'hébreu carré et au palmyrénien; de l'autre, au nabatéen, au syriaque et à l'arabe;

4° L'écriture himyarite, à laquelle il convient de joindre l'alphabet des inscriptions que l'on trouve dans le désert du Safa.

Enfin, il faut encore rattacher à l'écriture araméenne les

anciennes écritures de l'Inde, qui ont donné naissance au dévanâgari et à tous les alphabets modernes usités dans l'Asie méridionale.

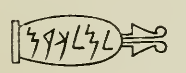
Si on laisse provisoirement de côté l'alphabet himyarite, on reconnaîtra que tous ces alphabets sont nés de la tendance, déjà sensible dans l'alphabet phénicien primitif, à se rapprocher de plus en plus de l'écriture cursive. En réalité, les Sémites n'ont jamais eu d'écriture monumentale en dehors de l'écriture cunéiforme, et leurs alphabets si divers ne marquent que les degrés de corruption plus ou moins avancée d'une seule écriture; il n'y a guère entre ces écritures que des différences d'époque, et l'on pourrait presque les relier par un même fil, qui partirait du phénicien pour aboutir au syriaque et à l'arabe.

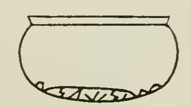
CHAPITRE IV.

ALPHABET PHÉNICIEN.

Tandis que les hiéroglyphes égyptiens, écriture sacrée, conservent pendant de longs siècles la pureté de leurs formes primitives, l'alphabet phénicien, qui était au contraire une écriture profane et usuelle, s'altère de très bonne heure sous l'influence de la rapidité du mouvement qui amène la main à se soulever le moins souvent possible. C'est par là que s'expliquent toutes les altérations non seulement de l'écriture phénicienne, mais de sa sœur l'écriture araméenne.

On considère souvent les inscriptions phéniciennes comme très anciennes; en réalité, nous connaissons fort peu d'inscriptions phéniciennes archaïques. En dehors de la coupe dédiée au Dieu-Liban, dont on a donné plus haut la reproduction[1], nous ne possédons que quelques pierres gravées qui appartiennent à la même période de l'écriture phénicienne. Tel est ce sceau de Molokram trouvé sous le pied



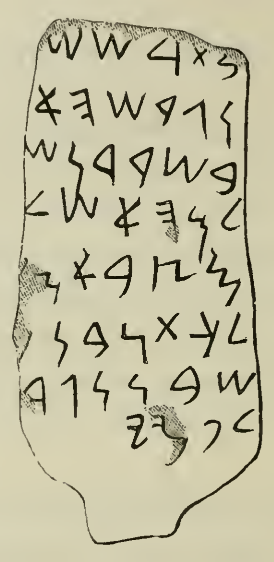


d'un des grands taureaux ailés du palais de Khorsabad et par conséquent antérieur à la construction de cet édifice. Encore est-il difficile de dire avec certitude s'il est phéni-

[1] Voir plus haut, p. 123.

cien ou araméen, à cause de la grande ressemblance des deux écritures à leur origine.

Certaines inscriptions de Sardaigne, quoique plus récentes sans doute, reproduisent le même type d'écriture :

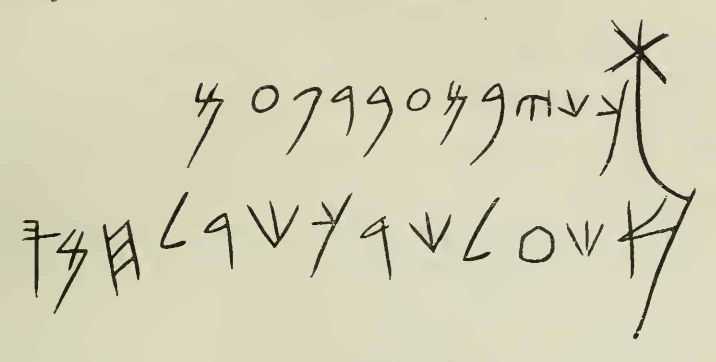


[מצ־]	[Cip-]
בת רשש	pe de Ros, [fils de]
נגד שהא	Nagid, [habitant] de
בשרדן ש־	la Sardaigne. A ache-
לם הא של	vé ce qui avait trait
מצבא מ־	à ce monument Me-
לכתן בן ר־	lek(ja)ton, fils de Ro-
ש בן נגד	s, fils de Nagid,
לפ[ס]י	de Libysa (?)[1].

Pour trouver d'autres traces de l'écriture phénicienne, il faut faire un saut de deux cents ans et descendre jusqu'aux *graffiti* tracés sur les jambes d'un des colosses du grand temple d'Ipsamboul par des mercenaires de Psammétique Ier

[1] *Corpus inscr. semit.*, 1re partie, n° 144.

ou de Psammétique II, c'est-à-dire entre 650 et 595 avant notre ère. Or, dans ces épigraphes, l'écriture phénicienne est déjà en train de se transformer :



כשי בן עבדפעם
אש על שד כש דלחמס

Cussaï, fils d'Abdpaam,
préposé aux. . . . . . .[1]

Tandis que certaines lettres ont encore leur forme ancienne, d'autres présentent déjà l'aspect qu'elles auront dans ce qu'on pourrait appeler le phénicien classique, qui correspond à la fin de la période perse et à l'époque grecque.

La stèle de Byblos, qui porte l'inscription commémorative de la dédicace du temple de la grande déesse de Byblos, ou tout au moins d'une des chapelles de ce temple[2], nous offre l'exemple le plus remarquable de cette écriture de transition. On a pu voir plus haut une restitution de l'ensemble du monument faite à l'aide des indications fournies soit par l'inscription, soit par la pierre elle-même. C'est certainement, tant au point de vue archéologique qu'au point de vue du texte, un des monuments les plus importants de l'épigraphie

[1] *Corpus inscr. sem.*, 1re partie, n° 112.
[2] *Ibid.*, n° 1. Voir plus haut, p. 162.

phénicienne, et l'un de ceux qui peuvent le mieux donner une idée de ces grandes stèles que les Phéniciens aimaient à mettre dans leurs temples.

A la partie supérieure de la stèle, on voit le roi Yehaumelek, en costume persan, offrir « la coupe de victoire » à sa Dame, la Baalat Gebal, qui a le costume et les traits d'une déesse égyptienne. La pierre, très poreuse, comme toutes celles de la côte de Phénicie, est en mauvais état, et l'inscription a beaucoup souffert, sans pourtant que cela empêche de saisir la physionomie des caractères. Ceux-ci ont un type assez à part. Certaines lettres, le *lamed* 𐤋, le *schin* 𐤔, présentent encore une forme archaïque qui engagerait à rapporter l'inscription au ve ou même au vi^e^ siècle. Cependant les autres lettres ont déjà une tournure si moderne, qu'il faut peut-être voir dans ces formes archaïques une influence de l'écriture araméenne, où elles se sont conservées beaucoup plus longtemps. Le *hé* 𐤄 de l'inscription de Byblos, qui est presque araméen, est caractéristique à cet égard.

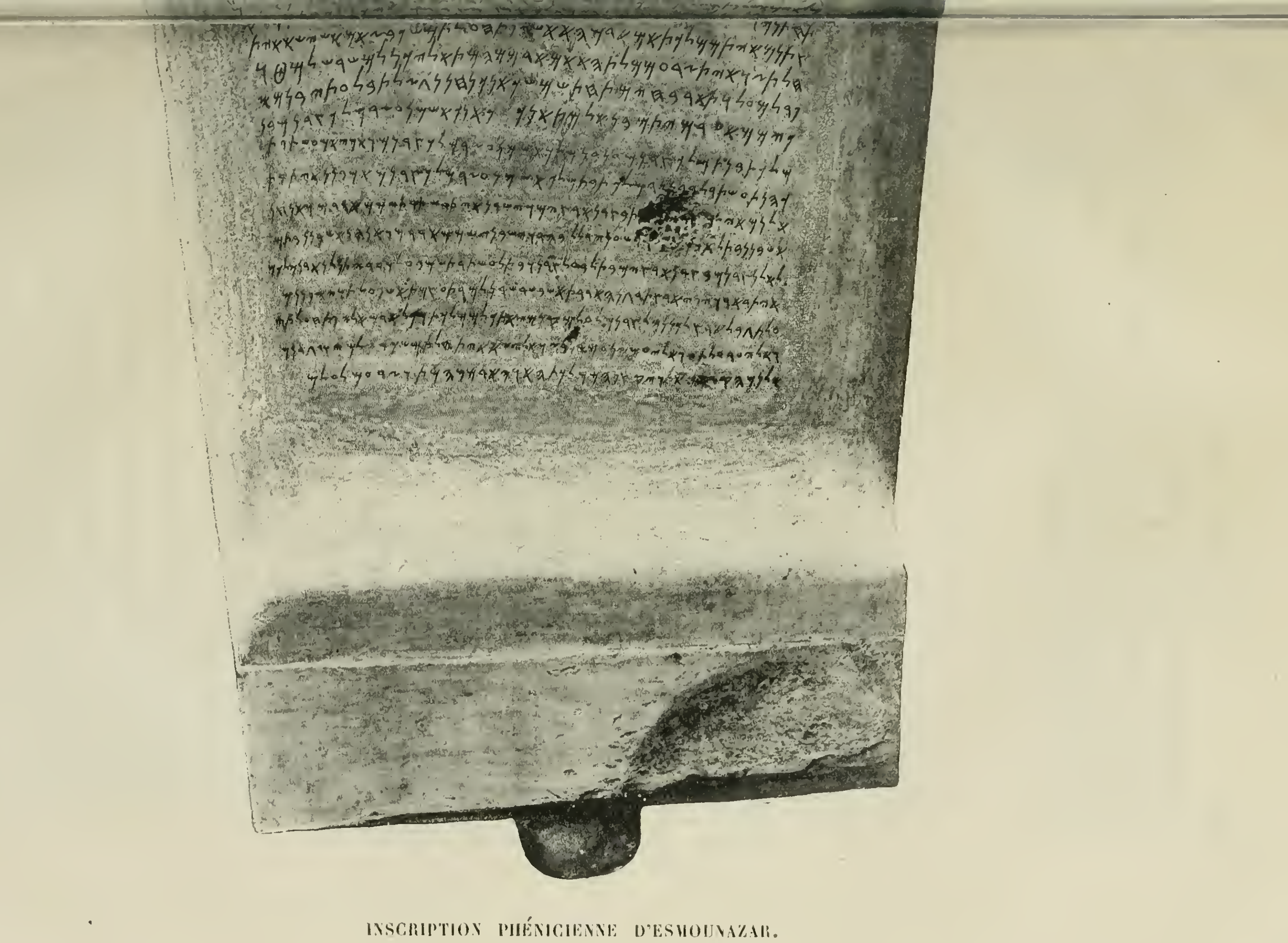
La plupart des inscriptions phéniciennes sont plus récentes : elles sont presque toutes comprises dans un espace de 300 ans, qui va de l'an 400 à l'an 100 avant Jésus-Christ. Dans cet intervalle, l'écriture phénicienne a très peu varié : on peut dire qu'elle est définitivement constituée. Les différences entre les inscriptions sont surtout des différences locales. On y reconnaît trois types bien distincts : le type sidonien, le type cypriote et le type carthaginois.

On peut prendre comme exemple de type sidonien l'inscription gravée sur le sarcophage d'Esmounazar[1], qui, suivant l'opinion la plus répandue, date environ de l'an 380 avant Jésus-Christ. M. Clermont-Ganneau, s'appuyant sur

[1] *Corpus inscr. semit.*, 1re partie, n° 3.

Histoire de l'écriture dans l'antiquité, p. 173.





INSCRIPTION PHÉNICIENNE D'ESMOUNAZAR.

un ensemble d'arguments dont on ne peut méconnaître la force, la considère même comme postérieure à Alexandre; toutefois les dernières découvertes faites par Hamdy-Bey dans la nécropole de Sidon semblent plus favorables à l'ancienne hypothèse.

INSCRIPTION D'ESMOUNAZAR.

1 Au mois de boul, en l'année quatorze XIV du règne du roi Esmounazar, roi des Sidoniens,
2 fils du roi Tabnith, roi des Sidoniens, Esmounazar, roi des Sidoniens, a parlé en disant : «J'ai été enlevé
3 «avant le temps, [fils de peu de jours, orphelin, fils de veuve]. Et voici que je repose dans ce cercueil et dans ce sépulcre,
4 «dans le lieu que j'ai bâti pour moi. J'adjure tout prince et tout homme qu'ils n'ouvrent pas cette sépulture, et
5 «qu'ils ne cherchent pas de trésors, car il n'y a pas ici de trésors, et qu'ils n'enlèvent pas le cercueil de ma sépulture, et qu'ils n'é-
6 «lèvent pas sur cette sépulture le caveau d'une autre sépulture. Si même les hommes t'en parlent, ne les écoute pas! Car tout prince et
7 «tout homme qui ouvrirait le caveau de cette sépulture, ou qui enlèverait le cercueil de ma sépulture, ou qui bâtirait par-dessus
8 «cette sépulture : qu'il n'y ait pas pour eux de sépulture auprès des Refaïm, et qu'ils ne soient pas enterrés dans un sépulcre, et qu'il n'y ait pour eux ni fils ni postérité
9 «après eux, et que les dieux saints les livrent à un roi puissant qui domine sur eux, pour exterminer
10 «quiconque, soit prince, soit homme, ouvrirait le caveau de cette sépulture, ou enlèverait ce
11 «sarcophage, ainsi que la postérité de ce prince-là ou de ces hommes-là. Qu'ils n'aient pas de racine en bas, ni
12 «de fruit en haut, ni d'honneur parmi les vivants sous le soleil. Car moi [innocent] j'ai été enlevé avant le temps, [fils de
13 «peu de jours, orphelin fils de veuve], moi. Car c'est moi, Esmounazar, roi des Sidoniens, fils du
14 «roi Tabnith, roi des Sidoniens, petit-fils du roi Esmounazar, roi des Sidoniens, et ma mère Ammastarté,
15 «prêtresse d'Astarté notre Dame, la reine, fille du roi Esmounazar, roi des Sidoniens, qui avons édifié les temples
16 «des Alonim : le temple [d'Astar]té à Sidon, ville maritime, [et nous y avons installé] Astarté [avec pompe]; et c'est nous
17 «qui avons bâti le temple d'Esmoun, le sanctuaire d'En-Yidlal, dans la montagne, [et nous l'y avons installé avec pompe]; et c'est nous qui avons bâti des temples
18 «aux dieux de Sidon, à Sidon, ville maritime : le temple de Baal-Sidon et le temple d'Astarté-Nom-de-Baal. Et le Roi des Rois nous a donné
19 «Dor et Joppe, terres de froment, terres excellentes, qui sont dans la plaine de Saaron, en échange des exploits que j'ai accomplis; et il les a ajoutées
20 «aux frontières du pays, pour qu'elles soient aux Sidoniens à toujours. J'adjure tout prince et tout homme qu'ils n'ouvrent pas mon caveau,
21 «et qu'ils ne vident pas mon caveau, et qu'ils ne bâtissent pas par-dessus cette sépulture, et qu'ils n'enlèvent pas le cercueil de ma sépulture, de peur qu'ils ne soient livrés par
22 «ces dieux saints, et qu'ils n'exterminent ces princes-là et ces hommes-là et leur postérité à jamais.»

Quoi qu'il en soit de sa date, l'inscription d'Esmounazar nous montre la transformation de l'alphabet phénicien entièrement accomplie. Les lettres ont perdu l'air anguleux et raide qu'elles avaient dans l'alphabet archaïque; elles sont plus élancées et se penchent davantage sur la ligne; en même temps, leurs queues s'allongent et prennent une inclinaison uniforme et régulière; tout l'alphabet accuse une tendance à se rapprocher des formes de l'écriture cursive. Ce changement en entraîne un autre : toutes les fois qu'une lettre, dans le phénicien archaïque, est formée de plusieurs traits séparés, on prend l'habitude de la faire d'un seul coup et l'on substitue à ces barres plus ou moins parallèles une ligne brisée unique, qui est, à son tour, peu à peu remplacée par une ligne courbe. Tel est le cas pour le *mem* et le *sin*, qui deviennent successivement :

le *mem* [illegible], [illegible], [illegible], [illegible], [illegible],

le *sin* W, [illegible], [illegible], [illegible].

Le *samech*, [illegible], [illegible], [illegible], [illegible], [illegible], fait de même; le *iod*, [illegible], et le *zaïn*, [illegible], aussi. D'autres fois, au contraire, comme on le voit au *kaf*, ces barres se déplacent, ou même se détachent entièrement de la hampe et finissent par disparaître, nous donnant la succession de formes suivante : [illegible], [illegible], [illegible], [illegible]. On s'habitue à ne plus fermer soigneusement les boucles, comme dans le *teth* [illegible] et l'*aïn* [illegible]. Pour le *qof* [illegible], le phénicien va encore plus loin : il fait glisser l'une contre l'autre les deux moitiés de la boucle qui forme la tête de la lettre [illegible], de façon à les amener bout à bout et à les tracer d'un seul trait : [illegible], [illegible]. Enfin, nous voyons se développer,

sur la barre transversale du *lamed* et du *tau* , des appendices formés par un ressaut de la plume arrivée à l'extrémité de sa course, qui deviendront peu à peu des éléments essentiels de la lettre.

Le type cypriote ne se distingue guère du type sidonien que par une particularité assez remarquable : les lettres fermées par en haut s'écrêtent et le sommet de leur tête s'entr'ouvre :

Moi, Abdosir, fils d'Abdsasam, fils de Hor, j'ai érigé
de mon vivant ce cippe au-dessus de la couche où je repose à perpé-
[tuité
ainsi que pour ma femme, Amatastarté, fille de Teom, fils d'Abd-
[molok[1].

Ce petit accident, qui prendra une grande importance dans l'écriture araméenne et deviendra le pivot des modifications ultérieures de l'écriture sémitique, est resté en phénicien un caprice calligraphique. Les inscriptions phéniciennes de l'île de Chypre sont en général plus soignées; elles sont mieux alignées, comme d'ailleurs aussi celles d'Athènes, et les mots y sont le plus souvent séparés par des points, fait constant dans les inscriptions hébraïques, mais presque inconnu sur la côte de Phénicie. On sent le contact de la Grèce.

[1] *Corpus inscr. semit.*, 1re partie, t. I, n° 46.

A Carthage, enfin, nous voyons une nouvelle transformation s'opérer : les lettres qui s'élèvent au-dessus de la ligne, [illegible], [illegible], se couronnent d'une petite aigrette, qui est la marque distinctive de l'écriture carthaginoise. En même temps, les queues s'allongent : [illegible], et prennent des proportions souvent démesurées par rapport à la tête, qui est très réduite. Toute l'écriture est beaucoup plus légère et plus élancée. Enfin, tandis que sur la côte de Phénicie tous les traits avaient à peu près la même valeur, il se forme à Carthage des pleins et des déliés, qui donnent à l'écriture punique un aspect très élégant :

[illegible]

Vœu fait par ton serviteur Melekjaton le suffète,
fils de Maherbaal le suffète [1].

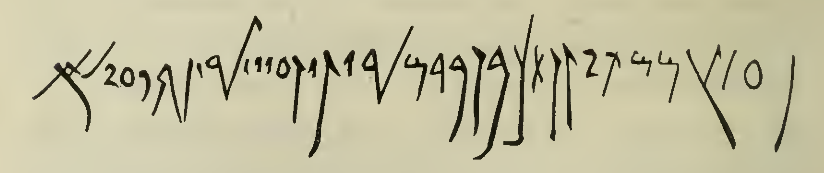
Les inscriptions phéniciennes qui proviennent de Tyr présentent le même aspect. Il semble ainsi qu'il y ait un lien entre la métropole phénicienne et sa grande colonie de la côte d'Afrique. Ces caractères sont surtout sensibles dans les textes officiels ou particulièrement soignés, mais on les retrouve également sur un grand nombre d'ex-voto plus négligemment écrits.

Toutes ces modifications sont le résultat de l'emploi de l'écriture cursive; on y sent l'influence du calame. Les Phéniciens écrivaient beaucoup, ils avaient une littérature assez étendue; les auteurs grecs nous ont conservé des fragments de leurs cosmogonies; leurs traités d'agriculture ont servi de modèles à ceux de Caton et de Varron. Ils devaient aussi conserver par écrit leurs relations de voyages, qui avaient

[1] *Corpus inscr. semit.*, 1re partie, n° 176.

pour leur commerce une importance de premier ordre. Malheureusement nous ne possédons pas un seul fragment de manuscrit phénicien. Nous ne pouvions pas, jusqu'à ces dernières années, nous faire une idée de leur écriture cursive. Il y a dix ans environ, on a recueilli dans l'île de Chypre (*C. I. S.*, 1re partie, nos 86 et 87) deux tablettes en terre cuite portant, tracés à l'encre, les comptes de dépenses d'un temple. L'écriture, très fine et très courte, est d'une lecture assez difficile; mais elle ne diffère pas essentiellement de celle que les inscriptions nous font connaître.

Les vases funéraires à inscriptions que l'on a découverts récemment dans la nécropole punique de Sousse, l'ancienne Hadrumète, en Tunisie, et qui peuvent dater du Ier siècle avant Jésus-Christ, sont plus instructifs, parce qu'ils nous fournissent la clef d'une transformation radicale que subit l'écriture punique à l'époque romaine :



[מעש]ן עצמם ש יתנמלך בן בדמלקרת בן עבדמלקרת ה[פעיא]

Urne à ossements de Iatanmelek, fils de Bomilcar, fils d'Abdmelqart, le.....[1]

ÉCRITURE NÉO-PUNIQUE.

L'ancien alphabet s'était maintenu, presque sans modifications, jusqu'à la chute de Carthage, l'an 146 avant J.-C. Les Phéniciens paraissent avoir été très conservateurs en

[1] *Revue archéol.*, juillet-août 1889, p. 21-41; sept.-oct., p. 201-228.

écriture. Mais, après la destruction de Carthage par les Romains, nous voyons l'alphabet, une fois privé de sa tradition, s'altérer rapidement et parcourir en peu de temps toutes les phases que l'alphabet araméen a mis plusieurs siècles à traverser, comme ces rejetons qui atteignent très vite la hauteur du tronc principal, mais restent maigres et n'ont pas la force de porter de fruits.

Cent ans à peine après la chute de Carthage, l'écriture punique est tellement méconnaissable, qu'on se sert d'un autre nom pour la désigner : c'est l'écriture *néo-punique*, ou, suivant une expression du docteur Judas qui ne manquait pas de justesse, *numidico-punique*. Nous la trouvons déjà en voie de formation dans une inscription bilingue de Sardaigne qui date du temps de Sylla :

HIMILCONI·IDNIBALIS· [illegible]
QVEI·HANC·AEDEM·EX·S·C·FAC[*iundam*]
COERAVIT·HIMILCO·F·STATVAM[*dedit*]

A Himilcon, fils d'Adonibaal, fils d'Himilcon,
qui a pris soin [d'après les ordres du Sénat] de Sulcis,
de construire ce sanctuaire à la grande déesse Allat,
a érigé cette statue son fils Himilcon[1].

Certaines lettres pourtant, le *lamed* ל en particulier, sont

[1] *Corpus inscr. semit.*, 1re partie, n° 149.

engagées dans une voie différente de celle qui prévaudra dans l'écriture néo-punique. Sur les monuments de la province romaine d'Afrique, la transformation est complète.

L'alphabet néo-punique marque le dernier terme de l'altération de l'alphabet phénicien. C'est une écriture inégale et capricieuse; tandis que certaines lettres traînent après elles de longs jambages, les autres sont réduites à rien; enfin, et souvent dans la même inscription, les mêmes lettres ne sont pas faites de la même façon. L'*alef* s'allonge démesurément et jette ses bras dans tous les sens; le *hé* arrive à n'être plus qu'un grand *r* dégingandé; le *tau* se détache de ses deux ailes et ne se distingue plus du *nun* que par une aigrette un peu plus forte; le *lamed* perd le pédoncule qui le rattachait à la ligne et se courbe au-dessus des autres lettres comme un épi renversé par le vent; au contraire, le *mem*, rongé dans tous les sens, n'est plus représenté que par un petit croisillon qui finit par ressembler au *tau* du phénicien archaïque. Le *heth* est tantôt si largement étalé qu'on le prendrait pour un groupe de lettres : , ; tantôt, au contraire, il se raccourcit à l'excès : . Enfin, tandis que, sur certains monuments, le *b*, le *d*, l'*r* affectent des formes très allongées : , , , sur d'autres, et ce sont les plus nombreux, ils sont réduits à n'être plus que des virgules : , , , qui n'ont plus aucun trait qui permette de les distinguer; ce sont de vraies pattes de mouches.

Si l'on cherche comment s'est produite cette altération si rapide, on reconnaîtra que c'est par l'écriture cursive. La plupart des modifications de l'écriture néo-punique trouvent leur explication dans les inscriptions peintes des vases funéraires. On peut y surprendre, pour chaque lettre, le passage du punique au néo-punique.

Nous avons vu, dans l'écriture phénicienne, le *mem* et le *sin* suivre une marche parallèle [1] et devenir successivement :

Arrivés à ce point, ils bifurquent : le *mem* perd sa queue et jusqu'à la légère courbure qui était le dernier souvenir des zigzags de sa forme archaïque; au contraire, la partie inférieure du *sin* se développe outre mesure et en change entièrement la physionomie :

Le *tau* suit une marche inverse de celle que l'on observe dans l'écriture araméenne. En araméen, la barre transversale se recourbe et s'allonge jusqu'à former la partie essentielle de la lettre :

En Afrique, au contraire, la hampe devient de plus en plus élancée; la potence de la croix se casse et donne naissance, dans les inscriptions céramiques, à deux ailerons qui se détachent peu à peu de leur hampe :

Dans l'écriture néo-punique, ils ont entièrement disparu, et le *tau* n'est plus qu'un trait surmonté d'une aigrette, dans lequel on a peine à reconnaître la croix, le « *tau* maudit », auquel cette lettre avait dû son nom dans l'ancien alphabet phénicien :

[1] Voir plus haut, p. 175.

INSCRIPTION NÉO-PUNIQUE D'ALTIBUROS.

1 [illegible]

2 [illegible]

3 [illegible]

4 [illegible]

5 [illegible]

6 [illegible]

7 [illegible]

8 [illegible]

9 [illegible] (1)

(1) Les deux dernières lignes sont plus négligemment écrites et d'une autre main. J'en donne ma lecture, mais elle n'est pas assez certaine pour que j'ose en proposer ici l'interprétation.

1 לאדן בעל חמן באלתברז נדר אש נדרא עבדמלקרת כנש בן כנצאען[illegible]
2 מעריש בן תברצן ושטמן בן יכצלתן ומצהבא בן לילעי וגגם בן שציעת ו
3 מאגמע בן תברצן ויעצמזגר בן צבג ואדנבעל בן ילל וגזר בן כנזרמן ומעריש
4 בן לבוא וזעלגם בן שטוען ויעצתאו בן מצהבא וחברנם המזבח ו
5 נצמרן בנאת ואיצפן עלת מקדשם בירח כרר שת בלל הזבח בן [illegible]גטען ב־
6 שפטם מצהבא בן יזרם ועזרבעל בן ברך וצ[illegible]צלן בן זעזבל ומביו הצפאש
7 על כמר ניעטמן וכהן לבעל חמן ורוצן בן ארש כא שמע קלם ברכם
8 אש העלא [כ]א עלת או מ[ש]חת במקדש
9 אש [עבדמלך שם] נדרא

1 Au Seigneur Baal-Hammon d'Altiburos; vœu fait par Abdmelquart [*kenas*], fils de Kenaçouân, [et]
2 Maris, fils de Tobreçin, et Satman, fils de Yakouçlelân, et Maçèbo, fils de Lilaï, et Gagam, fils de Saçiân, et
3 Mogma, fils de Tobreçin, et Yaaçamzagar, fils de Çebag, et Adonibaal, fils de Yalal, et Gazar, fils de Kenazrimmon, et Maris
4 fils de Labono, et Zalgam, fils de Satouân, et Yaaçtoou, fils de Maçèbo, et leurs confrères ..... autel; et
5 .....Eiçafôn, préposé aux choses sacrées. Au mois de karar, en l'année de Balal, le sacrificateur, fils de [Jazougtân], sous
6 les suffètes Maçèbo, fils de Jazram, et Azrubaal, fils de Barac, et Ç...çlân, fils de Zâzbel, et Mabiou [l'augure], préposé
7 aux prêtres de Neithmân, et le prêtre de Baal-Hammon Ouarouçân, fils d'Arès; parce qu'il a entendu leur voix et qu'il les a bénis.
8 ....
9 ....

(*Journal asiatique*, avril-juin 1887, p. 457-466.)

L'histoire de l'*alef* est particulièrement instructive. Nous le voyons, dans les inscriptions céramiques, et parfois sur un même vase, traverser toutes les phases qui séparent le punique du néo-punique :

quelquefois même il revêt certaines formes abusives : .
Le *hé* y paraît sous une forme presque identique à celle qu'il a dans l'inscription de Byblos, et qui nous explique la formation du *hé* néo-punique :

Enfin, les inscriptions céramiques nous font assister à la naissance des ligatures, dont on ne possède, en dehors de ces textes, presque aucun exemple en phénicien : c'est ainsi que le mot « il a voué » devient . Voici d'ailleurs les autres ligatures que nous y avons relevées :

לת =   לך =   רת =   לק =

Le groupe encore plus abrégé qui figure dans l'inscription que nous avons reproduite plus haut[1] doit s'expliquer de la même manière :

L'écriture néo-punique se sépare sur ce point de l'écriture des inscriptions céramiques : les ligatures, qui sont dans l'esprit de l'écriture sémitique et dont l'écriture cur-

[1] Voir p. 178.

sive nous présente, comme on devait s'y attendre, des traces assez nombreuses, font absolument défaut en néo-punique. Peut-être cela vient-il en partie de ce que nous ne possédons que des inscriptions et pas de manuscrits en caractères néo-puniques. C'est une écriture cursive redevenue lapidaire.

ALPHABET PHÉNICIEN.

ARCHAÏQUE.	SIDONIEN.	PUNIQUE.	TRANSITION.	NÉO-PUNIQUE.	HÉBREU.
					א
					ב
					ג
					ד
					ה
					ו
					ז
					ח
					ט
					י
					כ
					ל

ARCHAÏQUE.	SIDONIEN.	PUNIQUE.	TRANSITION.	NÉO-PUNIQUE.	HÉBREU.
					מ
					נ
					ס
					ע
					פ
					צ
					ק
					ר
					ש
					ת

Peut-être aussi faut-il faire entrer en ligne de compte un autre facteur : toutes les villes d'Afrique ne subirent pas le sort de Carthage; elles firent leur soumission et conservèrent une indépendance relative; la vie qui s'était retirée de Carthage continua à Hadrumète, à Cirta, en Numidie et en Maurétanie, et quand Carthage se releva de ses ruines, cent ans plus tard, elle subit non seulement l'influence romaine, mais une influence provinciale qui contrastait avec l'esprit de son ancienne aristocratie. L'écriture néo-punique,

qui s'était peu à peu développée dans les villes de l'intérieur, s'imposa tout d'une pièce à la nouvelle société et devint l'écriture de tous les Phéniciens d'Afrique. Elle subsista longtemps encore et devint l'organe de cette renaissance de la vie nationale dont, au IVe siècle de notre ère, les écrits de saint Augustin nous attestent à chaque page l'importance.

CHAPITRE V.

ALPHABET HÉBRAÏQUE.

L'histoire de l'alphabet hébraïque se réduit à peu de chose; la raison en est très simple : nous ne possédons presque pas de monuments de l'ancienne écriture hébraïque. Ce n'est pas que l'introduction de l'écriture soit récente chez les Hébreux; tout, au contraire, nous porte à croire qu'ils ont écrit de très bonne heure. Les anciens récits de la conquête de la Palestine nous parlent de stèles portant des inscriptions; à l'époque de David et de Salomon, on écrivait certainement. Les travaux de la critique moderne ont démontré que, 800 ans avant notre ère, les Hébreux possédaient déjà une littérature écrite, et qu'ils justifient le nom de « peuple du livre » que l'antiquité a donné au peuple juif.

Ces inductions ont été pleinement confirmées par la découverte de la stèle du roi Mésa, trouvée en 1869 à Dhibon, dans le pays de Moab[1]. Cette découverte, à laquelle restera attaché le nom de M. Clermont-Ganneau, a marqué

[1] La reproduction héliographique de la stèle a été faite pour la *Notice des monuments de la Palestine au musée du Louvre,* de M. Héron de Villefosse. M. Kæmpfen, directeur des musées nationaux, a bien voulu la mettre à ma disposition. J'ai suivi, sauf quelques modifications, la traduction donnée dans la *Notice,* et qui est, à peu de chose près, celle de M. Clermont-Ganneau, en tenant compte des corrections qui y ont été apportées par MM. Smend et Socin (*Die Inschrift des K. Mesa,* Fribourg en Brisgau, 1886, in-4°. Cf. Renan, *Journal des Savants,* mars 1887, p. 158-164).

un moment capital dans l'histoire de la paléographie sémitique.

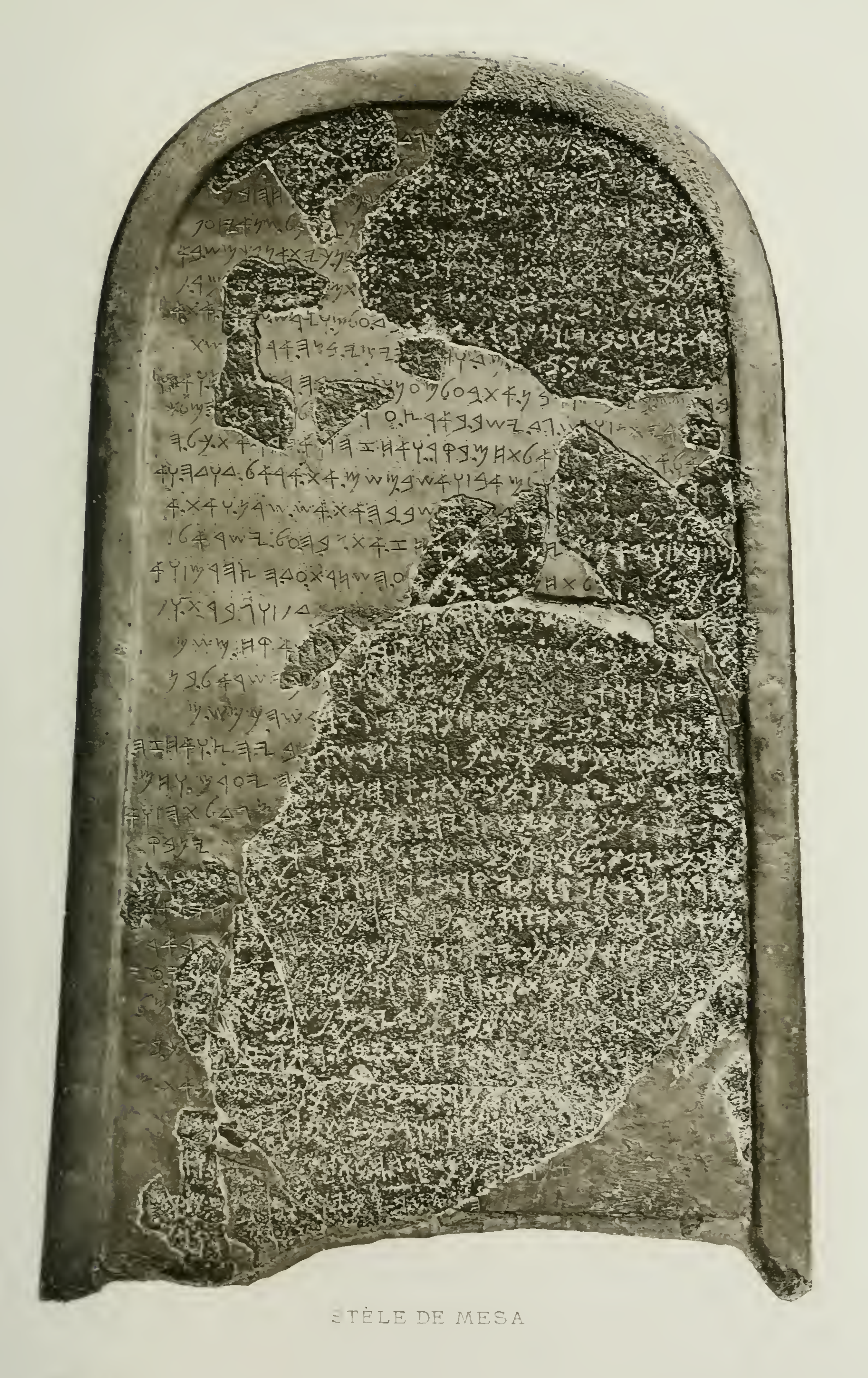
L'inscription de Mésa nous a livré une page de l'histoire des guerres de Moab contre Israël, écrite par un contemporain avec les caractères de l'époque. Auparavant déjà, M. de Vogüé était parvenu, à l'aide de quelques pierres gravées, à reconstituer l'alphabet hébreu primitif. La stèle de Mésa, qui peut être datée avec une certitude presque absolue, nous montre l'écriture usitée chez les Hébreux près de neuf cents ans avant notre ère.

Sans doute, on peut dire que la stèle de Mésa est une inscription moabite; mais elle appartient à la même famille paléographique que l'hébreu. On y remarque un usage des lettres quiescentes plus fréquent que dans le phénicien, où elles font presque entièrement défaut. Le *hé* et le *vau*, qui sont d'un emploi si particulièrement hébraïque, y figurent là où le phénicien met l'*alef* et le *iod*. En outre, chose presque inconnue en phénicien, les mots y sont séparés par des points. Ce fait, qui paraît de peu d'importance au premier abord, est significatif, parce qu'il est l'indice d'une langue où les formes grammaticales étaient plus arrêtées.

Si les Moabites écrivaient à cette époque, les Hébreux, qui étaient beaucoup plus avancés qu'eux, devaient à plus forte raison écrire aussi. Or, si l'on examine la stèle de Mésa, on y reconnaît, suivant la remarque de M. Renan, les caractères d'une écriture qui n'est plus à son berceau; elle présente des traces d'usure qui attestent un emploi déjà assez long de l'alphabet. On peut donc dire que, dès l'an 1000 avant notre ère, les Hébreux non seulement connaissaient les lettres, mais se servaient couramment de l'écriture, ce qui est bien différent.

INSCRIPTION DE MÉSA.

1 אנך·משע בן·כמש[גד] מלך·מאב·[הד־
2 יבני|אבי·מלך·על·מאב·שלשן·שת·ואנך·מלכ־
3 תי·אחר·אבי | ואעש·הבמת·זאת·לכמש·בקרחה | במ...
4 שע·כי·השעני·מכל·השלכן·וכי·הראני·בכל·שנאי | ע[מר־
5 י·מלך·ישראל·ויענו·את·מאב·ימן·רבן·כי·יאנף·כמש·ב[אר־
6 צה | ויחלפה·בנה·ויאמר·גם·הא·אענו·את·מאב | בימי·אמר...
7 וארא·בה·ובבתה|וישראל·אבד·אבד·עלם·וירש·עמרי·את·[כל אר־
8 ץ·מהדבא | וישב·בה ·ימ..וחצי ימי בנה·ארבען·שת...
9 בה·כמש·בימי | ואבן·את·בעלמען·ואעש·בה·האשוח·וא[בן·גם·]
10 את·קריתן·|ואש·גד·ישב.בארץ [עטר]ת·מעלם·ויבן·לה·מל[ך·י־
11 שראל·את·ע[ט]רת| ואלתחם·בקר·ואחזה| ואהרג·את·כל·ג[ברי]
12 הקר·רית·לכמש·ולמאב | ואשב·משם·את·אראל·דודה·וא[ס־
13 חבה·לפני·כמש·בקרית|ואשב·בה·את·אש·שרן·ואת·א[ש·]
14 מחרת|ויאמר·לי·כמש·לך·אחז·את·נבה·על·ישראל | [וא־
15 הלך·בללה·ואלתחם·בה·מבקע·השחרת·עד·צהרם | וא[ח־
16 זה·ואהרג·כל[ה]·שבעת·אלף[·מגברן·ומב]גן·וגברת·[ובג־
17 ת·[ור]חמת·כי·לעשתר·כמש·החרמתיהן·ואקח משם·א...
18 לי·יהוה·ואסחביהם·לפני·כמש|ומלך·ישראל·ב[נה·את]
19 יהץ·וישב·בה·בהלתחמה·בי | ויגרשה·כמש·מפ[ני | ו]
20 אקח·ממאב·מאתן·אש·כל·רשה | ואשאה·ביהץ·ואחזה
21 לספת·על·דיבן·|אנך·בנתי·קרחה·חמת·היערן·וחמ[ת]
22 העפל | ואנך·בנתי·שעריה·ואנך·בנתי·מגדלתה | וא־
23 נך·בנתי·בת·מלך | ואנך·עשתי·כלאי·האש· ין·בק[רב·ה־
24 קר|ובר·אן·בקרב·הקר·בקרחה·ואמר·לכל·העם·עשו·ל־
25 כם·אש·ב·־·בביתה|ואנך·כרתי·המכרתת·לקרחה·בא[סר]־
26 [ן·מ]ישראל|אנך·בנתי·[ער]ער·ואנך·עשתי·המסלת·בארנו·
27 [אנ]ך בנתי·בת·במת·כי·הרס·הא | אנך·בנתי·בצר·כי·ע...
28 .....ש·דיבן·חמשן·כי·כל·דיבן·משמעת|ואנך מל[את־
29 [י.....]·מאת·בקרן·אשר·יספתי·על·הארץ | ואנך·בנ[תי]
30 ....ובת·דבלתן|ובת·בעלמען·ואשא·שם·את...
31 ....הארץ|וחורנן·ישב·בה·ב...ו......
32 ....[א]מר·לי כמש·רד·הלתחם·בחורנן·| וארד ואלה־
33 [חם בה וישבה] כמש·בימי·ועל.......עש.......
34 ....ש...ק וא.......



STÈLE DE MESA

Heliog. Dujardin

Imp. Eudes Paris

TRADUCTION.

C'est moi qui suis Mésa, fils de Camos[gad][a], roi de Moab, le Daibonite. | Mon père a régné sur Moab trente années, et moi j'ai régné après mon père. | Et j'ai construit ce bâmah pour Camos dans Qorha, [le bâmah du salut][b], car il m'a sauvé de tous les agresseurs et m'a permis de regarder avec dédain tous mes ennemis. |

Omri fut roi d'Israël et opprima Moab pendant de longs jours, car Camos était irrité contre sa terre. | Et son fils lui succéda, et il dit, lui aussi : «J'opprimerai Moab.» De mes jours [il le dit, mais j'ai] triomph[é] de lui et de sa maison[c], et Israël fut ruiné, ruiné pour toujours. |

Et Omri s'était emparé de la terre de Medeba, | et il y demeura [sa vie et la moitié de la vie de][d] son fils, quarante ans; et Camos [me l'a rendue] de mon temps. | Alors je bâtis Baal-Meon, et j'y fis des....., et je construisis Qiriathaïm. |

Et les hommes de Gad demeuraient dans le pays d'[Ataro]th depuis un temps immémorial, et le roi d'Israël avait construit pour lui la ville d'Ataroth. | J'attaquai la ville et je la pris, | et je tuai tout le peuple de la ville, en spectacle à Camos et à Moab, | et j'emportai de là l'Ariel de Daoudoh[e], et je le traînai à terre devant la face de Camos, à Qerioth, | et j'y transportai les hommes de Saron et les hommes de Maharouth (?). |

Et Camos me dit : «Va! prends Nébo sur Israël!» | Et j'allai de nuit, et je combattis contre la ville depuis le lever de l'aube jusqu'à midi, | et je la pris : et je tuai tout, savoir sept mille [hommes et enfants, et femmes, et filles, et esclaves][f], que je consacrai à Astar-Camos; | et j'emportai de là [les Ariels][g] de Jéhovah et je les traînai à terre devant la face de Camos. |

(a) Ou «Camos[melek]», S. S., ou encore «Camos[illek]», R. Je ne distingue pas.

(b) Ou «de Mésa», במ[ת מ]שע, le mot est le même en hébreu. MM. Smend et Socin lisent : במשע משע «pour le salut de Mésa».

(c) On peut aussi ne fermer que là les guillemets, et mettre tout ce qui précède dans la bouche du fils d'Omri, Achab. La fin de la ligne 6 est très obscure.

(d) Il n'y a qu'une seule lettre douteuse ימ[ד] (moulage), ou ימ[ה], S. S.; la lecture du reste de ce passage est certaine; la traduction l'est moins.

(e) Sans doute «de David». MM. Smend et Socin considèrent pourtant Daoudoh comme un nom divin.

(f) Litt. : «ventres» ou «corps».

(g) M. Clermont-Ganneau préfère lire «les vases»; MM. Smend et Socin, «les Ariels». L'examen de l'estampage, qui est très froissé en cet endroit, fait voir en tout cas un א après משם, peut-être ensuite la queue d'un ר. Dans le doute, j'adopte

Et le roi d'Israël avait bâti Yahas et y résidait lors de sa guerre contre moi. | Et Camos le chassa de devant ma face. Je pris de Moab deux cents hommes en tout. | Je les fis monter à Yahas, et je la pris pour l'annexer à Daibon. |

C'est moi qui ai construit Qorha, le mur des forêts et le mur de................ | J'ai bâti ses portes, et j'ai bâti ses tours. | J'ai bâti le palais du roi et j'ai construit les écluses des [réservoirs pour l'eau] dans le milieu de la ville. |

Et il n'y avait pas de puits dans l'intérieur de la ville, dans Qorha; et je dis à tout le peuple : «Faites-vous un puits chacun dans sa maison,» | et j'ai creusé les conduites d'eau pour Qorha, [avec des captifs (?)] d'Israël. |

C'est moi qui ai construit Aroër, et qui ai fait la route de l'Arnon. | C'est moi qui ai construit Beth-Bamoth, qui était détruite (?). | C'est moi qui ai construit Bosor, qui... de Daibon, cinquante, car tout Daibon m'est soumis. | Et j'ai rempli le nombre de cent avec les villes que j'ai ajoutées à la terre (de Moab).

Et c'est moi qui ai construit [Medeba] et Beth-Baal-Meon, et j'ai [transporté] là les .....[h] la terre. | Et Horonaïm, où résidait[i] ..... |

Et Camos me dit : «Descends et combats contre Horonaïm,» | et je descendis et je com[battis contre elle,] et Camos me la rendit dans mes jours; et..... de là.........................

«les Ariels», à cause du parallélisme de la ligne 12, tout en reconnaissant la difficulté très réelle que suscite l'emploi du pluriel à la ligne 17.

[h] «les moutons .... les troupeaux de la terre» S. S.

[i] «où résidait le fils de Dedan; et Dedan dit ....» S. S.

La stèle de Mésa nous offre des formes de lettres si archaïques, qu'on a pu se demander si ce n'était pas aux Hébreux qu'il fallait faire remonter l'invention de l'alphabet. Nous avons dit plus haut les raisons qui nous portent à l'attribuer de préférence aux Phéniciens. En tout cas, dès cette époque reculée, l'alphabet hébraïque est engagé dans une voie différente de celle de l'alphabet phénicien, et il présente certains traits distinctifs qui deviendront les marques caractéristiques de l'écriture hébraïque : les angles sont très aigus et fortement accusés; les barres transversales du *hé*, du *iod*, du *zaïn*, du *çade*, acquièrent une importance qu'elles

n'ont pas en phénicien, et qu'elles conserveront jusque sur les monnaies de l'époque des Macchabées; le *vau* Y aussi présente une forme arrondie très particulière[1], qui n'est pas sans attaches avec le *vau* des inscriptions hébraïques plus récentes; enfin, on remarque une tendance à recourber les queues des lettres vers la gauche, par où l'hébreu se rapproche de l'écriture araméenne. L'histoire de l'hébreu carré nous fournira une nouvelle preuve de cette affinité, qu'explique la parenté des deux peuples.

On trouve ces caractères encore plus marqués sur les pierres gravées à légendes hébraïques. Les cachets toutefois ne portent que peu de lettres. Nous possédons un monument plus complet de l'ancienne écriture hébraïque : l'inscription commémorative du percement du canal de Siloé, dont la découverte remonte à dix ans à peine[2].

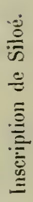
Cette inscription, qui date, suivant M. Renan, du temps du roi Ézéchias[3], c'est-à-dire de la fin du VIIIe siècle, nous donne une idée de l'écriture hébraïque au moment du grand mouvement prophétique auquel se rattache le nom d'Isaïe.

[1] Voir le tableau (p. 202) où l'on s'est appliqué à reproduire, aussi exactement que possible, le *vau* de l'inscription de Mésa. C'est de cette forme qu'est sorti l'Y grec.

[2] *Journal des Débats* du 16 avril 1882. Une lettre de M. Kautzsch m'apprend qu'on a brisé l'inscription en voulant l'enlever de place; nous ne savons même pas où ses morceaux se trouvent actuellement. Les inscriptions hébraïques jouent de malheur.

[3] Les données historiques s'accordent bien avec cette manière de voir; il ne faudrait pas accorder trop d'importance aux preuves tirées de la paléographie; l'écriture hébraïque a si peu varié pendant des siècles, et son histoire nous est si peu connue, qu'il se peut que l'on se soit servi, longtemps après encore, des mêmes caractères à Jérusalem. M. Neubauer considère l'inscription de Siloé comme antérieure même à Ézéchias, et ne craint pas de la rapporter au temps d'Achaz.

IMPRIMERIE NATIONALE.



Inscription de Siloé.

TRADUCTION.

. . . . percée. — Et voici l'histoire de la percée : Lorsque . . . . la hache l'un vers l'autre; et lorsqu'il n'y avait plus que trois coudées [à abattre, voilà que les gens s'entendirent], se criant d'un côté à l'autre qu'il y avait *zéda* dans le rocher, de droite [et de gauche]. Et au jour de la percée, les mineurs frappèrent chacun vis-à-vis de l'autre, hache contre hache; et alors les eaux coulèrent de la source à la piscine, sur un espace de mille deux cents coudées, et de cent coudées était la hauteur du rocher au-dessus de la tête des mineurs.

Les lettres ont quelque chose d'archaïque et de heurté; leurs profils sont nettement accusés; mais en même temps les queues, déjà penchées dans l'inscription de Mésa, se replient de plus en plus sous la lettre et rappellent les tendances générales de la paléographie manuscrite.

C'est en effet par la paléographie manuscrite que doit s'expliquer l'histoire ultérieure de l'écriture hébraïque. Les Hébreux ont écrit de très bonne heure autrement que sur la pierre, peut-être même l'ont-ils fait dès l'origine; mais on était économe de l'écriture, on n'avait guère qu'un seul livre pour tout.

L'époque d'Ézéchias marque une transformation dans les mœurs littéraires du peuple hébreu. Le royaume d'Israël venait de succomber; il fallait recueillir ses anciennes traditions. Il se produisit un mouvement religieux et littéraire qui a été en croissant jusqu'à la chute de Jérusalem, et auquel correspondit une plus grande diffusion de l'écriture. On voudrait avoir un manuscrit de cette époque pour se rendre compte des modifications que l'habitude du calame a fait subir à l'écriture hébraïque. L'écriture a-t-elle suivi

une marche parallèle sur les monuments et sur les manuscrits? Ou bien l'écriture manuscrite s'est-elle, conformément à la règle générale, altérée plus vite que celle des inscriptions? Nous ne pouvons suivre la trace de ces modifications sur les monuments; ou du moins, pour la saisir, il nous faut sortir du monde hébraïque et la chercher dans l'écriture araméenne.

Une grande lacune nous dérobe pendant plusieurs siècles l'écriture hébraïque, et, quand nous la retrouvons, elle est entièrement transformée : c'est l'hébreu carré, à peu de chose près tel que nous l'écrivons encore aujourd'hui. Comment s'est produite cette transformation radicale? A défaut de monuments, les auteurs juifs nous l'apprennent. Ils s'accordent pour attribuer l'introduction de l'hébreu carré, qu'ils appellent écriture assyrienne (*aschourith*), à Esdras, dont le nom résume et personnifie les traditions relatives au retour de l'exil. Josèphe (*Ant. Jud.*, XII, II, I) dit même expressément, en parlant des manuscrits de la Bible proposés à Ptolémée Philadelphe en 273 avant Jésus-Christ, que les caractères dont se servaient les Juifs présentaient une grande ressemblance avec l'écriture syrienne, c'est-à-dire, d'après notre manière de parler, araméenne. C'est par l'écriture araméenne de l'époque perse que s'expliquent les destinées ultérieures de l'écriture hébraïque. L'influence araméenne, qui s'est exercée sur la langue hébraïque à l'époque perse, s'est aussi fait sentir dans l'écriture; l'écriture hébraïque cursive s'est confondue avec l'écriture araméenne, et c'est de cette dernière qu'est sorti, par un développement naturel, l'hébreu carré.

ALPHABET DES SICLES DU TEMPLE.

L'ancienne écriture hébraïque n'avait pas entièrement abdiqué devant l'écriture araméenne. La numismatique hébraïque nous présente un phénomène qui a de tout temps attiré l'attention des hébraïsants. A l'époque des Macchabées, alors que l'hébreu carré était déjà devenu l'écriture courante, les monnaies frappées par Simon et ses successeurs ont toutes des légendes en caractères archaïques dérivés de l'ancien alphabet hébreu. Nous retrouvons la même écriture jusque sur les monnaies de Barcochba, dont la révolte amena la ruine définitive du judaïsme, en l'an 134 après Jésus-Christ.

MONNAIE DATÉE DE L'AN DE SIMON (VERS 140 AVANT J.-C.)[1].



שקל ישראל

Sicle d'Israël.

ירושלים הקדושה

Jérusalem la Sainte.

au milieu : ꟼW ש[נת] ב = a(nno) II.

La numismatique grecque nous offre plus d'un exemple de types monétaires qui se sont ainsi perpétués pendant des

[1] Madden, *Coins of the Jews*, London, 1881, p. 61-74. Voyez pourtant les attributions très différentes proposées par M. Th. Reinach (*Les monnaies juives*, Paris, 1888, p. 39-50).

siècles. Telles sont ces monnaies de Chios qui ont porté, jusqu'à l'époque de Sylla, la tête d'Alexandre avec la légende ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ[1]. Cette tendance à l'archaïsme s'explique par le désir de ne pas déranger les habitudes commerciales et de faire profiter les émissions nouvelles de la faveur attachée à certaines espèces plus anciennes. Peut-être, chez les Juifs, tenait-elle à une autre cause. Les Asmonéens devaient préférer les vieux caractères, qui rappelaient les souvenirs de l'indépendance nationale, à l'hébreu carré, qui était l'écriture des Syriens. Il est dans l'essence de toute restauration de prétendre à la légitimité et de ne pas tenir compte des faits accomplis.

Le souvenir de la vieille écriture nationale s'est conservé longtemps encore, et Origène, qui écrivait vers le milieu du IIIe siècle, dit que, dans certains manuscrits de la Septante, le tétragramme sacré, c'est-à-dire le nom de Jéhovah, était écrit avec les anciens caractères hébraïques : 𐤉𐤄𐤅𐤄, et non avec ceux dont on se servait de son temps (*Hexapla*, I, 86); et il définit cet ancien alphabet (*ad Ezechiel.*, IX, 4) en disant que la dernière lettre, le *tau*, y a la forme d'une croix, définition qui ne s'applique, ainsi que le fait remarquer M. de Vogüé[2] à qui nous empruntons

[1] Barclay Head, *Historia nummorum*, p. 514. — Babelon, *Les rois de Syrie*, Introd., p. II. — Voici quelques autres exemples que me signale M. de Barthélemy : A Cnossus, en Crète : Le labyrinthe, du Ve au IIe siècle avant J.-C. — A Samos : Tête de lion de face, VIe-IVe. — A Éphèse : L'abeille, VIe-IIIe. — A Athènes : Tête de Pallas et chouette, VIe-Ier. — A Égine : La tortue, VIIe-IVe. — A Corinthe : Pégase, VIIe-IIIe. Comparez aussi les monnaies himyarites au type de la chouette, portant en exergue : ΑΘΕ. Nous avons fait quelque chose d'analogue en reprenant, après 1870, le type des pièces de 5 francs de la première République.

[2] *L'alphabet araméen et l'alphabet hébraïque* (*Mélanges d'archéologie orientale*, Paris, 1868, p. 141-170).

toute cette démonstration, qu'à l'alphabet de Mésa, des pierres gravées et des sicles du temple.

Ces exemples prouvent que l'ancienne écriture hébraïque n'avait pas entièrement cessé de vivre, et ils expliquent certaines particularités des premières inscriptions en hébreu carré, notamment de l'inscription d'Araq-el-Emir. Une écriture ne meurt pas du coup parce qu'elle est remplacée par une autre; elle reste comme un témoin de l'ancien ordre de choses, quelquefois même elle n'est pas sans influence sur les destinées de l'écriture qui l'a supplantée.

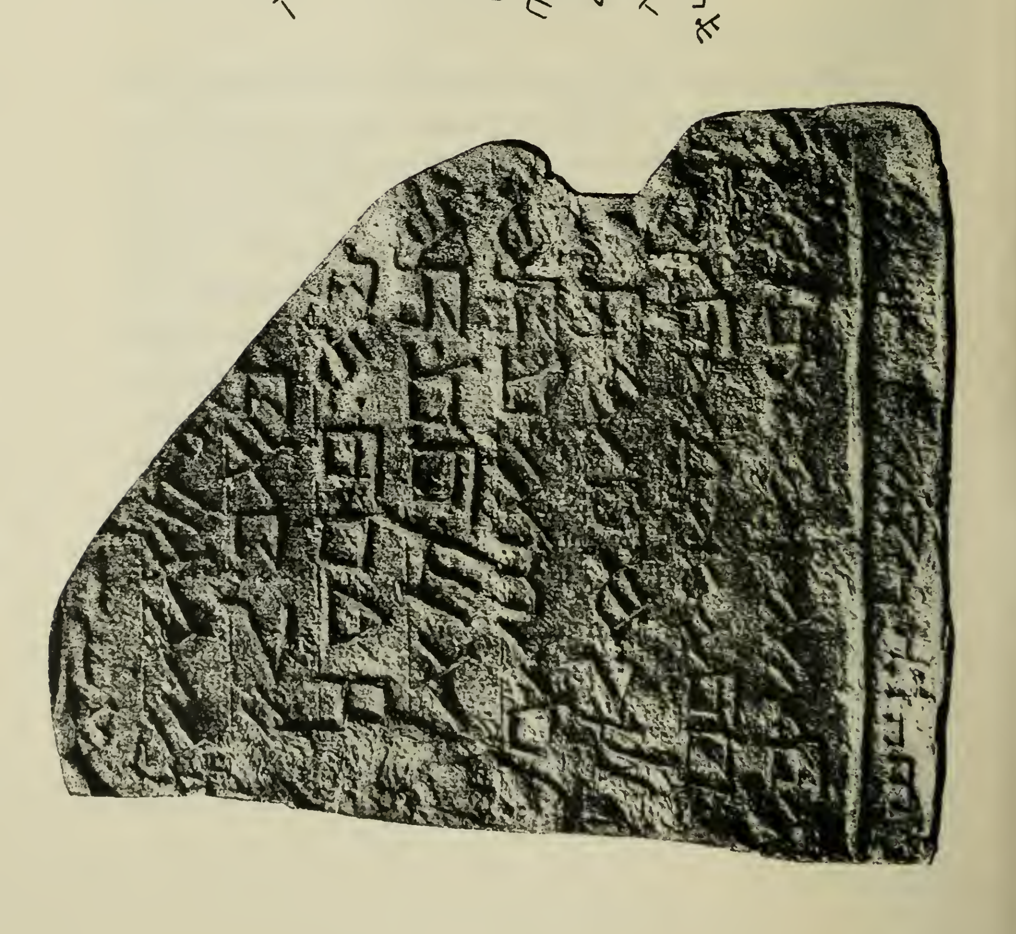
ALPHABET SAMARITAIN.

Deux ou trois siècles après la ruine de Jérusalem, nous voyons l'ancienne écriture reparaître sous la forme du samaritain. L'alphabet samaritain n'a jamais cessé d'être employé; il est encore en usage dans la petite communauté samaritaine de Naplouse; mais nous en possédons des monuments d'une antiquité assez respectable : ce sont des manuscrits du Pentateuque et des inscriptions, provenant de Naplouse, qui contiennent une rédaction abrégée du Décalogue ainsi qu'un ou deux autres passages de la Bible[1].

Les manuscrits ne remontent pas au delà du xe siècle; les inscriptions sont plus anciennes; on a même voulu les rapporter à l'époque du temple de Garizim, qui fut détruit par Jean Hircan Ier, l'an 129 avant Jésus-Christ[2].

[1] *Zeitschrift der deutschen morgenl. Gesellschaft,* t. XIII, 1859, p. 275; t. XIV, 1860, p. 621. Cf. Rödiger, *Journal de Halle,* 1845, n° 231, p. 658-664.

[2] Voir p. 200, 201. Les lignes 6-9 (Deut., XXVII, 5 et 8; XXXIII, 4), qui n'appartiennent plus au Décalogue, sont une revendication en faveur du culte de Garizim.



Sans leur prêter une aussi haute antiquité, il est probable qu'elles sont antérieures à la révolte qui eut pour conséquence la destruction de toutes les synagogues des Samaritains et la suppression de leurs privilèges, sous Justinien Ier, en l'an 529.

DÉCALOGUE SAMARITAIN DE NAPLOUSE.

1 [כבד·את·אביך·]ואת·א[מך : לא·תרצח :]

2 [לא·ת]נאף : לא·[תגנב :]

3 [לא·תע]נה·ברעך·[עד·שקר :]

4 [לא·ת]חמד·בית·ר[עך :]

5 [לא·ת]חמד·אשת·רע[ך :]

6 [ובנית·שם·] מזבח·לי[הוה·אלהיך :]

7 וכתבת·על·האבני[ם·את·כל·דברי·]

8 התורה·הזאת·בא[ר·היטב :]

9 [תורה·צו]ה לנו·משה·[מורשה·קהלת·יעקב :]

1 *Honore ton père* et ta mère. *Tu ne tueras point.*

2 *Tu ne* commettras point adultère. *Tu ne déroberas point.*

3 *Tu ne por*teras pas contre ton prochain *de faux témoignage.*

4 *Tu ne* convoiteras point la maison *de ton prochain.*

5 *Tu ne* convoiteras point la femme *de ton prochain.*

6 *Et tu bâtiras là* un autel à *Jéhovah ton Dieu.*

7 Et tu écriras sur les pierres *toutes les paroles*

8 de cette loi très *clairement.*

9 Moïse nous a donné *une loi en héritage pour la communauté de Jacob* [1].

Quoi qu'il en soit de leur date, l'alphabet que ces inscriptions nous font connaître, et qui est sensiblement le même que celui des manuscrits, nous apparaît comme l'hé-

[1] W. Wright, *Proceedings of the Soc. of Bibl. Archæol.*, 6 nov. 1883, p. 26.

ritier naturel de l'ancienne écriture hébraïque. Il suffira de comparer la colonne 3, où nous avons mis l'alphabet des monnaies du temple, et la colonne 4, qui contient l'alphabet samaritain, pour se convaincre que l'alphabet samaritain découle directement de celui des monnaies; plusieurs de ses lettres ont même conservé à peu de chose près la forme qu'elles avaient dans les inscriptions archaïques; nous pouvons citer en particulier les lettres ࠁ, ࠃ, ࠄ, ࠅ, ࠉ, ࠔ, ࠏ.

ALPHABET HÉBRAÏQUE.

MÉSA (900 avant J.-C.)	SILOÉ (700 avant J.-C.)	MONNAIES DU TEMPLE.	SAMARITAIN.	HÉBREU CARRÉ.
𐤀	𐤀	𐤀	ࠀ	א
𐤁	𐤁	𐤁	ࠁ	ב
𐤂	𐤂	𐤂	ࠂ	ג
𐤃	𐤃	𐤃	ࠃ	ד
𐤄	𐤄	𐤄	ࠄ	ה
𐤅	𐤅	𐤅	ࠅ	ו
𐤆	𐤆	𐤆	ࠆ	ז
𐤇	𐤇	𐤇	ࠇ	ח
			ࠈ	ט
𐤉	𐤉	𐤉	ࠉ	י

MÉSA (900 avant J.-C.)	SILOÉ (700 avant J.-C.)	MONNAIES DU TEMPLE.	SAMARITAIN.	HÉBREU CARRÉ.
				כ
				ל
				מ
				נ
				ס
				ע
				פ
				צ
				ק
				ר
				שׁ
				ת

L'alphabet samaritain a donc des attaches paléographiques très anciennes; mais les enjolivements y tiennent une trop grande place, et donnent à cette écriture quelque chose de factice et de capricieux, qui n'est pas dans l'esprit des anciens alphabets, et par où il se rapproche plutôt du

palmyrénien. On sent une écriture qui s'est arrêtée à un certain moment de son développement et a pris un caractère hiératique qui jure avec l'aspect plus ou moins cursif de la plupart des autres alphabets sémitiques. Elle présente sous ce rapport une grande analogie avec l'hébreu carré, bien que les lettres soient individuellement très différentes. On croit voir dans cette écriture anguleuse et massive, qui se replie sur elle-même et s'immobilise dans des caractères stéréotypés, la tendance de l'esprit juif à se fermer au monde extérieur et à reproduire avec une fidélité méticuleuse jusqu'à l'aspect de ses livres saints, mais aussi la grandeur, la constance et la foi inébranlable de ce peuple, qui a été le vrai représentant de la religion dans l'antiquité.

CHAPITRE VI.

ECRITURE ARAMÉENNE.

Les grands propagateurs de l'alphabet dans le monde oriental n'ont été ni les Phéniciens, qui étaient à peine des Sémites et qui n'ont jamais entretenu de relations intimes avec les peuples asiatiques, ni les Hébreux, dont l'écriture est devenue de bonne heure l'écriture d'un livre, mais les Araméens. C'est sous sa forme araméenne que l'alphabet s'est répandu en Asie; c'est des Araméens qu'il a reçu cette forme cursive, appropriée au génie de leur race, qui l'a fait accepter de tous les peuples sémitiques, même des Juifs, et sous laquelle il a pénétré depuis l'Arabie jusque dans l'Inde et jusqu'aux confins de la Chine.

Par leur position géographique, les Araméens semblaient destinés à cette mission. Situés entre les Phéniciens et les Assyriens, auxquels ils étaient attachés par les liens d'une ancienne parenté, rayonnant jusqu'au centre de l'Arabie, ainsi que l'ont démontré les découvertes faites dans ces dernières années par MM. Doughty, Huber et Euting, en contact constant avec les Hébreux, qui n'étaient qu'un rameau détaché du tronc araméen, les Syriens, que l'on peut considérer comme la branche aînée des peuples sémitiques, étaient admirablement placés pour s'emparer de la découverte des Phéniciens et la populariser.

Quelle part les Araméens ont-ils eue à la création de l'écriture? Nous ne le savons. Comme toutes les origines,

celles de l'alphabet nous échappent et déroutent nos investigations.

Une découverte, que nous ne connaissons encore que par ouï-dire, semble devoir apporter de nouvelles lumières sur les liens qui unissaient l'ancien alphabet araméen au phénicien. Des fouilles faites à Singerli, au nord d'Antioche, par le comité oriental de Berlin, ont amené, il y a plus de trois ans, la découverte d'une inscription qui vient se placer, par son caractère paléographique, entre la stèle de Mésa et celle de Teîma, dont il sera question plus loin. Cette inscription, qui ne compte pas moins de vingt-trois lignes, est gravée en relief sur la face antérieure d'une statue. Le haut du corps a disparu; mais la disposition de l'inscription, l'attitude du personnage, la forme presque cylindrique de sa robe, qui tombe droit, sans aucun pli, font penser aux statues chaldéennes de Tello.

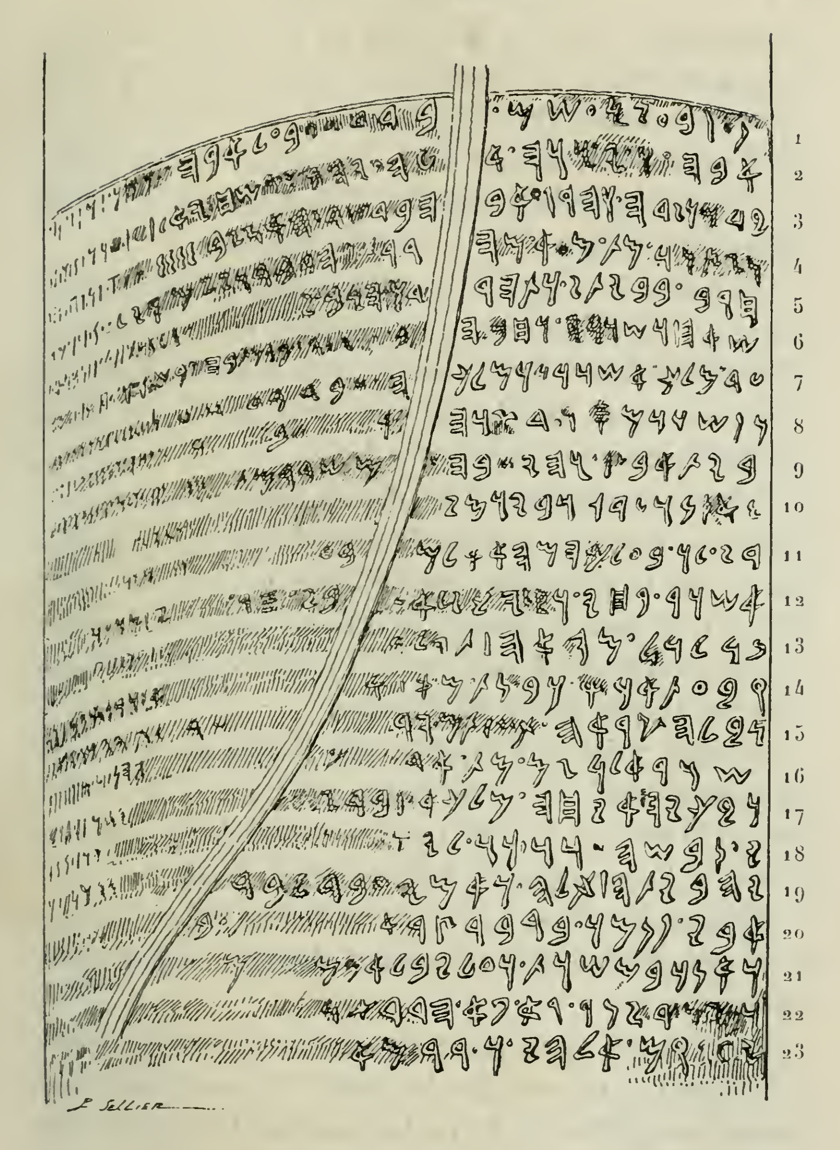
Pour des raisons que l'on n'a pas à discuter ici, l'inscription de Singerli n'a pas encore été publiée; elle est toujours sous le secret. Il en existe pourtant une petite photographie, que M. Renan doit à la libéralité de Son Exc. Hamdy bey, et qu'il a bien voulu m'autoriser à reproduire. Cette photographie, qu'on doit s'estimer très heureux de posséder, est insuffisante pour l'étude de l'inscription, car elle ne laisse voir que la moitié ou le tiers de la longueur des lignes; le reste disparaît dans la courbure de la robe; mais elle est très instructive par la forme des caractères qu'elle nous fait connaître. J'en donne une reproduction héliographique, de la dimension de la photographie originale, en y joignant la copie agrandie des lettres qu'un examen attentif m'a permis de distinguer.

Autant qu'on peut en juger, l'inscription commence par



Heliog. Dujardin

INSCRIPTION DE SINDJIRLI



le nom et la généalogie du roi qui avait érigé cette statue. La première ligne débute par les mots : נצב·[זן]·שם « Ceci est la statue [qu']a dressée ». Puis vient, dans la seconde moitié de la ligne, un nom propre, à peine lisible sur la

photographie, suivi du mot לאבה « à son père ». Ce n'est donc pas l'auteur de l'inscription, c'est son père, que représente la statue. Quel était le nom du père? La ligne 20, où il revient une seconde fois, nous permet de le restituer ici avec une grande probabilité. Il faut lire : « Ceci est la statue qu'a dressée N... à son père Panêmou. »

Au milieu de la ligne 3, on peut gagner quelques lettres de plus : אבה בד[צ]ד « son père Bodçid ». C'est le nom du père de Panêmou. Puis, vers la fin de la même ligne, on entrevoit, fuyant dans la convexité de la pierre, des signes qui contiennent certainement la date.

Le reste du discours est mis dans la bouche du fils du roi Panêmou; malheureusement la suite des idées m'échappe. Par-ci par-là seulement, on distingue un mot ou deux. Ligne 4, le mot מת (mort?) se détache entre deux points. Au commencement de la ligne 5, il semble qu'il faille lire : חרב בביתי « l'épée contre ma maison ».

La ligne 7 doit être capitale. Elle s'ouvre par une série de noms de rois : ...מלך אשור [ו]מלך ה... « ... roi d'Assour et le roi..... »[1]. Au commencement de la ligne 12, le nom d'Assour reparaît, écrit de même : אשור.

Notez encore, ligne 10 : וביומי « et de mes jours », comme si ce qui précède était un résumé des évènements antérieurs.

Vers la fin de l'inscription, on retrouve un peu de clarté. A la ligne 19, on croit lire les mots : ביתח כלה « dans une sécurité complète » (?). Le roi fait mention de sa mère, ואמי

[1] A moins qu'on ne préfère lire : מלך אשר[דן] « le roi Assurdan ». Peut-être faut-il aussi voir un nom propre dans le groupe שאחושורם qui commence la ligne 6. Si l'on était à l'époque perse, et non en l'an 750, on serait tenté d'y lire le nom d'Assuérus.

(ligne 19), et de son père : ואבי פנמו בר ברצר « et mon père Panèmou, fils de Bodçid » (ligne 20). C'est peut-être la ligne la plus claire de l'inscription. La ligne 21 commence par le mot ואנך « et moi ». Enfin, les deux dernières lignes ramènent la pensée sur le dieu, dont le nom termine l'inscription : רם אלהי « . . . ram mon dieu ». Quel est ce dieu? Les lettres *ram* forment-elles seulement la fin de son nom, ou le nom tout entier? Faut-il aussi chercher un nom divin dans les lettres הדד « Hadad », à la ligne 22? La photographie ne permet pas d'élucider ce point.

Je donne ces quelques indications, bien clairsemées, moins comme un essai de traduction que pour orienter ceux qui me suivront dans la lecture des caractères. Tout cela est trop fragmentaire et trop incertain pour qu'on puisse essayer de le faire tenir sur ses pieds, ni prétendre en tirer un sens quelque peu suivi. On hésite à s'escrimer sur un document aussi incomplet, quand on sait que l'original est là, à votre porte, et qu'on en attend, depuis trois ans, de jour en jour la publication. Quoi qu'il en soit, nous livrons ce que nous avons au public, espérant que d'autres pourront en tirer quelques nouvelles lumières.

Il ressort de ce qui précède que la statue de Singerli est celle d'un roi, Panèmou, fils de Bodçid, à qui elle a été érigée par son fils. Dans l'inscription qui couvre la robe, ce n'est pas le roi lui-même qui prend la parole, comme sur le sarcophage d'Esmounazar ou sur la stèle de Mésa, mais son fils, qui entre en scène après un protocole de trois ou quatre lignes, et raconte les exploits de son père et les siens.

Quelle est la date de l'inscription de Singerli? D'après un renseignement publié par divers journaux lors de sa décou-

verte, il y serait fait mention de Tiglath-Pilezer. Elle serait donc contemporaine de la chute de Samarie ou même antérieure, c'est-à-dire de la seconde moitié du VIIIe siècle, entre 750 et 720 avant Jésus-Christ. Sans parler des lumières que les indications contenues dans ce texte ne pourront manquer de jeter sur l'histoire si peu connue de cette région, il est très intéressant de posséder une inscription phénico-araméenne du nord de la Syrie. Jusqu'à présent, le point extrême du côté du Nord qui eût fourni des inscriptions phéniciennes, c'était Byblos, et déjà la grande inscription de Byblos contenait certaines particularités grammaticales plutôt hébraïques ou araméennes que phéniciennes. Le peu que nous pouvons entrevoir de l'inscription de Singerli dénote un mélange encore plus intime d'éléments hébreux ou araméens et de phénicien.

En tout cas, l'aspect général de l'écriture est celui des anciennes inscriptions araméennes. Le *tau* [glyph] y présente cette forme caractéristique que nous ne trouvons jamais dans les inscriptions phéniciennes en dehors d'Ipsamboul; le *hé* [glyph] [glyph] a les dents très longues, la hampe courte et légèrement cambrée, comme dans les vieilles inscriptions hébraïques; le *sin* [glyph], l'*alef* [glyph], le *mem* [glyph] ont une physionomie très archaïque et absolument araméenne. A côté de cela, certaines lettres, comme le *iod* [glyph], ont déjà une tendance marquée à arrondir leurs angles, qui sera l'un des signes distinctifs de l'écriture araméenne. Le *kaf* se présente sous deux aspects fort différents : dans le mot [glyph] « roi », il est fait comme dans les inscriptions phéniciennes archaïques; parfois même le sommet de l'angle dépasse la hampe [glyph]. Au contraire, dans d'autres endroits, il semble qu'il soit ouvert par en haut [glyph], comme il l'est généralement en araméen. Les

boucles du *beth* 𐤁, du *daleth* 𐤃 et du *resh* 𐤓 sont encore fermées, ce qui n'empêche pas l'écriture d'avoir une couleur araméenne. Il faut aussi noter l'emploi très fréquent du *hé*, qui est une lettre proprement hébraïque ou araméenne. Enfin les mots, et parfois même des lettres isolées, sont séparés par des points, comme sur la stèle de Mésa. Nous manquons d'éléments suffisants pour en dire plus. Attendons que ce monument ait été rendu à la science.

Dès à présent, cette nouvelle inscription vient confirmer un fait que la stèle de Teima, découverte dans l'Arabie centrale par Ch. Huber, avait mis en lumière : l'ancienneté de l'habitude, si commune chez les Arabes, de graver les inscriptions en relief. Cet usage, que l'on considérait jusqu'à ces dernières années comme une marque de basse époque, remonte, par une tradition continue, jusqu'aux origines de l'épigraphie araméenne. Par là, l'inscription de Singerli forme le trait d'union entre les inscriptions araméennes de l'Arabie et les hiéroglyphes hittites que l'on trouve disséminés dans tout le nord de la Syrie.

Dans les plus anciennes inscriptions araméennes, l'alphabet présente les mêmes caractères que sur la statue de Panèmou; il se confond presque avec le phénicien; fort souvent il n'y a que la langue qui nous permette de reconnaître à laquelle de ces branches de l'écriture nous avons à faire. Pourtant, de très bonne heure, on voit les divergences s'accuser et aller rapidement en augmentant. Il faut en chercher la cause dans la nature de l'écriture araméenne et dans son emploi.

Parmi les tablettes de brique qui portent des contrats en écriture cunéiforme, il en est qui ont, soit sur l'une des faces, soit le plus souvent sur la tranche, une courte

légende araméenne. Cette légende est un résumé de l'inscription assyrienne; elle se compose en général du nom du vendeur et de celui de l'acheteur, parfois du prix de vente et des noms des principaux témoins. Ces petits monuments nous montrent quel emploi l'on faisait de l'écriture araméenne. L'écriture cunéiforme était très compliquée; lorsque l'alphabet se fut répandu en Assyrie, on prit l'habitude d'indiquer sur la tranche de la tablette le contenu de l'acte, comme nous mettons un titre sur le dos d'un livre, et l'on se servit pour cela de l'écriture araméenne, plus simple et plus condensée. L'écriture araméenne paraît donc avoir été employée à côté de l'écriture cunéiforme comme écriture cursive, non seulement pour des textes privés, mais même pour des textes officiels[1].

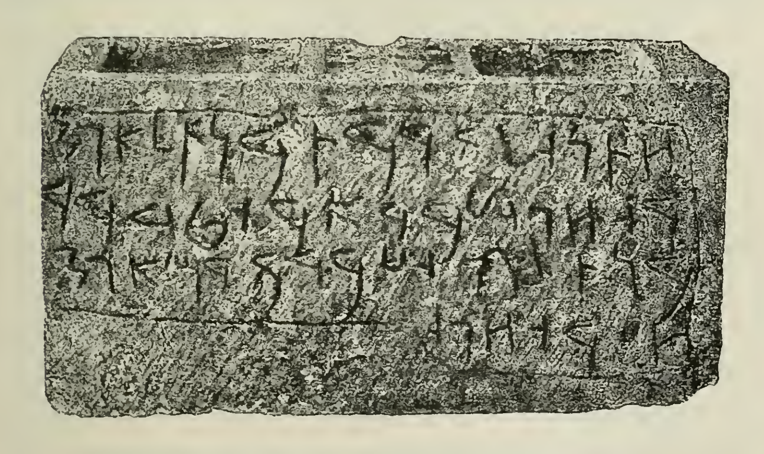
On est conduit à la même remarque par l'étude de ces poids de bronze, en forme de lions, que l'on a trouvés, principalement dans les ruines de Ninive, et dont quelques-uns remontent jusqu'au VIIe et même au VIIIe siècle avant notre ère. Eux aussi portent deux légendes : l'une cunéiforme, l'autre araméenne. Cette double légende s'explique par le désir de faire connaître la valeur légale des poids aux différents peuples qui s'en servaient, et de l'exprimer dans une écriture plus populaire et plus accessible à tous que l'écriture cunéiforme. C'est cet emploi de l'écriture araméenne, non plus comme alphabet épigraphique réservé à des inscriptions religieuses ou historiques, mais comme écriture populaire et cursive, qui en explique toutes les variations.

[1] Ph. Berger, *Rapport sur quelques inscriptions araméennes du* British Museum (*Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, 1886, 2 et 9 avril, p. 198-223).

L'ÉCRITURE ARAMÉENNE À L'ÉPOQUE PERSE.

Sous l'influence de ces causes diverses, on voit se produire dans l'écriture un changement très petit en apparence, mais caractéristique. Dans toutes les lettres qui ont une tête fermée, le *beth*, le *daleth*, l'*aïn*, le *resh*, le sommet s'ouvre; il se fait comme un trou dans le crâne :

si bien que, au lieu d'un triangle, il ne reste plus qu'une petite cavité dont les parois latérales vont en diminuant.



חתפי לקרבת בנת לאוס־
רי חפי עבד אביטב בר
בנת כחי עבד קדם אוס־
(ח) רי חפי

Offrande pour la comparution de Banit devant Osiris-Apis (Serapis). Fait par Abitob fils de Banit. Il a fait cela en présence d'Osiris-Apis.

(Table à libations de Sérapéum [*Corpus inscr. semit.*, 2e partie, n° 123].)

Ce changement, déjà sensible sur les tablettes bilingues et sur les poids, porte toutes ses conséquences à l'époque perse. La domination perse a exercé une influence décisive sur la propagation de l'alphabet. La Perse représentait un principe beaucoup plus civilisateur que les empires qui l'avaient précédée. Au lieu de dépayser les peuples vaincus en les transplantant à l'autre extrémité de son empire, Cyrus s'empressa de les rendre à leur patrie. Ce respect des nationalités et des religions des peuples qui lui étaient soumis devait avoir pour corollaire le respect de leurs langues et de leurs écritures. Les Perses d'ailleurs n'étaient pas de race sémitique; c'étaient des Iraniens, et l'écriture cunéiforme n'était pas pour eux une écriture nationale. Tout en la conservant à cause des populations chaldéennes et assyriennes dont ils étaient devenus les maîtres et qui formaient une grande partie de leur empire, un de leurs premiers soins avait été de la simplifier et de l'approprier à leur langue.

L'écriture cunéiforme perse ne pouvait toutefois être comprise des populations sémitiques situées à l'ouest de leur empire. Aussi voyons-nous, à l'époque perse, l'écriture araméenne qui, déjà sous les rois d'Assyrie, figurait dans les

contrats et sur les mesures normales, prendre une grande extension et devenir la langue officielle dans les relations quotidiennes de la Perse avec ses vassaux : M. Clermont-Ganneau l'a parfaitement démontré[1]. On la rencontre, en Égypte aussi bien qu'en Asie, non plus seulement dans des inscriptions, mais sur des ostraka et sur des papyrus; c'est elle qui servira désormais pour la correspondance privée ou officielle, pour les comptes, en un mot, pour tous les usages de la vie courante, de même que, à l'époque d'Aménophis IV, nous avons trouvé l'écriture cunéiforme employée dans les relations officielles des gouverneurs de Syrie avec les rois d'Égypte. A cet usage plus général de l'écriture araméenne et à ce changement de destination correspond une altération rapide de la forme des caractères, mais une altération dont on peut suivre la marche et déterminer la loi.

Cette transformation s'opère de trois façons à la fois :

1° Par la suppression de la tête des lettres;

2° Par l'effacement des angles;

3° Par une sorte de retour des lettres sur elles-mêmes.

Nous avons vu, dans l'ancien araméen déjà, le sommet de la tête des lettres fermées par en haut s'entr'ouvrir, à cause de la difficulté que l'on éprouve, au courant de la plume, à joindre exactement les deux côtés d'un angle; à l'époque perse, l'ouverture s'agrandit de plus en plus, les deux côtés de la tête deviennent parallèles et s'abaissent peu à peu jusqu'à ce qu'il ne reste plus que deux petits arrachements, qui sont comme des témoins de la partie supérieure de la lettre qui a disparu :

[1] *Origine perse des monuments araméens d'Égypte* (*Revue archéologique*, août 1878 et janvier 1879).

En même temps, les angles des lettres s'arrondissent :

ou bien ils se simplifient :

La barre transversale du *tau* se couche sur la ligne :

celles du *hé* se détachent de la hampe et finissent par s'accrocher à la barre supérieure, comme des brins de papier attirés par un aimant :

celles du *heth* disparaissent entièrement, sauf une : .

Toutes les inscriptions de la même période ne présentent pas le même degré d'altération pour toutes les lettres. Il y a de grandes variétés d'un pays à un autre; souvent il arrive que, sur un même monument, l'écriture, en retard pour certaines lettres, pour d'autres précipite le mouvement et devance son époque. Une inscription trouvée par Ch. Huber en même temps que la célèbre stèle de Teima nous fait voir le , le , le entièrement transformés. Au con-

traire, le *iod* a encore une forme archaïque et carrée, tandis que sur la plupart des monuments araméens d'Égypte il a déjà la forme plus moderne ⊣, d'où sortira le *iod* des alphabets araméens de basse époque.



Trône qu'a offert
Maanân, fils d'Amrân, au dieu Salm,
pour sa vie.

(Huber, petite inscription de Teima [*Corpus inscr. semit.*, 2e part., n° 114].)

Mais la transformation la plus caractéristique est celle qui atteint le bas des lettres. Le phénicien avait exagéré les queues des lettres, l'araméen les recourbe par en dessous, par suite de l'élan que le mouvement de la main communique à l'écriture.

On observe surtout cette tendance de l'écriture sur les papyrus araméens, ainsi que sur les fragments de poterie servant à la correspondance courante et aux comptes, que l'on trouve en Égypte[1].

L'usage du papyrus et de l'écriture cursive a amené dans l'alphabet des modifications qui ne sont pas sans analogie avec celles dont l'écriture hiératique nous offre l'exemple. Des papyrus, elles ont passé dans l'écriture monumentale, et l'Égypte nous a fourni toute une série d'inscriptions, accompagnées de bas-reliefs, qui présentent le même type d'écriture et les mêmes particularités que les papyrus araméens. On en a fait une classe à part, que l'on désigne sous le nom de « monuments araméens d'Egypte ».

STÈLE ARAMÉENNE DU VATICAN.

𐡏𐡍𐡇𐡇𐡐𐡉 𐡁𐡓 𐡕𐡇𐡁𐡎 𐡌𐡍𐡇𐡄 𐡆𐡉 𐡀𐡅𐡎𐡓𐡉 𐡀𐡋𐡄𐡀

ענחחפי בר תחבס מנחה זי אוסרי אלהא

Anḥḥapi, fils de Taḥabis, parfait en Osiris dieu.

(*Corpus inscr. semit.*, 2e partie, *Inscr. aram.*, n° 142.)

Sur ces monuments, et spécialement sur les papyrus, qui sont de véritables manuscrits, souvent assez négligemment écrits, on a peine à reconnaître l'ancienne écriture araméenne. C'est en effet l'écriture araméenne de l'époque perse qui marque le passage des alphabets anciens aux nouveaux; c'est dans ses modifications qu'il faut chercher la clef de toutes les écritures sémitiques modernes.

[1] *Corpus inscr. semit.*, 2e partie, *Inscr. aram.*, nos 125-149.

Les inscriptions araméennes d'Égypte, qui datent en général de l'an 500 à l'an 200 avant Jésus-Christ, nous prouvent quelle extension avait prise, sous la domination perse, l'écriture araméenne. Nous en trouvons un exemple encore plus remarquable dans la stèle célèbre de Teima, découverte en 1883 par Ch. Huber et qui lui a coûté la vie. Elle est aujourd'hui au musée du Louvre.

La stèle de Teima nous montre la civilisation et l'écriture araméennes installées au cœur de l'Arabie. Ce n'est pas, en effet, une stèle érigée par un Araméen de passage dans ces contrées, c'est la stèle commémorative de l'installation du culte d'un dieu araméen, le dieu Salm (ou Selem) de Hagam, à Teima. L'inscription nous apprend que ce dieu y avait son temple, son culte, ses revenus sacrés. Un bas-relief sculpté sur le côté droit de la stèle représente le dieu en costume perse, et, au-dessous de lui, un prêtre offrant un sacrifice sur l'autel, avec la légende : «Selemsazab, prêtre». L'inscription est gravée en relief, et ce fait, qui nous paraît aujourd'hui naturel, a opéré une révolution dans nos idées sur la paléographie sémitique. D'ailleurs, l'écriture de la stèle de Teima, tout en étant de l'époque perse, ne se confond pas avec celle des monuments araméens d'Égypte : les lettres y sont mieux formées; le 𐡆, le 𐡌 y ont encore leur forme ancienne; la boucle du 𐡁, du 𐡃, du 𐡓 est à peine entr'ouverte. Le type général de l'écriture se rapproche beaucoup plus de celui des inscriptions du nord de la Syrie. D'autres inscriptions en caractères analogues, trouvées soit à Teima même, soit aux environs, par Ch. Huber, nous prouvent qu'il n'y a pas là un fait isolé.

Il ne faut pas voir dans l'inscription de Teima une simple

prolongation accidentelle de l'écriture araméenne sous l'influence de la domination perse; la présence d'une inscription araméenne de cette importance au cœur même de l'Arabie nous prouve que, dès 400 ou 500 ans avant notre ère, les Araméens y étaient établis. Leur séjour dans ces contrées remonte-t-il plus haut? Il est difficile de le démontrer en l'absence de documents contemporains; mais on ne peut s'empêcher de rapprocher les indications fournies par la stèle de Teima des traditions patriarcales qui nous montrent Abraham errant en nomade entre Ur-Chasdim et la Palestine, et qui en font le père d'Ismaël et des autres tribus du nord de l'Arabie.

Nous trouvons donc l'écriture araméenne employée depuis Antioche, au nord, jusqu'en Égypte et aux portes de la Mecque, au sud, et, à l'est, jusqu'en Mésopotamie. Elle s'était avancée plus loin encore. Une inscription araméenne trouvée en Perse, à Senq-Qaleh[1], à mi-chemin de Tébriz et de Téhéran, nous met sur la route de l'Inde.

[1] *Corpus inscr. semit.*, 2e partie, *Inscr. aram.*, n° 111.

CHAPITRE VII.

LES DÉRIVÉS ARYENS DE L'ALPHABET ARAMÉEN.

LES ALPHABETS DE L'INDE.

La grande diffusion de l'alphabet sémitique à l'époque perse a eu des conséquences d'une importance extrême pour l'histoire de l'écriture, car c'est par elle sans doute qu'il faut expliquer l'origine de l'alphabet hindou. Cette découverte capitale, qui est encore voilée de bien des obscurités, date de trente ans à peine.

L'alphabet sanscrit paraît isolé au milieu des autres alphabets; il ne ressemble à aucun d'entre eux. Le système même de l'écriture sanscrite, avec ses voyelles, ses groupements de consonnes, qui se fondent pour former une unité complexe, paraît très différent du principe qui a présidé à la formation de l'alphabet phénicien et qu'on retrouve dans presque tous ses dérivés. Aussi le dévanâgari est-il resté longtemps irréductible; on le considérait comme un alphabet d'origine distincte, créé par le génie hindou. Il n'en est rien pourtant, et l'on a de fortes raisons pour croire que les alphabets de l'Inde, comme tous ceux que nous avons rencontrés jusqu'à présent, dérivent de l'alphabet phénicien; suivant l'opinion la plus probable, l'ancienne écriture indienne ne serait même pas née directement du

phénicien, à une époque très reculée, mais de l'écriture araméenne, à l'époque perse.

Volney, chez qui l'on trouve de si surprenantes ouvertures sur les choses de l'antiquité, avait déjà cru entrevoir des rapports entre le dévanâgari et les écritures sémitiques. Le théologien allemand Schleiermacher, puis Kopp[1], l'auteur de la *Palæographia critica*, étaient entrés dans la même voie; mais leur sentiment n'avait rencontré qu'incrédulité : «Il nous paraît, écrit Klaproth, que ces érudits, d'ailleurs estimables, se sont attachés à des ressemblances qui n'existent pas; car une comparaison minutieuse des anciens alphabets de l'Inde avec ceux des peuples sémitiques conduit précisément à un résultat tout à fait contraire.»

Les travaux des indianistes modernes sur les inscriptions d'Açoka ont donné raison à Volney contre Klaproth, ébranlant du même coup l'ancienne croyance à la haute antiquité de la littérature hindoue. Quelle que soit l'opinion que l'on puisse se faire sur la formation des livres sacrés de l'Inde, la paléographie démontre qu'ils n'ont été fixés que très tardivement par écrit.

Chose étonnante, la civilisation hindoue, que l'on considérait comme remontant jusqu'au berceau de l'humanité, n'a pas laissé d'inscriptions qui puissent être comparées, pour l'antiquité, non seulement à celles de l'Égypte et de la Chaldée, mais même aux inscriptions phéniciennes ou grecques. Les plus anciennes que l'on possède sont les inscriptions connues sous le nom d'inscriptions d'Açoka ou de Piyadasi, des noms que porte, tant chez les historiens anciens que dans ces inscriptions mêmes, le roi qui en a été l'auteur.

(1) *Bilder und Schriften*, vol. II, p. 348, 374.

Les inscriptions de Piyadasi se composent d'une série de textes, fort analogues par leur contenu, qu'on trouve reproduits, avec des variantes insignifiantes, sur plusieurs points de l'Inde; ils sont gravés, les uns sur des colonnes, les autres sur des rochers. Ce sont des édits royaux empreints d'une grande élévation morale et qui ont principalement pour but de prescrire aux peuples l'observation de la justice et des vertus bouddhiques. Leur auteur y prend le nom de Piyadasi. La langue de ces inscriptions est sensiblement la même, mais toutes ne sont pas écrites avec les mêmes caractères : on y reconnaît l'emploi de deux alphabets différents.

Une première version des édits a été découverte, au commencement de ce siècle, sur les rochers de Shahbaz-Garhi ou Kapour-di-Giri, à la pointe extrême du nord-ouest de l'Inde, dans la vallée du Caboul, qui confinait à l'ancienne Bactriane et forme aujourd'hui la frontière de l'Afghanistan. Elle est en caractères qui présentent une grande ressemblance avec l'alphabet araméen et qu'on a appelés indo-bactriens. Cette série a été complétée récemment par les édits de Mansera, relevés et copiés par M. Senart sur les collines qui forment au midi les premiers contreforts des montagnes du Khagan et du Kachemir. Les traces de l'alphabet indo-bactrien ne s'étendent guère dans l'Inde intérieure. Mathurà est jusqu'à présent le point le plus avancé vers le sud où elles aient été constatées.

Les autres copies des édits de Piyadasi sont toutes écrites avec un alphabet différent du précédent et qui a donné naissance à tous les alphabets modernes de l'Inde. M. Senart appelle cet alphabet indien, par opposition à l'alphabet du Nord-Ouest ou indo-bactrien; on l'appelle aussi alphabet maurya ou magadha, du nom de la dynastie à

laquelle appartenait Açoka ou du pays qui formait le centre de son empire. On ne connaît pas moins de dix ou douze copies des édits d'Açoka en caractères indiens, plus ou moins complètes, qui sont disséminées sur toute la surface de l'Hindoustan. Les plus célèbres sont les inscriptions sur piliers de Delhi et d'Allahabad, ainsi que la série des édits sur rocher gravés à Girnar, dans le Gouzarate.

C'est à James Prinsep[1] que revient la gloire d'avoir déchiffré le premier les inscriptions d'Açoka. D'autres s'en sont occupés après lui, en première ligne Eugène Burnouf, qui a posé de main de maître les règles de l'interprétation de ces monuments. Depuis, de nombreux savants anglais et allemands y ont donné leurs soins; dans ces derniers temps enfin, M. Senart[2] a fixé définitivement le caractère et la date des inscriptions de Piyadasi, et il en a porté l'étude paléographique et philologique à un tel degré de précision, qu'on les comprend aujourd'hui jusque dans les moindres détails, autant du moins que le permet l'état d'inscriptions souvent fort mutilées.

Grâce à certaines indications historiques contenues dans ces inscriptions, on peut en déterminer la date avec une entière certitude[3]. L'histoire de l'Inde ne nous fournit avec l'histoire grecque qu'un seul synchronisme qui puisse servir de base à une chronologie, c'est ce roi Tchandragoupta, le Sandracottos des historiens grecs, qui fut le rival heu-

[1] Voir : *Journal of the Royal Asiatic Society of Bengal*, vol. VI, 1837, p. 451-477, 566-609, 790-797, 963-984, 1042-1064; — *Essays on Indian Antiquities*, edited by Edward Thomas, London, 1858, 2 vol. in-8°.

[2] *Les inscriptions de Piyadasi*, par E. Senart, t. I et II, Paris, Imprimerie nationale, 1881. — *Notes d'épigraphie indienne* (*Journal asiat.*, avril-juin 1888, p. 504-532; sept.-oct., p. 311-330, et pl.).

[3] Senart, t. II, p. 247-260.

reux de Séleucus. Le petit-fils de ce roi et son deuxième successeur, bien connu dans l'histoire de l'Inde, s'appelait Açoka. Or, dans le Dîpavamsa, Açoka reçoit quelquefois le nom de Piyadasi que porte l'auteur de nos inscriptions.

Cette ressemblance de noms, que l'on pourrait attribuer à une coïncidence fortuite, tire une valeur toute particulière des indications historiques fournies par nos inscriptions. Dans le XIIIe édit, Piyadasi nomme parmi ses voisins Antiochus, roi des Yavanas, c'est-à-dire des Grecs; puis, plus au nord, quatre autres rois : Ptolémée, Antigone, Magas et Alexandre. La réunion de ces différents rois rend certaine leur identification; ce sont : Antiochus II (260-247), Ptolémée Philadelphe (285-247), Antigone Gonatas de Macédoine (278-242), Magas de Cyrène, mort en 258, et Alexandre d'Épire, mort aux environs de l'an 260. Or c'est précisément l'époque à laquelle régnait Açoka-Piyadasi, le petit-fils de Tchandragoupta. Nos inscriptions viennent donc se placer vers le milieu du IIIe siècle, antérieurement à la révolte de Diodote et à la création du royaume grec de Bactriane.

Le caractère de Piyadasi confirme les résultats auxquels nous conduit l'histoire. Açoka nous est représenté comme le fondateur de la domination du bouddhisme dans l'Inde; or, dans nos inscriptions, nous voyons Piyadasi employer son autorité royale à faire triompher les principes de la morale bouddhique, et il y met une insistance qui est le fait d'un réformateur, insistance bien précieuse pour nous, puisqu'elle nous a conservé les deux grandes formes de l'écriture dans l'Inde ancienne.

Nous nous trouvons donc en présence de deux systèmes d'écriture différents, dont l'apparition sur les monuments

IMPRIMERIE NATIONALE.

est contemporaine, usités l'un à l'extrémité nord-ouest de l'Inde, sur la route de l'Asie centrale et de la Perse, l'autre dans l'intérieur de la presqu'île de l'Hindoustan : l'écriture indo-bactrienne et l'écriture indienne, et ces deux alphabets nous permettent d'embrasser du regard l'origine et la diffusion de l'écriture dans l'Inde.

PREMIER ÉDIT DE KAPOUR-DI-GIRI.

(Texte indo-bactrien.)

(1)

(2)

(3)

(Senart, *Journal asiatique*, 1888, t. I, p. 522.)

PREMIER ÉDIT DE GIRNAR.

(Texte indien.)

TRADUCTION DU PREMIER ÉDIT.

Cet édit a été gravé par l'ordre du roi Piyadasi, cher aux Dévas. Il ne faut pas ici-bas perdre [volontairement] aucune vie en l'immolant, non plus que faire des *festins* (?). En effet, le roi Piyadasi, cher aux Dévas, voit un grand mal dans les *festins* (?). Il y a bien eu, approuvé [par lui] plus d'un *festin* (?) autrefois dans les cuisines du roi Piyadasi, cher aux Dévas, alors que, pour les tables du roi Piyadasi, cher aux Dévas, l'on tuait chaque jour des centaines de milliers d'êtres vivants. Mais à l'heure où est gravé cet édit, trois animaux seulement sont tués pour sa table, deux paons et une gazelle, et encore la gazelle pas régulièrement. Ces trois animaux même ne seront plus immolés à l'avenir.

(D'après Senart, t. I, pl. I.)

L'origine sémitique de l'alphabet indo-bactrien est hors de doute; nous pouvons même préciser la forme de l'alphabet araméen qui lui a donné naissance : c'est l'alphabet de transition que nous trouvons sur les papyrus d'Égypte et les inscriptions araméennes de la fin de l'époque perse. La démonstration peut en être faite pour la plupart des lettres prises individuellement. Il suffit, pour être frappé de la grande ressemblance des deux alphabets, de jeter les yeux sur les monnaies des satrapes d'Asie Mineure, en particulier sur les monnaies de Mésopotamie et de Cilicie, dont la légende est plus développée[1] : la forme générale des lettres est sensiblement la même. L'alphabet indo-bac-





trien présente cette allure cursive qui caractérise l'alphabet araméen de transition; il s'écrit comme lui de droite à gauche et possède encore les trois sifflantes de l'alphabet sémitique. En outre, les voyelles initiales y sont supportées par un signe qui est l'équivalent de l'*alef* dans les langues sémitiques, mais n'a plus qu'une valeur purement gra-

[1] Voir : Gesenius, *Monumenta,* pl. 36; — Luynes, *Numismatique des Satrapies,* Paris, 1846, in-4°, pl. III et IV; — Waddington, *Mélanges de numismatique et de philologie,* Paris, 1867, p. 71-79; — Halévy, *Mélanges d'épigraphie,* p. 64-71.

phique; enfin, le système des voyelles est assez incomplet : l'alphabet indo-bactrien ne possède pas de signe spécial pour l'*a* qui suit une consonne, et il ne fait pas de distinction entre les longues et les brèves. La notation des voyelles elle-même a quelque chose d'adventice; on les indique, d'une façon assez sommaire, par des traits pendus aux consonnes et qui sont, suivant M. Halévy, des altérations des semi-voyelles *iod* et *vau*.

Les peuples du nord de l'Inde n'ont toutefois emprunté que seize lettres aux Araméens; ils en ont laissé de côté six qui représentent des sons inconnus aux idiomes indiens. Par contre, ils ont créé seize lettres nouvelles au moyen de traits différentiels, pour répondre aux articulations propres à leur langue.

On ne peut déterminer avec la même certitude l'origine de l'alphabet indien proprement dit; l'écart entre lui et les autres écritures alphabétiques est beaucoup trop grand. Les lettres, loin d'offrir le caractère cursif, propre aux inscriptions sémitiques, que l'on retrouve dans l'alphabet indo-bactrien, ont un aspect anguleux et raide qui rappellerait plutôt celui de l'écriture himyarite ou de l'éthiopien; enfin, au lieu de s'écrire de droite à gauche, les inscriptions indiennes vont de gauche à droite. Aussi l'origine indigène de l'alphabet indien n'a-t-elle pas cessé d'avoir des partisans. Défendue dans le principe par Lassen, elle l'a été depuis par Edw. Thomas, l'éditeur des *Essais* de Prinsep, par le major général Cunningham[1], enfin, en dernier lieu, par M. Dowson[2]; c'est-à-dire, surtout par des savants ou des indianistes anglais.

[1] *Corpus inscriptionum indicarum*, vol. I.

[2] *Journal of the R. Asiatic Soc.*, n. s., vol. XIII, 1881, p. 119.

Et pourtant, la découverte des inscriptions d'Açoka a porté un coup terrible à la théorie qui veut voir dans les alphabets de l'Inde le produit d'une sorte de création spontanée. Tant qu'on a pu croire que le dévanâgari n'avait pas d'ancêtres et qu'il avait toujours eu ses formes savantes, on comprend qu'on l'ait admiré comme une création du génie hindou; mais du jour où il a été démontré que lui aussi avait sa genèse et qu'il était né d'un type plus simple, se rapprochant beaucoup plus des autres écritures alphabétiques, et où l'on en a pu suivre les transformations successives, il rentrait dans la loi générale, et l'on devait arriver à reconnaître qu'il était sorti du moule commun qui a donné naissance à tous les alphabets.

Non, l'alphabet sanscrit n'est pas né tout armé du cerveau de l'Hindou, pas plus que Minerve du cerveau de Jupiter. Comme les Grecs ont imprimé la marque de leur génie à l'alphabet phénicien en l'adoptant, les Hindous ont donné à l'alphabet indien son caractère propre; mais il leur est arrivé du dehors, aussi bien que l'alphabet indo-bactrien. Seulement, par où leur est-il venu et quel est le type alphabétique auquel il se rattache, voilà le point qui n'est encore qu'imparfaitement élucidé.

Prinsep et quelques-uns de ceux qui se sont les premiers occupés de ce problème avaient bien senti les conséquences de leur découverte; mais ils s'égarèrent en cherchant à expliquer l'écriture indienne par l'alphabet grec; leur explication, assez superficielle, est aujourd'hui à peu près abandonnée, du moins sous cette forme absolue. D'autres, comme William Jones et Fr. Lenormant, étaient frappés de la ressemblance que l'écriture indienne présente avec l'écriture himyarite et, plus encore, avec l'éthiopien. Albrecht Weber

fit entrer ces études dans une nouvelle voie en rattachant l'écriture indienne à l'alphabet phénicien; aussi son travail s'est-il imposé, malgré ses imperfections, à l'attention du monde savant[1].

L'étude de la paléographie sémitique était encore trop peu avancée, il y a trente ans, pour que la démonstration tentée par Weber pût avoir une base solide. M. Halévy a repris la question en s'aidant des lumières dont nous disposons, et il est arrivé à des conclusions assez différentes[2]. D'après lui, l'alphabet indien dérive non pas du phénicien, mais de l'araméen, comme l'alphabet indo-bactrien. Il aurait pris certains éléments à l'alphabet indo-bactrien, d'autres directement à l'araméen, d'autres enfin au grec. C'est par le grec notamment que s'expliqueraient ces lettres qui présentent une ressemblance apparente très grande avec l'ancien alphabet phénicien. L'alphabet indien serait, en somme, un alphabet d'origine complexe, dont le fond serait indo-bactrien.

On s'étonnera toujours, tant qu'on n'aura pas trouvé d'intermédiaires entre l'alphabet indien et son frère du nord-ouest de l'Inde, de voir deux écritures aussi rapprochées de leur point de départ différer autant l'une de l'autre. Les différences portent non pas seulement sur la forme des lettres, ce qui pourrait s'expliquer par le caractère monumental des inscriptions indiennes, mais sur le sens de l'écriture, qui va de droite à gauche dans l'alphabet du Nord, de gauche à droite dans celui du Sud.

(1) *Zeitschrift der deutschen morgenl. Gesellschaft*, vol. X (1856), p. 389-406; — *Indische Skizzen*, p. 127-150.

(2) *Essai sur l'origine des écritures indiennes* (*Journal asiatique*, 1885, II. p. 243-301).

Ces raisons ont déterminé M. Taylor[1] à reprendre, en la modifiant, la thèse de William Jones et de Fr. Lenormant. Suivant lui, l'alphabet d'Açoka serait un dérivé non pas de l'himyarite, mais de son prototype, beaucoup moins éloigné du phénicien, l'ancien alphabet sémitique du Sud, d'où serait également sorti l'himyarite. On voit que cette théorie se rapproche dans une certaine mesure de celle de Weber. Il est certain que l'aspect général de l'écriture indienne rappelle plutôt celui des alphabets sémitiques du Sud; en se plaçant au point de vue de l'histoire générale de la propagation de l'alphabet, il semble assez naturel que l'écriture des habitants de la grande presqu'île de l'Inde leur soit venue des populations de l'Arabie, avec lesquelles ils entretenaient des relations commerciales suivies. Mais il resterait à expliquer cette rencontre étonnante dans l'Inde de deux alphabets sémitiques venant, l'un du Nord, l'autre du Sud, et l'air de parenté incontestable qu'ils présentent malgré leurs grandes différences.

L'argument le plus fort en faveur de la communauté d'origine des deux alphabets est qu'ils procèdent tous deux de la même manière pour la formation des lettres nouvelles et pour l'expression des voyelles; en outre, ni l'un ni l'autre n'expriment le redoublement des consonnes identiques ou homogènes. Une des causes de l'aspect très particulier qu'offre l'alphabet indien doit être cherchée dans la facilité qu'il a toujours eue de créer des consonnes combinées, par la superposition de lettres formant grappe; or ce trait, qui deviendra le signe distinctif du dévanâgari, se remarque déjà dans l'alphabet indo-bactrien.

A ces considérations, dont on ne saurait méconnaître

[1] Isaac Taylor, *The Alphabet*, London, 1883, vol. II, p. 285-342.

le poids, M. Senart en a joint d'autres, que lui a suggérées une version indienne des édits trouvée à Khâlsi, près des sources de la Jumna. La version de Khâlsi présente certaines particularités par lesquelles elle se rapproche de l'alphabet indo-bactrien. Le système vocalique y est moins développé que dans les autres inscriptions indiennes, et la notation des sifflantes semble être en relation étroite avec celle qui est usitée dans l'alphabet du Nord-Ouest.

Nous avons dit que l'alphabet indo-bactrien avait conservé les trois sifflantes sémitiques, 𐨭, 𐨮 et 𐨯. L'alphabet indien n'en connaît qu'une seule, 𑀲. A Khâlsi, nous la retrouvons soit sous cette forme, soit sous la forme légèrement différente 𑀲; mais, à côté d'elle, nous en voyons paraître une autre, 𑀰, qui se rattache paléographiquement à la sifflante indo-bactrienne 𐨯[1]. Y a-t-il là un emprunt postérieur, résultant du voisinage des deux alphabets, ou bien l'inscription de Khâlsi, la plus septentrionale des versions indiennes des édits d'Açoka, ne pourrait-elle pas, jusqu'à un certain degré, servir de transition entre l'alphabet indo-bactrien et l'alphabet indien?

Quoi qu'il en soit, un fait peut être tenu pour certain : c'est que le système des voyelles a été pris tout entier par l'alphabet indien à l'alphabet indo-bactrien. En effet, ce système étant plus développé dans l'alphabet indien, il est évident que les habitants de Caboul, qui parlaient la même langue que ceux de la vallée de l'Indus, s'ils le leur avaient emprunté, ne l'auraient pas appauvri volontairement.

Nous restons donc en présence de trois théories : celle qui fait venir l'alphabet indien directement du phénicien, et qui paraît devoir être abandonnée; une autre qui le rat-

[1] Senart, t. I, p. 33-39.

tache aux alphabets sémitiques du Sud; enfin, une troisième, peut-être la plus probable, qui le rattache, au moins en partie, aux alphabets sémitiques du Nord, et y voit un dérivé de l'écriture araméenne, par l'intermédiaire de l'alphabet indo-bactrien. De toute façon, deux points semblent bien acquis : l'origine sémitique des deux alphabets usités dans l'Inde antique, et la grande part qu'a eue le génie hindou dans l'adaptation de ces deux alphabets aux langues de l'Inde et dans leur constitution définitive.

L'introduction de l'alphabet dans l'Inde ne doit guère dater que du IVe ou du Ve siècle avant notre ère; auparavant, l'Inde ne connaissait sans doute pas l'écriture; rien du moins dans les Védas ne permet de le supposer. Il y a peu d'apparence que l'usage courant de l'écriture dans l'Inde soit de beaucoup antérieur au temps d'Açoka. Les Brahmanes, ainsi que M. Senart en fait la remarque, étaient peu disposés à se dessaisir de leur monopole. Les bouddhistes, au contraire, ont dû être pressés de se servir de l'écriture pour répandre leur doctrine. Ainsi s'explique la grande extension qu'a prise l'alphabet dès le jour de son apparition dans l'Inde.

Des deux alphabets rivaux que les inscriptions d'Açoka nous ont conservés, le premier, celui du Nord-Ouest, n'a pas eu longue fortune; il s'est éteint avec le mouvement qui lui avait donné naissance. L'autre, au contraire, a été appliqué au prâcrit et au pali, puis au sanscrit, et il est ainsi devenu l'écriture de toute la littérature sacrée de l'Inde.

Nous ne pouvons suivre toute la série des transformations que l'alphabet indien a parcourues depuis le temps d'Açoka jusqu'à l'écriture moderne du sanscrit classique, à laquelle on donne le nom de dévanâgari; il faut nous borner

à en marquer par quelques exemples les principales étapes. Elles sont toutes représentées par des monuments certains et parfaitement connus, d'où ont été tirés les alphabets que nous avons réunis dans le tableau inséré à la suite de la page 242[1]. On y trouvera :

1° L'alphabet indo-bactrien d'Açoka;

2° L'alphabet des monnaies de Bactriane, qui en dérive directement;

3° L'alphabet indien (maurya ou magadha) d'Açoka;

4° Le caractère des inscriptions trouvées dans des temples souterrains, ou *caves bouddhiques*, de la côte occidentale de l'Inde, qui peuvent dater du Ier siècle de notre ère;

5° L'alphabet d'une autre inscription, gravée, à la suite des édits d'Açoka, sur la colonne monolithe d'Allahabad, et qui provient d'un des rois de la grande dynastie des Goupta, dont les années se comptent à partir de l'an 319 de notre ère[2];

6° Le *Koutila*, qui doit son nom à une inscription de l'an 992 de notre ère, et qui nous fournit un type, bien daté, de la forme de l'écriture d'où est sorti le dévanâgari.

Dans la seconde partie du tableau nous avons donné, à la suite du dévanâgari, les principaux alphabets du Nord et du Sud qui sont nés de l'ancienne écriture indienne[3].

[1] L'alphabet *koutila*, ainsi que celui des *caves bouddhiques* et l'ancien alphabet pali dont se servaient les Siamois pour leurs livres sacrés (*pali, carré*), sont empruntés à l'ouvrage de M. Taylor : *The Alphabet*, vol. II, p. 336-341. L'alphabet des monnaies bactriennes a été dressé à notre intention par M. Drouin, qui a bien voulu revoir aussi le reste du tableau.

[2] Il faut en rapprocher l'inscription de Rudradâman, à Girnar, qui date de la seconde moitié du IIe siècle. (Senart, t. I, p. 33. Cf. Prinsep, *Essays*, II, p. 52.)

[3] Voir plus loin, p. 239, 240.

Arrivé à son plein développement, le dévanâgari se compose de quatorze voyelles et diphtongues et de trente-quatre consonnes portant l'*a* bref en elles. En voici le tableau :

VOYELLES.

Brèves	अ ă	इ ĭ	उ oŭ	ऋ rĭ	ऌ lrĭ
Longues	आ ā	ई ī	ऊ oū	ॠ rī	ॡ lrī

DIPHTONGUES.

ए è	ओ ô	ऐ aï	औ au

CONSONNES.

Gutturales	क ka	ख kha	ग ga	घ gha	ङ nga
Palatales	च tcha	छ tchha	ज dja	झ djha	ञ ña
Cérébrales	ट ṭa	ठ ṭha	ड ḍa	ढ ḍha	ण ṇa
Dentales	त ta	थ tha	द da	ध dha	न na
Labiales	प pa	फ pha	ब ba	भ bha	म ma
Semi-voyelles	य ya	र ra	ल la	व va	
Sifflantes	श ça	ष cha	स sa	ह ha	

A ces lettres il faut encore ajouter deux signes, l'*anousvâra* et le *visarga*. Le premier, qui est exprimé par un point placé au-dessus de la ligne, correspond à une nasalisation du son, le plus souvent à l'*m;* l'autre, le *visarga*, représente une aspiration de nature particulière et est rendu par deux points (:); dans certaines positions, comme devant les labiales, il se modifie légèrement, et les deux points sont remplacés par deux demi-cercles (ᳵ), ou deux zéros (ᳶ), placés à droite de la lettre.

L'alphabet sanscrit ne se présente pas d'une façon aussi simple dans la pratique de l'écriture. Le procédé dont nous avons trouvé le principe dans l'indo-bactrien, et qui consistait à suspendre les lettres les unes aux autres pour exprimer les sons complexes, se développe dans le dévanâgari. Non seulement l'*a* bref ne s'écrit ni au milieu ni à la fin des mots, puisqu'il est inhérent à la consonne, mais les autres voyelles sont remplacées, dans le corps des mots, par des signes qui diffèrent de la forme pleine. L'*ĭ* bref devient ि et précède la consonne dans l'écriture, quoiqu'il la suive dans la prononciation. Les quatre voyelles médiales ा *â*, ी *ī*, ो *ô* et ौ *au* se mettent après la consonne; six autres s'accrochent au bas des consonnes : ु *oŭ*, ू *oū*, ृ *rĭ*, ॄ *rī*, ॢ *lrĭ* et ॣ *lrī;* deux, े *é* et ै *aï*, sont placées au-dessus. Enfin, les consonnes se soudent de façon à former des groupes dont le nombre s'élève à plus de 800.

On voit ainsi le sanscrit, par un phénomène étrange, arriver à un système qui rappelle l'écriture cunéiforme assyrienne; seulement, il existe entre les deux écritures une différence essentielle : en sanscrit, il n'y a ni homophones ni polyphones, parce que l'écriture indienne est partie non de l'idéographisme, mais du phonétisme. Chaque caractère

correspond, non pas à un ancien idéogramme, susceptible souvent de plusieurs lectures, mais à un ensemble de sons, dont chacun est représenté dans ce groupe complexe. L'écriture indienne est le résultat d'une analyse savante des différentes combinaisons des sons du langage. Mais, même dans son parfait développement, elle trahit son origine sémitique; au fond, c'était une écriture syllabique, chaque lettre supposant un *a* bref; il en est résulté que, lorsqu'une consonne devait être prononcée sans voyelle, on a été obligé de la souder à la suivante, pour indiquer que les deux consonnes devaient se suivre immédiatement.

Afin qu'on puisse mieux se faire une idée du chemin parcouru par l'écriture indienne, nous transcrivons ici le premier édit de Girnar en caractères dévanâgaris :

PREMIER ÉDIT DE GIRNAR.

इयं धंमलिपी देवानंप्रियेन प्रियदशिना राञा लेखापिता इध न किंचि
जीवं आरभित्पा प्रजुहितव्यं न च समाज कटव्यो बहुकं हि दोसं समाजम्हि
पसति देवानंप्रियो प्रियदशि राजा अस्ति पि तु एकचा समाजा साधुमता
देवानंप्रियस प्रियदशिनो राञो पुरा महानसम्हि देवानंप्रियस प्रियदशिनो
राञो अनुदिवसं बहूनि प्राणसतसहस्रानि आरभिसु सूपाथाय से अज यदा
अयं धंमलिपि लिखिता ती एव प्राण आरभरे सूपाथाय द्वे मोरा एको मगो
सो पि मगो न धुवो एते पि ती प्राणा पछा न आरभिसंरे

Grâce à sa perfection et grâce aussi à la propagande bouddhiste, l'alphabet sanscrit s'est répandu dans une partie de l'Asie centrale et dans toute l'Asie méridionale, et il a donné naissance à tous les alphabets modernes de l'Inde, ainsi qu'aux alphabets des pays soumis à l'influence de la

civilisation hindoue, depuis le singhalais jusqu'au tamoul et au thibétain.

Il est très difficile, dans l'état actuel de la paléographie indienne, de donner une classification définitive de tous ces alphabets. On peut toutefois, pour y mettre un peu d'ordre, les partager en deux grandes familles. La première est formée par les dérivés du dévanâgari, qui est resté l'écriture des dialectes indo-européens parlés dans le nord de l'Inde, du bengali, du maharatte, du gouzarati et, partiellement, de l'hindoustani. L'alphabet indien a même franchi l'Himalaya et s'est implanté de bonne heure au Thibet. Enfin, au XIIIe siècle de notre ère, le chef de la dynastie mongole, Khoubilaï-Khan, l'introduisit en Chine. Le nouvel alphabet, emprunté au thibétain, s'est appelé, du nom de son auteur, alphabet Pa'-sse-pa.

L'autre branche comprend les alphabets usités dans la partie méridionale de l'Hindoustan et dans l'île de Ceylan, c'est-à-dire, principalement dans les contrées où l'usage du pali a été introduit par le bouddhisme; de là, elle s'est étendue sur l'île de Java, le Cambodge, la Birmanie, le royaume de Siam. Deux de ses ramifications ont donné naissance, d'une part, aux écritures alphabétiques des populations dravidiennes, de l'autre, aux différents alphabets de la Malaisie[1]. La plupart des alphabets de ce groupe ont pris avec le temps un aspect très différent de celui des alphabets du Nord. L'habitude d'écrire sur des feuilles de palmier a donné des contours de plus en plus arrondis aux lettres, qui finissent, dans certains alphabets, par ne plus former que des croissants, des demi-cercles, des *omégas* plus ou moins enjolivés.

[1] A. C. Burnell, *Elements of South-Indian Palæography,* 2e édition, London, 1878, in-4°.

A côté de ces alphabets cursifs, il existe en Birmanie et au Cambodge des alphabets hiératiques, spécialement réservés pour les livres sacrés et pour les inscriptions historiques. Malgré leurs formes archaïques, ces alphabets, de même que l'écriture lapidaire appelée *kiousa,* sont en somme très voisins des autres et se rattachent paléographiquement aux mêmes origines. Les découvertes les plus récentes ont en effet démontré que toutes ces différences sont relativement modernes et que, jusqu'au v[e] ou au vi[e] siècle, l'écriture indienne était partout sensiblement la même.

Les inscriptions du Cambodge, en particulier, ont considérablement modifié les classifications reçues. Ces inscriptions monumentales, qui s'échelonnent sur une longue série de siècles, représentent l'écriture du vieil empire khmêr. Signalées dès 1874 par Francis Garnier, elles ont été relevées par le commandant Aymonier, qui n'en a pas estampé moins de cent soixante sur les bords du Mékong, à Phnom-Penh et à Ang-Kor. M. Kern a été le premier à en déchiffrer quelques fragments d'après les copies, encore bien incomplètes, publiées par M. le D[r] Harmant dans la *Revue de l'Extrême Orient.* Elles ont été reprises depuis, à l'aide des estampages de M. Aymonier, par MM. Barth, Bergaigne et Senart, qui ont entrepris de les publier[1] pour le compte de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Outre qu'elles offrent un intérêt paléographique, ces inscriptions, qui se rattachent au courant littéraire sanscrit, sont importantes pour l'histoire religieuse de l'Inde, la seule que l'Inde connaisse, à vrai dire. Elles ont prouvé que les cultes brahmaniques étaient établis dans la péninsule indo-

[1] *Inscriptions sanscrites du Cambodge* (*Notices et Extraits des manuscrits,* t. XXVII, 1[re] partie, avec atlas grand in-folio. Paris, 1885).

[illegible]

IMPRIMERIE NATIONALE

chinoise antérieurement au bouddhisme, infirmant ainsi l'opinion accréditée que l'Inde ne s'est répandue au dehors que par le bouddhisme. Les missions brahmaniques, toutefois, qui étaient, suivant l'expression de Bergaigne, « sinon bottées, du moins armées de pied en cap », avaient un caractère bien différent de cette prédication de la charité universelle dont les bouddhistes ont été les apôtres[1].

Trois siècles et demi plus tard, le bouddhisme s'est implanté à son tour dans ces contrées, et il s'y est rapidement propagé. Le pali étant la langue sacrée du bouddhisme, les alphabets du sud de l'Inde, qui était le foyer principal de la nouvelle religion, ont pénétré dans toutes les contrées où s'est fait sentir l'influence bouddhiste; ils sont ainsi devenus prédominants dans les pays situés à l'est de l'Hindoustan et jusqu'aux portes de la Chine.

Il s'est passé pour les alphabets de la branche palie, ainsi que le dit très bien M. Taylor[2], un phénomène analogue à celui dont l'alphabet arabe nous offre l'exemple. Seulement, tandis que le mahométisme, qui s'est répandu par les armes, n'a laissé subsister aucune autre écriture à côté de l'arabe, le bouddhisme n'a jamais eu recours qu'à la propagande de ses missionnaires; aussi trouve-t-on, dans les divers pays où il s'est implanté, les alphabets du sud de l'Inde employés concurremment avec d'autres écritures, les unes indigènes, les autres dérivées du chinois.

[1] L'inscription de la page précédente a été publiée par Bergaigne (*Journal asiatique*, février-mars, 1882, p. 217); nous la donnons ici directement d'après l'estampage dont nous devons l'obligeante communication à M. Barth.
[2] *The Alphabet*, t. II, p. 344.

TABLEAU

DES

ALPHABETS DE L'INDE.

TABLEAU DES AL

	VOYELLES.					GUTTURALES.					PALATALES.					
	a	*i*	*u*	*e*	*â*	*k*	*kh*	*g*	*gh*	*ṅ*	*ch*	*chh*	*j*	*jh*	*ñ*	*ṭ*
Indo-bactrien	𐨀	𐨀𐨁	𐨀𐨂	𐨀𐨅	″	𐨐	𐨑	𐨒	𐨓	″	𐨕	𐨖	𐨗	″	𐨙	𐨚
Monnaies bactriennes	𐨀	𐨀𐨁	𐨀𐨂	𐨀𐨅	″	𐨐	″	𐨒	𐨓	″	𐨕	𐨖	𐨗	𐨘	″	𐨚
Indien	𑀅	𑀇	𑀉	𑀏	𑀆	𑀓	𑀔	𑀕	𑀖	𑀗	𑀘	𑀙	𑀚	″	𑀜	𑀝
Temples bouddhiques	𑀅	𑀇	𑀉	𑀏	𑀆	𑀓	𑀔	𑀕	𑀖	″	𑀘	𑀙	𑀚	𑀛	𑀜	𑀝
Dynastie Goupta	𑀅	𑀇	𑀉	𑀏	𑀆	𑀓	𑀔	𑀕	𑀖	𑀗	𑀘	𑀙	𑀚	″	𑀜	𑀝
Thibétain	ཨ	ཨི	ཨུ	ཨེ	″	ཀ	ཁ	ག	″	ང	ཅ	ཆ	ཇ	″	ཉ	″
Pa'-sse-pa	ꡝ	ꡞ	ꡟ	ꡠ	″	ꡀ	ꡁ	ꡂ	″	ꡃ	ꡄ	ꡅ	ꡆ	″	ꡇ	″
Koutila	𑖀	𑖂	𑖄	𑖊	𑖁	𑖎	𑖏	𑖐	𑖑	𑖒	𑖓	𑖔	𑖕	″	″	𑖘
Dévanâgari	अ	इ	उ	ए	आ	क	ख	ग	घ	ङ	च	छ	ज	झ	ञ	ट
Bengali	অ	ই	উ	এ	আ	ক	খ	গ	ঘ	ঙ	চ	ছ	জ	ঝ	ঞ	ট
Gouzarati	અ	ઇ	ઉ	એ	આ	ક	ખ	ગ	ઘ	″	ચ	છ	જ	ઝ	″	ટ
Kiousa	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Pali carré	အ	ဣ	ဥ	ဧ	အာ	က	ခ	ဂ	ဃ	င	စ	ဆ	ဇ	″	ဉ	ဋ
Siamois	อ	อิ	อุ	เอ	อา	ก	ข	ค	ฆ	ง	″	″	ช	ฌ	ญ	″
Birman	အ	ဣ	ဥ	ဧ	အာ	က	ခ	ဂ	ဃ	င	စ	ဆ	ဇ	ဈ	ဉ	ဋ
Singhalais	අ	ඉ	උ	එ	ආ	ක	ඛ	ග	ඝ	ඞ	ච	ඡ	ජ	ඣ	″	ට
Telougou (Canara)	అ	ఇ	ఉ	ఎ	ఆ	క	ఖ	గ	ఘ	″	చ	ఛ	జ	ఝ	ఞ	ట

…RALES.			DENTALES.					LABIALES.					SIFFLANTES.				SEMI-VOYELLES.			
ḍ	*ḍh*	*ṇ*	*t*	*th*	*d*	*dh*	*n*	*p*	*ph*	*b*	*bh*	*m*	*ś*	*sh*	*s*	*h*	*y*	*r*	*l*	*v*
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
″	″	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	𑀠	𑀡	𑀢	𑀣	𑀤	𑀥	𑀦	𑀧	𑀨	𑀩	𑀪	𑀫	″	″	𑀲	𑀳	𑀬	𑀭	𑀮	𑀯
[illegible]	𑀠	𑀡	𑀢	𑀣	𑀤	𑀥	𑀦	𑀧	″	𑀩	𑀪	𑀫	″	″	𑀲	𑀳	𑀬	𑀭	𑀮	𑀯
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	″	″	[illegible]	[illegible]	[illegible]	″	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	″	[illegible]	[illegible]	″	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	″	″	[illegible]	[illegible]	[illegible]	″	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	″	[illegible]	″	″	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	ढ	ण	त	थ	द	ध	न	प	फ	ब	भ	म	श	ष	स	ह	य	र	ल	व
[illegible]	ঢ	ণ	ত	থ	দ	ধ	ন	প	ফ	ব	ভ	ম	শ	ষ	স	হ	য	র	ল	ব
[illegible]	ઢ	ણ	ત	થ	દ	ધ	ન	પ	ફ	બ	ભ	મ	શ	″	સ	હ	ય	ર	લ	વ
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	″	″	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	″	″	ต	ถ	ท	ธ	ณ	ป	ผ	บ	ภ	ม	″	″	ษ	ห	ย	ร	ล	ฟ
[illegible]	ဎ	ဏ	တ	ထ	ဒ	ဓ	န	ပ	ဖ	ဗ	ဘ	မ	″	″	သ	ဟ	ယ	ရ	လ	ဝ
[illegible]	ಢ	ಣ	ತ	ಥ	ದ	ಧ	ನ	ಪ	ಫ	ಬ	ಭ	ಮ	ಶ	ಷ	ಸ	ಹ	ಯ	ರ	ಲ	ವ
[illegible]	ఢ	ణ	త	థ	ద	ధ	న	ప	ఫ	బ	భ	మ	″	శ	స	హ	య	ర	ల	వ

ÉCRITURE CORÉENNE.

Peut-être l'alphabet araméen s'est-il avancé encore plus loin, et peut-être faut-il mettre au nombre de ses dérivés une écriture alphabétique qui se trouve perdue à l'est de la Chine, dans l'île de Corée. L'écriture coréenne présente un phénomène étrange. Tout à côté de la Chine, qui possède le système d'écriture le plus arrêté que l'antiquité nous ait transmis, mélange savant de caractères idéographiques et de valeurs syllabiques, la Corée nous offre un véritable alphabet, distinguant nettement les voyelles des consonnes, ayant même des signes spéciaux pour la transcription des mots étrangers[1]. Cette écriture se trace de haut en bas, par colonnes verticales, sans ligatures entre les lettres.

Comment l'idée de l'alphabet a-t-elle pu germer dans le cerveau des Coréens, au contact de la Chine? Cette génération spontanée d'un alphabet, sans aucune préparation, dans un milieu réfractaire où rien ne semblait l'annoncer, déroute toutes nos idées. D'après M. de Rosny, dont les conclusions ont été adoptées par Fr. Lenormant et Taylor, nous aurions là encore non pas une création, mais un emprunt, et l'alphabet coréen serait un dérivé de l'ancienne écriture indienne, importée aux environs de l'ère chrétienne par des missionnaires bouddhistes.

L'alphabet coréen présente en effet avec l'ancien alphabet pali lapidaire, dit *kiousa,* un certain air de parenté. Seulement, peut-on admettre qu'il y ait eu, dès le commencement de l'ère chrétienne, des missionnaires bouddhistes en Chine? C'est une thèse grosse de conséquences et qu'on

[1] Voir Faulmann, *Das Buch der Schrift* (Vienne, 1878, p. 64), auquel est emprunté notre tableau.

ne saurait accepter sans preuves bien solides. De Corée, l'alphabet aurait été introduit avec quelques modifications au Japon, et c'est de lui que serait sortie cette écriture indigène qui y a été usitée jusqu'au moment où les Japonais ont à leur tour adopté, en la simplifiant, l'écriture chinoise.

ALPHABET CORÉEN.

SIGNES		VALEUR.	SIGNES		VALEUR.	SIGNES		VALEUR.
ANCIENS.	MODERNES.		ANCIENS.	MODERNES.		ANCIENS.	MODERNES.	
ㅏ	ㅏ	a	ㄱ	ㄱ	k	ㅋ	ㅋ	kh
ㅑ	ㅑ	ia	ㄴ	ㄴ	n	ㅌ	ㅌ	th
ㅓ	ㅓ	ō, ö	ㄷ	ㄷ	t	ㅍ	ㅍ	ph
ㅕ	ㅕ	iō, ie	ㄹ	ㄹ	l	ㅈ	ㅈ	dz
ㅗ	ㅗ	o	ㅁ	ㅁ	m	ㅊ	ㅊ	ts
ㅛ	ㅛ	io	ㅂ	ㅂ	p	ㅎ	ㅎ	h
ㅜ	ㅜ	ū	ㅅ	ㅅ	s	ㅎ	ㅎ	h
ㅠ	ㅠ	iū	ㅣ	ㅣ	y i	ㆆ	ㆆ	n
ㅡ	ㅡ	u	ㅇ ㅿ	ㅇ ㅿ	h	ㆁ	ㅿ	ṅ

CHAPITRE VIII.

LES DÉRIVÉS IRANIENS DE L'ALPHABET ARAMÉEN.

ALPHABETS ZEND ET PEHLVI.

Le mouvement qui portait l'alphabet phénicien vers le centre de l'Asie ne s'est pas arrêté là. L'invasion a recommencé à plusieurs reprises, et vers le commencement de notre ère, avant peut-être, une nouvelle poussée de l'alphabet araméen a donné naissance à l'*alphabet zend*, avec lequel sont écrits les livres sacrés de l'Iran connus sous le nom de Zend-Avesta, et au *pehlvi*. Au fond, les alphabets zend et pehlvi sont des variétés d'un même type, et ils se rattachent directement à l'alphabet araméen de l'époque perse, dont ils ne sont que la continuation. L'étude des monnaies en fournit la preuve [1]. L'alphabet indo-bactrien nous a fait voir l'alphabet phénicien aux prises avec les langues aryennes; les alphabets zend et pehlvi nous le montrent appliqué aux langues iraniennes.

Le déchiffrement du Zend-Avesta, qui est l'œuvre par excellence d'Eugène Burnouf, peut être considéré à juste titre comme un des chefs-d'œuvre de la méthode philologique moderne. En 1762, Anquetil-Duperron avait rapporté de l'Inde le texte original du Zend-Avesta; mais ces précieux manuscrits, déposés à la Bibliothèque nationale, restaient lettre close, faute d'un traducteur. Un Danois, Rask, entreprit le premier d'en éclaircir le mystère, et il venait de trouver

[1] E. Drouin, *Observations sur les monnaies à légendes en pehlvi et en pehlvi-arabe* (Extrait de la *Revue archéologique*), Paris, Leroux, 1886.

la clef de l'alphabet zend, lorsqu'il fut enlevé par la mort, en 1831. Eugène Burnouf, qui s'était déjà rendu célèbre par son *Essai sur le pali* (1826), s'attela au déchiffrement de ces textes; grâce à sa connaissance du sanscrit et de la grammaire comparée, il parvint, par un miracle de travail, de méthode rigoureuse et de pénétration, à traduire le Zend-Avesta, à en fixer la grammaire et l'interprétation dans ses moindres détails, et à analyser les différents éléments dont se composait la langue de l'Iran. Son *Commentaire sur le Yaçna* (1833-1834) restera comme un modèle de la méthode comparative appliquée au déchiffrement des langues perdues.

A partir de ce moment, le zend est entré, comme le sanscrit, dans le cercle des langues connues. Il a été l'objet des travaux de savants, parmi lesquels il faut placer au premier rang Lepsius [1] et Spiegel [2]; enfin, il a pris place officiellement, avec M. James Darmesteter [3], dans l'enseignement du Collège de France.

L'alphabet zend n'a été définitivement fixé qu'au ve ou au vi^e siècle de notre ère; encore n'en possédons-nous pas de monuments remontant à cette époque. Nos plus anciens manuscrits ne sont pas antérieurs au xe ou au xiie siècle. Qu'était-il auparavant? Nous ne pouvons nous en faire une idée que par comparaison. Dans les manuscrits de l'Avesta, l'alphabet zend se compose de trente consonnes et de treize voyelles. Au point de vue phonétique, il se rapproche donc

(1) *Das ursprüngliche Zendalphabet*, 1863, in-4°.

(2) *Eranische Alterthumskunde*, t. I-III, Leipzig, 1871-1878.

(3) Voir en particulier *The Zend-Avesta, translated by James Darmesteter*, t. I, Oxford, 1880; t. II, *ibid.*, 1883 (forme les tomes IV et XIII des *Sacred Books of the East*). — *Études iraniennes*, t. I et II, Paris, 1883, in-8°.

beaucoup de l'alphabet sanscrit; mais, par la forme des lettres et le sens de l'écriture, qui va de droite à gauche, il se rattache aux alphabets sémitiques.

ALPHABET ZEND.

FIGURES.	VALEUR.	FIGURES.	VALEUR.
𐬀	a	𐬄	ñ
𐬁	â	𐬙	t
𐬌	i	𐬝 𐬝	ṭ
𐬍	î	𐬚	th
𐬎	u	𐬛	d
𐬏	û	𐬜	dh
𐬈	e	𐬥	n
𐬉	è	𐬞	p
𐬆	ê	𐬟	f
𐬊	o	𐬠	b
𐬋	ô	𐬨	m
𐬂	âo	𐬫 𐬫	y *init.*
𐬄	ã	𐬌𐬌	y *méd.*
𐬐	k	𐬭 𐬭	r
𐬑	kh	𐬬	v
𐬓	q	𐬡	w
𐬔 𐬕	g	𐬯	ç
𐬖	gh	𐬱	ch
𐬢	ng	𐬳	s
𐬗	tch	𐬵	h
𐬘	dj	𐬵	ah
𐬲	j	𐬩	mh
𐬰	z		

Nous pouvons beaucoup mieux suivre la filiation des alphabets iraniens dans l'ancien *alphabet pehlvi*, dont l'alphabet

pehlvi des manuscrits, usité de nos jours encore chez les *Parsis*, est un dérivé.

La langue pehlvie peut être considérée comme le second stade de la langue perse; elle tient le milieu entre le vieux perse des Achéménides et le persan moderne. Quoiqu'elle soit mélangée de nombreux éléments araméens, dont l'introduction date de la période arsacide, elle est restée au fond une langue iranienne. Le mot *Pehlvi* lui-même (*pahlava=parthava*) n'est qu'une altération de l'ancien nom des Parthes. Le pehlvi se rattache au mouvement de publication des livres sacrés de la Perse qui a marqué la fin de la période sassanide. Il nous est surtout connu par la traduction du Zend-Avesta et par plusieurs autres ouvrages religieux, dont le principal est le Boundehesh ou «la création».

L'alphabet pehlvi a donc été fixé, comme écriture de manuscrits, à peu près à la même époque que le zend; mais il en existe une forme beaucoup plus ancienne, qui nous a été livrée soit par des inscriptions, soit par les monnaies des princes de la dynastie sassanide, qui a succédé aux Arsacides et a régné sur la Perse depuis l'an 226 jusqu'à l'an 652, c'est-à-dire jusqu'à l'occupation arabe. C'est donc l'écriture des Perses avant Mahomet. Le pehlvi paraît avoir eu son point de formation sous les Arsacides, dans les provinces occidentales de la Perse, par conséquent dans la partie de l'empire perse qui était le plus directement en contact avec le monde araméen; mais il s'est étendu à toutes les populations iraniennes, et il a joué un rôle analogue à celui de l'araméen à l'époque assyrienne.

Cet ancien alphabet nous a été révélé par Silvestre de Sacy, qui l'a extrait des monnaies sassanides; mais son histoire a reçu d'importantes contributions de MM. Olshausen,

de Longpérier, Ed. Thomas, Mordtmann, Darmesteter, enfin de M. Drouin[1], qui a bien voulu dresser pour nous le tableau de ses formes successives.

ALPHABETS PEHLVIS.

VALEUR.	MONNAIES IRANIENNES de l'époque arsacide de — 100 à + 226 de J.-C.	INSCRIPTIONS SASSANIDES.		MONNAIES et INTAILLES SASSANIDES.	PEHLVI des MANUSCRITS.
		CHALDÉO-PEHLVI.	PEHLVI-SASSAN.		
a	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
b	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
g	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
d	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
h (?)		[illegible]	[illegible]		
u	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
z	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
h, ḥ	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
t	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
i	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
k	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
l	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
m	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]

[1] *La numismatique araméenne sous les Arsacides* (*Journal asiat.*, avril-juin 1889, p. 376-409).

VALEUR.	MONNAIES IRANIENNES de l'époque arsacide de — 160 à + 226 de J.-C.	INSCRIPTIONS SASSANIDES.		MONNAIES et INTAILLES SASSANIDES.	PEHLVI des MANUSCRITS.
		CHALDÉO PEHLVI.	PEHLVI-SASSAN.		
n	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
p, f	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
r	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
s		[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
sh	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
tch			[illegible]	[illegible]	[illegible]

L'écriture que nous font connaître les manuscrits pehlvis est une de ces écritures abâtardies dans lesquelles les lettres ont perdu toute individualité. Au contraire, si l'on se reporte aux inscriptions et aux monnaies sassanides, on y trouve un alphabet dont les caractères, quoique déjà fort altérés, ont encore leur physionomie propre et permettent de saisir la filiation qui relie le pehlvi à l'alphabet araméen. Cette parenté est encore plus marquée sur les monuments en langue chaldéenne, mais en caractères pehlvis, dont le plus important est l'inscription bilingue de Hâdjî-âbâd. On a donné à ces caractères, employés spécialement pour écrire le chaldéen, le nom de *Chaldéo-pehlvi.*

Par l'inscription de Hâdjî-âbâd, le pehlvi se rattache directement à l'alphabet des monnaies frappées jusqu'au IIe siècle de notre ère dans diverses provinces de l'Iran, et notamment des monnaies persépolitaines, qui sont araméennes,

pour la langue comme pour le caractère. L'intervalle, de plusieurs siècles peut-être, qui sépare les plus anciennes de ces monnaies des inscriptions araméennes de l'époque achéménide[1], explique les grandes différences paléographiques de ces deux catégories de monuments; d'ailleurs, plus on se rapproche de l'Occident, plus la parenté de l'alphabet arsacide avec l'ancienne écriture araméenne devient sensible.

Fr. Lenormant avait cru pouvoir expliquer le pehlvi par le palmyrénien, qui présente avec lui de grandes analogies. Il est probable que l'origine des alphabets iraniens remonte plus haut et qu'ils se rattachent directement à l'ancien alphabet araméen des Achéménides. Il ne faudrait pas d'autre part s'exagérer la distance qui séparait le palmyrénien du pehlvi. Le palmyrénien était, comme nous le verrons tout à l'heure, un dérivé de l'alphabet araméen, à peu près contemporain des plus anciennes monnaies pehlvies. Une pente insensible conduit de l'alphabet araméen de l'époque perse jusqu'à ses différents dérivés; mais, à mesure qu'on avance, les versants se séparent et les différences s'accentuent.

L'usage du pehlvi s'est perpétué chez les Parsis adorateurs du feu, que l'on appelle en Orient du nom injurieux de Guèbres. Ils s'en servent encore aujourd'hui pour leurs livres sacrés. Mais l'ancien alphabet de la Perse devait être détrôné par une autre branche des alphabets sémitiques, l'arabe, qui a évincé, partout où il a passé, toutes les autres écritures, de même que l'alphabet araméen avait supplanté l'écriture cunéiforme et tous ses dérivés. C'est cette dernière phase de l'histoire de l'écriture qu'il nous reste à étudier.

[1] Voir plus haut, p. 213-220.

CHAPITRE IX.

LES DÉRIVÉS SEMITIQUES DE L'ALPHABET ARAMÉEN.

A partir de la fin de la période perse, l'histoire de l'alphabet phénicien chez les peuples asiatiques se confond avec celle de l'araméen. L'écriture araméenne, devenue l'écriture populaire et courante, est adoptée par tous les peuples sémitiques, et ses différentes variétés correspondent aux étapes successives de son acheminement vers le type cursif qui a triomphé définitivement avec l'écriture arabe.

HÉBREU CARRÉ.

Au milieu de ces écritures de plus en plus cursives, l'hébreu carré et le palmyrénien, qui sont frères, marquent un point d'arrêt. Nous avons vu que l'hébreu carré, usité chez les Juifs à l'époque chrétienne et qui est encore employé de nos jours, n'était pas né de l'ancienne écriture hébraïque; c'est un dérivé de l'écriture araméenne, qui s'est peu à peu substituée à l'écriture juive à partir du ve ou du vi^e^ siècle avant notre ère, c'est-à-dire à partir des évènements qui ont mis le peuple juif en contact direct et constant avec la civilisation araméenne. M. de Vogüé en a fourni la démonstration[1]. Pour comprendre l'hébreu carré, il faut se reporter à l'écriture araméenne, telle qu'on la trouve sur les papyrus araméens d'Égypte.

[1] Voir plus haut, p. 196.

Nous donnons comme spécimen de l'écriture des papyrus le début de lettre qui a fourni la clef de toute cette catégorie de textes[1] :

אל מראי מתרוהשת עבדך פחים ע...

חיא חדה ושרירא מראי יהוא י...

A Monseigneur Mithrawahicht, ton serviteur Pakhîm...
vivant, joyeux et fort. Monseigneur, qu'il soit...

Il suffit de jeter les yeux sur la transcription hébraïque qui l'accompagne pour se convaincre de la parenté des deux écritures. Le tour même de la lettre est, ainsi que l'a montré M. Clermont-Ganneau, celui de la requête adressée au roi Artaxerxès par les autorités du pays de Samarie pour arrêter la reconstruction du temple[2]. Les deux documents sont de la même époque, c'est-à-dire environ de l'an 450 avant Jésus-Christ.

C'est donc avec ces caractères-là, à peu de chose près, qu'a été écrite la loi au temps d'Esdras; c'est ainsi qu'écrivaient déjà sans doute les prophètes contemporains de la captivité. Pour se représenter l'aspect du texte à cette époque et comprendre l'origine des plus anciennes fautes de copistes, il faut se reporter aux papyrus araméens. On

(1) *Corpus inscr. semit.*, 2e partie, n° 144. Cf. p. 218.

(2) Esdras, IV, 11.

en aura quelque idée en voyant les premières lignes du second Isaïe transcrites avec ces caractères. Il convient toutefois de noter que l'écriture manuscrite est en général beaucoup moins distincte et que des caractères typographiques, même fidèlement exécutés, étant empruntés à dessein aux formes les plus correctes, ne peuvent donner qu'une idée imparfaite des confusions auxquelles prête la paléographie des manuscrits.

נחמו נחמו עמי יאמר אלהיכם.
דברו על לב ירושלם וקראו אליה
כי מלאה צבאה כי נרצה עונה
כי לקחה מיד יהוה כפלים
בכל חטאתיה.
קול קרא במדבר פנו דרך יהוה
ישרו בערבה מסלה לאלהינו.
כל גיא ינשא וכל הר וגבעה ישפלו
והיה העקב למישור והרכסים לבקעה.
ונגלה כבוד יהוה וראו כל בשר יחדו
כי פי יהוה דבר.[1]

De l'écriture araméenne cursive à l'hébreu carré le saut n'est pas considérable. Que l'on substitue à l'alphabet typo-

[1] Isaïe, XL, 1-5.

graphique de nos Bibles, auquel nous sommes habitués, ou bien aux formes lapidaires des inscriptions juives, les lettres empâtées de l'écriture manuscrite, on sera frappé de la ressemblance des deux alphabets.

Le passage de l'un à l'autre ne s'est pourtant pas fait tout d'un coup ni de la même façon pour toutes les lettres. Dans la genèse de l'hébreu carré, il faut aussi tenir compte de l'écriture monumentale, où les formes anciennes gardent beaucoup plus longtemps leur pureté primitive.

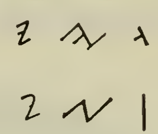
Le nom de Tobie, טוביה, retrouvé par MM. Waddington



et de Vogüé sur les soubassements de la citadelle d'Araq-el-Emir, nous fait assister à cette transformation[1].

[1] Nous reproduisons ici le croquis du monument et de l'inscription d'après M. de Vogüé (*Temple de Jérusalem*, p. 80 et pl. XXI). Cf. *Mélanges d'archéologie orientale*, p. 163; Blau, *Zeitschr. der d. morgenl. Gesellschaft*, t. XIX, p. 640.

Le *hé* ת, le *beth* ב et le *iod* י ont encore une forme nettement araméenne; le *iod* surtout est remarquable. Le *iod* et le *zaïn* sont deux des lettres qui servent le mieux à marquer les étapes de l'histoire de l'alphabet araméen. Très grands dans l'origine, ils subissent des altérations parallèles qui les amènent à n'être plus qu'un trait insignifiant, avec cette différence que le *iod* présente toujours une barre de plus que le *zaïn* :



Cette dernière forme du *iod* et du *zaïn* est caractéristique des monuments araméens de la fin de l'époque perse et de l'époque alexandrine; c'est elle que nous rencontrons sur les papyrus. Or, dans l'inscription d'Araq-el-Emir, le *iod* n'a pas la forme qu'il revêt sur les papyrus araméens, mais sa forme archaïque. Cette circonstance pourrait porter à croire, avec M. de Saulcy, que le Tobie dont l'inscription nous a conservé le nom serait Tobiah l'Ammonite, l'adversaire de Néhémie, qui a dû mourir vers l'an 450. M. de Vogüé préfère voir dans ce nom celui du grand-père de ce Hyrcan qui construisit le château fort d'Araq-el-Emir et s'y défendit jusqu'en 176 avant J.-C. Les grottes, en effet, appartiennent au même ensemble de constructions que le château. Quoi qu'il en soit, il est certain que le *iod* de l'hébreu carré s'explique par le *iod* d'Araq-el-Emir beaucoup mieux que par celui des papyrus araméens.

Nous trouvons l'hébreu carré entièrement formé dans les inscriptions de Jérusalem et des environs qui viennent se

grouper aux environs de l'ère chrétienne. L'une des plus anciennes, l'inscription du «tombeau de saint Jacques», que nous reproduisons d'après la copie de M. de Vogüé, est gravée au-dessus de l'entrée d'un des grands sépulcres qui dominent la vallée de Josaphat à Jérusalem[1] :

זה קבר וה···שדלאלעזר חניה יועזר יהודה שמעון יוחנן
בני י[מח] בן [עזר]··· בן אלעזר בני חניה
·····מבני חזיר

Ceci est le tombeau et le [monument] : 1° d'Éléazar, Onias, Joazar, Juda, Simon, Johanan, fils de Jamah (?), fils d'Azar[iah]; 2° de . . . fils d'Éléazar; 3° [des] fils d'Onias, . . . d'entre les Benê-Hézir.

[1] *Revue archéol.*, t. IX, mars 1864, p. 200 et suiv., et pl. VII. L'inscription est trop fruste pour qu'on puisse en donner une traduction suivie; néanmoins le sens général a été établi, d'une façon que l'on peut considérer comme définitive, par M. de Vogüé. L'inscription a pour but d'indiquer le nom des propriétaires du tombeau et de tous ceux qui ont le droit d'y être enterrés. Pour saisir l'agencement du texte, je crois qu'il faut se reporter aux inscriptions nabatéennes d'El-Hedjr (Medaïn-Salih), qui sont de la même époque et doivent nous représenter des coutumes analogues.

On l'appelle en général l'inscription des «Benê-Hézir», du nom patronymique qui la termine. Je m'étais demandé si on ne pourrait pas lire, à la dernière ligne : בני חניה «les fils d'Onias», au lieu de : בני חזיר «les fils de Hézir», à cause de la grande ressemblance des deux groupes de lettres dans l'ancien hébreu carré :

L'estampage fait par M. de Vogüé porte clairement בני חזיר.

L'écriture hébraïque s'y présente déjà avec tous les caractères qui en seront la marque distinctive. L'alphabet araméen de l'époque perse était caractérisé par la suppression de la tête des lettres, l'effacement des angles et l'arrondissement des queues des lettres, qui se replient en dessous, de façon à rejoindre la lettre suivante. L'hébreu carré est le résultat du développement de cette triple tendance, mais régularisée. La tête des lettres a entièrement disparu, et il ne reste plus que la base du crâne, qui forme au-dessus de la ligne comme une barre continue. Pourtant, le *beth* (ב), le *kaf* (כ), le *daleth* et le *resh* (ר) présentent encore au-dessus de cette ligne une légère encoche, qui n'est que l'amorce de la tête de la lettre. Ce trait est commun à toutes les inscriptions hébraïques; il a persisté jusque dans l'hébreu moderne.

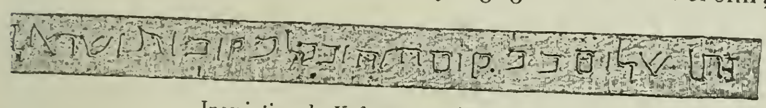
Au contraire, dans le *hé* ה, le *heth* ח et le *tau* ת, ce petit appendice, qui crève la barre supérieure, ira peu à peu en diminuant, jusqu'à ce qu'il disparaisse entièrement, vers le IIIe ou le IVe siècle de notre ère. Ces trois dernières lettres, ainsi que l'a établi M. de Vogüé, sont les caractéristiques de l'hébreu carré primitif.

Le nom d'Onias se rattache aux souvenirs les plus glorieux du peuple juif à l'époque alexandrine. Nous connaissons quatre grands prêtres du nom d'Onias ayant exercé la magistrature suprême à Jérusalem de 320 à 175 avant J.-C.; les noms d'Éléazar et de Simon, qui figurent dans notre inscription, paraissent aussi avoir été héréditaires dans cette famille. Ces raisons militent en faveur de l'opinion de M. de Saulcy, et nous porteraient à voir dans les personnages mentionnés sur cette inscription, sinon le grand prêtre Onias Ier et son frère Éléazar, du moins des membres de la même famille.

La forme des lettres, sans être aussi archaïque que dans l'inscription d'Araq-el-Emir, est assez ancienne. Le premier *iod* de la seconde ligne notamment י a encore quelque chose de la forme archaïque que nous lui voyons dans טוביה; je ne crois pas qu'on en ait fait la remarque.

Enfin, le *iod* a une forme très intéressante qui nous explique la naissance du י de l'hébreu moderne; il garde encore ses dimensions premières et son inclinaison sur la ligne, mais il perd la barre transversale qui le distinguait du *zaïn* ʅ ʅ; bientôt il sera réduit à n'être plus qu'un trait, tantôt plus grand, tantôt plus petit, suivant le caprice des scribes, ce qui faisait dire à saint Jérôme qu'il était impossible de distinguer le *iod* du *vau;* et ce trait lui-même, n'ayant plus rien qui le rattache au haut ni au bas de la ligne, se transformera insensiblement en un simple point.

Dans la belle inscription de la synagogue de Kefr-Bereim,



Inscription de Kefr-Bereim (1re partie).

que M. Renan[1] rapporte au IIIe ou au IVe siècle de notre ère, en se fondant sur des considérations architecturales, l'hébreu carré est définitivement constitué. Le passage de Haggée (II, 9) que cette inscription nous a conservé, ainsi que l'a démontré M. Renan, peut, à défaut de manuscrits, nous représenter une page de la Bible à l'époque de saint Jérôme.

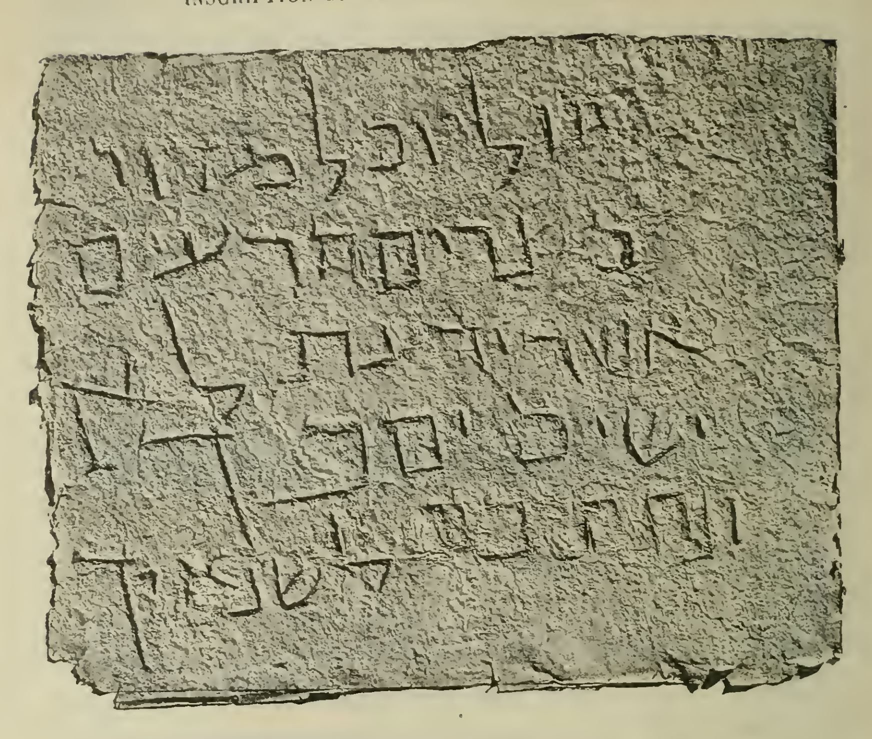
L'inscription de la synagogue d'Alma, également publiée par M. Renan[2], celles de la synagogue de Palmyre, qui datent sans doute de l'époque de Zénobie, nous en fournissent d'autres exemples. Nous publions ici la plus petite de ces dernières, d'après un estampage de M. Ernest Gautier, de Lyon, à qui nous en devons la connaissance[3] :

(1) *Mission de Phénicie*, p. 763-773, et pl. LXX. Nous en donnons ci-dessus la première partie : יהי שלום במקום הזה ובכל מקומות ישראל.

(2) *Journal asiat.*, août-septembre 1876, p. 273-275, planches.

(3) Le passage qu'elle reproduit est pris au *Deut.*, VII, 15. *Mémoires de la Société de linguistique*, t. VII, p. 65-72, Paris, 1889.

INSCRIPTION DE LA SYNAGOGUE DE PALMYRE.



[והסיר אדוני ממך]	et le Seigneur éloignera de toi
[כל]חולי וכל מדוי	toutes les maladies et toutes ces
מצרים הרעים	mauvaises plaies d'Égypte
אשר ידעת לא	que tu connais; il ne
ישימים בך	te les infligera pas,
ונת[נם] בכל שנאיך	mais il en frappera tous tes ennemis.

Les lettres sont emprisonnées entre une double rangée de barres horizontales; elles ont un certain air anguleux et massif qui explique le nom d'hébreu carré que l'on a donné à cette écriture. Quelques-unes vont encore plus loin, et

l'on y remarque une certaine tendance à se refermer par en bas. Le *samech* y arrive du premier coup; le *mem* ne ferme pas entièrement sa boucle, et ce n'est que dans le nabatéen et l'estranghélo qu'il complétera son évolution. Deux lettres font seules exception à la règle générale, la lettre qui a le moins changé et celle qui a le plus changé dans l'histoire de l'écriture chez les peuples sémitiques : le *lamed* et le *iod*. Le *lamed*, étant jeté en quelque sorte en dehors de la ligne, n'a guère été atteint par les modifications des autres lettres. Pour le *iod*, c'est le contraire qui a eu lieu; comme on s'était habitué de bonne heure à le faire très petit, il a fini par perdre conscience de sa forme et n'être plus qu'un point entre deux lignes. Toutes les autres lettres ont passé sous le même niveau.

Si l'on examine le mode de formation de la barre horizontale qui termine la plupart des lettres et qui tend à créer une ligne continue les reliant les unes aux autres par en bas,

כ כ כ נ נ צ ת

on y reconnaîtra le développement d'une tendance que nous avons signalée dans l'araméen. Cette barre inférieure n'est que la prolongation de la queue des lettres; en effet, à la fin des mots, les lettres à queue, le *kaf*, le *nun*, le *phé*, le *çade*, n'ayant plus besoin d'être rattachées à celle qui suit, recouvrent leur indépendance; la tige se redresse et s'allonge au-dessous de la ligne : ך, ן, ף, ץ; c'est ce qu'on appelle les lettres finales. Leur apparition ne date guère, sauf en ce qui concerne le *nun*, que des premiers siècles de notre ère. A la même époque, les autres traces d'archaïsme s'effacent rapidement, et, au VIIe ou au VIIIe siècle, l'hébreu a trouvé sa forme à peu près définitive. A partir

de ce moment, il ne s'est plus guère modifié; c'est l'alphabet dont nous nous servons encore pour nos bibles. Pourtant, dans les textes de cette époque, il n'a pas la régularité mathématique qui le distingue aujourd'hui; la typographie a laissé tomber certains détails qui le rattachaient aux formes antérieures.

L'hébreu carré a continué d'être employé jusqu'à nos jours, mais comme écriture savante, pour les écritures saintes et pour les rouleaux des synagogues. Il ne présente plus ces transformations que l'on remarque dans tous les organismes vivants; les rabbins l'ont laissé tel quel et n'ont fait qu'en renforcer le caractère hiératique. A partir de ce moment, l'hébreu n'appartient plus à l'histoire, il devient une écriture sacrée. Les Juifs du moyen âge devaient pourtant en tirer une écriture cursive, l'*hébreu rabbinique,* qui revêt, suivant les pays, des formes assez différentes; mais cette dernière phase de l'histoire de l'alphabet hébraïque est du ressort de la paléographie juive.

Aucun alphabet ne montre mieux l'influence du génie d'un peuple sur son écriture. Nous avons vu l'alphabet hébraïque, identique, dans l'origine, avec l'alphabet phénicien, s'en séparer peu à peu et prendre des formes anguleuses et volontairement archaïques, tout en ayant une tendance à devenir cursives, jusqu'au moment où la catastrophe du VIe siècle balaya l'ancienne écriture hébraïque. Les Juifs adoptèrent l'alphabet araméen; mais ils lui ont si bien donné l'empreinte de leur caractère que, tandis que l'écriture syriaque devenait de plus en plus ouverte, l'hébreu carré se fermait de plus en plus. Quand on compare une inscription samaritaine à une inscription en hébreu carré, on sent sous la différence profonde de leurs formes un esprit commun,

si bien qu'à première vue on est tenté de les confondre et qu'on y reconnaît deux écritures sœurs.

ÉCRITURE PALMYRÉNIENNE.

Au commencement de notre ère, on voit paraître au centre de la Syrie, à Palmyre, un autre dérivé de l'alphabet araméen, l'*écriture palmyrénienne,* qui présente avec l'hébreu carré une singulière ressemblance.

Pendant deux cents ans, depuis l'an 50 jusqu'à la chute de Zénobie en 273, Palmyre a été le siège d'une civilisation hellénistique très florissante, dont le souvenir reste attaché au nom des Odeinath et de la reine Zénobie, la femme du dernier d'entre eux. C'est de cette époque que datent toutes les constructions dont on admire aujourd'hui les ruines. Toutes ces colonnades sont couvertes, chose inconnue en Phénicie, d'inscriptions monumentales en grec et en palmyrénien. Nulle part les Sémites n'ont autant écrit sur la pierre.

Le premier Européen qui ait signalé les ruines de Palmyre est un négociant anglais d'Alep, William Halifax (1678); mais elles n'ont été réellement connues que depuis Wood et Dawkins, qui firent, en 1751, le relevé architectural de ses édifices et y copièrent treize inscriptions[1]. Les originaux de trois d'entre elles, rapportés au musée d'Oxford, permirent à l'abbé Barthélemy[2] et à Swinton[3] de retrouver la clef de l'écriture palmyrénienne.

[1] *Les ruines de Palmyre, autrement dite Tedmor au désert,* London, 1753, in-f°.

[2] *Journal des Savants*, avril 1754. Cf. *Mémoires de l'Acad. des inscriptions*, t. XXVI, p. 577-597.

[3] *An Explication of all the Inscriptions in the Palmyrene language and character hitherto publish'd. Philosophical Transactions*, 1754, p. 690-756.

Aujourd'hui, grâce aux voyages d'exploration de MM. de Vogüé et Waddington, les inscriptions palmyréniennes forment une des séries les plus riches de l'épigraphie sémitique. Dès 1854, M. de Vogüé avait visité Palmyre; en 1861, au cours d'un nouveau voyage dans la Syrie centrale, qu'il entreprit de concert avec M. Waddington et qui a eu les résultats les plus fructueux pour la science, ce dernier prit des copies de toutes les inscriptions, aussi bien grecques que sémitiques, de Palmyre. Les inscriptions grecques ont été publiées par M. Waddington[1]; les inscriptions palmyréniennes forment la première partie de l'ouvrage de M. de Vogüé intitulé : *Syrie centrale, inscriptions sémitiques*[2].

Plus récemment, le prince Abamelek Lazarev a été assez heureux pour rendre à la lumière une inscription d'une longueur et d'une importance exceptionnelles, le tarif de l'octroi de Palmyre[3]. Cette inscription, bilingue comme beaucoup d'inscriptions palmyréniennes, ne comprend pas moins de 160 lignes, gravées sur une pierre de 2 mètres de hauteur sur 5 mètres de long, qui était placée à l'entrée de la ville et était restée jusqu'à présent enfouie dans le sable. De nouvelles inscriptions ont également été trouvées par MM. Mordtmann, Huber, Euting[4]; enfin, il y a deux ans, M. Ernest Gautier a rapporté de Palmyre un estampage complet du tarif, ainsi qu'une quarantaine d'autres estampages, faits avec le plus grand soin, qu'il a donnés à la commission du *Corpus inscriptionum semiticarum*.

[1] *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, Paris, 1870, in-4°.

[2] Paris, Baudry, 1868, in-4°.

[3] Marquis de Vogüé, *Inscriptions palmyréniennes inédites. Un tarif sous l'empire romain*, Paris, 1883.

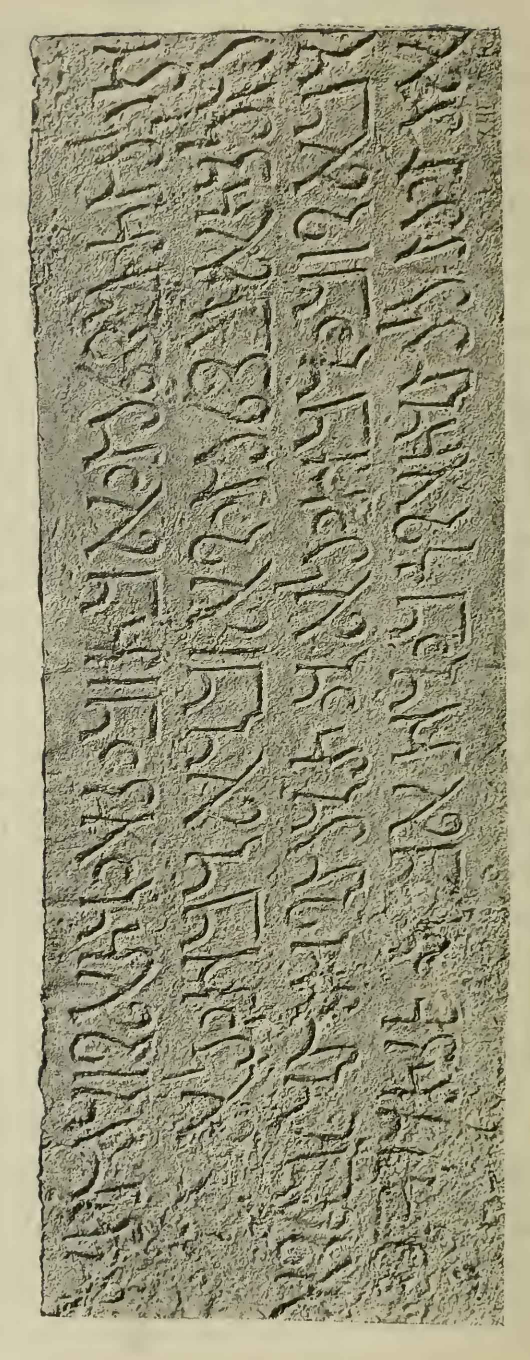
[4] Pour la bibliographie des inscriptions palmyréniennes, voir Ledrain, *Dictionnaire des noms propres palmyréniens*, Paris, 1886, p. 5 et 6.

Les inscriptions de Palmyre ont une régularité et un caractère décoratif que l'on rencontre rarement dans les inscriptions sémitiques. Elles sont aussi, en général, plus développées et présentent plus de variété; elles comprennent des textes religieux, funéraires, honorifiques, qui ont jeté une vive lumière sur l'histoire de Palmyre, grâce aux dates qui les accompagnent presque toujours. Une seule de ces inscriptions est antérieure à notre ère; elle date de l'an 9 avant J.-C.[1]; or elle se distingue nettement des autres par son caractère paléographique : les lettres ont une forme plus simple et plus carrée, et se rapprochent plus du type araméen; le *hé* en particulier, , est encore le *hé* araméen. Dans la seconde moitié du Ier siècle, les inscriptions de Palmyre commencent à devenir plus nombreuses; mais elles sont presque toutes de l'an 128 à l'an 271, c'est-à-dire de la période qui correspond à la dynastie des Odeinath. Au delà, on n'en trouve plus une seule à Palmyre.

Les deux dernières que nous connaissions sont celles des statues de la reine Zénobie et d'Odeinath son époux, érigées au mois d'août 271, un an à peine avant la défaite de Zénobie. Nous donnons la seconde de ces inscriptions, avec le texte grec qui l'accompagne :

INSCRIPTION DE LA STATUE DE ZÉNOBIE.

[1] Vogüé, n° 30 et p. 3.



Inscription de la statue de Zénobie, d'après l'estampage de M. E. Gautier.

צלֹמת ספטמיא בתזבי נהירתא וזדקת
מלֹכתא ספטמיוא זבדא רב־חילא
רבא וזבי רב־חילא די תדמור קרטסטוא
אקים לֹמרתהון בירח אב די שנת 582

Statue de Septimia Batzabbaï (Zénobie), illustre et juste reine. Les Septimiens Zabda, général en chef, et Zabbaï, général de Thadmor (Palmyre), les très puissants, l'ont érigée à leur souveraine. Dans le mois de Ab de l'année 582 (août 271).

Le texte grec porte :

Σεπτιμίαν Ζηνοβίαν τὴν λαμπροτάτην εὐσεβῆ βασίλισσαν Σεπτίμιοι Ζάβδας ὁ μέγας στρατηλάτης καὶ Ζαββαῖος ὁ ἐνθάδε στρατηλάτης, οἱ κράτιστοι τὴν δέσποιναν. Ἔτους βπφ' μηνεὶ λοῷ.

On peut lire dans M. de Vogüé le commentaire de cette intéressante inscription[1]. La forme des lettres y est la même que sur des textes de cent cinquante ans plus anciens. On se sent en présence d'une épigraphie nettement circonscrite et qui correspond à une civilisation très spéciale.

Dans l'inscription de Zénobie, la ressemblance du palmyrénien avec l'hébreu carré saute aux yeux. Cette ressemblance, qui a beaucoup facilité le déchiffrement des inscriptions palmyréniennes, s'explique par ce que nous avons dit de la formation de l'hébreu carré; ce sont deux rameaux parallèles et à peu près contemporains de l'écriture araméenne.

La parenté de ces écritures nous atteste le peu de distance qui séparait les différentes parties du monde sémitique à cette époque. En face du monde romain, les barrières tendaient à s'abaisser et l'ancienne parenté des peuples sé-

[1] *Syrie centrale. Palmyre*, n° 29, p. 29-36 et 153.

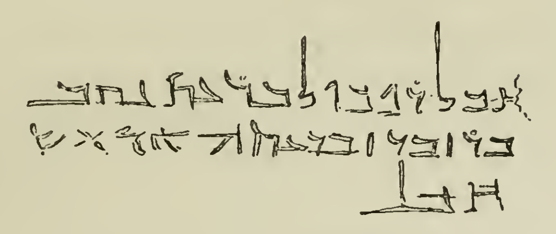
mitiques reprenait ses droits. Dans ce rapprochement des diverses fractions du monde sémitique, grâce au prosélytisme, la part de l'élément juif a été très considérable. Palmyre était une ville à moitié juive. Les inscriptions découvertes et publiées par MM. Waddington et de Vogüé nous fournissent plusieurs exemples de familles juives considérables établies à Palmyre. Zénobie elle-même, si elle n'était pas juive, entretenait avec les Juifs des relations assez étroites pour qu'on ait pu croire qu'elle était de leur race.

Cet état de choses devait avoir son écho dans l'écriture. L'écriture palmyrénienne toutefois n'a pas l'austérité de l'hébreu carré; elle est plus ornementée. On pourrait dire que c'est de l'hébreu carré enjolivé. Les lettres, au lieu de se terminer, comme en hébreu, par des barres droites et raides, s'arrondissent en spirales capricieuses qui simulent des rinceaux et rappellent les lignes gracieuses, mais un peu contournées, des bas-reliefs palmyréniens. On sent dans ces inscriptions monumentales admirablement calibrées l'influence de la civilisation grecque orientale, si puissante à Palmyre, et dont ses colonnades, ses temples et toute son architecture nous ont conservé l'image.

Le monde palmyrénien n'était pas limité à la Syrie centrale; nous le retrouvons disséminé dans tout l'empire romain. En réalité, il se confond avec le monde syriaque, qui a exercé une influence si profonde, par sa diffusion même et par le caractère mystique de sa religion, sur la société romaine de l'époque impériale.

Si l'on veut se rendre compte combien large est la part qu'il faut faire à l'ornementation dans l'écriture monumentale de Palmyre, on n'a qu'à comparer aux inscriptions, en quelque sorte officielles, les *graffiti* tracés à la couleur,

en lettres cursives, qui ont été relevés sur les murs de Palmyre par M. Mordtmann [1]; c'est une écriture qui tient le milieu entre l'hébreu carré et le syriaque :



חבל רפבול בר עתעקב
בר זבד זבדעתה [ארא]ש
חבל

Adieu! Refâbôl, fils d'Atéaqab [2],
fils de Zebed. Zabdaté.....
Adieu!

L'adieu suivant : חבל שלמא « Adieu Salma ! » est de l'hébreu, sauf la dernière lettre, qui est syriaque :



La différence du palmyrénien officiel et populaire est encore plus marquée sur les ex-voto consacrés à leurs dieux nationaux par des Palmyréniens, à Rome, en Afrique et dans tous les lieux du monde où ils allaient à la suite des

(1) Euting, *Epigraphische Miscellen*, dans les *Comptes rendus de l'Acad. de Berlin*, 16 juillet 1885, p. 675, n[os] 17 et 19.

(2) Atê-aqab, nom formé de la même manière que celui de Iacob (Iaqob-El). Le dernier mot de la ligne 2 est obscur. Je soupçonne qu'il faut lire « a écrit », ou quelque chose d'approchant. Cf. la formule ἔγραψεν sur les *graffiti* grecs.

armées romaines. On en a trouvé, dans ces derniers temps, jusqu'à South Shields, à la frontière Nord de l'Angleterre. Les deux écritures n'ont plus presque rien de commun en apparence, et la seconde se rapproche beaucoup moins du palmyrénien que du syriaque, qui en est l'héritier légitime.

L'écriture palmyrénienne ressemble à l'écriture syriaque encore par un autre côté. Pour éviter la confusion du *daleth* et du *resh,* devenus identiques, on les différencie par un point placé au-dessus du *resh.* Cette marque distinctive ne se trouve pas toutefois sur les inscriptions palmyréniennes les plus anciennes, et ce n'est qu'à partir du IIe siècle de notre ère qu'on la rencontre. L'alphabet chaldéo-pehlvi nous a déjà offert un exemple, à peu près contemporain sans doute, de l'emploi des points diacritiques, qui devaient prendre dans les alphabets sémitiques modernes un si grand développement.

CHAPITRE X.

L'ÉCRITURE ARABE ET SES PRÉCURSEURS.

ALPHABET NABATÉEN.

L'histoire de l'écriture, à partir de ce moment, ne présente plus qu'une série d'altérations de plus en plus rapides, qui font perdre aux lettres toute leur individualité et les amènent à n'être plus que de petits accidents très insignifiants sur une ligne uniforme. L'arabe marque le dernier degré d'altération de l'écriture cursive. Les formes des lettres arabes présentent une grande ressemblance avec celles de l'alphabet syriaque; mais, pour comprendre l'esprit et la genèse de l'écriture arabe, on doit remonter jusqu'au nabatéen.

En face de la civilisation de Palmyre, les Nabatéens nous représentent les Araméens nomades. On aurait tort d'attacher à cette expression aucune idée de défaveur et d'en faire un synonyme de barbarie; la vie nomade a toujours été la vie naturelle des peuples sémitiques; par là les Nabatéens sont les précurseurs directs des Arabes. Les Nabatéens avaient des villes; Bosra, Hébrân, Salkhat, dans le massif montagneux du Haurân qui se dresse au milieu du désert, à l'est de la Palestine, portent des traces nombreuses de leur domination; mais on voit, par le grand nombre des inscriptions nabatéennes tracées sur des rochers, que c'étaient des

populations peu sédentaires. Les monuments les plus curieux qu'ils aient laissés sont ces palais creusés dans le roc qui garnissent les flancs de l'Arabie Pétrée et auxquels la ville de Pétra doit son nom; mais ce n'étaient jamais que des constructions isolées, faites pour servir de centre de ralliement à des populations vivant le plus souvent sous la tente.

L'épigraphie de toute cette contrée ne date réellement que du voyage de MM. Waddington et de Vogüé. Avant eux, Burckhardt[1] et le consul de Prusse à Damas, M. Wetzstein[2], avaient exploré le Haurân et avaient pris des copies très imparfaites de quelques inscriptions. MM. Waddington et de Vogüé ont considérablement enrichi le dossier des inscriptions nabatéennes; mais surtout ils ont rapporté soit des estampages, soit des copies fidèles, qui ont donné à l'épigraphie nabatéenne une base solide.

Les inscriptions nabatéennes présentent deux aspects très différents. On trouve dans le massif du Haurân, aux environs des anciens centres nabatéens de Siah et de Soueideh, des inscriptions tracées en caractères qui ont déjà les traits distinctifs du nabatéen, mais dont la forme générale rappelle encore l'écriture araméenne proprement dite :

נפשה די חמרת די בנה לה אדינת בעלה

Monument de Hamrath, que lui a construit Odeinath son seigneur[3].

Au contraire, à mesure qu'on s'avance vers le Sud, à

[1] *Travels in Syria*, etc., London, 1822, in-4°.
[2] *Reisebericht über Hauran und die Trachonen*, Berlin, 1860.
[3] Vogüé, *Soueideh*, n° 1 (*Syrie centrale*, 1re partie, p. 89 et pl. XIII).

mesure aussi qu'on se rapproche de l'ère chrétienne, l'écriture prend des formes plus élancées et plus voisines du type arabe. Cette seconde catégorie d'inscriptions, qui constitue l'épigraphie nabatéenne à proprement parler, a été singulièrement élargie, dans ces dernières années, par une découverte inattendue.

En 1876-1877, un intrépide voyageur anglais, M. Charles Doughty[1], découvrit au cœur de l'Arabie, dans la vallée d'El-Hedjr, l'un des centres des anciennes traditions religieuses des Arabes, toute une série de constructions creusées dans le roc, dont l'architecture et l'aspect général rappellent celles de Pétra : ce sont les « villes du prophète Saleh », Medaïn Saleh. Ces portiques monumentaux, qui se développent tout du long d'un amphithéâtre de collines, n'étaient pas destinés à abriter des vivants, ce sont des tombeaux. De longues inscriptions nabatéennes gravées au-dessus des portes nous ont conservé les noms des familles auxquelles ces sépultures étaient réservées. Peu après M. Doughty, Charles Huber à son tour visita ces lieux à deux reprises[2], de 1880 à 1884. Grâce à eux, nous possédons l'ensemble des inscriptions d'El-Hedjr[3]. M. Renan a mis en pleine lumière le caractère de cette épigraphie. Inscriptions et monuments sont contemporains de la dynastie des Arétas, qui régnait sur l'Hauranitide et le nord de l'Arabie à l'époque

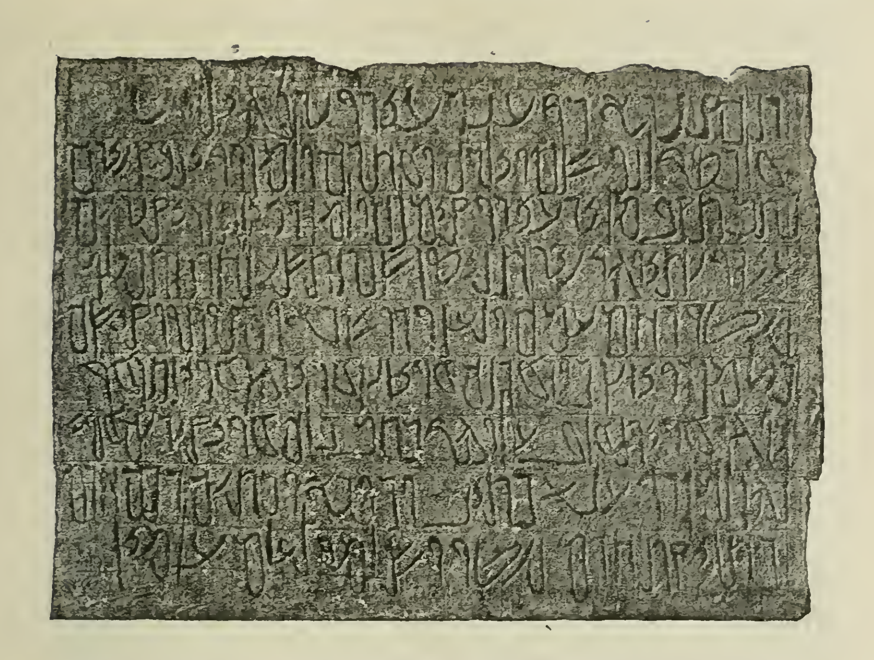
[1] E. Renan, *Documents recueillis dans le nord de l'Arabie par Ch. Doughty* (*Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions*, t. XXIX, 1re partie. Tirage à part, Paris, Klincksieck, 1884, in-4°).

[2] *Bull. de la Soc. de géogr.*, 1884, p. 516. — *Nouv. inscr. de Medaïn Saleh* (*Comptes rendus de l'Acad. des inscr. et belles-lettres*, séance du 29 août 1884).

[3] Toutes ces inscriptions ont été reprises par M. Euting, l'éminent épigraphiste qui accompagnait Ch. Huber lors de son second voyage, dans une belle publication intitulée : *Nabatäische Inschriften aus Arabien* (Berlin, 1885).

des Hérodes. Voici donc comme on écrivait à l'est de la Palestine, du temps de Jésus[1] :

[1] Ph. Berger, *Nouvelles inscriptions*, n° 29; Euting, n° 2. — J'ai profité, pour la traduction, des excellentes corrections que MM. Euting et Nöldeke ont apportées à ma première interprétation.



C'est ici le tombeau qu'a fait Aïdou, fils de Coheilou, fils d'[Elkesaï], pour lui-même et ses enfants et ses descendants, et pour quiconque apportera dans sa main un écrit en forme de la main d'Aïdou, valable pour lui et pour tout autre à qui Aïdou aura accordé de son vivant d'être enterré ici. Au mois de nisan, en l'an 9 de Hartat (Arétas), roi des Nabatéens, ami de son peuple. Et que maudissent Dusarès et Menât et Qeïs quiconque vendrait ce tombeau-ci, ou l'achèterait, ou le mettrait en gage, ou le donnerait, ou le prêterait, ou [composerait?] sur lui une écriture quelconque, ou qui y enterrerait un homme, hormis ceux qui sont écrits ci-dessus. Et que ce caveau et son inscription soient *haram* (sacrés), conformément à la règle du *herem* chez les Nabatéens et les Solyméens : aux siècles des siècles !

Où étaient les maisons des Arabes assez riches pour se construire de pareilles nécropoles? On n'en trouve pas de trace. Ils étaient des nomades; or, pour les populations nomades, il n'y a qu'une demeure fixe, nous le voyons par

l'histoire d'Abraham, c'est la « maison éternelle », le tombeau, et, quelquefois, le sanctuaire qui s'y rattache.

Chose inappréciable, ces inscriptions sont toutes datées; elles s'étendent sur une période qui va de l'an 9 avant J.-C. à l'an 75 après. Ainsi, non seulement nous nous trouvons en présence d'une épigraphie parfaitement documentée, mais ses dates fournissent un point de repère précieux à l'historien et à l'archéologue, et éclairent d'un jour nouveau les monuments de Pétra et de Jérusalem, comme aussi toute la civilisation araméenne à l'époque de Jésus-Christ.

Cette découverte a fait une révolution dans l'histoire des peuples sémitiques et, du même coup, dans l'histoire de l'écriture, en prouvant que les Araméens, que la stèle de Teîma nous montre établis en Arabie 400 ou 500 ans avant notre ère, pénétraient, au Ier siècle de notre ère, jusqu'aux portes de la Mecque et formaient un élément important de la population arabe avant l'islamisme. Les Nabatéens ont été les vrais précurseurs des Arabes. Aussi, quoique leur écriture diffère encore sensiblement de l'écriture arabe, elle en a déjà l'esprit.

Le nabatéen franchit le dernier pas qui séparait l'ancien alphabet de l'écriture cursive, par la création des ligatures. L'écriture araméenne avait recourbé les lettres par en dessous, le nabatéen les soude l'une à l'autre, si bien que désormais la partie essentielle de l'écriture consistera dans la ligne continue qui les rattache par le bas. Ces ligatures ont pour effet de modifier profondément l'aspect des lettres, par la nécessité de chercher un point d'attache commode pour les relier les unes aux autres, si bien qu'un même caractère peut être alternativement très grand et très petit. En même temps, les lettres s'arrondissent par en haut et

perdent leurs dernières arêtes; tantôt elles s'élèvent au-dessus de la ligne, tantôt elles descendent au-dessous, mais toujours elles restent unies par ce lien qui groupe les éléments d'un même mot.

Le *iod* nous fournit un des exemples les plus curieux de ces métamorphoses. Nous avons vu que, dans les alphabets de cette époque, il était arrivé à n'être presque plus qu'un point au milieu de la ligne, un petit trait, portant, tantôt à sa partie supérieure, , tantôt en son milieu, , un crochet qui en rappelle la forme primitive. En nabatéen, ce petit trait s'arrondit dans le courant du mot et se recourbe pour chercher la lettre suivante : , ; puis, au lieu de faire le *iod* en deux traits, on prend l'habitude de le tracer d'un seul coup : . Enfin, quand il est à la fin des mots, sa queue s'allonge de plus en plus pour se rattacher à la lettre précédente; on lance la lettre hardiment, comme un parafe, et la tête se recourbe en forme de panache : ; on dirait la tête de quelque oiseau à long cou :

Ces soudures ne se produisent pas seulement d'une lettre à l'autre, mais souvent dans l'intérieur même d'une lettre, surtout dans les lettres finales. La queue de l'*m*, , ne trouvant pas d'autres lettres où s'accrocher, se replie sur elle-même et se ferme par en bas . Le *hé* fait de même; dans les anciens centres nabatéens de Soueideh, de Siah, découverts par MM. Waddington et de Vogüé, on remarque déjà la tendance des deux branches de la lettre à se rapprocher;

à El-Hedjr, la jonction est accomplie et le *hé* prend à la fin des mots la forme d'une pochette : .

Nulle part, le contraste de la lettre médiale avec la lettre finale n'est plus marqué que pour l'*alef*. A voir ses deux formes, , , jamais on ne se croirait en présence d'une même lettre. Pour trouver l'explication de l'*alef* nabatéen, il faut remonter à l'hébreu carré . Dans l'inscription hébraïque de la synagogue de Palmyre (voir plus haut, p. 260), le pied vertical est terminé par une barre d'arrêt fortement marquée : . A Soueideh, cette barre se prolonge et relie, comme une entrave, les deux pieds de la lettre : . Le nabatéen n'aura plus qu'à lui donner ses formes arrondies , pour que la métamorphose soit complète :

Enfin, tandis que dans le corps des mots l'*alef* se recoquille ainsi sur lui-même, à la fin des mots, au contraire, il brise son enveloppe et s'élance en formes capricieuses, qui expliquent l'*alef* de l'estranghélo, du syriaque et de l'arabe : .

En résumé, ligatures entre les lettres et, par suite, distinction des lettres médiales et des lettres finales, enfin soudure, non seulement dans l'intérieur du mot, mais entre les membres d'une même lettre, tels sont les traits caractéristiques de l'écriture nabatéenne; or ce sont en même temps ceux de l'arabe.

Ces caractères ne sont pas également accusés dans toutes les inscriptions nabatéennes. On les voit naître sur les in-

scriptions du Haurân, qui marquent le passage de l'hébreu carré au nabatéen. On peut en poursuivre le développement jusqu'au IIe ou au IIIe siècle de notre ère, sur les noms propres et les formules de salut dont la piété des pèlerins a couvert les rochers du Sinaï[1].

L'influence de l'élément nabatéen n'était pas limitée au monde asiatique. Deux inscriptions nabatéennes trouvées à Pouzzoles[2] nous attestent l'existence, jusqu'au centre de l'empire romain, de ces colonies qui avaient une organisation religieuse fort analogue à celle des synagogues, nous le voyons par une inscription bilingue, phénicienne et grecque, récemment découverte au Pirée. Les Actes des apôtres[3] nous apprennent qu'il y avait aussi à Pouzzoles une communauté juive, qui a servi de premier point d'appui au christianisme. La rencontre de tous ces Asiatiques, différents d'origine et de religion, mais de même race et parlant tous la même langue, ainsi que la défense de leurs intérêts communs, devaient amener entre eux des échanges constants et une sorte de fraternité, dont leurs écritures, sous leurs différences apparentes, nous ont conservé l'image.

[1] Voir Beer, *Inscriptiones veteres ad montem Sinaï repertæ*, Leipzig, 1840; Lottin de Laval, *Voyage dans la péninsule arabique du Sinaï*, 1 vol. texte et 1 atlas (Paris, 1855-1859); Lévy, *Zeitschr. der morg. Ges.*, t. XIV, 1860, p. 363-484; Lepsius, *Denkmäler aus Ægypten und Nubien*, 6e partie, t. XI, pl. XIV-XXI. Un jeune savant, M. Bénédite, membre de l'École du Caire, vient d'explorer, non sans dangers, pendant deux années consécutives (1889-1890), les vallées du massif du Sinaï, pour le compte de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et il a fait le relevé complet de tous ces *graffiti*, dont le nombre dépasse 2,500. Ils paraîtront prochainement dans le *Corpus inscriptionum semiticarum*.

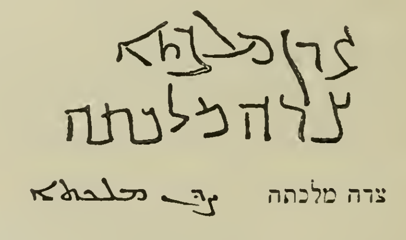
[2] Renan, *Journal asiatique*, avril 1873, p. 313-323; octobre 1873, p. 366-384; février-mars 1874, p. 230-233.

[3] Actes, XXVIII, 13 et 14.

ÉCRITURE SYRIAQUE.

L'autre facteur de l'écriture arabe est le syriaque. Nous avons vu[1] comment le syriaque se rattachait au palmyrénien cursif; dans le principe, il en différait à peine. Pourtant, dès le IIe siècle de notre ère, nous le trouvons à peu près constitué sur les monnaies des rois d'Édesse.

Une inscription bilingue, aujourd'hui au musée du Louvre, qui a été découverte par M. de Saulcy sur un sarcophage, dans le tombeau de la reine Hélène d'Adiabène à Jérusalem, nous fait assister en quelque sorte à la naissance du syriaque. Elle porte, écrits en caractères araméens qui font pressentir l'estranghélo et en hébreu carré, les mots « Sadda la reine ». La reine Hélène étant venue se fixer à Jérusalem l'an 44 après J.-C., on place l'inscription de Sadda entre les années 44 et 70.



Certaines lettres de l'inscription supérieure rappellent à s'y méprendre l'alphabet des inscriptions du Haurân[2]; mais le *lamed* est déjà penché sur la ligne, comme en syriaque; l'*alef* est franchement estranghélo. La langue de l'inscription hébraïque est, elle aussi, mélangée d'éléments araméens. L'inscription de Sadda nous montre d'autant mieux la diffé-

[1] Cf. plus haut, p. 269.

[2] Voir en particulier un autel de Bosra (n° 4) (*Syrie centrale*, p. 104 et pl. XIV).

rence d'esprit du syriaque et de l'hébreu carré, nés tous deux de l'écriture araméenne. Une autre inscription bilingue, grecque et syriaque, d'Édesse, que M. Sachau[1] rapporte à la seconde moitié du IIe siècle, présente les mêmes caractères. Le *hé*, le *vau*, l'*aïn*, le *sin*, y ont encore l'ancienne forme araméenne.

En dehors de ces rares monuments, il faut sauter, pour retrouver des témoins de l'écriture syriaque, jusqu'aux plus vieux manuscrits. Le premier en date est un manuscrit d'Édesse, de l'an 411, qui est conservé au *British Museum*[2]. L'école d'Édesse a jeté pendant plusieurs siècles un grand éclat. Édesse a été le centre d'une culture théologique qui en a fait pour le monde araméen ce qu'a été Antioche pour le christianisme grec. C'est de là qu'est sortie, au IIIe siècle, la version de la Bible qui porte le nom de Peschito, ainsi que toute l'ancienne littérature syriaque. Durant cette première période, il n'y a qu'une seule écriture syriaque, celle que l'on a baptisée plus tard du nom d'*estranghélo;* c'est elle qu'on rencontre aussi bien dans les manuscrits que dans les inscriptions.

Les disputes théologiques des VIe et VIIe siècles eurent leur contre-coup sur l'écriture. L'estranghélo était peu à peu devenu l'écriture des nestoriens; banni de la côte de Syrie, il se réfugia chez les princes sassanides, qui étaient favorables au nestorianisme; il n'est plus guère en usage aujourd'hui que chez les Syriens des environs du lac Urmiah. Mais, s'il a cessé d'être employé en occident, il s'est répandu de bonne heure, grâce aux missions nestoriennes, dans

[1] *Zeitschrift der d. morg. Ges.*, t. XXXVI, 1882, p. 142-167.

[2] W. Wright, *Catalogue of Syriac Manuscripts in the British Museum*, part I-III, Londres, 1870-1872, in-4°.

l'Asie centrale, et il y a donné naissance à toute une nouvelle famille d'alphabets. Tandis que les missionnaires bouddhistes pénétraient dans l'Extrême Orient par le Sud et arrivaient jusqu'aux portes de la Chine, les missionnaires nestoriens y atteignaient en traversant l'Asie centrale. Une inscription trouvée en Chine, à Si-ngan-fou, en 1625, et qui porte une date correspondant à l'année 781 de notre ère, en fournit la preuve. L'authenticité de ce monument capital, défendue par Pauthier [1], est aujourd'hui hors de doute. C'est une inscription de 1 mètre sur 2, contenant un résumé de la doctrine chrétienne en langue et en caractères chinois. Des deux côtés et au-dessous de l'inscription chinoise, se lit une légende en estranghélo gravée perpendiculairement de haut en bas et donnant le nom du patriarche nestorien Hanan-Jésu, celui de l'évêque Adam, ainsi que différentes autres indications chronologiques. Il est donc prouvé que, dès l'an 781, les missionnaires nestoriens étaient établis en Chine et y avaient apporté leur écriture.

C'est par ce grand développement de l'estranghélo que doit s'expliquer tout un groupe d'alphabets de l'Asie centrale. Les Turcs du plateau central, connus sous le nom d'Ouïgours, adoptèrent l'écriture syriaque, et leur alphabet, quelque peu modifié, a donné naissance à son tour aux alphabets mongol, kalmouk et mandchou [2]. Ces alphabets sont écrits, comme l'inscription de Si-ngan-fou, de haut en bas. Enfin, les missionnaires nestoriens ont introduit l'al-

[1] Pauthier, *L'inscription syro-chinoise de Si-ngan-fou*, Paris, Didot, 1858. Cf. *Annales de Philosophie chrétienne*, 4e série, t. XV, p. 43-60 et 258-280.

[2] Klaproth, *Abhandlung über die Sprache u. Schrift der Uiguren*, 1812. — Abel Rémusat, *Recherches sur les langues tartares*, 1820. — J. Euting, *Tabula scripturæ uiguricæ, mongolicæ, mandschuricæ*, Strasbourg, 1891.

phabet syriaque jusque dans l'Inde, où il s'est conservé sous la forme du Karchouni, alphabet composite, usité chez les chrétiens de Saint-Thomas, sur la côte de Malabar[1].

Il est encore une autre ramification des alphabets araméens orientaux, mais plus proche du groupe pehlvi que du groupe syriaque, l'alphabet mendaïte, qui nous a été conservé par la secte dont il porte le nom. Les Mendaïtes, que l'on appelle aussi Sabéens ou chrétiens de Saint-Jean, sont une secte à peine chrétienne, singulier mélange d'éléments juifs et chaldéens, dont les restes vivent sur les bords du Chat-el-Arab, aux environs de Bassora. Ils nous ont laissé un livre, le «livre d'Adam», intéressant à cause du fonds de doctrines orientales dont il est imprégné[2]. Les monuments écrits des Mendaïtes sont de date récente; mais leur alphabet a des attaches paléographiques très anciennes. Il paraît avoir pour prototype l'alphabet araméen qu'on trouve au IIe siècle de notre ère sur les monnaies des rois de la Kharacène et, plus tard encore, au Ve siècle, dans l'inscription d'Aboushadr. L'écriture des Mendaïtes, comme leur religion, appartient donc au courant araméen païen, plutôt qu'au courant syriaque chrétien.

Tandis que l'estranghélo était de plus en plus refoulé vers l'Asie centrale, les Jacobites, établis à Alep et sur la côte de Syrie, adoptaient un type d'écriture plus cursif qui s'est rapidement substitué à l'estranghélo et qui a été consacré par l'usage dans toute la littérature syriaque moderne. C'est l'écriture dont se servent encore les Maronites.

(1) Taylor, *The Alphabet*, t. I, p. 293.

(2) Cf. E. Renan, *Histoire générale des langues sémitiques*, 5e édition, p. 242-258; *Mémoire sur l'âge du livre intitulé Agriculture nabatéenne* (*Mém. de l'Acad. des inscriptions*, t. XXIV, 1861, p. 139-190).

Le jacobite est devenu l'écriture syriaque occidentale, comme l'estranghélo l'écriture syriaque orientale.

Le jacobite et l'estranghélo présentent, malgré leurs différences, un caractère commun auquel l'écriture syriaque doit son aspect propre : au fond, c'est une écriture de manuscrits. Sur le sarcophage de Sadda, comme dans l'inscription bilingue d'Édesse, les lettres ont encore une indépendance relative; au contraire, dans les manuscrits, elles sont commandées par une ligne continue qui les traverse toutes, du commencement à la fin du mot.

Cette continuité des lettres dans l'écriture syriaque s'explique par la manière dont les scribes s'y prenaient pour écrire. Quand on examine attentivement certains manuscrits syriaques, on reconnaît qu'ils ont dû être écrits en lignes verticales et non horizontales; les ligatures des lettres, leur inclinaison sur la ligne, ne peuvent s'expliquer que de cette façon. L'agencement des voyelles qui sont empruntées à l'alphabet grec conduit aux mêmes conclusions[1]. Il a fallu toutefois la découverte d'inscriptions tracées en colonnes verticales pour attirer l'attention sur ce point.

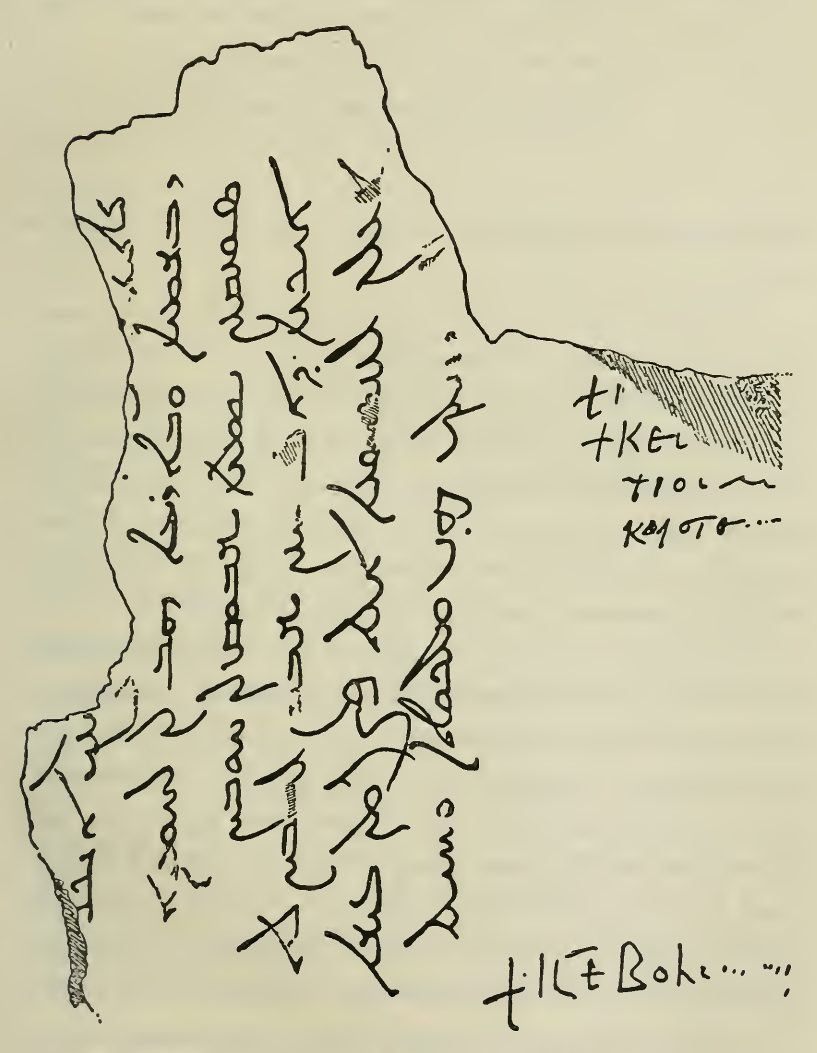
La première inscription syriaque écrite de haut en bas que l'on ait connue est celle de Si-ngan-fou; mais, tant qu'elle était seule à présenter cette particularité, on pouvait croire que la disposition des lignes était due, de même que dans l'écriture ouïgoure, au voisinage de la Chine. Au cours de sa mission en Phénicie, M. Renan découvrit dans la chapelle d'Akoura une petite inscription syriaque, gravée sur le mur, qui affectait la même disposition[2]. La preuve était concluante. Depuis lors, les exemples

[1] Voir plus bas, p. 298.

[2] E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 302, 303, vignette.

se sont multipliés [1], dans les inscriptions et dans les manuscrits, et ont mis ce fait hors de doute : le syriaque se lisait de droite à gauche, mais il s'écrivait de haut en bas.

On peut s'en convaincre aisément en jetant les yeux sur un fragment du *Notre Père* trouvé sur les murs d'une cha-



[1] Voir Sachau, *Zeitschr. der d. morg. Ges.*, t. XXXVI, 1882, p. 142-167.

ܐܢܘܢ] ܕܡܫܡܫܢܐ ܢܛܘܪܐ ܫܡܥ] ܢܝ

ܬܐ]ܬܐ ܡܠܟܘܬܗ ܕܫܡܝܐ ܢܝܪ[ܬ]ܘܢ ܐܡܝܢ[ܐ]

ܕܡܫܡܫܢܐ ܘܡܫܐܠܐ ܗܘ ܠܗ ܠܢܡܘܣܐ

[ܕ]ܦܘܩܕܢܝ ܢܛܪܘܢ ܫܡܥܘ ܠܗ ܢܡܘܣܝ

ܐܚܝܐ ܕܐܝܟ ܢܚ ܫܡܥܘ ܠܢܡܘܣܝ ܠܐ

ܬܗܠܟ ܠܢܡܘܣܐ ܐܠܐ ܦܝܢ ܗܘ ܒܫܡܐ

[ܡܠܟܐ] ܕܕܠܝܩܝܢ ܡܠܟܘܬܐ ܘܫܠܐ

???????

pelle copte à Deir-el-Bahari, en Égypte, et que M. W. Wright rapporte au VIe siècle[1].

La façon dont cette inscription était placée sur le mur et la comparaison de l'inscription grecque, dont les lignes suivent une direction perpendiculaire au syriaque, prouvent clairement que le syriaque a été écrit de haut en bas. Ce fait nous explique l'importance de la ligne fondamentale qui rattache par en bas les lettres d'un même mot : elle est comme le fil auquel sont suspendues les différentes lettres et qui les traverse ainsi que les grains d'un collier.

Ce caractère ne fait que s'exagérer encore davantage dans l'écriture syriaque courante : les lettres, au lieu de conserver leur physionomie indépendante, partent toutes de la ligne d'en bas pour y revenir ; ce ne sont que des soulèvements plus ou moins prononcés qui obéissent aux caprices du calame. Il en résulte que certaines lettres, comme le *dalath*, le *zaïn*, le *heth*, l'*iud*, l'*m*, l'*n*, l'*r*, l'*s* (ܣ ܪ ܢ ܡ ܝ ܚ ܙ ܕ), s'atrophient, tandis que d'autres, comme l'*alaf*, jettent de grands jambages dans toutes les directions. L'écriture néo-punique

[1] J. Euting, *Epigraphische Miscellen,* dans les *Comptes rendus de l'Acad. de Berlin,* 12 mai 1887, p. 416, n° 114 et pl. IX.

nous avait déjà présenté un phénomène analogue. Nous voyons ainsi, sur deux des points extrêmes du monde ancien, l'alphabet parcourir la série des mêmes altérations et arriver, à peu près à la même époque mais par des voies différentes, à un même but. Les lettres finales se multiplient aussi, et elles ne sont plus l'exception, comme en hébreu, mais la règle. C'est à ce moment, enfin, que se généralise l'usage des points diacritiques, dont nous avons trouvé les premières traces dans les inscriptions palmyréniennes du IIe siècle et qui étaient devenus nécessaires pour distinguer des lettres qui n'avaient plus rien conservé de leur caractère propre.

ARABE.

L'histoire des modifications successives de l'alphabet araméen nous conduit ainsi jusqu'à l'écriture arabe. Jadis on croyait que l'écriture coufique, que l'on considérait comme la forme la plus ancienne de l'écriture arabe, était née de l'islamisme et qu'elle avait été inventée dans la ville de Coufa, du temps des premiers khalifes. Il convient de réformer cette manière de voir. Entre les formes de l'alphabet que nous avons étudiées jusqu'à présent et l'alphabet arabe il n'y a pas eu de saut. L'arabe est sorti peu à peu, par une série d'altérations graduelles, de l'écriture des populations qui occupaient, dans les premiers siècles de notre ère, le nord de l'Arabie. L'écriture arabe existait avant Mahomet; elle a été chrétienne avant d'être musulmane.

L'inscription bilingue de Harrân, dans le Ledja, découverte par M. Wetzstein[1] et retrouvée par M. Waddington[2],

[1] *Ausgewählte Inschriften*, n° 110.

[2] *Inscr. de Syrie*, n° 2464. — Cf. Vogüé, *Syrie centrale*, p. 117, 118.

INSCRIPTION BILINGUE DE HARRÂN.

ΑϹΑΡΑΗΛΟϹΤΑΛΕΜΟΥ (croix martelée)
ΦΥΛΑΡΧΟΣΕΚΤΙϹΕΝΤΟΜΑΡΤΣ
ΤΟΥΑΓΙΟΥΙΩΑΝΝΟΥΙΝΔΣΑΤΟΥΕΤΟΥϹΥΞΓ ΜΝΗϹΘΙΕΟΓΡΑΨΑϹ +

TEXTE ARABE. (*TRADUCTION.*)

Moi, Scharahîl, fils de Dalémou, j'ai bâti ce martyrium (cette chapelle). Ô scheickh Yahia...... reculez le temps où je dois être saisi[1]! *Quod bonum faustumque sit!*

TEXTE GREC.

Ασαράηλος Ταλέμου φύλαρχ(os) ἔκτισεν τὸ μαρτ(ύριον) τοῦ ἁγίου Ἰωάννου ἰνδ(ικτιῶνος) α' τοῦ ἔτους υξγ. Μνησθῖε ὁ γράψας +.

[1] C'est-à-dire : «Ô Seigneur Jean....., reculez l'heure de ma mort!»

nous montre cet arabe préislamique. Nous la publions d'après le croquis original de M. Waddington, en y joignant la traduction de la partie arabe par le baron de Slane.

Le texte grec nous fournit la date du monument et, par conséquent, de l'inscription. L'année 463 de Bosra, première indiction, correspond à l'année 568 de notre ère.

Voilà donc comment écrivaient les Arabes soixante ans avant l'hégire. Il n'y a plus qu'un pas à faire pour rejoindre les formes de la belle inscription coufique peinte en or sur la qoubbet es-Sakhrah, à Jérusalem, et qui date de la fondation de l'édifice par le khalife Abd-el-Melik, en l'an 72 de l'hégire :

بى هـد ه القبه عبد الله عبد الله الامام المامور

مر المو مـسر فى ســه اسر و سـعـر بعبل الله مه

بى هده القبه عبد الله عبد الله الامار
المامور امر المومسى فى سنه اسر و سعر
نعبل الله منه

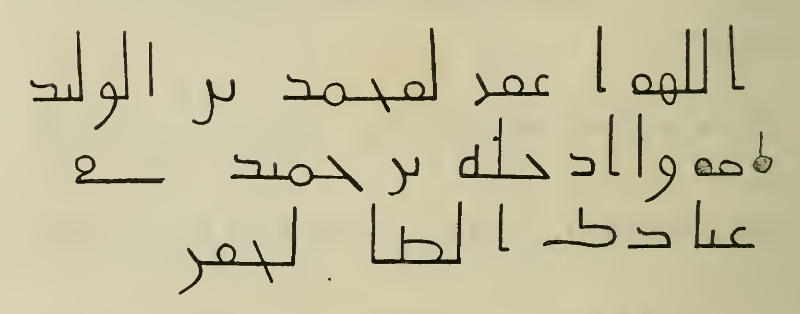
بنى هـذه القبه عبد الله عبد [الله الامام المامون ا]مير المومـنـيـن فى سـنـة
اثنين و سبعين يتقبل الله منه [ورضى عنه امين]

A construit cette qoubbeh le serviteur de Dieu Abd-[Allah-el-Imam-ai-Mamoun], prince des croyants, en l'année 72; que Dieu l'ait pour agréable [et soit content de lui! Amen].

L'inscription porte le nom du khalife Abd-Allah el-Imam

al-Mamoun; mais M. de Vogüé a établi[1] que le khalife Al-Mamoun avait substitué son nom à celui d'Abd-el-Melik, tout en oubliant de changer la date.

Nous retrouvons le même type d'écriture dans les inscriptions coufiques découvertes par M. Renan dans la campagne de Byblos[2] et dans celles qui ont été relevées par M. de Vogüé dans le désert du Safa et qui paraissent dater des premiers siècles de l'hégire. Nous publions l'une de ces dernières[3], avec la transcription en caractères neskhi et la traduction qu'en a données M. Ch. Schefer :



اللهم اغفر لمحمد بن الوليد وادخله برحمتك فى عبادك الصالحين

Ô mon Dieu! accorde ton pardon à Mohammed, fils de Wélid, et fais-le entrer par ta miséricorde parmi tes serviteurs qui pratiquent les bonnes œuvres.

A partir de ce moment, l'écriture coufique ne s'est plus guère modifiée, ou du moins ses modifications sont d'ordre purement calligraphique; l'écriture coufique des manuscrits ne diffère pas sensiblement de celle des inscriptions.

Le *neskhi* enfin marque la dernière étape dans l'histoire

[1] *Temple de Jérusalem*, p. 85, Paris, Baudry, 1854.
[2] *Mission de Phénicie*, p. 247, 249, 254.
[3] *Syrie centrale*, p. 143, n° 16, et pl. XVIII.

des transformations de l'alphabet phénicien. Cette écriture élancée et gracieuse est au coufique ce qu'est, en syriaque, le jacobite à l'estranghélo; c'est elle qui a prévalu dans l'usage courant de l'écriture arabe.

Jusqu'en 1825, il était reçu d'un commun accord, parmi les savants qui ont fait des recherches sur l'origine de l'écriture arabe, que le caractère neskhi était de deux ou trois siècles postérieur au coufique et qu'il devait ses formes actuelles à Ebn-Mokla, vizir des khalifes abbassides Moktader et Kaher, mort en l'an 324 ou 326 de l'hégire. Cette supposition a été démontrée fausse par l'importante découverte de Silvestre de Sacy, qui a trouvé dans la collection égyptienne conservée au Louvre plusieurs papyrus écrits en caractères neskhi, et dont le plus ancien est de l'an 40 après la fuite de Mahomet, ou de l'an 660 de notre ère[1].

L'apparition du neskhi est donc presque contemporaine de celle de l'écriture coufique sur les monuments. Et pourtant le neskhi a l'air paléographiquement plus jeune; il représente un état plus avancé de l'écriture arabe; il représente surtout une autre tendance. Le coufique est l'arabe tel qu'on l'écrivait en Arabie et sur la côte de Syrie; le neskhi, au contraire, est l'arabe d'Égypte; une de ses ramifications a donné naissance au maghrébin, nom sous lequel on confond tous les alphabets du Maghreb, c'est-à-dire de l'Occident, depuis la Libye jusqu'au Maroc. Il n'est pas défendu de croire que les deux grandes branches de l'écri-

[1] *Mémoire sur quelques papyrus écrits en arabe et récemment trouvés en Égypte*, lu en juin 1825 (*Mém. de l'Acad. des inscr.*, t. IX, 1831, p. 66-85). — *Mémoire sur deux papyrus, écrits en langue arabe, appartenant à la collection du roi*, lu le 30 mars 1827 (*ibidem*, t. X, 1833, p. 65-88). Cf. *Journal asiatique*, t. X. 1827, p. 209-231.

ture arabe, le coufique et le neskhi, ont subi des influences différentes dont ils portent la trace.

La question de l'origine de l'écriture arabe n'est pas aussi simple qu'elle paraît l'être au premier abord. Quand on jette les yeux sur les anciennes inscriptions coufiques, on ne peut en méconnaître la grande analogie avec l'écriture syriaque et spécialement avec l'estranghélo. Aussi est-ce de ce côté que l'on a cherché tout d'abord l'explication de l'écriture arabe. La découverte des inscriptions nabatéennes d'El-Hedjr a modifié notre manière de voir sur ce point comme sur tant d'autres. Elle a prouvé que l'écriture nabatéenne avait été employée par les populations indigènes dans tout le nord de l'Arabie, et jusqu'aux portes de la Mecque, dans les premiers siècles de notre ère. Elle nous invite donc à rechercher si l'écriture nabatéenne n'aurait pas eu sa part dans la formation de l'alphabet arabe.

Si l'on reprend avec cette idée l'examen de l'alphabet arabe lettre par lettre, on s'aperçoit qu'il présente avec le nabatéen des ressemblances profondes; certaines lettres sont beaucoup moins usées en coufique qu'en syriaque; pour trouver une forme qui les explique, il faut remonter jusqu'à l'alphabet de Médaïn Saleh, ou du moins jusqu'aux formes déjà plus altérées des inscriptions du Sinaï. Le *sin* coufique [glyph] n'est pas atrophié comme en syriaque [glyph], et ses trois têtes sont un souvenir du *sin* nabatéen [glyph]; l'*aïn* [glyph] est encore l'*aïn* nabatéen [glyph]; l'*iod*, le *qof*, le *teth* et le *vau* de même : [glyph] = [glyph]; [glyph] = [glyph]; [glyph] = [glyph]; [glyph] = [glyph]; le *daleth* et le *resh*, confondus en syriaque, au point qu'il faut pour les distinguer avoir recours à des points diacritiques, [glyph] [glyph], sont, en coufique, très différents; enfin le *lamed*, au lieu

de se pencher sur la ligne, ܠ, s'élève en l'air comme une fusée ل ﻟ, et il affecte ces formes droites et élancées qui sont communes à l'écriture nabatéenne et à l'arabe, et donnent à leurs lignes l'aspect de longues files de tuyaux d'orgue montant vers le ciel. En deux mots, l'écriture arabe saute par-dessus le syriaque et va rejoindre le nabatéen.

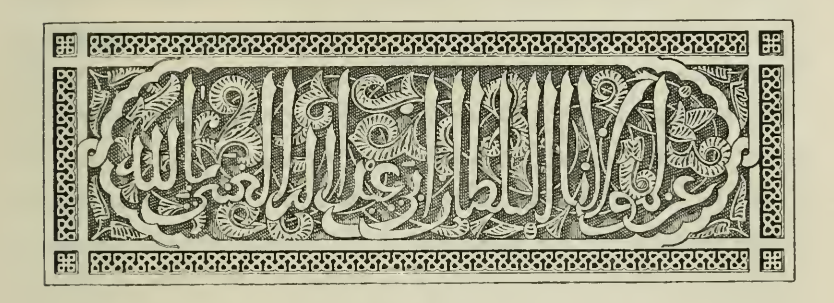
Et pourtant l'aspect général du coufique rappelle d'une façon incontestable celui de l'écriture syriaque : c'est la même égalité des lettres au-dessus de la ligne, rompue seulement par les grandes tiges du *lamed* et de l'*alef*, la même barre rigide qui les traverse toutes. Le coufique n'a rien des allures capricieuses du nabatéen. Nous ne savons pas assez le détail de l'histoire locale de l'écriture chez les différentes tribus de l'Arabie pour pouvoir nous prononcer en pleine connaissance de cause; mais il semble que le syriaque, dont l'influence s'est fait sentir si loin, ait aussi exercé son action sur la constitution de l'écriture coufique. Peut-être le développement du christianisme qui avait pour organe, dans les pays d'Orient, l'écriture syriaque, n'a-t-il pas été étranger à la direction qu'a prise l'écriture arabe, en Syrie aussi bien qu'à Médine et à la Mecque. Si nous voulions résumer en un mot l'impression que nous produit l'écriture coufique, nous dirions que c'est un alphabet nabatéen transformé par l'imitation de l'écriture syriaque. Au contraire, l'arabe d'Égypte, le neskhi, étant resté plus éloigné des influences syriaques, a conservé sa liberté d'allures et se révèle à nous comme l'héritier naturel du nabatéen.

Les deux grandes branches de l'écriture arabe, le coufique et le neskhi, nous présentent en somme le même phénomène que nous avons signalé à propos de l'estran-

ghélo et du jacobite, un courant oriental et un courant occidental. On dirait qu'il y a des influences générales de milieu auxquelles l'écriture ne peut pas se soustraire. L'arabe oriental, le coufique, s'est façonné sur le modèle du syriaque, et la ressemblance, au lieu d'aller en diminuant, s'est accentuée avec le temps. Elle est moins le résultat d'une parenté originelle que d'une tendance commune de l'écriture, peut-être aussi d'influences locales très puissantes. L'arabe occidental, le neskhi, obéit à une autre loi. Mais ici encore Jacob a supplanté Ésaü; c'est la branche occidentale qui a fini par l'emporter, comme, en syriaque, le jacobite avait évincé l'estranghélo, et le neskhi est devenu l'écriture non seulement de l'Afrique musulmane, mais de la plupart des pays de langue arabe.

Malgré le développement extraordinaire de sa littérature, l'arabe, à partir de l'hégire, n'apporte que bien peu de chose à l'histoire de l'écriture; il a perdu le sentiment de ses origines. C'est moins une écriture qu'une calligraphie qui recherche les formes élégantes et vise à l'ornementation; elle se plie aux formes de la décoration architecturale, elle en suit les contours, elle s'y mêle si bien, que le mot *arabesque* a fini par désigner un motif d'ornementation plutôt qu'une écriture. La lettre n'existe presque plus; elle n'a plus cette forme toujours constante qui en faisait le caractère distinctif et elle se modifie suivant la place qu'elle occupe dans le mot. Non seulement l'arabe, qui a poussé plus loin qu'aucune autre langue sémitique l'analyse des sons du langage, possède une richesse de lettres beaucoup plus grande que les autres alphabets de la même famille; mais, pour rendre toutes les situations d'une lettre dans l'agencement du mot, il lui faut avoir recours à une variété de formes presque

infinie, qui se plie difficilement à la régularité de nos caractères typographiques. L'alphabet turc gravé sous la direction de M. Barbier de Meynard à l'Imprimerie nationale ne compte pas moins de 720 caractères ou groupes de caractères différents. En arabe, chaque lettre a une forme initiale, médiale et finale. Lancée hardiment au commencement du mot, à la fin elle s'abaisse au-dessous de la ligne et se termine en forme de parafe; au milieu enfin, elle suit le mouvement général du mot, dont elle est esclave et, pour lui rendre son individualité, l'arabe est obligé de multiplier les points diacritiques dont nous avons trouvé le germe en syriaque et en palmyrénien.



CHAPITRE XI.

LES POINTS VOYELLES.

L'histoire de l'écriture araméenne nous a conduits jusqu'à la constitution des alphabets sémitiques modernes. L'hébreu, le syriaque et l'arabe appartiennent à ce qu'on pourrait appeler la période littéraire de l'histoire de l'écriture. Cette dernière phase de la vie des alphabets sémitiques a été marquée par une création nouvelle : les voyelles qui leur manquaient, les Sémites, aussi bien hébreux qu'arabes, les ont ajoutées à leur écriture, mais sans jamais leur donner place dans l'alphabet.

Les Phéniciens n'écrivaient pas les voyelles. Les Hébreux paraissent avoir senti cette lacune; jamais ils n'ont réussi à isoler les voyelles, mais l'histoire de leur écriture témoigne d'une tendance à les exprimer d'une façon de plus en plus complète. Ils ont employé primitivement à cet effet, comme les Grecs, certaines lettres, gutturales ou semi-voyelles, qui se rapprochaient des voyelles pour le son, tout en leur conservant dans d'autres cas leur valeur comme consonnes. La même lettre pouvait donc être alternativement voyelle et consonne. Cet usage, dont on trouve les premières traces, encore fort rudimentaires, dans l'inscription de Mésa, semble ne s'être développé qu'au contact des Araméens; mais alors il reçut une grande extension; on adopta le *iod* pour rendre l'*e* et l'*i* longs, le *vau* pour l'*o* et l'*u;* puis on leur adjoignit des gutturales, l'*alef* et, en phénicien, l'*aïn;* enfin, peu à peu, au lieu de rendre par des consonnes les voyelles lon-

gues seulement, on prit l'habitude de les exprimer toutes de cette manière. En même temps, on perdait le souvenir de la valeur primitive de ces consonnes, et on en vint à les employer presque indistinctement les unes pour les autres, si bien qu'elles finirent par marquer la place plutôt que le son des voyelles.

Cette façon d'indiquer les voyelles devait être insuffisante du jour où l'hébreu cessait d'être parlé pour devenir la langue d'un livre; aussi la voyons-nous remplacée à ce moment par une notation des voyelles purement artificielle et étrangère à l'organisme de l'écriture. Les points voyelles sont soit des points, soit de petits traits, qui accompagnent les consonnes et sont disposés de manière à rendre, par leurs diverses combinaisons, toutes les nuances des voyelles. Le défaut de ce système est d'avoir été composé à une époque où l'hébreu n'était plus guère employé que par les savants et de ne pas correspondre toujours exactement au vocalisme de l'ancienne langue hébraïque.

Les points voyelles toutefois n'ont pas été créés tout d'une pièce. L'idée première paraît en avoir été empruntée au syriaque, qui possédait déjà, lorsque les points voyelles furent adoptés par les Juifs, un système analogue, quoique plus simple. Dans l'origine, le syriaque, comme les autres langues sémitiques, se servait des consonnes *alef* ܐ, *vau* ܘ, et *iod* ܝ pour rendre les voyelles. Cette notation donnant lieu à de nombreuses confusions, on imagina de distinguer par des points diacritiques les différentes prononciations dont chacune de ces trois voyelles auxiliaires était susceptible : un point placé au-dessus de la lettre indiqua une prononciation sourde; un point au-dessous, une prononciation aiguë.

Le développement de la littérature syriaque et la traduction des auteurs grecs, en introduisant dans la langue un grand nombre de mots étrangers, devaient faire sentir le besoin d'une indication plus exacte des voyelles. Au VIIIe siècle, Jacques et Théophile d'Édesse remplacèrent l'ancienne notation par les voyelles grecques Α Є Η Ο Υ; ces lettres, placées dans leur position normale par des scribes qui écrivaient de haut en bas, nous paraissent renversées ᐅ ᛏ = ɷ ᐅ quand nous lisons horizontalement une page de syriaque. Le nouveau système, adopté par l'école d'Édesse, fut accepté par tous les jacobites et a prévalu avec eux. Les nestoriens, au contraire, continuèrent à se servir pour l'estranghélo de l'ancien système légèrement modifié.

C'est le même principe que nous trouvons à la base des points voyelles en hébreu. Sous l'influence syriaque sans doute, on adopta d'abord un point au-dessous de la ligne pour exprimer l'*i*, un au-dessus pour l'*o*, puis un au milieu pour l'*u*; enfin, on créa pour l'*a* et l'*e*, tant brefs que longs, des signes plus complexes. Le Talmud, qui fut rédigé vers le IVe siècle de notre ère, ne porte pas encore trace de points voyelles; au contraire, dans les premiers manuscrits bibliques qui datent du Xe siècle, on trouve le système au complet. L'ancienne notation des voyelles au moyen des *matres lectionis* était devenue inutile; toutefois, comme le texte était sacré, on les conserva; mais les grammairiens du moyen âge et de la renaissance, pour indiquer que ces lettres n'avaient plus de fonction, les ont appelées «lettres fainéantes», *litteras quiescentes*.

Les points voyelles ont passé, avec de légères modifications, dans l'écriture arabe; seulement l'arabe ayant continué à être une langue vivante, il a suffi d'une notation

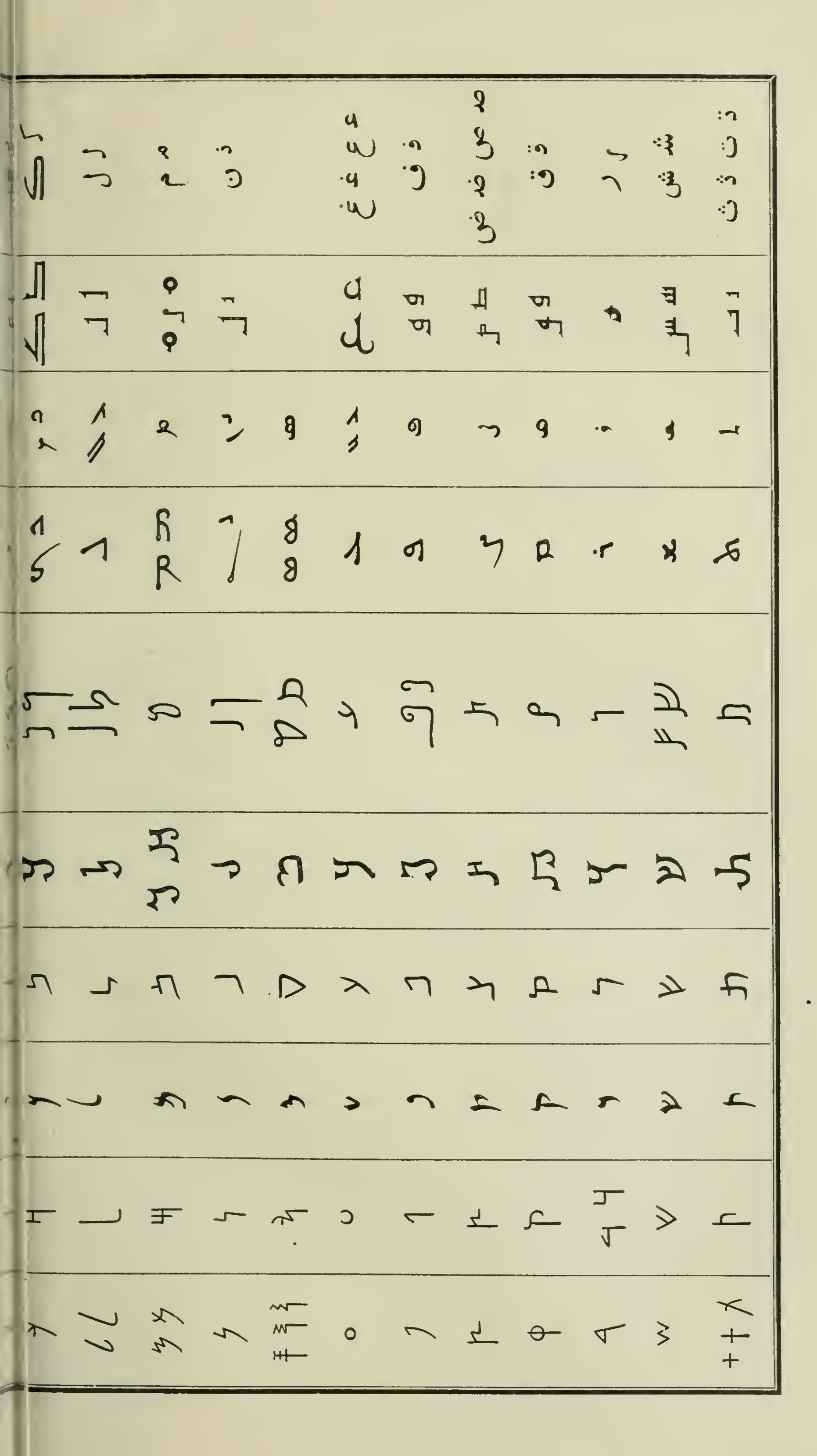
beaucoup moins compliquée pour marquer la prononciation de voyelles que l'on connaissait et qui d'ailleurs ont toujours conservé quelque chose de vague et d'indéterminé. Les petits accents au moyen desquels les Arabes notent les voyelles ont plutôt l'air d'indications jetées en passant que d'un système savant et raisonné, comme l'est celui des points voyelles dans l'écriture massorétique. Les Arabes eux-mêmes en font peu de cas et ne s'en servent qu'accidentellement. C'est comme l'aumône donnée aux faibles et aux étrangers par une race superbe qui se suffit à elle-même, se drape dans son écriture et passe au milieu des infidèles sans éprouver le besoin de se faire comprendre de ceux qui ne possèdent pas la vraie religion.

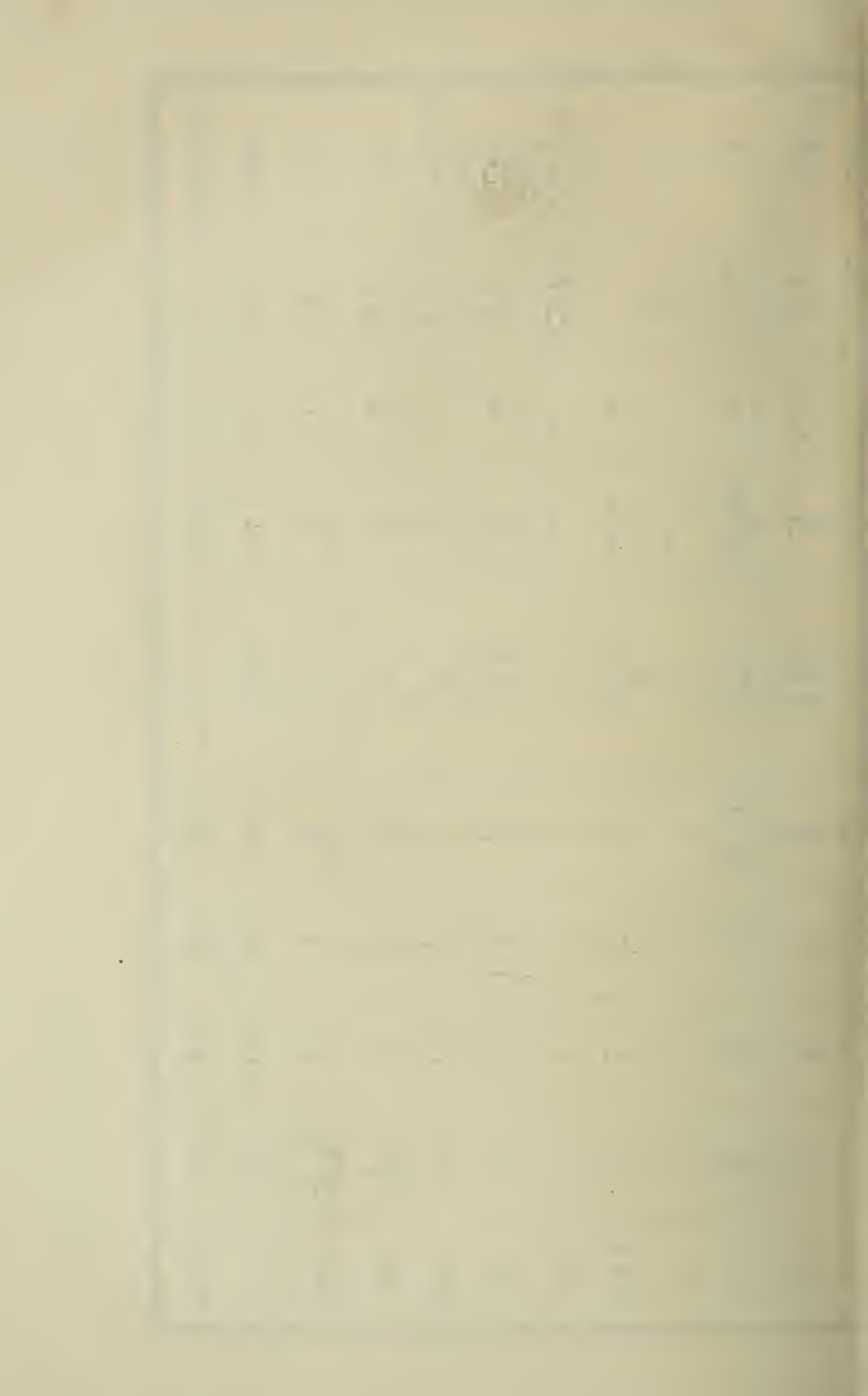
Nous sommes arrivés au terme de l'évolution de l'alphabet phénicien. Dès l'origine, nous avons constaté qu'il avait une tendance à simplifier la forme des lettres et à les écrire d'un seul trait, sans lever la main; c'est le développement naturel de cette tendance qui a amené l'écriture arabe à tracer non plus la lettre, mais le mot entier, d'une seule venue. Dans l'écriture arabe, la lettre a perdu son existence indépendante; elle n'est plus qu'un élément d'un groupe plus complexe, qui est le mot, si bien qu'il faut déjà comprendre l'arabe pour le pouvoir lire. Même dans cette dernière transformation, l'arabe est demeuré conforme au génie des peuples sémitiques. Jamais les langues sémitiques ne sont arrivées à une conscience nette des voyelles; celles-ci n'ont jamais été qu'un élément indécis et flottant au milieu des consonnes; la véritable unité de prononciation, c'est le mot. L'absence des voyelles dans l'alphabet de vingt-deux lettres créé par les Phéniciens n'était pas un accident;

c'était l'indice d'un état d'esprit que les Sémites n'ont jamais dépassé. Au fond, les langues sémitiques sont toujours restées esclaves de la syllabe; même après la création de l'alphabet, la voyelle a continué d'être comprise dans la consonne qui la précédait. Et quand les Sémites ont voulu créer des signes spéciaux pour exprimer les voyelles, ce n'a jamais été que pour faciliter la lecture; leurs voyelles n'ont pas cessé d'être des *matres lectionis,* placées en dehors de la ligne et livrées à tous les caprices de la prononciation. Il fallait le génie indo-européen pour assigner aux voyelles leur place organique dans le langage et pour y reconnaître un élément de la parole, aussi essentiel que la consonne et sujet à des modifications réglées par des lois, dont la détermination a donné naissance, en notre siècle, aux merveilleux développements de la philologie comparée.

ALPHABET ARAMÉEN.

ARCHAÏQUE.	PERSE.	PAPYRUS.	HÉBREU CARRÉ.	PALMYRE.	NABATÉEN.	ESTRANGHELO.	SYRIAQUE.	COUFIQUE.	NESKHI.
𐤀	𐡀	𐡀	א	𐡠	𐢁	ܐ	ܐ	ا	ا
𐤁	𐡁	𐡁	ב	𐡡	𐢃	ܒ	ܒ	ب	ب
𐤂	𐡂	𐡂	ג	𐡢	𐢄	ܓ	ܓ	ج	ج
𐤃	𐡃	𐡃	ד	𐡣	𐢅	ܕ	ܕ	د	د
𐤄	𐡄	𐡄	ה	𐡤	𐢇	ܗ	ܗ	ه	ه
𐤅	𐡅	𐡅	ו	𐡥	𐢈	ܘ	ܘ	و	و
𐤆	𐡆	𐡆	ז	𐡦	𐢉	ܙ	ܙ	ز	ز
𐤇	𐡇	𐡇	ח	𐡧	𐢊	ܚ	ܚ	ح	ح
𐤈	𐡈	𐡈	ט	𐡨	𐢋	ܛ	ܛ	ط	ط





TROISIÈME PARTIE.

LES ALPHABETS DE LA LISIÈRE DU MONDE ANCIEN.

CHAPITRE PREMIER.

HIMYARITE.

En dehors du cercle des alphabets dérivés du phénicien, dont on peut refaire l'histoire et suivre sur des monuments certains les transformations successives, il en est qui paraissent s'y rattacher, sans qu'il soit possible d'en démontrer rigoureusement l'origine, d'autres même qui ne s'y rattachent pas. Ces derniers toutefois sont en très petit nombre, et la plupart des alphabets que l'on considérait jadis comme indépendants rentrent aujourd'hui dans la grande famille des alphabets sémito-japhétiques.

Le groupe le plus important de ces dérivés lointains du phénicien comprend les alphabets sémitiques du Sud, qui s'étendaient des deux côtés de la mer Rouge, de l'Yémen à l'Abyssinie, et dont une ramification s'est avancée, à travers l'Arabie, jusqu'au milieu du désert de Syrie.

Pendant longtemps, on n'a connu qu'un alphabet appartenant à cette famille, l'alphabet éthiopien ou *ghez*, dont se servaient les anciennes populations chrétiennes de l'Abyssinie.

On possède des manuscrits éthiopiens écrits avec ces caractères dans les premiers siècles de notre ère, et qui nous ont conservé différents livres apocryphes, le livre d'Énoch, le livre des Jubilés, ainsi qu'une ancienne version de la Bible. L'écriture éthiopienne s'est transmise jusqu'à nous, avec quelques modifications, dans l'*amharique*, qui est encore aujourd'hui l'écriture liturgique des Abyssins. La forme des lettres de cet alphabet ne rappelle en rien l'écriture phénicienne, et l'origine de l'éthiopien restait enveloppée de mystère, lorsque la découverte des inscriptions himyarites est venue jeter quelque lumière sur les liens qui le rattachent aux alphabets asiatiques.

Au sud de l'Arabie se trouvait un empire bien connu des anciens et qui passait pour avoir jeté un grand éclat, le royaume de Saba. Il avait pour capitales Saba et Mariaba, à l'est; Raïdan, à l'ouest. Les écrivains ecclésiastiques et, à leur suite, les auteurs musulmans l'ont appelé l'empire himyarite, du nom d'une dynastie qui remplaça l'ancien empire sabéen, détruit, l'an 24 après J.-C., par Ælius Gallus. Les rois de la dynastie himyarite avaient établi leur résidence à Dhafâr, l'une des plus belles et des principales villes de l'Arabie, située près de Sana'à, la capitale de l'Yémen. Le nom d'*himyarite*, à peine connu avant l'ère chrétienne, ne désigne qu'une partie des habitants du sud de l'Arabie. Toute cette contrée, qui paraît avoir été très peuplée et très florissante, était occupée par un grand nombre de tribus constituées en royaumes indépendants. Pline et Ptolémée citent, parmi beaucoup d'autres, les Minéens, les Homérites, les Chatramotites (*Atramitæ* de Ptolémée), les Sabéens. Les ruines considérables que l'on rencontre à chaque pas dans cette contrée, devenue aujourd'hui

l'une des plus inhospitalières du globe, attestent l'importance de cette antique civilisation.

D'où venaient les populations du sud de l'Arabie? Une tradition rapportée par la Genèse semble les rattacher aux peuples de race couchite; M. Renan[1], reprenant une idée émise par le baron d'Eckstein, a supposé qu'ils étaient le produit d'une émigration partie du golfe Persique, qui aurait occupé le sud de l'Arabie et passé de là en Afrique par l'Éthiopie. L'étude des inscriptions semble confirmer cette manière de voir.

La découverte de la langue et de l'écriture himyarites est due, ainsi que l'a dit Gesenius, à deux Anglais et à un Français. En 1835, deux officiers de la marine anglaise, Wellsted et Cruttenden, en station aux environs d'Aden, trouvèrent à Sana'à, la capitale de l'Yémen, plusieurs inscriptions tracées avec des caractères inconnus, fort analogues à l'éthiopien, ainsi qu'ils en firent eux-mêmes la remarque. Leur découverte, qui mit en émoi le monde savant, fut annoncée en 1837, puis publiée en 1838 dans le *Journal of the R. Geographical Society*[2].

Presque en même temps, un homme d'autant d'esprit que de science, Fulgence Fresnel, publiait dans le *Journal asiatique*[3] ses *Lettres sur l'histoire des Arabes avant l'Islamisme*, auxquelles nous devons une juste intelligence de la société arabe préislamique. Dans une de ces lettres, il établissait que les auteurs musulmans avaient confondu sous le nom d'arabe des civilisations et des langues très diverses. Les découvertes toutes récentes de M. Doughty et de Ch. Huber,

(1) *Histoire des langues sémitiques*, 5e édition, Paris, 1868, p. 314-323.

(2) Vol. VII, p. 20-34, et vol. VIII, p. 267.

(3) 3e série, t. V et VI, avril-décembre 1838.

dont il a été question plus haut, ont confirmé la justesse de ses vues en ce qui concerne le nord de l'Arabie. Se limitant à l'Arabie méridionale, Fresnel démontra que l'ancien idiome himyarite n'avait pas cessé d'exister et que c'était un dialecte qui tenait de l'hébreu et de l'arabe, sans se confondre avec aucun des deux. Des orientalistes de profession, Gesenius, Ewald, Rödiger, se lancèrent sur cette piste, et, en moins de trois ans, les inscriptions de Wellsted et Cruttenden étaient lues et comprises.

De nouvelles découvertes ne tardèrent pas à confirmer ces premières vues. En 1843, un voyageur français, le docteur François Arnaud, arriva chez Fresnel, alors agent consulaire de France à Djeddah, et lui parla d'inscriptions nombreuses, admirablement gravées, analogues à celles de Wellsted et Cruttenden, qu'il avait eu l'occasion de voir durant un séjour à Mareb. Sur les instances de Fresnel, Arnaud repartit, et l'année suivante il revint, rapportant d'un nouveau voyage, qui faillit lui coûter la vue, cinquante-six inscriptions himyarites. Fresnel se mit à l'œuvre et, en 1845, la traduction de ces inscriptions, accompagnée d'un commentaire, parut au *Journal asiatique*. Dès lors, les études himyaritiques étaient fondées, et elles n'ont cessé de progresser, grâce aux travaux du savant allemand Osiander et, plus récemment, de MM. Mordtmann, D. H. Muller, Halévy, Joseph et Hartwig Derenbourg.

Pendant longtemps, le nombre des textes connus était resté à peu près stationnaire. En 1869, le courageux explorateur de l'Arabie du Sud, M. Joseph Halévy, chargé par l'Académie des inscriptions et belles-lettres d'une mission dans l'Yémen, pénétra, au péril de sa vie et à travers mille fatigues et des misères de tout genre, beaucoup plus avant

qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, et rapporta de son voyage les copies ou les transcriptions de 686 inscriptions, nouvelles pour la plupart[1]. D'autres voyageurs, moins heureux que lui, ont été massacrés en cherchant à pénétrer au cœur de l'Arabie. Enfin, dans ces dernières années, MM. Langer et Glaser ont parcouru plus à loisir, en suivant la route qu'il avait ouverte, les mêmes contrées, et en ont rapporté soit de meilleures reproductions de textes qu'il n'avait pu copier qu'à la hâte, soit de nouvelles inscriptions. Il n'y a guère plus d'un an, M. Glaser, qui avait recueilli, lors d'une première mission, 150 inscriptions, puis, une seconde fois, 200, vient de revenir pour la troisième fois d'un voyage dans la région de Bab-el-Mandeb, avec 2,000 inscriptions inédites, s'échelonnant sur un espace de plusieurs centaines d'années.

Les inscriptions himyarites se distinguent, entre toutes les inscriptions sémitiques, par leur caractère épigraphique. Ce sont des inscriptions souvent fort longues et qui ont toujours un aspect monumental et décoratif; elles sont admirablement calibrées et gravées avec un grand soin, tantôt sur la pierre, tantôt sur le marbre ou sur l'albâtre, tantôt sur le bronze. Les lignes sont régulièrement tracées, les mots séparés par une barre verticale. Les lettres sont en général grandes et profondes; parfois elles sont gravées en relief.

L'inscription est assez souvent accompagnée de bas-reliefs à plusieurs étages, qui représentent, comme certains tableaux du moyen âge ou de la renaissance, plusieurs épisodes successifs de la vie du même personnage. La stèle dont

[1] *Rapport sur une mission archéologique dans le Yémen,* Paris, 1872. — *Études sabéennes* (Extrait du *Journal asiatique,* mai-juin, octobre 1873 et décembre 1874), Paris, 1875.

IMPRIMERIE NATIONALE.

nous donnons la reproduction fait voir l'auteur du vœu, le seigneur Saadaouam, de Madmeram, dans différentes situations. L'inscription porte :

𐩮𐩥𐩧𐩿𐩥𐩬𐩮𐩨𐩿𐩪𐩲𐩵𐩱𐩥𐩣𐩿𐩹𐩣𐩹𐩣𐩧𐩣

צור ונצב סעדאום ד̄מד̄מרם

Image et stèle de Saadaouam, de Madmeram.

Sur le 1[er] registre, on voit Saadaouam en costume d'apparat, un turban sur la tête, s'avancer majestueusement en s'appuyant sur un bâton de commandement. Son domestique le suit péniblement.

Sur le 2[e] registre, il est assis sur un chameau courant. Les colliers du chameau, son chargement et son harnachement, la marque de chamelier sont fidèlement reproduits. Le domestique est assis en croupe.

Le 3[e] registre représente une scène de sacrifice. Un personnage, la tête rasée, est couché sur le dos d'un taureau qui s'élance; il tient les deux mains sur le front du taureau et passe sa tête entre les cornes, de façon à reproduire la figure symbolique du disque dans le croissant. Devant, un second personnage, sans doute Saadaouam, en costume d'officiant, tient le couteau[1]. Derrière, le domestique s'apprête à frapper la bête avec un bâton, ou peut-être un marteau.

Enfin, sur le 4[e] registre, Saadaouam est représenté caracolant fièrement sur un cheval arabe. Son fidèle Achate, une besace à la main, le suit à grands pas.

[1] A moins qu'il ne faille reconnaître, comme on le fait généralement, Saadaouam dans le personnage qui amène le taureau. Il porte en effet un riche manteau sur le dos. On a toutefois peine à croire que Saadaouam se soit rasé aussi complètement pour la circonstance.



L'alphabet himyarite se compose à peu près des mêmes lettres que les autres alphabets sémitiques. Pourtant, on y remarque déjà des traces de la différenciation de certains éléments phonétiques confondus par les anciens Sémites. Il y a deux *daleth*, 𐩵, 𐩹; deux *heth*, 𐩢, 𐩭; deux *teth*, 𐩷, 𐩼; deux *çade*, 𐩮, 𐩳. Ce dédoublement des lettres, qui prend en éthiopien un beaucoup plus grand développement, sera un des traits caractéristiques de l'écriture arabe.

L'aspect général de l'écriture diffère considérablement de celui de l'écriture phénicienne. Les lettres ont une fixité remarquable; il n'y a presque pas de différence entre les formes qu'elles revêtent sur les plus anciennes inscriptions, si l'on en excepte les inscriptions mynéennes découvertes par M. Glaser, et sur les plus récentes; elles sont anguleuses et carrées, nettement séparées les unes des autres et de forme en général assez compliquée. Beaucoup d'entre elles portent de petites aigrettes, tantôt anguleuses, tantôt arrondies, qui leur donnent une certaine ressemblance avec les chapeaux qui couvrent les cheminées sur les toits d'une grande ville. Si l'on voulait leur trouver un point de comparaison, en dehors de toute préoccupation scientifique, il faudrait le chercher dans l'ancienne écriture hindoue. Le mode de formation des lettres de l'alphabet himyarite, avec leurs petits appendices qui se soudent, tantôt en haut, tantôt en bas de la lettre, rappelle celui que nous font connaître les inscriptions indiennes d'Açoka. Aussi ne manque-t-il pas de savants qui ont voulu voir, ou bien, comme Fr. Lenormant et comme M. Taylor, dans l'alphabet indien d'Açoka un dérivé de l'himyarite, ou bien, au contraire, avec M. Lepsius, une influence de l'écriture indienne dans la formation de l'alphabet éthiopien.

Sur un cippe en albâtre poli, large de 0^m^,195, haut de 0^m^,25 [1] :



𐩬𐩮𐩨 | 𐩫𐩪𐩣 | 𐩨𐩬 | 𐩵	נצב | כסם | בן | ד
𐩰𐩲 | 𐩥𐩠𐩥𐩡𐩣 | 𐩥𐩡𐩺	[פ]ע | והולם | ולי
𐩤𐩣𐩲𐩬 | 𐩲𐩻𐩩𐩧 | 𐩦𐩧𐩤𐩬 |	קמען | עתתר | שרקן |
𐩹𐩺𐩦𐩱𐩬𐩠𐩥	דישאנהו

Cippe de Kasm, fils de Da[f]a. . . . . . Et puisse Athtar l'Oriental frapper celui qui le détruirait!

[1] Joseph et Hartwig Derenbourg, *Études sur l'épigraphie du Yémen*, 1re série (Extrait du *Journal asiatique*), Paris, 1884, p. 36 et 51, n° 6.

On ne peut tirer aucune lumière de l'ordre des lettres himyarites, ni de leurs noms, pour l'histoire de leur origine, puisque l'himyarite ne nous est connu que par des inscriptions; mais une étude attentive de la valeur et même de la forme des lettres permet de reconnaître dans l'alphabet himyarite encore un dérivé du phénicien. Si, pour certaines lettres caractéristiques, l'*alef* ћ, le *beth* Π, le *hé* Ч, le *vav* ⊙, le *kaf* ɦ, le *mem* ⊴, la parenté nous échappe, d'autres lettres au contraire, le *lamed* Γ, le *guimel* ˥, le *nun* Ϥ, l'*aïn* ○, et celles de la fin de l'alphabet, *kof* ♦, *sin* ≥, *tau* X, offrent une ressemblance singulière, non point avec les formes plus ou moins cursives de l'alphabet sémitique à l'époque perse, mais avec le phénicien le plus archaïque. Il y a même dans la contradiction que présentent les deux moitiés de l'alphabet quelque chose qui pourrait inspirer des doutes sur la réalité de cette ressemblance. On s'étonne que certaines lettres aient gardé à travers les siècles leur forme primitive, tandis que les autres s'altéraient au point de devenir méconnaissables, et l'on se demande parfois si ce qu'on prend pour des formes archaïques ne serait pas un emprunt fait à l'alphabet grec.

La solution du problème dépend de la date de l'introduction de l'alphabet dans l'Yémen. A l'origine on était porté à attribuer aux inscriptions himyarites une très haute antiquité; un examen plus approfondi a montré qu'il fallait en rabattre, et l'on est peut-être tombé dans un excès contraire. Il y a vingt ans, il était admis qu'aucune des inscriptions connues ne remontait au delà du Ier siècle avant notre ère.

Une découverte que l'on doit à M. Gustave Schlumberger a marqué le point de départ d'un revirement dans les idées à ce sujet. Pendant un séjour à Constantinople, il fut assez

heureux pour acquérir un trésor de deux cents monnaies himyarites de Sana'à, de types divers et en grande partie inconnus[1]. Certaines d'entre elles ont, à côté de légendes himyarites, la tête de chouette des monnaies d'Athènes accompagnée des lettres Α Θ Ε plus ou moins déformées. M. Schlumberger pense qu'il faut rapporter les monnaies de cette catégorie à l'époque de Séleucus IV et d'Antiochus Épiphane (187-164 avant J.-C.). Elles prouvent donc que l'écriture himyarite était couramment employée dès la première moitié du second siècle; mais elles attestent en même temps l'influence qu'a eue, à l'époque des Séleucides, la Grèce sur la civilisation du sud de l'Arabie, et elles tendraient à faire admettre la possibilité d'une action de l'alphabet grec sur la formation de l'alphabet himyarite.

Cette manière de voir, qui pouvait paraître très spécieuse lorsqu'on croyait que les inscriptions himyarites appartenaient toutes à une époque très voisine de l'ère chrétienne, semble devoir être abandonnée par suite des dernières découvertes de M. Glaser. Quoiqu'elles ne soient pas encore intégralement publiées, on en connaît d'une façon générale les résultats.

Les inscriptions de M. Glaser se divisent en deux catégories. Les unes sont des inscriptions himyarites, au sens ordinaire du mot, et appartiennent à la même période que les inscriptions antérieurement connues. Plusieurs proviennent même des rois de la dynastie chrétienne, et parmi elles certains textes présentant un intérêt de premier ordre; c'est ainsi que M. Glaser a trouvé une inscription historique de cent trente-deux lignes, racontant une guerre du roi d'Himyar avec le roi des Romains.

[1] *Le trésor de Sana'à; monnaies himyaritiques,* Paris, 1880.

A côté de ces inscriptions, il en a trouvé d'autres en grand nombre qui appartiennent à des temps beaucoup plus reculés. Elles ne sont pas écrites avec l'alphabet monumental et carré que les inscriptions himyarites nous ont fait connaître, mais avec des caractères de la même famille, beaucoup plus simples, et qui se rapprochent davantage de ceux des inscriptions du Safa dont il sera question plus loin, et des inscriptions thamoudéennes découvertes par Ch. Huber dans le nord de l'Arabie. Ces inscriptions se rencontrent spécialement dans la partie la plus septentrionale de l'Yémen, où les auteurs anciens plaçaient le royaume des Mynéens. Elles contiennent, à ce que l'on dit, une foule de noms de rois, qui portent des titres différents, correspondant à des époques différentes, et chacune de ces séries royales est représentée par cinquante ou soixante noms, si bien que l'on serait obligé de rapporter à une époque très reculée les premières de ces inscriptions. D'après l'opinion de certains savants, elles remonteraient jusqu'aux environs de l'an 1000; d'après les calculs les plus modérés, elles iraient en tout cas jusqu'au ve ou au vi^e^ siècle avant notre ère, et, à cette époque, le royaume de Saba avait son alphabet tout formé et son épigraphie.

Quand les inscriptions de M. Glaser seront publiées, on pourra se faire une idée plus exacte de leur antiquité, et se livrer à un examen comparé de l'alphabet mynéen, qui permette d'en établir la filiation. Dès à présent, ces découvertes donnent un certain poids à l'opinion qui voit dans l'alphabet himyarite un dérivé du phénicien archaïque et le rattache à l'ancienne civilisation sabéenne, qui a laissé de si profonds souvenirs dans l'imagination des peuples sémitiques, au temps où la reine de Saba rendait visite à

Salomon et où les vaisseaux de Hiram se rencontraient dans la mer Rouge avec ceux du roi d'Israël pour aller chercher à Ophir de l'or, de l'ivoire, des singes et des paons. En tout cas, elles donnent raison à M. Halévy, qui voudrait voir remplacer le nom d'inscriptions himyarites par celui d'inscriptions sabéennes. C'est, en effet, dans l'ancien royaume de Saba qu'il faut placer le foyer primitif de la civilisation du sud de l'Arabie et de l'écriture que nous ont conservée les inscriptions de l'Yémen.

ALPHABET ÉTHIOPIEN.

De l'Yémen, l'alphabet sabéen a pénétré en Afrique, à la suite de l'invasion en Abyssinie des populations du sud de l'Arabie parlant le ghez, et il s'y est maintenu jusqu'à nos jours. À quelle date eut lieu cet évènement? Y a-t-il même eu conquête à proprement parler, ou bien une de ces infiltrations lentes dont l'histoire des migrations des peuples nous offre tant d'exemples? M. Renan incline pour la seconde de ces hypothèses. Quoi qu'il en soit, au IVe siècle les Abyssins se convertirent au christianisme, et, à partir de ce moment, nous pouvons suivre, sur des monuments certains, l'histoire de l'écriture éthiopienne. Le plus ancien monument de la littérature éthiopienne est une version de la Bible, qui doit dater du temps même de la prédication chrétienne. D'autres traductions, notamment celle du livre apocryphe d'Énoch, sont de peu postérieures; mais, sur les plus anciens manuscrits déjà, l'écriture éthiopienne a un caractère très différent de l'himyarite : ce n'est plus une écriture lapidaire; on y reconnaît les formes arrondies de la paléographie manuscrite.

Le passage de l'un de ces alphabets à l'autre nous est fourni par deux importantes inscriptions découvertes à Axum en 1830[1]. Sur la plus grande, le roi Aïzanas, qui s'intitule roi d'Axum et d'Himyar, de Raïdan et de Saba, et de Salhen, raconte ses victoires sur le roi des Falasha. Les inscriptions d'Axum sont donc postérieures à la conversion des Abyssins, qui eut lieu au IVe siècle, et antérieures à la conquête de l'Arabie Heureuse par Chosroès; cette conquête ayant eu lieu au VIe siècle, il faut les placer environ au Ve siècle de notre ère. Des inscriptions grecques de la même époque et probablement du même roi confirment ces conclusions.

L'écriture éthiopienne des siècles postérieurs s'écarte de l'himyarite non seulement par la forme des lettres, mais par leur ordre dans l'alphabet et par leur nombre. Les dédoublements de sons confondus dans l'ancien alphabet sémitique sont beaucoup plus nombreux que dans l'himyarite, et, pour désigner ces nouveaux phonèmes, on crée de nouvelles lettres, formées des caractères primitifs au moyen de traits additionnels qui viennent s'accrocher, comme des antennes, à la tête des lettres. En même temps, dans le classement des lettres de l'alphabet, on adopte un ordre différent de celui de l'alphabet phénicien; les lettres sont groupées, ainsi qu'en arabe, d'après des analogies de forme tout extérieures; elles n'ont conservé de l'ancien alphabet que leurs noms. Enfin, l'éthiopien nous présente un phénomène analogue à celui dont l'hébreu carré et déjà le syriaque nous avaient fourni l'exemple : la création de signes spéciaux pour marquer les voyelles. Ces voyelles sont indiquées, comme

[1] Rüppell, *Reise in Abyssinien*, 1838, vol. II, p. 268-281 et pl. V.

en syriaque, par les lettres *alef, iod* et *vau*, réduites à leur plus simple expression. Seulement, tandis qu'en syriaque elles sont toujours restées étrangères à l'organisme de l'écriture, en éthiopien elles se soudent aux lettres, transformant l'alphabet en un véritable syllabaire.

Ces petits appendices, qui se suspendent aux lettres, leur donnent une certaine ressemblance avec l'alphabet indien d'Açoka, ressemblance qui a pu faire croire à Lepsius que l'alphabet éthiopien s'était inspiré de celui de l'Inde. Il suffit du développement naturel de l'écriture sémitique pour expliquer cette transformation. Du moment qu'elle voulait exprimer les voyelles et leur donner une place, l'écriture sémitique devait retourner au syllabisme d'où elle était sortie, parce qu'elle n'est jamais arrivée à concevoir la voyelle indépendante de la consonne.

INSCRIPTIONS DU SAFA.

A côté de la transformation littéraire et savante qui a fait sortir le syllabaire éthiopien de l'himyarite, nous trouvons, en Arabie même, une autre branche de l'écriture sabéenne, qui a eu des destinées moins brillantes, mais qui n'est peut-être pas moins importante pour l'histoire des anciennes populations de l'Arabie. C'est celle que nous ont révélée les inscriptions du Safa.

L'influence de la civilisation sabéenne n'était pas limitée au sud de l'Arabie; elle s'est fait sentir jusqu'aux limites extrêmes du monde arabe avant Mahomet. A l'est du massif du Haurân se trouve une région volcanique, le Harra, véritable désert de blocs de lave, qui s'étend à perte de vue, formant deux massifs distincts, celui du Ledja, plus rappro-

ché du Haurân et qui présente encore quelques traces de végétation, et celui du Safa. Ce dernier offre l'aspect d'une mer de blocs basaltiques aux angles arrondis, à la surface noire et lisse, qui varient de la grosseur du poing à celle d'un corps d'homme. Ce désert est limité au nord et au sud par deux cônes volcaniques, le Djebel-Sès et le Némara, qui portent des traces de camps fortifiés occupés autrefois par des postes romains.

Toute cette région est couverte d'inscriptions qu'on rencontre non seulement autour des points qui ont été habités, mais sur les routes qui y conduisent, en plein désert. On y trouve, à côté de *graffiti* grecs et latins et de formules pieuses en caractères coufiques, des inscriptions, en beaucoup plus grand nombre, tracées en caractères qui rappellent, ainsi que Wetzstein l'avait déjà remarqué, malgré leur forme irrégulière et capricieuse, l'écriture himyarite. Ces inscriptions, qui se comptent par milliers, sont rarement isolées; on les rencontre généralement par groupes, et surtout sur des accumulations de pierres, sortes de *tumuli* grossiers qui rappellent les *galgals* élevés par les peuples sémitiques en souvenir d'évènements dont ils voulaient conserver la mémoire. L'histoire des patriarches et celle de la conquête de la Palestine nous en offrent plus d'un exemple. On les désigne dans le désert sous le nom de *rídjm.*

Ces inscriptions sont tracées à l'aide du martelage, ou bien gravées en traits fins et nets qui se détachent en clair sur la surface noire du roc et présentent une coloration rougeâtre due au grain de la pierre. Elles affectent les formes les plus capricieuses et les plus irrégulières. Les caractères sont dirigés tantôt dans un sens, tantôt dans un autre; la ligne suit les accidents de la pierre et les caprices de sa sur-

face, tantôt revenant sur elle-même comme une sorte de boustrophédon, tantôt se repliant, s'enchevêtrant sans règle apparente et encadrant les représentations figurées qui accompagnent souvent ces inscriptions, des guerriers à cheval en armes, des femmes, des animaux, quelquefois même des figures mythologiques.



Le premier Européen qui ait signalé les inscriptions du Safa est le voyageur anglais Cyril Graham, en 1857. Peu après, le Dr Wetzstein, durant son séjour dans le Haurân, recueillit sur les rochers du Safa 260 inscriptions du même genre, et il en publia une dizaine dans un mémoire

célèbre[1], avec des vues, sur l'origine et le caractère de cette écriture, dont les découvertes ultérieures ont démontré justesse. Mais c'est encore au voyage d'exploration de MM. Waddington et de Vogüé dans la Syrie centrale que l'on doit la connaissance exacte et complète des inscriptions du Safa, qui a permis à M. Halévy d'en tenter avec succès le déchiffrement.

M. de Vogüé recueillit plus de 400 de ces inscriptions, qu'il a publiées dans le volume sur la *Syrie centrale* auquel nous avons déjà fait de nombreux renvois[2]. C'est d'après lui que nous avons donné la description de ces anciens monuments. Les originaux de quelques-uns d'entre eux, rapportés par lui, sont conservés au musée du Louvre.

Déjà M. Blau avait entrepris de déchiffrer les inscriptions du Safa; mais, égaré par l'idée que cette écriture devait cacher de l'arabe, il avait méconnu le sens de ces petits textes. Une tentative de M. D. H. Muller ne fut guère plus heureuse. M. Halévy[3] reprit le problème, à l'aide des inscriptions publiées par M. de Vogüé, et il parvint à reconnaître le mot כ = בן « fils de », qui sépare les noms propres. Cette découverte non seulement lui donnait deux lettres de l'alphabet safaïtique, mais permettait d'isoler les noms propres et elle prouvait qu'il fallait chercher l'explication de ces inscriptions, non du côté de l'araméen, mais dans le sabéen, qui emploie le même mot que l'hébreu, *ben*, pour signifier « fils ». En s'appuyant sur cette base solide, il est

(1) *Reisebericht über Hauran und die Trachonen*, Berlin, 1860.

(2) *Syrie centrale, Inscriptions sémitiques*, 2ᵉ partie : *Les inscriptions du Safa*, Paris, 1874.

(3) *Essai sur les inscriptions du Safa* (Extrait du *Journal asiatique*, 7ᵉ série, vol. X, 1877, p. 293-450).

arrivé peu à peu à déterminer les valeurs des différentes lettres safaïtiques et à traduire les noms propres, ainsi qu'un certain nombre d'autres mots. D'ailleurs ces inscriptions, comme tous les *graffiti*, sont très pauvres, et dès qu'on sort des noms propres, on tombe, à cause de leur concision même, dans de grandes obscurités.

L'alphabet safaïtique présente dans son ensemble une ressemblance indiscutable avec l'alphabet himyarite; mais, dans le détail, cette ressemblance n'est pas aussi absolue qu'on serait disposé à le croire; M. Halévy va même jusqu'à dire qu'il y a plutôt entre eux un air de famille qu'une provenance directe, et qu'il faut faire intervenir, comme terme de comparaison, l'alphabet phénicien. Il est certain que l'alphabet safaïtique, tout en étant plus récent que les inscriptions himyarites, a pu conserver, à cause de la simplicité de ses formes, certaines ressemblances avec des formes relativement anciennes de l'alphabet phénicien, qui ont disparu dans l'écriture monumentale de Saba et de Mariaba.

Comment expliquer la présence d'inscriptions appartenant à la famille sémitique du Sud dans une région séparée de l'Yémen par toute la longueur de l'Arabie ? Wetzstein, s'appuyant sur les faits réunis par Caussin de Perceval, avait proposé d'y voir l'effet de ce courant qui, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, amena les populations du sud de l'Arabie, Fenoukhides, Salihides, Ghassanides, jusqu'aux portes de Damas, et auquel on doit la reconstruction de Bosra, ainsi que tout le développement architectural du Hauràn. S'il en était ainsi, l'isolement de l'alphabet du Safa ne devait être qu'apparent, et l'on devait s'attendre à en trouver des traces sur d'autres points du chemin parcouru par ces populations. Les découvertes de MM. Doughty et Charles

Huber[1], qui ont opéré une révolution dans nos connaissances sur l'Arabie anté-islamique, ont sur ce point encore modifié les conceptions anciennes et élargi le cadre de nos idées. Ces voyageurs ont trouvé dans toute la région qui s'étend depuis Egra jusqu'aux portes de la Mecque, sur des cailloux, sur des rochers, des *graffiti* en grand nombre,



Inscription thamoudéenne avec dessin, relevée par Ch. Huber[2].

identiques ou fort analogues à ceux du Safa. On appelle ces inscriptions thamoudéennes, du nom des anciens habitants

(1) Ch. Huber, *Journal de voyage,* Paris, Imprimerie nationale, 1891.

(2) Ph. Berger, *L'Arabie avant Mahomet d'après les inscriptions,* Paris, Maisonneuve, 1885. — M. Euting m'informe que ce dessin, ainsi que le croquis de la stèle de Teima que j'ai publiée à la suite de ma conférence, sont de sa main.

de cette contrée. Des inscriptions himyarites recueillies dans les ruines d'El-Ola, au nord d'El-Hedjr, ont prouvé qu'il existait en cet endroit un groupe yéménite, à côté du groupe araméen de Médaïn-Saleh.

Les inscriptions mynéennes découvertes par M. Glaser appartiennent sans doute à la même famille paléographique. Le jour où leur filiation sera scientifiquement établie, non seulement l'histoire des alphabets sémitiques du Sud aura fait un pas décisif, mais les inscriptions que l'on appelle safaïtiques, du nom de la contrée où ont été retrouvées les premières d'entre elles, acquerront une valeur de premier ordre pour l'histoire de l'écriture en Arabie, et seront replacées dans leur véritable milieu. Il résulte en tout cas de ce qui précède que l'écriture safaïtique n'est pas une écriture locale, née spontanément sur un point du désert de Syrie, mais qu'elle est la forme populaire de l'écriture des habitants du sud de l'Arabie.

Nous pouvons donc suivre aujourd'hui la marche de l'écriture himyarite depuis l'Yémen jusqu'au désert de Syrie et démontrer, à l'aide des monuments, ce qui n'était jadis qu'une conjecture. Nous voyons cette écriture s'avancer, aux premiers siècles de notre ère, jusqu'au nord de l'Arabie et s'y heurter à l'écriture araméenne.

Qui sait si on ne la rencontrera pas sur d'autres points encore du monde antique? On a trouvé sur divers monuments, à Athènes, à Rome, des *graffiti* encore inexpliqués qui pourraient bien, d'après M. Renan, se rattacher à l'écriture dont le désert du Safa nous a fourni les premiers exemples, et avoir été tracés par des Orientaux appartenant à ce monde arabe préislamique que nous commençons à peine à entrevoir.

IMPRIMERIE NATIONALE.

L'étude des inscriptions nous fait donc assister à une bataille d'écritures qui n'est que l'expression parlante de la lutte des races qui se partageaient l'Arabie dans l'antiquité. L'Arabie avant Mahomet nous apparaît comme formée de deux éléments : l'élément araméen, venu du Nord, et l'élément himyarite ou sabéen, venu du Sud. Ainsi se trouvent confirmées les traditions hébraïques qui représentaient les Arabes comme un mélange d'Araméens se rattachant à Abraham, et par lui à la Mésopotamie, et de Couchites. Au milieu de ces deux groupes de populations, l'élément arabe, à proprement parler, se réduit à bien peu de chose. L'écriture arabe n'était que l'écriture d'une tribu, celle des Coréischites. C'est Mahomet qui en a fait la fortune. Il en a fait l'écriture du Coran, et l'a ainsi imposée à tous les peuples qui ont accepté l'islamisme. Non seulement elle s'est rendue maîtresse de l'Arabie, mais elle est devenue l'écriture du monde turc et persan, et elle s'est substituée, chez les musulmans, à toutes les autres écritures, dans l'Afrique du Nord, dans l'Asie centrale et jusque dans l'Extrême Orient.

Nous avons réuni dans le tableau ci-contre les alphabets himyarite, éthiopien et ghez. A leur suite, nous donnons les lettres de l'alphabet safaïtique d'après M. Halévy; on trouvera à la fin de son *Essai sur les inscriptions du Safa*, planche I, la série complète des différentes formes que revêt chaque lettre. Le tableau inséré par M. Euting dans sa *Semitische Schrifttafel*, et qui est fait d'après les travaux de MM. Blau et D. H. Muller, est fautif et ne doit pas être consulté. Une dernière colonne enfin est consacrée à l'alphabet berbère, dont il va être parlé.

ALPHABETS SÉMITIQUES DU SUD.

HÉBREU.	HIMYARITE.	ÉTHIOPIEN.	GHEZ.	SAFA.	BERBÈRE.
א	𐩱 𐩱	አ	አ	X	•
ב	Π 𐩨	Π	በ	)	⊙ ⊡
ג	𐩴	ገ	ገ	T Ṭ	⇀ 1 1
ד	H 𐩵 ⋈ ⧑	Y Y	ደ	⊣ Þ	⊓ ⊏ ⊐
ה	𐩠	Y	ሀ	∍ Ψ Y	≡ ?
ו	⦶	Ψ Φ	ወ	Ч	= ‖ ⊤ ⊥
ז	⧖		ዘ	ⱶ Ⅱ	⫙ Ш ⌶ H
ח	𐩢 Ψ	ሐ Y	ሐ	XX∩⋒Ѱ	ǁǁ
ט	⚲ ⚲ ◫	Ш ⋒	ጠ	ⱶ	⋟
י	♀	Y P	የ	♀ ♂	Z ≶
כ	𐩫 ሰ	ከ ከ	ከ	ʖ ʖ	≘ ⥮ ⇚ ⥮
ל	1 Γ	Λ	ለ	(1) ǀ	ǁ =
מ	⊲ ⊳ ⌷	ᏇᏇ	መ	8 ⅁	⊐ ⊔ ⊦
נ	⅃ ᒪ	ነ	ነ	(ϟ) /	— ǀ
ס	ሰ	ሰ	ሰ	(ʌ) ʌ Λ	⊏ ⊂ ⊓
ע	⥮ ○ ◊	∇	ዐ	○	≡ Ⅲ ÷ ⫶
פ	◊	ፈ	ፈ	(◊ ◊) ⟠	X ⋉ ⋊
צ	⊟ ሰ	ጸ X	ጸ ፀ	ǂ	⧖ 8 8
ק	◊	Ɵ H Φ Ψ	ቀ	Θ Φ	≣
ר	) Þ)	ረ	ረ	)	○ □
ש	ʒ ɛ	Ш	ሠ	ʒ ɛ	≥ W M
ת	X 8	ተ	ተ	+ X	+ X ⊒ Ш

CHAPITRE II.

ÉCRITURE BERBÈRE.

En continuant notre route vers l'Ouest, nous rencontrons dans l'Afrique du Nord, à l'époque romaine, une autre écriture alphabétique, l'écriture libyque ou berbère, qui a été usitée chez les populations indigènes de la Numidie et de la Maurétanie. Nous ne la connaissons que par des inscriptions, presque toutes funéraires, que l'on trouve surtout en Kabylie; mais l'aire des inscriptions libyques s'étendait beaucoup au delà. On en rencontre depuis la presqu'île du Sinaï jusqu'à l'île de Fer, c'est-à-dire sur un espace de 5,000 kilomètres de longueur, embrassant toute la côte occidentale de l'Afrique.

Les inscriptions libyques sont en général assez grossières, tracées en caractères très grands, qui se lisent le plus souvent de bas en haut et de gauche à droite; certaines d'entre elles pourtant doivent se lire horizontalement, de droite à gauche, ou même de haut en bas. Cette épigraphie ne remonte guère au delà de l'époque de la domination romaine. Les inscriptions bilingues sont généralement libyques et latines, ou libyques et néo-puniques. Il faut en excepter la célèbre inscription du mausolée de Dougga, en Tunisie, qui est libyque et punique. La partie libyque, plus soignée que d'habitude, se lit horizontalement, de droite à gauche, comme les écritures sémitiques. C'est sans doute l'une des plus anciennes inscriptions berbères que nous possédions. D'après

le caractère de l'écriture punique, elle peut dater de cent ou deux cents ans avant notre ère. Une autre inscription bilingue, libyco-grecque, gravée sur agate et également très soignée, provient de Derna.

L'alphabet des inscriptions libyques présente une extrême ressemblance avec les caractères *tefînagh*, encore partiellement en usage chez les Touaregs. Les inscriptions en tefînagh sont très répandues dans le nord de l'Afrique et de dates très diverses. Il en est qui remontent à plusieurs siècles en arrière et rejoignent presque les inscriptions libyques; d'autres sont toutes récentes. L'écriture tefînagh n'est pas une écriture courante, comprise par tout le monde; mais certains individus chez les Touaregs, les femmes surtout, ont conservé la connaissance de la valeur phonétique et de l'emploi de ses caractères. En réalité, l'écriture berbère n'a jamais cessé d'être usitée, et une chaîne presque ininterrompue rattache l'écriture libyque à l'écriture tefînagh, qui en représente la forme la plus moderne. L'écriture des Touaregs n'est qu'une transformation de l'ancien alphabet libyque : certains caractères ont pris une valeur différente de celle qu'ils avaient primitivement, et d'autres ont été créés pour répondre aux besoins nouveaux qui résultaient de l'introduction dans la langue indigène de noms propres et des termes arabes imposés par l'islamisme.

Les deux alphabets offrent encore un autre trait commun : suivant M. Duveyrier, qui a étudié sur place, pendant de longues années, l'écriture des Touaregs et l'histoire de ses développements, il n'est pas prouvé jusqu'à ce jour que l'un ou l'autre de ces alphabets ait été employé pour des rédactions de longue haleine, notamment pour composer des livres. Ils paraissent plutôt avoir été réservés pour tracer

de courtes inscriptions sur la pierre, ou sur des amulettes, des armes et des bijoux. Il en résulte que les inscriptions berbères, anciennes comme modernes, ont un intérêt fort restreint et ne nous fournissent qu'un nombre de mots très limité.

L'existence de l'écriture libyque avait été révélée, dès 1631, par la découverte de l'inscription bilingue de Dougga. Ce n'est toutefois qu'en 1843 que l'analyse de cette inscription permit à M. de Saulcy[1] de déterminer la valeur de la plupart des caractères libyques. Ces études ont été poursuivies par le Dr Judas et par quelques autres. Pendant près de trente ans, un travailleur infatigable, le Dr Reboud, a recueilli et publié successivement dans les *Mémoires de la Société archéologique de Constantine* toutes les inscriptions libyques qu'il rencontrait dans ses courses. Un grand nombre de ces inscriptions éparses ont été réunies en un volume, en 1870, par le général Faidherbe.

Enfin, M. Halévy, s'aidant, d'une part, des déchiffrements de ses devanciers, qu'il modifie sur certains points, de l'autre, de sa connaissance des langues berbères, a tenté de donner la traduction complète de 250 inscriptions libyques dans ses *Études berbères*, qui ont paru dans le *Journal asiatique*[2]. Plus récemment encore, M. Letourneux a fait, au Congrès des orientalistes de Florence[3], une communication dans laquelle il propose d'autres valeurs pour plu-

[1] *Journal asiatique*, février 1843.

[2] *Journal asiatique*, février-mars et octobre-novembre 1874. Tirage à part, Paris, Impr. nat., 1875.

[3] *Du déchiffrement des inscriptions libyco-berbères.* (*Atti del IV Congresso internationale degli orientalisti, nel settembre 1878*, t. I, Firenze, 1880, p. 57 à 75.)

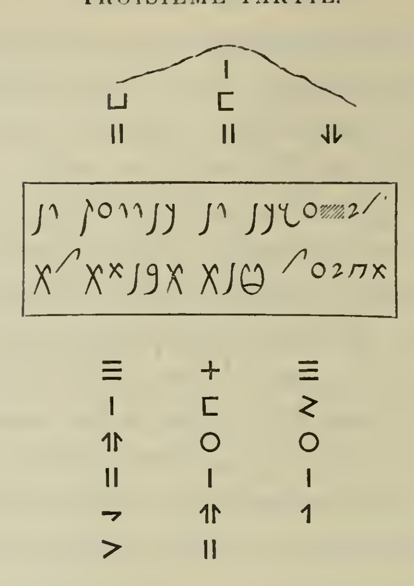
sieurs caractères de l'alphabet libyque. Ces divers systèmes ont été résumés et discutés par M. Tissot dans sa *Géographie de l'Afrique romaine*[1]; et pourtant, malgré tant de travaux, on ne peut pas dire que nous soyons arrivés à une intelligence complète des inscriptions libyques. M. Duveyrier vient de leur consacrer dans les *Instructions pour la recherche des antiquités dans le nord de l'Afrique*[2], publiées par le ministère de l'instruction publique, une notice substantielle, qui donne une idée exacte de l'état de la question. On y trouvera des spécimens des formes successives de l'écriture berbère, depuis l'inscription de Dougga jusqu'aux inscriptions modernes en caractères tefinagh. M. Duveyrier y a joint une carte des localités qui ont fourni ces inscriptions et un tableau très complet des lettres, tant anciennes que modernes, avec l'indication des valeurs que les différents auteurs leur ont assignées.

Nous prendrons comme exemple de l'ancienne écriture libyque une inscription bilingue, libyque et néo-punique, découverte à Bordj-Halal, entre Hammam-Darradji (Bulla Regia) et Chemtou (Simittu), et donnée par M. Goguel au musée du Louvre. La partie néo-punique a été publiée par M. Euting (*Zeitschr. der d. Morg. Ges.*, t. XXIX, 1875, p. 239); l'inscription entière par M. Tissot (*Géographie de l'Afrique romaine*, t. I, p. 523)[3].

[1] Tissot, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, t. I, Paris, 1884, p. 516-527.

[2] *Instructions adressées par le Comité des travaux historiques et scientifiques. Recherche des antiquités dans le nord de l'Afrique. Conseils aux archéologues et aux voyageurs* (publié par les membres de la Commission d'Algérie et de Tunisie), Paris, Leroux, 1890, p. 45-62.

[3] Voir aussi Faidherbe, *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, 1882, p. 16-19.



Voici comment nous lisons cette inscription :

.	.	.
.	.	.
.	N	.
M	D	.
OU	OU	OU

לי···עוכן בן כנרדעת ב:

משיעל טנא אבנם אלא

?	T	?
N	D	I
K	R	R
OU	N	N
G	K	G
I	OU	

La partie néo-punique est claire, sauf pour le premier nom, qui est douteux :

A I[g]aoukan, fils de Kanradat, fils de
Mesial, ont été érigées ces pierres.



Heliog Dujardin

INSCRIPTION BILINGUE
BERBÈRE ET NÉO-PUNIQUE
DE CHEMTOU

L'inscription libyque est la traduction par à peu près de l'inscription néo-punique[1]. Elle débute par les mots *Igaoukan, fils de Kanradat.* Peut-être faut-il voir dans les deux caractères OU M . . . . . qui se lisent à la ligne de gauche, en haut, le commencement des mots : «*fils de Me*[*sial*].» Le sens de la suite nous échappe.

On remarquera que nous rendons le signe I par un *n*, comme M. Letourneux. Nous n'assignons pas de valeur au caractère ≡, dont la fonction n'a pas encore été déterminée d'une façon satisfaisante; nous ferons seulement observer qu'il sert très fréquemment à séparer les mots, principalement lorsqu'ils ne sont pas reliés par la particule *ou* = «fils de».

Il faut reconnaître que si l'on est arrivé, pour les noms propres, à des résultats assez satisfaisants, on retombe, dès qu'on sort de l'onomastique, dans de grandes obscurités. Quand on étudie les inscriptions réunies dans les *Études berbères,* on s'aperçoit bientôt que la première partie de ces textes se compose presque invariablement de noms propres, libyques, puniques ou même latins, que M. Halévy a lus avec beaucoup de sagacité, et qui sont séparés par le mot *ou*, correspondant à l'hébreu *ben* «fils»; mais ensuite vient une série de mots, *bas, vermima, massiva, makouda, massakra*, qui ne sont pas précédés de la particule *ou*, sauf de très rares exceptions. M. Halévy les prend également pour des noms propres. Alors il faut admettre, ou bien qu'on a indiqué la parenté pour le premier degré de la généalogie et qu'on l'a omis pour les autres, ou que nous avons sur la même pierre les

[1] Suivant M. Euting, la pierre ne portait primitivement qu'une inscription libyque, et l'inscription néo-punique aurait été ajoutée après coup. Nous croyons qu'il se trompe.

noms de plusieurs individus, l'un avec sa généalogie, les autres sans généalogie. Suivant M. Letourneux, ces noms seraient ceux du défunt et des témoins de l'acte de décès : cela est contraire à toutes nos idées sur les inscriptions funéraires. Il est impossible de ne pas être frappé de la monotonie de ces mots opposée à la grande variété des noms propres. Sans prétendre les traduire, on est bien tenté de se demander s'ils ne cacheraient pas des formules?

L'inscription n° 29 de M. Halévy est une inscription bilingue de la Chefia[1], qui est ainsi conçue :

C IVLIVS ....
LVS·VET·DONIS
DONATIS·TORQVI
BVS·ET·ARMILLIS
DIMISSVS·ET·IN·CIVIT
SVA·TENELIO·FLAM
PERP·VIX·AN·LXXX
H·S·E

	≡		
	⊔	≡	+
	⊔	⊏	=
	○	⇈	‖
	⊤	|	8
	≡	⊔	⊔
≡	○	≡	‖
⊙	⇈	‖	|||
—	8	8	||||
⊔	⊔	⊔	⇈

Le texte latin porte : *Caius Julius.... lus veteranus, donis donatis torquibus et armillis, dimissus et in civitate sua Tenelio flamen perpetuus. Vixit annis* LXXX. *Hic situs est.*

[1] *C. I. L.*, t. VIII, n° 5209.

Le texte libyque est ainsi lu par M. Halévy, de droite à gauche : *Kaho ou Massoulat. Massiva, Makouda, Massacra, Vermina, Maniba.* Les deux premiers noms sont ceux du défunt et de son père : « Caius (?) fils de Massoulat[1]. » Puis M. Halévy ajoute : « Les autres noms propres sont tous connus, sauf le dernier, dont l'origine est très obscure. » Que M. Halévy nous pardonne la comparaison, mais c'est un peu comme si l'on disait que *Hic Situs Est* ou *Vixit Annis Octoginta* sont des noms propres, parce qu'ils sont bien connus et qu'ils reviennent fréquemment dans les inscriptions. Je supplie qu'on n'accepte jamais de pareilles traductions dans le *Corpus inscriptionum semiticarum.* Tout cela est à reprendre.

Les inscriptions néo-puniques présentent encore bien des obscurités; mais leur interprétation est entrée dans la bonne voie, grâce à la méthode qui consiste à éclaircir les difficultés par le rapprochement des textes et à avouer son ignorance en mettant des points partout où l'on ne comprend pas. On n'a pas le sentiment que le déchiffrement des inscriptions libyques offre la même sécurité. Néanmoins, la valeur des lettres peut être considérée comme à peu près certaine, sauf pour quatre ou cinq qui prêtent encore à discussion.

Nous avons reproduit, dans le tableau qui termine le chapitre précédent, les lettres de l'alphabet libyque, tant horizontal que vertical, en les ramenant, pour faciliter la comparaison, aux valeurs des lettres hébraïques. Il ne nous

[1] Cela nous porterait à restituer, dans l'inscription latine, un nom tel que Massulus ou Masculus, plutôt que Satullus, à supposer que le fils ait porté le même nom que son père.

appartient pas d'entrer ici dans la discussion des valeurs qui ont été proposées pour chaque signe; nous ne prétendons même pas donner cet alphabet comme définitif, et nous nous bornons à renvoyer le lecteur au tableau de M. Tissot ou à celui de M. Duveyrier.

L'alphabet libyque vient-il du phénicien, ou bien est-il le résultat d'une tentative isolée des populations berbères pour se créer une écriture? Nous manquons des éléments nécessaires pour décider la chose; il y a entre ces deux alphabets une trop grande lacune. Certaines formes de l'éthiopien pourraient jusqu'à un certain point servir de transition entre le berbère et les alphabets sémitiques; on en jugera par le tableau des alphabets de l'Arabie du Sud que nous avons mis en regard de l'alphabet libyque; mais ces ressemblances ne sont pas assez générales pour qu'on puisse les prendre pour base d'une démonstration.

La grande dissémination des inscriptions berbères semble être l'indice d'un mouvement de populations considérable, qui se rattachait peut-être au courant d'où sont sorties les écritures de l'Arabie du Sud et de l'Éthiopie, et qui s'est propagé de l'est à l'ouest et s'est étendu, à un certain moment, à toute l'Afrique du Nord. On a trouvé, il y a quelques années, jusque dans les îles Canaries, des inscriptions qui paraissent appartenir au même système d'écriture. Qui sait si cette action ne s'est pas fait sentir de l'autre côté des colonnes d'Hercule et s'il ne faut pas en reconnaître l'influence dans certaines formes de l'alphabet des populations indigènes de l'Espagne?

CHAPITRE III.

ALPHABETS IBÉRIQUES.

En face du nord de l'Afrique, région où s'étendait l'écriture berbère, le sud-ouest, le centre et le nord de l'Europe nous apparaissent, quand leur histoire commence à la suite des premières rencontres des armées romaines avec les peuples occidentaux, en possession d'écritures alphabétiques d'un caractère très particulier, entre lesquelles on saisit un certain air de parenté. Ce sont : l'écriture celtibérienne en Espagne, les alphabets runiques dans toute l'étendue de l'Europe septentrionale. Dans la Grande-Bretagne, l'alphabet ogamique, si différent de toutes les autres écritures alphabétiques, touche, par certains côtés, aux alphabets runiques. Ces écritures ont vécu, et ont eu leur développement propre et leur littérature; les historiens et les géographes anciens nous en attestent l'importance. Aujourd'hui elles sont mortes, et nous ne les connaissons que par quelques monnaies et quelques pierres écrites, qui sont comme des ossements fossiles à l'aide desquels nous cherchons à reconstituer des organismes disparus.

Chose curieuse, l'Espagne, où l'influence phénicienne s'est plus fait sentir que partout ailleurs, à tel point qu'on pourrait presque l'appeler une terre punique, ne nous a pas livré une seule inscription sémitique ancienne. L'alphabet phénicien, absent des monuments d'Espagne, repa-

raît sur les monnaies de certaines villes : Abdère, Ebusus, Gadir, Malaca. On y retrouve l'alphabet punique du Ier et du IIe siècle avant notre ère. Cela est conforme à ce que nous savons des liens étroits qui unissaient l'Espagne à Carthage. Mais, outre l'influence punique qui s'est exercée par Carthage, il y avait entre l'Espagne et la côte de Phénicie des relations directes qui ont dû laisser des traces, là comme en Sardaigne et sur d'autres points encore du bassin de la Méditerranée. Une inscription phénicienne, récemment découverte par M. de la Martinière dans les ruines de Lixus, au Maroc, semble confirmer cette manière de voir. Le type de l'écriture n'est pas le type punique, mais le type sidonien. Cette particularité doit sans doute s'expliquer par les relations commerciales du Maroc avec l'Espagne.

A côté des monnaies phéniciennes, l'Espagne fournit un grand nombre d'autres monnaies avec des légendes en caractères inconnus, qui rappellent par certains côtés l'alphabet phénicien archaïque, par d'autres l'alphabet grec. M. Aloïss Heiss les a réunies dans une importante publication[1]. Les monnaies celtibériennes ne sont pas anciennes; elles appartiennent presque toutes à la seconde moitié du Ier siècle avant notre ère; mais elles représentent certainement l'écriture indigène, par opposition aux monnaies grecques et phéniciennes, qui représentent les influences étrangères, si profondes en Espagne.

Indépendamment des Grecs et des Phéniciens, en effet, la péninsule ibérique a été occupée par deux races, les Ibères et les Celtes. Les Ibères formaient le fond de sa po-

[1] Aloïss Heiss, *Description générale des monnaies antiques de l'Espagne*, Paris, Imprimerie nationale, 1870.

pulation; ils occupaient principalement le Nord-Est, l'Est et le Sud; les Celtes, dont l'invasion en Espagne date environ de l'an 500 avant J.-C., s'étendaient au Nord et à l'Ouest. Les deux noms se sont fondus dans celui de Celtibériens, par lequel les auteurs grecs et latins désignent les habitants du centre de l'Espagne et, plus spécialement, ceux du bassin de l'Ebre. Au sud de la péninsule, une région à part, la Bétique, que l'on appelle aussi la Turdétanie, était habitée par un peuple distinct, mais de même race que les Ibères[1].

Ces populations jouissaient d'une civilisation qui, d'après Strabon, n'était pas à dédaigner : « Comparés aux autres Ibères, dit-il[2], les Turdétans sont réputés les plus savants; ils ont une littérature, des histoires ou annales des anciens temps, des poëmes et des lois en vers qui datent, à ce qu'ils prétendent, de six mille ans[3]; mais les autres nations ibères ont aussi leur littérature, disons mieux leurs littératures, puisqu'elles ne parlent pas toutes la même langue. » Il y a tout lieu de croire que c'est l'écriture de ces populations qui nous a été conservée par les monnaies.

On reconnaît sur les monnaies ibériques deux types d'écriture qui correspondent à la distinction établie par Strabon. L'alphabet celtibérien se rencontre sur les monnaies du nord et du nord-est de l'Espagne, principalement dans la Tarraconaise; les monnaies de la Turdétanie nous présentent un alphabet assez différent, quoique de la même famille. On trouvera dans le tableau ci-après ces deux

(1) A. Heiss, *Monnaies antiques de l'Espagne*, p. 3-41. — D'Arbois de Jubainville, *Notice sur les Celtes d'Espagne* (*Acad. des inscr.*, C. R., 1890, p. 219-229).

(2) Strabon, III, 1, 6. Trad. Am. Tardieu, t. I, Paris, Hachette, 1867.

(3) D'autres lisent : « comprenant plus de six mille vers ».

ALPHABETS CELTIBÉRIEN ET TURDÉTAN.

NOMS.	CELTIBÉRIEN.	TURDÉTAN.
Alef	◸ ▷ ▷ ᚠ D ᚦ P	A A
Beth	▯ ▯	≷ ▯
Guimel	↿ Z ↾ Σ ↑	Λ
Daleth	Δ Δ	
Hé	E ⋿ ⋿ ⋿ ⊧ ⊧ ⊧ ⊧ ⊧ ⊧ ⊧ ∃ ∃	⊧ ⊧ ⊧ ⊧ ǂ ∃
Vau	↑ ↑ ⩚ ⩚ Δ	↑ ⩚ ↑
Heth	H ⋈ Ж Ж X ⁜ ⁜	⁜ ⩀ ⩀
Teth	◇ ◇ ◇ ◇ ⊕ ⊗ ◫	◇ ◇ ⊗ ◇
Iod	ᚢ ᚢ N ᛁ ᛁ	ᛉ
Kaf	< < < < ^ Λ A A A ∩ ∩ C ⱪ Ɔ ⱪ Є	Λ ⱪ Ɔ
Lamed	Λ ᛚ ᛚ L Γ 1	1 Λ Λ ᛚ
Mem	ᛉ	⋈ ⋈ ⋈ III ⋈
Noun	ᛚ ᛚ N N И	ᛉ ᛉ
Samech	ϟ ϟ Σ ≢	≪ ≢ ≪ ≫ ≡
Aïn	O ⊙ ⊙ ◇	Λ
Phé	Γ Γ P	
Çadé	Ψ Ψ Ψ Ψ Φ Φ Ш Ш	ᛉ ᛉ ᛉ Ψ
Qof	⧗ X X ⋈	
Resh	ᛩ ᛩ ᛩ ᛩ Я Я ◇ ◇ ◇ ◇ Φ Φ	ᛩ ᛩ Φ
Sin	M M M W ≤	M M M
Tau	X T	X
Upsilon	V V Ч P Ч Y I	Ч
Oméga	Ω Ω Ω	

alphabets, avec les valeurs assignées à chaque lettre par M. Heiss. Ces lettres offrent de nombreuses variantes dont quelques-unes nous surprennent, et l'on serait tenté au premier abord de leur donner d'autres attributions; mais, à supposer même que toutes ne soient pas également certaines, on trouvera dans la réunion de ces caractères de précieux éléments d'information.

Grâce aux légendes grecques frappées sur des monnaies de la même famille, on est parvenu à lire les noms de villes ou de peuples qui figurent sur les monnaies celtibériennes; mais la langue dans laquelle ces légendes sont écrites nous est inconnue; les rares inscriptions ibériques que l'on possède en dehors des monnaies [1] déroutent nos investigations.

L'origine de l'écriture ibérique est fort obscure. L'idée la plus répandue est que l'écriture aurait été importée en Espagne par les Phéniciens ou par les Grecs. Les lettres celtibériennes présentent des ressemblances nombreuses soit avec l'alphabet phénicien, soit avec les alphabets gréco-italiotes; mais les différences sont non moins grandes, si bien qu'il est difficile d'établir leur dérivation directe, soit de l'un, soit de l'autre de ces alphabets. Si l'alphabet ibérique est né directement du phénicien, il faut admettre qu'il en est né à une époque très reculée et qu'il n'a guère varié depuis, car c'est par ses formes les plus anciennes que le phénicien lui ressemble; mais, à côté de lettres qui rappellent l'alphabet phénicien, il en est d'autres, beaucoup plus nombreuses, qui sont conçues dans un tout autre esprit et ne peuvent guère s'expliquer que par l'alphabet grec. A cette difficulté s'en joint une autre, qui vient de la pro-

[1] Huebner, *Inscriptiones Hispaniæ latinæ* (*C. I. L.*, vol. II, nos 4318a, 4424a).

pagation même de l'alphabet ibérique. La plupart des monnaies celtibériennes appartiennent au nord ou au nord-est de l'Espagne; il semble donc que l'alphabet ibérique se soit répandu du Nord au Sud[1].

Toutes ces raisons nous font comprendre comment Grimm a pu en arriver à considérer l'alphabet celtibérien comme un rameau de la grande famille des alphabets runiques[2], qui s'étendaient, d'après le témoignage des historiens anciens, jusqu'en Gaule. La parenté paléographique des deux écritures n'est pas aussi éloignée qu'on serait porté à le croire tout d'abord, puisque, suivant toutes les probabilités l'écriture runique elle-même est née soit de l'alphabet grec, soit de l'alphabet latin.

Il est difficile de défendre encore aujourd'hui cette théorie. Il ne faut pas juger de la parenté des écritures d'après leurs ressemblances extérieures. L'alphabet ibérique et l'alphabet runique, bien que leur apparition sur les monuments soit à peu près contemporaine, n'appartiennent pas à la même période. Les monnaies celtibériennes marquent le terme d'un développement antérieur, les inscriptions runiques ne font que commencer aux premiers siècles de notre ère. Encore faudrait-il savoir si la civilisation ibérique est en réalité aussi ancienne qu'on se plaît à le dire, et si l'introduction de l'alphabet dans la péninsule ibérique a précédé la naissance de l'alphabet runique. La théorie de Grimm, en tout cas, repose sur une vue juste de la diffusion de l'écriture dans l'Europe occidentale. Sous les alphabets classiques,

[1] Il convient de remarquer pourtant que l'alphabet ibérique du Sud, ou turdétan, qui est plus simple, se rapproche davantage du phénicien.

[2] Wilhelm Carl Grimm, *Ueber deutsche Runen,* Göttingen, 1821, p. 34 et 35.

et antérieurement à leur invasion dans ces contrées, qui date de la conquête romaine, il y avait une couche d'écritures, de même origine peut-être, qui a été, pour l'Occident et pour le nord de l'Europe, ce que furent pour la Grèce les alphabets préhelléniques que l'on a confondus sous le nom d'écriture pélasgique.

On croit reconnaître, d'autre part, dans deux ou trois lettres de l'alphabet ibérique, une lointaine ressemblance avec l'écriture berbère. Il ne faut pas exclure à la légère la possibilité de cette influence. Les alphabets ne naissent pas tout d'un bloc; ils se forment, ou plutôt se transforment par différenciations et par emprunts. Les peuples qui les adoptent modifient certains caractères pour les approprier aux sons de leur langue; souvent aussi ils empruntent ceux qui leur manquent à leurs voisins ou même à leurs ennemis. Peut-être y a-t-il eu, avant l'ère chrétienne, sinon une invasion, du moins une pénétration de l'élément africain dans la péninsule ibérique, rappelant dans une certaine mesure ce qui s'est passé plus tard à l'époque de la domination des Maures en Espagne.

Une dernière catégorie de monnaies antiques de l'Espagne nous fournit encore un autre type d'écriture, qui paraît se rapprocher plus de l'écriture phénicienne de basse époque que du celtibérien. Ces monnaies, qui proviennent des villes de Asido, Bailo, Iptuci, Lasucta, Oba, ont été baptisées du nom de bastulo-phéniciennes.

La grande diversité de ces écritures est un reflet des influences étrangères multiples auxquelles l'Espagne a été successivement soumise. Les Phéniciens, les Carthaginois, les Grecs, les Latins, les Goths, les Arabes, d'autres peuples encore peut-être s'y sont succédé, et chacun d'eux y a laissé

sa marque. De là vient l'aspect singulièrement composite qu'offre l'écriture des peuples ibériques. Dans ces changements de décors constants, la sincérité épigraphique s'est peu à peu émoussée, si bien que les peuples de l'Espagne ont fini par ne plus savoir eux-mêmes ce qui leur appartenait et ce qu'ils avaient pris à d'autres. C'est par là sans doute qu'il faut expliquer l'obscurité de l'écriture celtibérienne, qui reste, comme tout ce qui touche à l'Espagne antique, enveloppée de mystère.

CHAPITRE IV.

ALPHABET OGAMIQUE.

Avant d'arriver aux runes, il faut nous arrêter à une écriture alphabétique qui semble bien, au premier abord, être de formation indépendante. L'alphabet ogamique est l'ancienne écriture de l'Irlande; il y était usité antérieurement à l'adoption des minuscules latines, qui date du IIIe siècle de notre ère. C'est avec cet alphabet que sont écrits les plus anciens monuments lapidaires du pays de Galles et de l'Irlande. Il paraît avoir été employé surtout pour des inscriptions funéraires.

Ogma ou Ogmios est un des personnages de l'épopée mythologique irlandaise. C'était le dieu de la force armée en même temps que de l'éloquence. La légende nous le montre repoussant l'aide des étrangers; mais il était aussi le dieu de la parole, et ce fut lui qui inventa un jour l'alphabet ogamique. Toute cette histoire n'est qu'un mythe, destiné à expliquer la naissance de l'écriture nationale irlandaise dont le dieu Ogmios est la personnification. En réalité, l'alphabet ogamique ou *ogam* tire son nom, ainsi que nous l'apprennent Varron et Priscien, de la lettre *agma* (= ng), qui lui est propre et qui joue un rôle considérable dans l'ancien irlandais.

M. d'Arbois de Jubainville a exposé dans un savant mémoire[1], auquel nous empruntons ces détails, les principes

[1] *L'alphabet irlandais primitif et le dieu Ogmios* (*Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*), 1881, p. 20-26.

de l'écriture ogamique. Grâce aux travaux de MM. Whitley Stokes, S. Ferguson et John Rhys, nous la lisons aujourd'hui sans difficulté. M. Hübner a publié, avec le concours du dernier de ces savants, les inscriptions ogamiques de la Grande-Bretagne[1]. M. Taylor a également abordé la question de l'origine de l'alphabet ogamique[2].

Voici le tableau de cet alphabet tel que l'a dressé M. d'Arbois de Jubainville. Il présente quelque ressemblance avec un arbre grossièrement dessiné; aussi a-t-on donné à chaque lettre le nom d'un arbre ou d'un arbuste :

i	*idhadh* «if».
e	*edhadh* «tremble».
u	*ur* «bruyère».
o	*onn* «genêt».
a	*ailm* «sapin».
r	*ruis* «sureau».
x *ou* ts	*straif* «prunier sauvage».
ng	*ngedal* «roseau».
g	*gort* «lierre».
m	*muin* «ronce».
qu	*queirt* «pommier».
c	*coll* «coudrier».
t	*tenne*.
d	*duir* «chêne».
h	*huath* «aubépine».
n	*nion* «frêne de plaine»
s	*sail* «saule».
f	*fern* «aulne».
l	*luis* «frêne de montagne».
b	*beith* «bouleau».

[1] *Inscriptiones Britanniæ christianæ*, Berlin, 1876.

[2] *Greeks and Goths*, London, 1878. Cf. *The Alphabet*, II, p. 225-227.

L'alphabet ogamique se divise donc en quatre sections, dans chacune desquelles les mêmes éléments reparaissent, différemment disposés. Les lettres sont formées de barres parallèles dont le nombre varie de une à cinq, placées à droite, à gauche ou sur le milieu d'une ligne verticale. Ainsi, on aura une barre à droite de la ligne pour *b*, deux pour *l*, trois pour *f*, quatre pour *s*, cinq pour *n*. Quelquefois les consonnes de la troisième série sont exprimées par des barres obliques, de même longueur que les voyelles. Les voyelles sont formées de gros points placés sur la barre verticale, ou de barres plus courtes.

Les lettres de l'alphabet ogamique sont :

a, *b*, *c*, *d*, *e*, *f*, *g*, *h*, *i*, *l*, *m*, *n*, *o*, *q*, *r*, *s*, *t*, *v*, *x*, + *agma*.

M. d'Arbois de Jubainville a démontré que cet alphabet dérivait, pour la valeur des lettres, non pas directement du phénicien, il possède les voyelles, ni de l'alphabet grec, il possède l'*f* que les Grecs ont perdu très tôt et d'autre part le ϑ, le ξ et le χ lui manquent, mais de l'alphabet latin de l'époque classique, qui se composait des vingt et une lettres suivantes :

ABCDEFGHIKLMNOPQRSTVX

Les Irlandais ont laissé tomber le *k*, qui faisait double emploi avec le *c*, et le *p*, que leur langue ne connaissait pas avant saint Patrice, c'est-à-dire avant le ve siècle[1]. Pour compléter le nombre 20, ils ont enfin créé l'*agma*.

Afin de mieux faire comprendre par un exemple le système de cette écriture, qui paraît unique en son genre, nous

[1] D'Arbois de Jubainville, p. 22, 23.

reproduisons ici, d'après M. Georges Stephens [1], l'inscription bilingue de Saint-Dogmael's-Abbey, où l'irlandais primitif *Sagramni maqui Cunatami* est rendu en latin par *Sagrani fili Cunotami* :



Le caractère dominant de l'écriture ogamique est cette régularité absolue qui prête à l'alphabet quelque chose de schématique et de conventionnel et porte à y voir une œuvre créée d'une façon théorique, tout d'une pièce. Il est pourtant permis de se demander si cette régularité a toujours été aussi rigoureuse.

Un passage d'un manuscrit de Saint-Gall écrit au xe siècle [2] est de nature à fournir quelques lumières sur ce point. Après avoir donné deux alphabets runiques, l'auteur poursuit en ces termes :

« *Iis-runa* dicuntur, quæ .|. littera per totum scribuntur, ita ut quotus versus sit primum brevioribus .|., quæ κ (c?) littera sit in versu longioribus ·|· scribatur. Ita ut nomen corvi scribatur his litteris ita :

|.||||||.|||.||||||||.|.|||||.|.||.||.|||.

[1] *The old northern runic Monuments*, t. I, 1866, p. 58.

[2] Grimm, *Ueber deutsche Runen*, p. 110-113, note.

« *Lagoruna* dicuntur, quæ ita scribuntur per ᛚ litteram, ut nomen corvi :

ᛚ. ᛚᛚᛚᛚᛚ. ᛚᛚᛚ. ᛚᛚᛚᛚᛚᛚᛚ. ᛚ. ᛚᛚᛚᛚ. ᛚ. ᛚᛚ. ᛚᛚ. ᛚᛚᛚ.

« *Hahalruna* dicuntur, istæ quæ in sinistra parte quotus versus ostenditur, et in dextera quota littera ipsius versus sit :



« *Stofruna* dicuntur, quæ supra in punctis quotus sit versus subtiliter ostendunt :

.   . . .

. . .   .

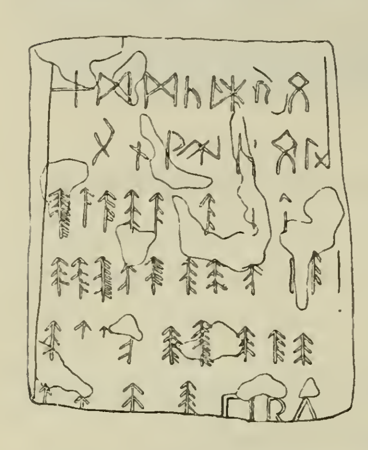
sed aliquando mixtim illas faciunt, ut supra sint puncti qui litteram significant, et subter ordo versus.

« *Clofruna* dicuntur, quæ pulsu efficitur distinctis personis et litteris, ita ut primum incipiatur a personis, postea a litteris. »

Les alphabets que ce passage nous fait connaître appartiennent à la famille ogamique, cela ne me paraît guère douteux, quoique personne ne s'en soit avisé, que je sache; mais ils sont traités très différemment de celui que nous avons reproduit plus haut; c'est le même principe et ce sont les mêmes éléments, mais autrement combinés, et leurs différences témoignent d'une grande diversité dans les alphabets des peuples celtiques. Le troisième surtout, avec ses traits obliques, qui viennent se souder à angle aigu sur la hampe,

comme les barbes d'une flèche ou les branches d'un sapin, rappelle certaines lettres de l'alphabet runique.

Le manuscrit de Saint-Gall n'est pas seul à nous avoir conservé le souvenir de cette écriture; on peut en suivre la trace sur les monuments de la Grande-Bretagne et de la Scandinavie. M. Stephens[1] et, après lui, Hübner[2] ont publié une curieuse inscription bilingue, trouvée à Hackness dans le Yorkshire, en Angleterre. La partie supérieure est runique; la partie inférieure, que l'on n'a su jusqu'à ces derniers temps à quelle écriture rattacher, est certainement écrite avec les caractères que le manuscrit de Saint-Gall appelle *Halalruna*. Une autre inscription publiée par Hübner[3] nous fait connaître une écriture différente, mais appartenant à la même famille. Je crois enfin retrouver les Halalruna dans deux autres inscriptions de Stephens (p. 219 et 231), non plus isolés, mais mélangés à des caractères runiques. Ces faits sembleraient légitimer l'opinion de ceux qui voient dans l'écriture ogamique une altération des runes[4]. Le nom même de runes donné par l'auteur du manuscrit de Saint-Gall à ces alphabets, que nous appellerions ogamiques, indique la parenté qui existait, dans sa pensée, entre les deux écritures.



[1] *Runic Monuments*, t. I, p. 467.

[2] *Inscr. Britanniæ christianæ*, n° 184ᶜ.

[3] *Ibidem*, n° 183ᶜ.

[4] Taylor, *The Alphabet*, vol. II, p. 225-227.

On ne doit pas oublier d'autre part que le mot *runes* signifiait, d'une façon générale, une écriture secrète, et qu'il peut avoir été appliqué à d'autres systèmes que l'écriture runique proprement dite. L'écriture ogamique a toujours eu un caractère essentiellement mystérieux. Dans les anciennes inscriptions irlandaises, on intervertissait souvent de propos délibéré la valeur de certains caractères, pour les rendre incompréhensibles à ceux qui n'en possédaient pas la clef. Les mêmes inversions ont persisté dans la langue populaire de l'Irlande. S'il fallait trouver un point d'attache à l'alphabet ogamique, je le chercherais plutôt dans les bâtonnets à entailles dont les peuples du Nord se servaient avant l'introduction de l'alphabet latin dans ces contrées [1]. Peut-être le mot *rûnstab* (*rúnastafr*), qui correspond à l'allemand *buchstab* [2], a-t-il désigné primitivement ces bâtonnets, avant d'être appliqué aux lettres de notre alphabet plus ou moins modifiées, et peut-être l'idée première de l'écriture ogamique a-t-elle été fournie par les anciens caractères magiques des peuples du Nord. Qui sait même si les noms donnés aux lettres de l'alphabet ogamique n'en seraient pas une lointaine réminiscence?

Cette manière de voir ne méconnaît pas les ressemblances que l'on a relevées entre les runes et l'alphabet ogamique; seulement, au lieu d'être une altération des runes, l'alphabet ogamique serait une adaptation à l'alphabet latin classique des caractères primitifs dont la trace se retrouve jusque dans l'écriture runique.

(1) Voir plus haut, p. 3, 4.

(2) Grimm, *Deutsche Runen*, p. 47, 61, 71, 72.

CHAPITRE V.

ÉCRITURE RUNIQUE.

L'écriture ogamique nous conduit à une écriture alphabétique beaucoup plus parfaite, que nous trouvons répandue, à une époque relativement ancienne, dans toute l'Europe septentrionale et notamment dans les pays Scandinaves, l'*écriture runique,* qui a joué un rôle considérable avant l'introduction dans ces contrées soit de l'alphabet gothique, soit de l'alphabet slavon.

Les lettres de l'alphabet runique sont formées pour la plupart de barres verticales auxquelles viennent se souder des traits latéraux, tantôt obliques, tantôt courbes; mais à ces lettres s'en mêlent d'autres qui ont un aspect manifestement grec ou romain, et donnent à l'écriture runique quelque chose de composite et de singulièrement étrange. On désigne l'alphabet runique par le terme *Futhorc,* du nom des six premières lettres : ᚠ ᚢ ᚦ ᚭ ᚱ ᚴ = *f, u, th, o, r, c.* Les lettres elles-mêmes portent le nom de *runes.*

Le mot « rune » (*rúna*) paraît avoir signifié dans l'origine un caractère[1]; mais, de très bonne heure, s'y est jointe l'idée d'une écriture mystérieuse; et ce dernier sens a si bien prévalu, qu'il est difficile de décider lequel des deux est le plus ancien. L'antiquité a toujours associé les idées d'écriture et de magie. Dans l'histoire des plaies d'Égypte,

[1] Grimm, *Deutsche Runen,* p. 67-73.

les hiérogrammates ne sont pas distingués des magiciens. Les hommes du Nord, habitués aux formes parlantes de la pictographie, considérèrent longtemps sans doute comme un secret mystérieux l'art de transmettre la pensée au moyen de simples traits. Il a dû se passer dans leur esprit quelque chose d'analogue à l'étonnement du sauvage qui, en voyant son nom écrit en caractères que l'on pouvait lire, demandait : « Où sont mes jambes, où est ma tête? Je ne vois là rien de ce qui me distingue[1]. » De là à prêter à la parole écrite une vertu magique, il n'y avait qu'un pas. Cette vertu, les Sagas en maint endroit l'attribuent aux runes. Dans l'Edda, Brinhild enseigne à Sigurd la puissance magique de la lettre dans les vers suivants[2] :

Tu graveras des runes de victoire,
Si tu veux avoir la victoire;
Tu les graveras sur la poignée de l'épée,
Tu en graveras d'autres sur la lame,
En nommant deux fois Tyr.

Tu graveras des runes de tempête,
Si tu veux sauver ton navire,
Dans le bruissement des écueils.
Tu les graveras sur l'étrave,
Et sur le plat du gouvernail.

Tu graveras des runes de pensée,
Si tu veux devenir plus sage que d'autres.
Odin lui-même a imaginé ces runes.
Etc.

Les runes en effet se gravaient tantôt sur des armes ou

[1] Voir plus haut, p. 20, note 1.

[2] Montelius, *Suède préhistorique*, traduit par J. Kramer, Stockholm, 1874, p. 169, 170.

des parures, tantôt sur des pierres dressées qui servaient de monuments funèbres, tantôt sur des rochers. On voit leurs lignes serpenter autour de scènes fantastiques de la mythologie de l'Edda ou bien autour de gracieux entrelacements qu'elles encadrent. Nous reproduisons ici d'après M. Montelius une pierre runique, haute de plus de 2 mètres, qui



se trouve sur les terres de Vighby, dans la paroisse de Lillkyrka, en Apland. L'inscription, qui commence au milieu de la ligne inférieure, doit se lire de la façon suivante :

ᛒ ᚱ ᚢ ᚾ ᛁ : ᛚ ᛁ ᛏ : ᚱ ᛁ ᛋ ᛅ : ᛅ ᚢ ᚴ : ᛅ ᚱ ᛁ ᛋ ᛏ ᛁ ᚽ : ᚦ ᛁ ᚽ ᛅ :
ᚢ ᚠ ᛏ ᛁ ᚱ : ᚴ ᚢ ᚦ : ᚠ ᛅ ᛋ ᛏ : ᚠ ᛅ ᚦ ᚢ ᚱ : ᛒ ᚱ ᚢ ᚾ ᛅ :
ᛅ ᚢ ᚴ : ᛅ ᚱ ᚾ ᚢ · ᛁ ᛏ ᛁ ᛦ : ᛒ ᚢ ᛅ ᚽ ᛏ ᛅ : ᛋ ᛁ ᚾ.

Brune fit élever et graver cette pierre après Gud-fast, père de Brune, et Arnvi (la fit élever) après son mari.

La Suède est le centre principal des inscriptions runiques, mais les runes sont aussi fort nombreuses en Danemark, en Norvège et dans l'Allemagne du Nord; on en rencontre enfin dans toutes les contrées qui ont été visitées par les peuples de race gothique, dans la vallée du Danube, à Charnay en Bourgogne, dans le Kent et le Cumberland en Angleterre, et jusqu'en Amérique.

L'existence de l'écriture runique n'était pas ignorée des auteurs anciens. C'est d'elle que parlait le poète Venantius Fortunatus, évêque de Poitiers dans la seconde moitié du VIe siècle et qui avait longtemps séjourné chez les Germains, lorsqu'il écrivait, dans une lettre à Flavus[1], qu'à défaut de l'alphabet latin il pourrait se servir d'une autre écriture :

> Barbara fraxineis pingatur runa tabellis,
> Quodque papyrus agit, virgula plana valet.

Il semble même qu'il faille voir une allusion aux runes dans ce passage, où Tacite[2] parle d'inscriptions en caractères grecs qui auraient existé en Germanie :

> Quidam opinantur monumenta et tumulos quosdam, græcis litteris inscriptos, in confinio Germaniæ Rhætiæque adhuc exstare.

Le nom de lettres grecques donné, non par lui, mais par ceux dont il tenait le renseignement, aux inscriptions de ces monuments funéraires, s'explique bien par l'aspect de l'écriture runique.

Pendant longtemps, on ne connut pas d'inscriptions runiques anciennes, et l'on a pu soutenir que l'alphabet runique était une imitation relativement récente de l'al-

[1] *Carminum* lib. VII, c. XVIII, v. 19, 20.

[2] *De moribus German.*, c. III.

phabet gothique; mais aujourd'hui l'on possède toute une série d'inscriptions qui s'échelonnent des premiers siècles de notre ère jusqu'aux temps modernes et permettent de refaire l'histoire de l'écriture runique[1].

Les alphabets runiques se divisent en trois familles principales : les runes scandinaves, les runes germaniques et les runes slaves. Ces dernières, dont certains éléments auraient passé, suivant une opinion assez répandue, dans l'alphabet de Cyrille et de Méthode et seraient ainsi devenus des parties intégrantes de l'alphabet slave, n'ont eu toutefois, comme écriture indépendante, qu'un développement très limité. Même dans les deux autres groupes, l'alphabet présente de grandes variétés, pour la forme et le nombre des caractères, suivant les temps et les lieux; le nombre des lettres dont il se compose varie de seize à vingt-quatre.

L'inscription qui nous a conservé les formes paléo-germaniques les plus anciennes est celle de la coupe de Tondern, en Danemark :

ᛖᚲ · ᚺᛚᛖᚹᚨᚷᚨᛊᛏᛁᛉ · ᚺᛟᛚᛏᛁᛜᚨᛉ · ᚺᛟᚱᚾᚨ ·
Ek *Hlevagastiz* *Holtingaz* *horna*

ᛏᚨᚹᛁᛞᛟ
tavido

c'est-à-dire : « Moi, Hlevagastiz Holtingaz, j'ai fait cette corne. »

Nous trouvons le même alphabet sur une bractéate découverte près de Valdstena, en Ostrogothie (Suède), qui nous

[1] Voir en particulier George Stephens, *The old-northern runic Monuments of Scandinavia and England*, vol. I-III, London and Köbenhavn, 1866-1884, in-folio.

donne toute l'ancienne série runique au v[e] siècle de notre ère. Il n'y manque qu'une lettre, la dernière de l'alphabet; mais on peut la restituer avec certitude à l'aide d'autres monuments de la même époque :

ᚠᚢᚦᚨᚱᚲᚷᚹ : ᚺᚾᛁᛃᛇᛈᛉᛊ : ᛏᛒᛖᛗᛚᛜᛟ ᛞ = *d*

f u th a r k g w · h n i j r(?) p z s · t b e m l ng o

Cette légende est intéressante pour l'histoire de l'écriture runique, parce qu'elle nous prouve que l'alphabet runique a été complet dès l'origine et qu'il était divisé en trois sections de huit lettres chacune.

La parenté des runes avec nos écritures alphabétiques n'est plus guère contestée aujourd'hui. On reconnaît bien dans la marche de cette écriture, qui s'est propagée dans tout le nord de l'Europe et peut-être même de l'Asie, la puissance d'expansion de l'alphabet phénicien. Mais par quelle voie et à quelle époque l'alphabet a-t-il pénétré dans ces contrées? La légende des voyages des Phéniciens en Scandinavie devait trouver ici encore son application. Un certain nombre de savants, parmi lesquels Dieterich, Peile, F. Lenormant lui-même, se sont faits les défenseurs de l'origine phénicienne des runes. Pour eux, les runes se rattachent directement aux formes de l'ancien alphabet de Sidon, et elles auraient été importées en Scandinavie, antérieurement à notre ère, par les marins phéniciens qui venaient chercher l'ambre jaune sur les côtes de la mer du Nord. Cette théorie paraît devoir être abandonnée; les ressemblances sur lesquelles elle repose sont trop vagues et trop lointaines, et la direction de l'écriture, qui va de gauche à droite en runique, ne lui est, en outre, guère favorable. D'autre part,

des raisons sérieuses militent en faveur de l'origine grecque ou latine de l'alphabet runique. Quelques-unes de ses lettres, ᚦ *d*, R *r*, ᛁ *i*, ᛒ *b*, ≶ *s*, ne peuvent s'expliquer que par l'alphabet gréco-italiote, certaines d'entre elles même, comme l'*a* ᛅ et l'*l* ᚴ, que par des formes anciennes de cet alphabet.

Les travaux dont les runes ont été l'objet de la part des savants suédois et danois, en particulier de MM. Thomsen[1], Wimmer[2] et Sophus Bugge[3], tendent en effet à établir que l'alphabet runique aurait une origine italique ancienne, plus rapprochée de l'étrusque que du latin classique. D'après les uns, il aurait été communiqué aux Germains par leurs voisins de la Gaule cisalpine, suivant les autres, il serait la preuve du commerce qu'entretenaient, à une époque très reculée, les Latins avec les populations de la Scandinavie et des côtes de la Baltique.

Le voyage d'exploration de Pythéas sur les côtes de la Grande-Bretagne et jusqu'au fond de la mer Baltique nous prouve que, dès le IVᵉ siècle avant notre ère, les Grecs de Marseille avaient atteint ces contrées à la suite des Phéniciens[4]. On sait d'ailleurs qu'au temps des Césars l'ambre jaune fut apportée directement par terre, à travers la Germanie, de la côte du Nord à l'Adriatique. Sous le règne de

[1] On trouvera dans Montelius la bibliographie très complète des travaux antérieurs à 1874.

[2] Ludv. F. A. Wimmer, *Die Runenschrift. Vom Verfasser umgearbeitete und vermehrte Ausgabe. Aus dem dänischen übersetzt vom Dr F. Holthausen*, Berlin, 1887. — Idem, *Döbefonten i Akirkeby Kirke*, c'est-à-dire : *Les fonts baptismaux de l'église d'Akirkeby* (île de Bornholm), Copenhague, 1887.

[3] S. Bugge, *Mémoires de la Soc. R. des antiquaires du Nord*, 1871, p. 176. — Idem, *Om Runeskriftens Oprindelse*, Christiania, 1874.

[4] Vivien de Saint-Martin. *Histoire de la Géographie*, p. 101-107.

Néron, un chevalier romain fut envoyé par cette voie vers les côtes de la mer Baltique, à la recherche de l'ambre, et il rapporta de nouvelles informations sur l'intérieur de la Germanie, où le fait même de son voyage indique, suivant la remarque de M. Vivien de Saint-Martin, un accès devenu plus facile[1]. Tacite, qui écrivait peu d'années après, connaissait les Vénèdes, grande race slave riveraine de l'est de la Baltique, et les misérables tribus sauvages des *Fenni* ou Finnois, perdues dans les solitudes glacées du Nord-Est.

Et pourtant, toutes les particularités des runes peuvent difficilement s'expliquer par le latin; s'il est des lettres qui présentent une parenté indiscutable avec l'alphabet latin, il en est d'autres qui s'en écartent considérablement. On remarque surtout, dans l'alphabet runique, une tendance constante à ramener toutes les lettres à des traits obliques venant se souder à une hampe verticale, tendance par laquelle il se rapproche de l'écriture ogamique[2], et l'on ne peut s'empêcher de se rappeler les paroles suivantes du moine bulgare Khrabrŭ : « Les Slaves, dit-il, n'avaient anciennement ni livres, ni lettres pour écrire; ils lisaient et ils pronostiquaient au moyen de traits (чрътами) et d'entailles (рѣзами) »[3]. Il semble que, quand les peuples du Nord ont reçu l'alphabet, ils avaient déjà dans l'esprit et devant les yeux certaines formes de caractères qui ont déterminé la direction qu'a prise leur écriture. L'alphabet runique est, si l'on peut s'exprimer ainsi, un alphabet latin fait à la ressemblance de l'écriture ogamique, ou du moins

(1) Vivien de Saint-Martin, *op. cit.*, p. 178. Cf. Pline, *Hist. nat.*, XXXVII, XI, p. 769-771.

(2) Voir plus haut, p. 344-346.

(3) Chodzko, *Grammaire paléo-slave*, Introduction, p. 1, Paris, 1869

on sent derrière ces deux alphabets un substratum préhistorique commun.

L'alphabet s'est rapidement altéré entre les mains de peuples séparés du centre de la civilisation latine par une immense étendue de mers. Les lettres se sont de plus en plus déformées; le bâton, le *stab*, c'est-à-dire la hampe de la lettre, a pris une importance beaucoup plus grande que dans nos écritures, et l'on a vu se développer ces « runes à bâton commun », *samstafva runor*, qui sont formées de deux runes fixées à la même tige. Enfin, par un phénomène que nous avons déjà rencontré dans l'écriture ogamique, l'écriture a perdu son caractère alphabétique pour redevenir en partie symbolique. C'est ainsi qu'une lettre, l'*o* par exemple, qui se dit *othil*, peut être employée, soit avec la valeur alphabétique *o*, soit avec la valeur nominale, *othil*, dans le courant d'une même phrase.

Au IVe siècle de notre ère, Ulfilas, évêque des Goths, créa, pour sa traduction des Évangiles, un nouvel alphabet, l'alphabet gothique, composé des lettres onciales auxquelles il mêla quelques caractères runiques. L'alphabet d'Ulfilas est surtout connu par le célèbre *Codex argenteus*, écrit en lettres d'argent sur vélin pourpre, qui date de l'an 380 et est conservé à la bibliothèque de l'université d'Upsal. Ce manuscrit est le monument le plus ancien de la littérature germanique.

Pendant longtemps, l'écriture runique vécut côte à côte avec le nouvel alphabet. Au moyen âge, on écrivait des manuscrits en caractères runiques. Des fonts baptismaux, des cloches d'église, des pierres tumulaires chrétiennes, portant des inscriptions runiques, nous attestent le rôle considérable joué par cette écriture. Pourtant l'alphabet d'Ulfilas

supplanta peu à peu l'alphabet runique, qui a fini, comme beaucoup d'écritures anciennes, par devenir un alphabet magique, dont la connaissance était réservée aux prêtres. En reléguant cette écriture dans le domaine des sciences mystérieuses, la nouvelle religion ne faisait que lui rendre son caractère primitif. Mais si le sentiment de l'écriture runique s'est peu à peu perdu, le souvenir en est resté profondément gravé dans l'esprit et dans les traditions populaires.

« Les Lapons, nous dit M. Xavier Marmier, qui a bien voulu enrichir ce chapitre de ses souvenirs et de sa grande connaissance des peuples du Nord, étaient à tout instant en conférence avec des sorciers ou des sorcières tenant à la main une espèce de tambour qu'on appelait la *runnebomme*. Avec ce tambour couvert de signes hiéroglyphiques, de caractères bizarres, le sorcier prétendait entrer en communication directe avec les puissances célestes et infernales, dévoiler les secrets de l'avenir, dompter la fatalité[1]. »

L'ouvrage de Knud Leem sur les Lapons[2] nous montre un de ces sorciers, le marteau à la main, accroupi derrière un large tambour couvert de signes mystérieux. Sur un autre tambour du même genre[3], des bonshommes aux formes ogamiques, des sapins, des animaux, des églises et des croix se mêlent à des caractères rappelant les runes et à des figures cabalistiques. Il serait difficile, si l'on n'était pas prévenu, de reconnaître une écriture dans ces figures capricieuses, et l'on a grand'peine à leur trouver une lointaine

[1] *Voyage en Scandinavie*, t. I, p. 312.

[2] Knud Leem, *Beskrivelse over Finmarkens Lapper*, Copenhague, 1767, tab. xci et p. 464-480.

[3] Erich Johann Jessen's, *De Finnorum Lapporumque religione pagana, una cum delineatione tympani runici*, 1765.

ressemblance avec les grossiers alphabets que nous venons d'étudier; elles ne nous font que mieux sentir le degré d'altération où avait pu descendre l'alphabet qui a servi à écrire les chefs-d'œuvre de la littérature latine.

ALPHABETS RUNIQUE ET GOTHIQUE COMPARÉS.

NOMS.	VALEUR.	RUNIQUE.	GOTHIQUE.
Fech	f, ph	ᚠ ᚠ	𐍆
Ur	u	Λ ᚢ	𐌿
Thorn	th, d	D ᚦ	𐌳
Asc, aesc, os	o, æ, a	ᚫ ᚨ	𐌰
Rad	r	R R	𐍂
Cen	c, k	ᚲ ᛣ	𐌺
Gebo	g	X	𐌲
Wen	v, w, y	ᚹ	𐍅
Hegl	h	И N H H	𐌷
Nyd	n	ᚾ ᚾ	𐌽
Is	i	I	𐌹
Ger, yr, ar	y, ge, j, a	ᛃ ᛄ S	𐌾
Ilic, eoh	ih, i, eo	ᛇ ᛇ	
Peorth	p	ᛈ	𐍀
Ilix, calc	a, i, k, x	ᛉ	

NOMS.	VALEUR.	RUNIQUE.	GOTHIQUE.
Sigil	s	ᛋ	S
Tir	t	ᛏ	T
Berc	b	ᛒ	B
Haec, ech, eh	e	ᛖ ᛖ	Є
Man	m	ᛗ	M
Lagu	l	ᛚ	λ
Ing	ng	ᛝ ᛝ	
Dag	d	ᛞ ᛞ	
Othil	o, œ	ᛟ ᛟ	Ω
	z		Z
	χ		X
	hw		⊙
	q		Ч
	th		ψ

Une autre branche de l'écriture runique a donné lieu, chez les peuples slaves, à l'*alphabet glagolitique*. La glagolita se rencontre sous deux formes : la glagolita curviligne, et la glagolita carrée; on ne la trouve guère que chez les Serbes de religion catholique, et elle est exclusivement réservée à la langue de l'Église. Suivant certains auteurs, ce

serait un alphabet de création locale, inventé par opposition à l'alphabet cyrillique; suivant d'autres, l'alphabet glagolitique serait une forme de l'alphabet runique, avec lequel il présente de nombreuses ressemblances.

La grande diffusion de l'alphabet runique, dont chaque jour apporte de nouvelles preuves, nous amène de plus en plus à le considérer comme l'ancienne écriture de l'Europe septentrionale, en face des alphabets grec et latin, qui étaient ceux de l'Europe méridionale. Seulement, l'alphabet runique des Slaves devait être évincé par l'alphabet cyrillique, de même que les runes germaniques l'avaient été par l'alphabet gothique.

Le nouvel alphabet créé au IXe siècle par Cyrille et Méthode n'était autre que l'alphabet byzantin, avec certains éléments sémitiques, syriaques et hébreux, sans doute aussi avec certains caractères runiques. Cet alphabet, destiné dans l'origine à faire passer les chants liturgiques et les prières dans la langue des peuples convertis au christianisme par Cyrille et Méthode, est devenu l'écriture de l'Église, et par là celle de tous les Slaves orthodoxes et des Ruthènes. La diversité des éléments dont il se compose est l'image exacte de la civilisation russe, sous laquelle on retrouve le vieux fonds slave, façonné par un christianisme qui a toujours conservé une certaine couleur orientale.

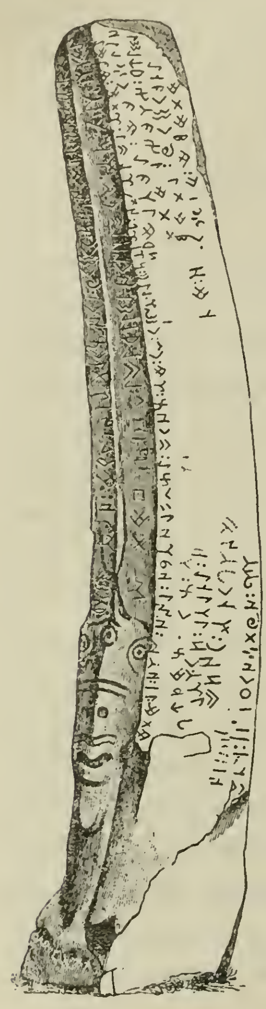
CHAPITRE VI.

LES ÉCRITURES DE L'ASIE SEPTENTRIONALE.

L'alphabet n'a pas été arrêté par les frontières de la Russie d'Europe; il a passé en Asie, et il a pénétré jusqu'au fond de la Sibérie; nous le retrouvons aux frontières mêmes de l'empire russe et de la Chine. Il existe dans la haute vallée de l'Iénisséi et sur les bords d'un de ses derniers affluents, le Kemtschik, confinant à la province d'Irkousk et à la Mongolie orientale, toute une contrée où l'on rencontre des inscriptions présentant avec l'écriture runique une assez grande ressemblance pour qu'on ait pu leur attribuer une même origine. Ces inscriptions sont tracées, presque toujours perpendiculairement, soit sur des rochers, soit sur de longs alignements de pierres colossales qui rappellent les menhirs de la Bretagne et indiquent l'emplacement d'anciens lieux de sépulture. Elles sont accompagnées de scènes de guerre et de chasse grossièrement dessinées, mais elles s'en distinguent nettement, et se rattachent, ainsi qu'on l'a reconnu dès l'origine, à l'une des formes anciennes de l'alphabet. La vallée de l'Ob et celle de l'Irtysh fournissent des inscriptions de la même famille.

La découverte de la première de ces inscriptions date de près de deux cents ans. Elle est due à un jeune naturaliste de Dantzig, Daniel Gottlieb Messerschmidt, qui, sur l'ordre de Pierre le Grand, parcourut la Sibérie de 1720 à 1727.

Elle fut publiée dans les Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg. Le souvenir des «inscriptions runiques de Sibérie» s'était à peu près perdu, lorsque, à la fin du siècle dernier, l'impératrice Catherine II envoya une nouvelle mission à leur recherche. Cinq nouvelles inscriptions furent ainsi livrées au monde savant. Pallas, Tychsen, Abel Rémusat, s'appliquèrent à leur étude; Klaproth mit en lumière le mouvement civilisateur auquel elles devaient leur origine et démontra le caractère plus européen qu'asiatique de cette épigraphie. Son mémoire parut dans le *Journal asiatique*, en 1823.



Inscription découverte par Klementz, en 1882.

Quelques années plus tard, en 1847, Castrén entreprit lui-même un voyage dans ces contrées et y fit de nouvelles découvertes, qui rappelèrent l'attention sur ces monuments. Jamais pourtant les inscriptions de l'Iénisséi n'avaient été relevées d'une façon assez complète pour qu'on pût en tenter le déchiffrement avec chance de succès. Enfin, en 1887 et 1888, la Société archéologique de Finlande envoya en Sibérie, sous la direction de M. O. Donner, deux expéditions successives, qui en rapportèrent trente-deux inscriptions. Elles ont été publiées dans un recueil du plus haut intérêt, auquel nous avons emprunté les renseignements qui pré-

cèdent[1]. Une autre mission, confiée par le gouvernement russe à M. N. Iadrintseff, a abouti de son côté à une publication importante[2] qui complète les résultats de la mission finlandaise. M. Iadrintseff a trouvé des inscriptions analogues à celles de l'Ob et de l'Iénisséi au delà de la frontière russe, sur les bords de l'Orkhoun, au sud de Kiakhta, dans les environs de l'ancienne ville de Kara-Korum, dont nous pouvons, grâce à lui, déterminer l'emplacement.

Deux inscriptions chinoises, dont une bilingue, en caractères ouïgours et chinois, qui viennent des mêmes parages, permettent de dater les inscriptions sibériennes avec un grand degré de probabilité. Le texte chinois de l'inscription bilingue mentionne le beg Koek-Khan, qui fonda en 744 le Khanat des Turks ouïgours; l'autre inscription nous donne le nom des Kien-Kouen, qui cessa d'être en usage à partir de l'an 758.

M. Hamy, en présentant à l'Académie des inscriptions et belles-lettres[3] un travail de M. Devéria sur les inscriptions sibériennes, a indiqué les faits principaux qui se dégagent de leur découverte. Les inscriptions de l'Iénisséi se lisent de droite à gauche et paraissent appartenir à une écriture alphabétique; du moins on n'y a reconnu jusqu'à présent que quarante ou quarante-deux caractères différents, chiffre qui n'a rien de surprenant pour un alphabet oriental. D'après

[1] *Inscriptions de l'Iénisséi recueillies par la Société finlandaise d'archéologie*, Helsingfors, 1889, in-folio. Je dois à M. Cordier d'avoir pu consulter et étudier à loisir ce mémoire, encore peu répandu en France.

[2] *Anciens caractères trouvés sur des pierres de taille et des monuments au bord du Orkhon, dans la Mongolie orientale, par l'expédition de M. Iadrintseff en 1889*, Saint-Pétersbourg, 1890, in-folio oblong.

[3] *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, 21 nov. 1890, p. 425, 426 et 448-458.

une tradition répandue chez les Tartares, elles seraient l'œuvre des Tchouds aux yeux bleus, nom par lequel il faut entendre sans doute l'une des tribus finnoises qui se sont succédé dans ces contrées depuis le IIIe siècle avant Jésus-Christ jusqu'à l'invasion des peuples turks, au VIIIe siècle de notre ère. Cette opinion, assez généralement admise, a pourtant trouvé des contradicteurs. Strahlenberg et Abel Rémusat attribuaient les inscriptions sibériennes aux Scythes, Klaproth aux Kirghizes. Tout récemment, M. Möhl, dans un mémoire lu à la Société de linguistique [1], a émis l'idée qu'elles ne proviendraient ni des Tchouds ni des Tartares, mais des Samoyèdes, qui ont été très puissants, avant de tomber dans l'état de barbarie où nous les voyons aujourd'hui. Les recherches entreprises par Munkacsy parmi les Vogouls lui ont fait retrouver un cycle épique racontant leurs guerres contre les Samoyèdes. Des scènes figurées, qui se mêlent aux caractères sibériens sur les rochers de Soulick et où l'on voit des guerriers à cheval, armés d'arcs et de lances, nous ont probablement conservé le souvenir de ces luttes. D'autre part, au siècle dernier, Messerschmidt a recueilli chez les Ougriens (Ostiaks) des bords de l'Ob le souvenir d'une race guerrière établie antérieurement à eux en Sibérie, et qui avait ses villes, ses princes et son écriture à elle.

Peut-être aussi avons-nous là, ainsi que le croit M. Aspelin, les écritures de peuples distincts de race et d'époque. M. O. Donner a communiqué en 1889 [2] à la Société finno-

[1] F. G. Möhl, *Observations sur l'histoire des langues sibériennes* (*Mémoires de la Société de linguistique*, t. VII, quatrième fascicule, 1891).

[2] *Journal de la Société finno-ougrienne*, huitième fascicule, Helsingfors, 1890.

ougrienne une coupe en argent trouvée à Perm et qui porte des caractères fort analogues aux caractères sibériens. Une même famille d'alphabets s'étendait donc depuis Perm jusqu'à la Mongolie, dès le VIIIe siècle de notre ère, avant l'introduction de l'écriture nestorienne dans l'Asie centrale.

A quelle branche de l'alphabet faut-il rattacher ce nouveau rameau? Est-ce à l'alphabet runique, ou bien, comme le voulait déjà Tychsen, aux caractères gothiques, ou bien même à l'un des dérivés de l'alphabet indien? La question est encore discutée; il faut espérer qu'elle ne tardera pas à être résolue, car de divers côtés on s'occupe du déchiffrement des inscriptions sibériennes; certaines analogies de forme, qui ont frappé de tout temps ceux qui s'en sont occupés, et la diffusion même de cette écriture, semblent faire pencher la balance en faveur de son origine runique. Les inscriptions de l'Iénisséi devraient donc être considérées comme une ramification lointaine des anciens alphabets européens, dont l'action se serait ainsi propagée jusqu'aux limites extrêmes de l'Asie.

Rien n'est imposant comme cette marche de l'alphabet à la conquête du monde. Elle a quelque chose du caractère irrésistible et fatal des grandes invasions. En face des migrations des peuples qui lancent périodiquement l'Orient sur l'Occident, nous voyons l'alphabet phénicien remonter le courant. Après s'être établi dans le bassin de la Méditerranée, il pénètre dans le centre de l'Asie de trois côtés à la fois : tandis que l'alphabet indien s'empare peu à peu de toute la région située au sud de l'Himalaya et rayonne jusque sur le Thibet et la Mongolie, l'alphabet syriaque s'avance directement à travers le plateau central et lance une pointe hardie jusqu'en Chine; au Nord, enfin, nous

avons vu l'alphabet gréco-italiote, après avoir contourné l'Europe, devançant les voyageurs modernes, pénétrer à son tour dans les plaines de la Sibérie; et ces trois branches de l'alphabet, parties dans des directions opposées, se sont rencontrées et sont venues se heurter aux murailles de la Chine. C'est la marche même de la civilisation, et les différents degrés de perfection ou de dégradation de l'alphabet correspondent aux différents degrés de développement des peuples.

M. Senart a remarqué que l'alphabet de l'Iénisséi présentait certaines ressemblances avec l'alphabet indien. Peut-être doivent-elles s'expliquer par l'influence réciproque d'alphabets qui n'étaient pas très distants les uns des autres. Il est possible que l'alphabet indien, que nous avons vu établi au Thibet et en Mongolie, se soit avancé encore plus au Nord. Peut-être aussi cette ressemblance vient-elle de ce que les peuples façonnent l'écriture à leur image; si bien qu'un alphabet, en passant dans un nouveau milieu, prend le caractère du sol où il se trouve transplanté, et qu'ainsi des écritures très diverses d'origine finissent par avoir un air de parenté qu'elles n'avaient pas primitivement.

Au centre même de l'empire chinois, dans le Yun-nan, le père Vial[1] a signalé récemment l'existence d'une écriture qui par certains côtés se rapproche du chinois, tandis que par d'autres elle paraît se rattacher à nos écritures alphabétiques. Chose curieuse, l'écriture du Yun-nan offre de singulières analogies avec une autre écriture d'origine toute récente, que nous trouvons à l'autre extrémité du monde,

[1] Vial (P.), *De la langue et de l'écriture indigènes du Yun-nan*, Angers, 1890.

sur la côte occidentale de l'Afrique, le syllabaire de Doalu Bukara[1], qui a été créé de toutes pièces par deux indigènes appartenant à la famille des Vai et qui est usité dans l'État de Libéria et sur la côte des Esclaves. Ce dernier système d'écriture serait intéressant à étudier, parce qu'il nous permet de prendre sur le fait la naissance d'une écriture chez un peuple sauvage, au contact de la civilisation européenne; mais c'est une création tout artificielle et qui sort du cadre de notre étude.

A mesure que l'on s'éloigne du foyer de la civilisation antique, on voit ainsi se multiplier le nombre de ces écritures mal définies, mélange de signes grossiers et de caractères plus réguliers, se reproduisant avec une persistance qui dénote des emprunts faits à des alphabets depuis longtemps constitués. Ces essais pour rendre des langues peu développées devaient s'arrêter avec la cause qui leur avait donné naissance, parce que les races auxquelles ils s'adressaient n'avaient pas un degré de civilisation suffisant pour s'approprier et pour conserver intact le principe de l'écriture alphabétique sur lequel ils reposaient. Par là s'expliquent les altérations de ces écritures alphabétiques perdues aux extrémités du monde, et dans lesquelles on a peine à reconnaître l'alphabet, de même qu'on a peine à reconnaître la figure humaine sous la dégradation de certaines peuplades de la Polynésie. Chaque écriture est l'expression d'une civilisation; abandonnée à elle-même, elle retombe dans la barbarie, comme ces animaux domestiques

[1] Capt. Forbes, *Journal of the Geograph. Society*, t. XX. — M. le Dr Hamy possède une brochure fort rare sur l'écriture et la langue vai, parue sans titre à Londres en 1851 et qu'il a bien voulu me communiquer.

qui redeviennent sauvages lorsqu'ils ne sont plus soumis à l'action directe de l'homme.

Il devait en être de même, à plus forte raison, des alphabets indépendants que nous avons vus se produire sur divers points du monde antique. Ces essais d'écriture, plus ou moins rudimentaires, étaient condamnés à disparaître devant l'alphabet phénicien; créés en vue de circonstances locales, ils ne reposaient pas sur un principe simple et fécond, capable de se modifier suivant les circonstances et de s'approprier à d'autres langues; ils étaient réfractaires à la loi du transformisme, qui est la loi souveraine de l'écriture. Ce sont des tentatives avortées que l'on trouve rejetées aux confins du monde ancien, comme ces débris d'êtres vivants que la mer rejette sur ses bords.

CONCLUSION.

Nous avons épuisé la longue liste des écritures de l'Ancien Monde, et nous en avons suivi les développements, depuis les premiers essais de l'homme pour fixer la parole et donner à l'expression de sa pensée une forme durable, jusqu'à la constitution des alphabets dont nous nous servons encore aujourd'hui. Nous avons vu tous les systèmes, nés sur les points les plus divers, converger vers le même but : l'expression, au moyen de l'écriture, des sons du langage. Le jour où cette formule a été trouvée et où l'alphabet s'est dégagé de son enveloppe idéographique, l'humanité a eu son écriture définitive, pour une longue série de siècles du moins.

En effet, les sons de la parole étant, à peu de chose près, les mêmes partout, les mêmes lettres pouvaient, avec quelques légères modifications, se prêter à écrire toutes les langues.

Telle est la cause du triomphe de l'alphabet. Sans doute, il était beaucoup moins parfait que l'écriture égyptienne, mais il répondait beaucoup mieux aux besoins d'où est née l'écriture, parce qu'il était plus simple et qu'il pouvait s'appliquer à d'autres langues que celle pour laquelle il avait été créé. Aussi devait-il devenir, par la force des choses, l'écriture de tout le monde civilisé.

Tous les alphabets qui sont en usage sur la terre dérivent

des vingt-deux lettres de l'alphabet phénicien, les alphabets indo-européens aussi bien que les autres. Ces derniers en sont même nés à une date relativement récente, de telle sorte que la civilisation indo-européenne, qui est le couronnement du travail des siècles passés, nous apparaît comme la dernière en date, non seulement dans nos pays, mais même dans l'Inde. Ainsi se trouve justifié, suivant le mot de M. Renan, l'un des vieux adages de l'humanité : « Que Japhet habite dans les tentes de Sem! »

Il serait difficile de trouver, dans l'histoire des découvertes, un autre exemple d'une invention qui ait eu une fortune aussi extraordinaire. L'alphabet s'est étendu de proche en proche à tous les peuples de l'Occident et, en Orient, il a supplanté l'écriture cunéiforme et les hiéroglyphes de l'Égypte qui étaient reçus depuis des milliers d'années et qui avaient une littérature très développée. La Chine seule lui a fermé ses portes, mais elle n'a pu le faire qu'en se mettant volontairement en dehors de notre civilisation.

Si l'on dresse une carte des alphabets usités dans le monde, on reconnaîtra qu'ils peuvent se ramener à quatre ou cinq types principaux : à l'est, l'alphabet arabe, qui s'est imposé à tous les peuples de religion musulmane, depuis les confins de la Chine jusqu'à la côte occidentale de l'Afrique, et l'alphabet indien; à l'ouest, l'alphabet latin, qui a été adopté par une grande partie des peuples de l'Europe et par tous ceux du Nouveau Monde; entre les deux, l'alphabet grec, qui est devenu celui des peuples slaves; au nord, enfin, l'alphabet germanique, qui n'est lui-même qu'un dérivé de l'alphabet latin. Encore cette division ne répond-elle pas exactement à la réalité.

L'alphabet latin s'est répandu, soit par le commerce, soit par les lettres, bien au delà de ses frontières naturelles. Ses progrès pendant ces derniers siècles ont même été si considérables qu'il est presque devenu, pour les peuples occidentaux, ce qu'est l'alphabet arabe pour les peuples musulmans. Non seulement il a été adopté par tous les peuples de l'Amérique et de l'Australie, mais il s'est imposé en Europe à des peuples qui avaient leur écriture propre et il est arrivé à être employé, concurremment avec l'alphabet germanique, en Allemagne et en Suède; en Russie, avec l'alphabet slave. Il est la seule écriture des Polonais et des Hongrois. On a pu croire un moment qu'il deviendrait l'écriture commune de tous les peuples de l'Europe et de l'Amérique. Cette tendance à ramener tous les alphabets à deux ou trois nous apparaît comme une conséquence des efforts constants de l'homme pour arriver à une expression toujours plus simple et plus universelle de la parole.

Depuis vingt ans, nous assistons à une réaction dont l'Allemagne a donné l'exemple, et qui tend à enlever sa prééminence à l'alphabet latin, qui était devenu peu à peu un alphabet commun servant aux transactions internationales, et à le remplacer par les anciennes écritures nationales spéciales à chaque peuple. Nous ne croyons pas que l'alphabet germanique, avec ses lettres aux formes compliquées, entre lesquelles les confusions sont si faciles, puisse jamais se substituer aux formes si simples de l'alphabet latin.

Il faut le concours de bien des circonstances pour assurer le triomphe d'une forme de l'écriture. Sans doute, l'appui que donne à l'écriture la puissance matérielle et morale d'un grand empire n'est pas indifférent à sa propagation, mais bien d'autres causes y contribuent, qui ne sont pas

entre les mains d'un homme ni même d'un peuple. L'alphabet latin a dû sa fortune moins encore au génie de Rome qu'à la Bible latine, qui en a fait pour les peuples occidentaux ce que la liturgie grecque a fait de l'alphabet byzantin pour les peuples slaves, le Coran de l'arabe pour les musulmans. Et quand, plus tard, à l'époque de la Renaissance, les Italiens et les Espagnols eurent rompu avec les formes gothiques des alphabets du moyen âge pour revenir aux caractères latins, ce vieil alphabet trouva un nouvel agent d'expansion dans la langue française du XVIIe siècle, qui est devenue, grâce à son admirable clarté, la langue scientifique par excellence. Le Discours sur la méthode a peut-être contribué indirectement autant que la Bible à la diffusion de l'alphabet latin. Les destinées de l'écriture et de la langue se sont même si bien fondues que c'est par une réaction contre la langue française qu'on voudrait proscrire l'alphabet latin. Quelle que soit la fortune de cette tentative, on peut dire que l'avenir ne lui appartient pas, parce que la multiplication des alphabets locaux est contraire à la marche générale de l'écriture. A mesure que l'homme avancera, il donnera à l'expression graphique de sa pensée une forme plus générale et plus accessible à tous.

Arrivera-t-il jamais à créer une écriture vraiment universelle, capable de servir indifféremment à tous les peuples et de s'adapter à toutes les langues? Le XVIIIe siècle déjà s'était préoccupé de ce problème. Volney, avec cet esprit singulièrement pénétrant qu'il portait dans toutes les questions relatives à l'antiquité orientale, avait entrepris de le résoudre; son *Alphabet européen appliqué aux langues orientales,* qui parut en 1819, est un essai d'écriture universelle, appliqué spécialement à la transcription des langues

sémitiques. Ce traité, qui était une œuvre capitale pour l'époque, a été adopté pour la transcription des noms orientaux dans le grand ouvrage entrepris, sous les ordres du Premier Consul, à la suite de l'expédition d'Égypte, la *Description de l'Égypte*, qui a marqué le point de départ des travaux de notre siècle sur l'antiquité égyptienne.

Nous l'avons repris à notre tour, avec une connaissance exacte des langues qui manquait au XVIIIe siècle. L'analyse scientifique des éléments primordiaux du langage et des lois qui président à ses transformations, c'est-à-dire de la phonétique, et d'autre part l'étude comparative des différentes langues ont permis de distinguer des sons que l'on avait confondus sous une notation commune et de faire des alphabets de transcription universelle qui sont une sorte de formule algébrique du langage. Mais il faut distinguer ces alphabets, créés pour les besoins de la science à l'usage des savants, d'une écriture usuelle capable de se substituer aux différents alphabets modernes.

L'histoire de l'alphabet phénicien est là pour nous prouver que, si une réforme de ce genre venait à se produire, elle consisterait dans une simplification, et non dans une notation plus savante des éléments de l'écriture. Encore est-il permis de douter que l'alphabet puisse se prêter à une pareille transformation.

Cette écriture universelle, que l'on rêve pour l'avenir, a déjà existé et nous la connaissons, c'est l'alphabet phénicien, qui a été, à un certain moment, l'écriture de tous les peuples civilisés. Or l'histoire nous a montré que, quelques siècles après sa création, il s'était fractionné en une infinité d'écritures différentes, qui avaient perdu le sentiment de leur origine commune et dont nous arrivons aujourd'hui

seulement à démontrer la parenté. Il y a lieu de penser que les mêmes causes amèneront les mêmes effets. Les différences organiques profondes qui séparent les peuples sémitiques des peuples indo-européens seront toujours un grand obstacle à l'adoption d'une écriture commune aux deux races, et, quand cette écriture existerait, il est probable qu'elle ne tarderait pas, si elle était abandonnée à elle-même, à se scinder en plusieurs branches, parce que les langues transforment constamment leur instrument, l'écriture, conformément à leur génie propre. En tout cas, un alphabet universel suppose entre les peuples une communauté de vues et tout un ordre de relations qui ne semblent pas près d'exister.

La situation de nos écritures modernes rappelle assez celle des écritures de l'Ancien Monde au moment de l'invention de l'alphabet. A cette époque aussi, le monde était partagé entre deux ou trois systèmes d'écriture différents, dont l'un surtout, l'écriture égyptienne, avait porté au plus haut degré de perfection l'expression de toutes les formes du langage. Qu'ont fait les Phéniciens? Ils ont pris dans cet arsenal une vingtaine de signes, ceux qui leur étaient strictement nécessaires, et ils en ont tiré une écriture nouvelle, sans aucun souci de toutes les finesses de l'orthographe, sabrant dans les désinences vocaliques des verbes, jetant au panier tous les compléments phonétiques. Mais cette écriture, quelque grossière qu'elle fût, reposait sur un principe nouveau et fécond, le principe de l'écriture alphabétique, c'est-à-dire d'une écriture dans laquelle chaque lettre répond à un son.

Il faut reconnaître que nous nous en sommes singuliè-

rement écartés et que cette définition ne saurait s'appliquer rigoureusement à nos écritures modernes. Elles ne sont plus phonétiques que dans une très faible mesure; elles sont devenues des écritures savantes, qui ne sont pas sans quelque analogie avec les hiéroglyphes des Égyptiens; chaque mot forme un petit ensemble, dans lequel, à côté d'éléments phonétiques, il y en a d'autres qui ne se prononcent pas et qui servent soit à distinguer à l'œil un mot d'un autre et à en marquer l'origine et la signification, soit à en indiquer la forme grammaticale. Ce défaut, commun à presque toutes nos langues, est particulièrement sensible en français; il faut six lettres pour écrire le mot *aiment,* où la prononciation ne fait entendre que deux sons; encore le premier de ces sons ne répond-il à aucune des deux lettres qui servent à le rendre; beaucoup d'autres mots sont dans le même cas. De là vient, entre l'écriture et la prononciation, un écart toujours plus grand, qui crée une difficulté souvent presque insurmontable pour ceux qui veulent apprendre à écrire nos langues, et contribue encore à séparer les peuples.

Le sentiment des inconvénients de cet état de choses et des dangers qu'il présente pour l'avenir de notre écriture et, par suite, de notre langue, a provoqué un mouvement en faveur d'une réforme de l'orthographe qui en ferait disparaître les anomalies et la rapprocherait, dans la mesure du possible, du langage parlé. A la tête du mouvement s'est placé résolument un des maîtres des études linguistiques en France, M. Louis Havet.

L'entreprise n'est pas nouvelle, et, depuis trois cents ans, elle a été tentée plus d'une fois; mais le trait caractéristique du mouvement actuel, c'est qu'il est parti des hommes qui

ont le plus étudié l'histoire de notre langue et les lois qui président aux transformations du langage. Elle est la conséquence naturelle des travaux accomplis depuis le commencement du siècle dans le domaine de la linguistique et de la philologie comparée. C'est une réforme demandée au nom de la science, qui cette fois est allée au-devant du sentiment public; et l'accueil qu'elle a reçu dès l'abord dans l'Université et parmi ceux qui sont chargés d'enseigner la langue française semble prouver qu'elle répond à un besoin réel.

Et pourtant il est si difficile d'aller contre la tradition que l'on peut se demander si cette tentative, même réduite au plus strict nécessaire, aboutira, et s'il n'est pas trop tard pour l'entreprendre. Les époques d'analyse scientifique ne sont pas celles où l'on crée. Les langues, révolutionnaires quand elles sont jeunes, deviennent conservatrices en vieillissant. Voltaire, qui possédait à un si haut degré le génie de la langue française, avait déjà tenté d'introduire dans notre orthographe quelques simplifications. Il y a échoué. Notre langue est beaucoup moins élastique que du temps de Voltaire, et nous reculons devant des hardiesses qui auraient paru jeux d'enfant aux grands écrivains du XVIIe siècle.

L'un des hommes qui ont le plus fait pour provoquer ce mouvement, M. Michel Bréal, a exposé récemment dans la *Revue des Deux-Mondes*, avec l'autorité qui lui appartient, les difficultés que rencontrerait une pareille réforme, et il a résumé ses idées en un volume qui marque une certaine hésitation dans la voie où il était d'abord entré avec assurance. Notre langue est un édifice si bien arrêté dans toutes ses parties qu'on risquerait de l'ébranler en voulant y tou-

cher. Nous sommes enlacés non seulement par toute notre littérature, mais par une orthographe savante qui rend admirablement toutes les nuances de notre grammaire et qui tient au génie même de notre langue, dont elle fait la clarté.

On dira peut-être qu'il ne s'agit plus là de l'écriture, mais d'une de ses applications; et pourtant on ne peut toucher à l'orthographe sans toucher au principe même de notre écriture, parce que l'écriture ne se borne pas seulement à enregistrer les sons que l'on perçoit, mais aussi les sons latents, qui reparaissent à certains moments et qui marquent la valeur grammaticale des mots et en précisent souvent la signification. De là même viennent les difficultés presque insurmontables de l'entreprise.

Pour qu'une réforme de notre orthographe puisse aboutir, il importe, en tous cas, qu'elle ne se fasse pas d'une façon théorique ni absolue, mais peu à peu, en tenant compte de l'usage, qui s'impose même aux maîtres de la langue, et qu'elle ne s'en écarte que pour le guider dans sa voie naturelle, en s'inspirant de l'esprit de la langue française.

Ce sera, quoi qu'il advienne, un honneur pour les savants de notre époque d'avoir compris les conditions de la vie des langues et d'avoir cherché à faire profiter la nôtre du fruit de leurs travaux. Si notre langue veut garder sa place dans le monde, il faut que l'orthographe, c'est-à-dire l'adaptation de l'écriture à la langue, se tienne aussi près que possible de la réalité.

Notre civilisation marche vite; elle va au plus pressé sans se soucier des questions de sentiment ni du respect des traditions; elle estime qu'en matière d'écriture, comme en toute autre, suivant l'expression de M. Bréal, c'est l'uti-

lité qui doit servir de règle, et il ne serait pas impossible que, si on ne lui réforme pas son instrument, elle le laisse de côté et s'en fabrique un autre. Cette nouvelle écriture n'aurait rien de commun avec nos écritures savantes; ce serait une écriture commerciale, créée pour faciliter les transactions, quelque application du phonographe, une sorte de photographie de la parole, qui nous viendra peut-être d'Amérique.

L'alphabet phénicien n'est pas né autrement. C'était dans le principe une écriture née des besoins du commerce, une sorte de tachygraphie, qui dut paraître bien grossière aux Égyptiens, habitués aux formes élégantes et aux finesses orthographiques de leurs hiéroglyphes; ils l'appelaient l'écriture des vils Hétas et, pendant mille ans encore, ils continuèrent à tracer leurs inscriptions et à recopier leurs livres sacrés et leurs œuvres littéraires avec leur écriture nationale. Si le même fait se reproduit, maintenant ou plus tard, nous assisterons à la répétition des mêmes incidents. Nous aurons, d'une part, une écriture télégraphique, destinée à l'exportation et dont l'enseignement sera réservé aux écoles de commerce, et, d'autre part, l'écriture officielle et savante, qui sera celle des écoles et de la société lettrée. Pendant longtemps encore, on continuera à écrire comme par le passé les chefs-d'œuvre de notre littérature, ce qui n'empêchera pas, quelque jour peut-être, l'alphabet d'être remplacé par une autre écriture, reposant sur un principe nouveau.

L'histoire de l'écriture, en effet, nous permet d'affirmer que, pour qu'une nouvelle écriture soit possible, il faut qu'elle réponde à deux conditions. Il faut d'abord qu'elle prenne pour point de départ l'écriture actuelle et qu'elle

en soit une simplification ; la transformation est la loi constante de l'écriture. Il faut, en second lieu, qu'elle repose sur un principe nouveau, qui marque un progrès sur l'alphabet.

Cette écriture n'a pas encore été trouvée. Qui sait si, à l'Exposition universelle de l'an 1900, ou à celle de l'an 2000, les siècles comptent bien peu en ces matières, on ne la verra pas figurer sur les murs de quelque nouveau chemin de fer Decauville, parmi les inscriptions destinées à être lues et comprises des visiteurs venus de tous les points du monde?

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

Pages.

Introduction .... I-XVIII

PREMIÈRE PARTIE.

L'ÉCRITURE AVANT L'ALPHABET.

Chapitre I. *Les origines de l'écriture.* — Premiers essais de l'homme pour fixer sa pensée par écrit. — Dessins. — Signes mnémoniques. — Marques de propriétaires. — Marques de chasse. — Bâtonnets à entailles. — Stick-messages. — Quippos. — Wampums 1

Chapitre II. *Inscriptions figuratives.* — Fusion des images et des signes mnémoniques. — La pictographie. — Inscriptions figuratives anciennes et modernes. — Inscriptions portatives. — Inscriptions sur bois de l'île de Pâques. — Tatouages 9

Chapitre III. *Écritures hiéroglyphiques du Nouveau Monde.* — *Écriture aztèque.* — Différents genres d'écriture des Mexicains. — Le rébus dans l'écriture. — Le phonétisme s'introduit par les noms propres. — Du rôle des dates et des indications chronologiques dans l'écriture. — *Écriture calculiforme* des Mayas du Yucatan. — De l'étendue de cette écriture et de sa perfection relative. — Éléments de l'écriture calculiforme; les *Katouns.* — Inscriptions et manuscrits. — Le texte se sépare des illustrations et les caractères reçoivent une forme constante. — Tentatives de déchiffrement 26

Chapitre IV. *Les grands systèmes hiéroglyphiques de l'Ancien Monde* 37

Chapitre V. *Écriture chinoise.* — Origine figurative des caractères chinois. — Ancienneté et premiers monuments de cette écriture. — De son principe. — De son caractère phonétique. — Les clefs. — Les transformations de l'écriture chinoise. — *Écriture japonaise.* — Tableau du syllabaire japonais (*Kata-kana*) 40

Chapitre VI. *Écriture cunéiforme.* — Histoire du déchiffrement des inscriptions cunéiformes. — Des différents genres d'écritures cunéiformes et des langues auxquelles on les a appliqués. — Écriture chaldéenne et écriture cunéiforme assyrienne. — Genèse des caractères cunéiformes. — Du rôle des clous ou

des coins. — Caractère complexe de l'écriture cunéiforme. — Elle est à la fois idéographique et syllabique. — Polyphones et homophones. — Tableau comparatif des syllabes simples. — *Écriture perse.* — L'écriture cunéiforme devient alphabétique. — Tableau de l'alphabet persépolitain 56

Chapitre VII. *Écriture cypriote.* — Des inscriptions cypriotes et de leur déchiffrement. — Opinions diverses sur l'origine de l'écriture cypriote. — Tableau du syllabaire cypriote 84

Chapitre VIII. *Écriture égyptienne.* — De ses diverses formes : hiéroglyphique, hiératique, démotique. — Du déchiffrement des hiéroglyphes égyptiens. — Écriture hiéroglyphique. — Des différents modes de formation des hiéroglyphes. — Les Égyptiens avaient un alphabet. — Hiéroglyphes syllabiques et idéographiques. — Analyse de la dernière ligne de la pierre de Rosette. — Écriture hiératique. — Écriture démotique 90

Chapitre IX. *Hiéroglyphes hittites.* — Qu'est-ce que les Hittites? — Découverte d'inscriptions hiéroglyphiques dans le nord de la Syrie. — Spécimen de cette écriture. — Le lion de Marach. — Tentatives de déchiffrement. — Rapports avec les autres systèmes d'écriture 105

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE DE L'ALPHABET. — L'ALPHABET PHÉNICIEN ET SES DÉRIVÉS.

Chapitre I. *L'origine de l'alphabet.* — L'alphabet fait son apparition sur la côte de Syrie. — Les traditions des anciens sur son origine. — Il est né de l'égyptien. — On cherche à l'expliquer soit par l'écriture hiératique, soit par les hiéroglyphes. — Tableau comparé de l'alphabet phénicien et des formes hiératiques et hiéroglyphiques d'où il serait sorti. — Difficultés de ces explications. — Autres théories relatives à l'origine de l'alphabet. — L'alphabet phénicien primitif 115

Chapitre II. *Les alphabets européens.* — *L'alphabet grec.* — Son origine phénicienne est connue des anciens. — Tableau de l'alphabet des inscriptions de Thera. — Triple modification que les Grecs font subir à l'alphabet phénicien : ils renversent le sens de l'écriture, ils redressent les lettres, ils créent les voyelles. — Autres modifications secondaires. — Les lettres additionnelles de l'alphabet grec. — Classification des alphabets grecs et coup d'œil sur leur histoire. — Tableau comparé des alphabets grecs 128

Les dérivés de l'alphabet grec. — *Phrygien.* — *Lycien.* — *Carien.* — Tableau de ces alphabets. — Les alphabets italiotes. — *Alphabet étrusque.* — L'alphabet est arrivé aux Étrusques par l'intermédiaire des Grecs. — Il donne naissance aux alphabets ombrien, osque et sabellique. — *L'alphabet latin.* — Diverses opinions au sujet de son origine. — Est-il né directement du grec ou vient-il de l'étrusque? — L'alphabet latin primitif et ses transfor-

mations. — Modifications dans la forme des lettres et dans la constitution de l'alphabet. — Influence des grammairiens grecs sur la formation de l'alphabet latin. — Tableau comparé des alphabets éolo-dorien, étrusque, ombrien, osque et latin archaïque et moderne........................ 143

Chapitre III. *Des alphabets sémitiques en général.* — Uniformité de la composition des alphabets sémitiques. — Leur histoire se réduit aux modifications qu'a subies la forme des lettres. — Degré de précision auquel on a porté cette étude. — Histoire du déchiffrement des alphabets sémitiques. — Leur classification. — On y reconnaît trois branches principales : le phénicien, l'hébreu ancien et l'araméen. — Il faut y rattacher l'alphabet himyarite et ses dérivés, ainsi que les alphabets de l'Inde.................... 163

Chapitre IV. *Alphabet phénicien.* — Les modifications de l'écriture phénicienne s'expliquent par son caractère cursif. — Inscriptions phéniciennes archaïques. — Alphabet de transition. — La plupart des inscriptions phéniciennes datent de l'époque perse et alexandrine. — Type sidonien, type cypriote, type punique. — De l'écriture cursive des Phéniciens. — Écriture néo-punique. — Tableau comparé des alphabets phéniciens.................... 169

Chapitre V. *Alphabet hébraïque.* — L'écriture hébraïque ancienne. — La stèle de Mésa peut être considérée comme nous fournissant le type de cette écriture. — L'inscription du canal de Siloé et l'époque d'Ézéchias. — L'alphabet hébreu archaïque s'efface devant l'écriture araméenne. — Il se conserve dans les monnaies des sicles du Temple et dans l'alphabet samaritain. — Tableau comparé de ces différents alphabets. — Caractère de l'écriture hébraique.. 188

Chapitre VI. *Écriture araméenne.* — Du rôle des Araméens dans la propagation de l'alphabet. — Les plus anciens monuments de l'écriture araméenne. — La statue de Panémou, les anciens sceaux araméens et les briques bilingues. — Grande ressemblance de cette écriture avec le phénicien archaïque. — L'écriture araméenne à l'époque perse. — L'écriture araméenne devient l'écriture officielle. — La transformation de l'écriture. — Elle s'opère : 1° par la suppression de la tête des lettres; 2° par l'effacement des angles; 3° par un retour des lettres sur elles-mêmes. — Apparition des ligatures. — De la grande diffusion de l'écriture araméenne. — Ses diverses branches. — Inscriptions araméennes d'Égypte. — Influence du papyrus sur l'écriture. — Inscriptions araméennes du nord de l'Arabie. — On retrouve la trace de l'alphabet araméen jusqu'en Perse................. 205

Chapitre VII. *Les dérivés aryens de l'alphabet araméen.* — *Les alphabets de l'Inde.* — On a cru pendant longtemps que l'écriture sanscrite avait une origine indépendante. — Date récente de l'écriture dans l'Inde. — Les édits de Piyadasi. — Texte indo-bactrien et texte indien. — Détermination de la date des inscriptions de Piyadasi. — Origine araméenne de l'alphabet

indo-bactrien. — Origine de l'alphabet indien. — Discussions auxquelles elle a donné lieu. — Le développement de l'écriture en Inde doit sans doute être rapporté au bouddhisme. — Les transformations de l'alphabet indien jusqu'au dévanâgari. — Principe du dévanâgari. — Les grandes ramifications des alphabets de l'Inde. — Branche du Nord ou indo-européenne. — Elle s'avance jusqu'au Thibet. — Alphabet Pa'-sse-pa. — Branche du Sud ou pâlie. — Écriture cursive et écriture monumentale. — Les inscriptions du Cambodge. — Tableau comparé des alphabets de l'Inde. — *Écriture coréenne* 221

Chapitre VIII. *Les dérivés iraniens de l'alphabet araméen. — Alphabets zend et pehlvi.* — Déchiffrement du zend-avesta. — Date récente de l'alphabet zend. — Alphabet pehlvi. — Ses différentes étapes : monnaies iraniennes de l'époque arsacide; chaldéo-pehlvi; monnaies et entailles sassanides; pehlvi des manuscrits. — Tableau des alphabets pehlvis. — Origine perse des alphabets zend et pehlvi. — Le pehlvi se perpétue chez les Parsis. — Il est évincé par l'arabe 245

Chapitre IX. *Les dérivés sémitiques de l'alphabet araméen. — Hébreu carré.* — Origine araméenne de l'hébreu carré. — La transition s'opère par l'écriture des manuscrits. — Inscriptions de l'époque des Macchabées. — L'hébreu carré reçoit sa forme définitive vers le IVe siècle de notre ère. — L'hébreu devient une écriture savante. — *Écriture palmyrénienne.* — Caractère hellénistique de la civilisation palmyrénienne. — L'écriture en porte la trace. — Les inscriptions monumentales de Palmyre. — Le palmyrénien sert d'intermédiaire entre l'hébreu carré et le syriaque. — Les points diacritiques 262

Chapitre X. *L'écriture arabe et ses précurseurs. — Alphabet nabatéen.* — Les Nabatéens sont les Araméens nomades. — Étendue de leur domination. — Découverte des inscriptions nabatéennes. — Leurs diverses catégories. — Le nabatéen franchit le dernier pas qui séparait l'ancien alphabet de l'écriture cursive par la création des ligatures. — Les Nabatéens dans le monde romain. — *Écriture syriaque.* — Elle se rattache au palmyrénien. — Les premiers monuments de l'écriture syriaque. — L'estranghelo. — Il se répand avec le nestorianisme dans l'Asie centrale et jusqu'en Chine. — Alphabet mendaïte. — Syriaque occidental ou jacobite. — Le syriaque est une écriture de manuscrits. — On l'écrivait primitivement de haut en bas. — Preuves à l'appui. — Physionomie de l'écriture syriaque 271

Arabe. — L'arabe marque la dernière étape dans l'évolution de l'alphabet sémitique. — L'écriture arabe avant l'hégire. — Coufique et neskhi. — Ces deux formes d'écriture sont à peu près contemporaines. — Origines de l'écriture arabe; influences syriaques et nabatéennes. — L'arabe devient une calligraphie 276

Chapitre XI. *Les points-voyelles.* — Tableau comparé des alphabets araméens 296

TROISIÈME PARTIE.

LES ALPHABETS DE LA LISIÈRE DU MONDE ANCIEN.

Chapitre I. *Himyarite.* — Définition des alphabets compris dans cette troisième partie. — Les alphabets sémitiques du Sud. — L'himyarite et ses dérivés. — Le royaume de Saba et l'empire himyarite. — Découverte et déchiffrement des inscriptions himyarites. — Caractères généraux de cette écriture. — Son origine. — Importance des inscriptions safaïtiques et mynéennes pour la solution de ce problème. — *Alphabet éthiopien.* — L'alphabet a pénétré avec les Himyarites en Éthiopie. — Nos plus anciens documents sont postérieurs à la conversion des Éthiopiens au christianisme. — Altérations de l'écriture éthiopienne. — Elle tend à redevenir syllabique. — *Inscriptions du Safa.* — Le désert du Safa et les inscriptions safaïtiques. — Caractères de cet alphabet. — Sa parenté avec l'ancienne écriture mynéenne. — Infiltration de l'élément sabéen jusqu'au nord de l'Arabie. — Et jusqu'au cœur de l'empire romain. — Lutte de l'élément araméen et de l'élément couchite en Arabie. — Tableau comparé des alphabets himyarite, éthiopien, ghez, safaïtique et berbère 301

Chapitre II. *Écriture berbère.* — Ses caractères distinctifs. — Elle est l'écriture des populations indigènes du nord de l'Afrique. — Elle s'est continuée jusqu'à nos jours dans l'écriture téfinagh usitée par les Touaregs. — Du déchiffrement des inscriptions libyques ou berbères. — Discussion des divers systèmes. — Incertitude au sujet de l'origine de l'alphabet libyque... 324

Chapitre III. *Alphabets ibériques.* — Absence de monuments phéniciens en Espagne. — Les anciennes populations de l'Espagne, les Ibères et les Celtes. — L'écriture celtibérienne nous a été conservée par les monnaies. — Ses deux types : l'alphabet celtibérien usité dans le Nord, et l'alphabet turdétan propre à la Bétique. — Tableau des deux alphabets. — L'origine de l'écriture celtibérienne est douteuse. — Diverses hypothèses qui la rattachent, soit au phénicien, soit au grec, soit à l'écriture runique. — Caractère complexe de la civilisation espagnole 333

Chapitre IV. *Alphabet ogamique.* — Ogam et le dieu Ogmios. — L'ogam est l'écriture nationale irlandaise. — Tableau des caractères ogamiques. — Le principe de l'écriture. — L'alphabet ogamique dérive, pour la valeur des lettres, de l'alphabet latin classique. — Pour le mode de formation des caractères, il ne se rattache à aucune autre écriture alphabétique. — Diverses variétés de l'écriture ogamique. — Elle paraît avoir été l'ancienne écriture des peuples celtiques. — Parenté de l'ogam avec les bâtonnets à entailles. — On en retrouve l'influence dans l'écriture runique 341

IMPRIMERIE NATIONALE.

Chapitre V. *Écriture runique.* — Le sens du mot *rune.* — Idée mystérieuse attachée par les peuples anciens à l'écriture. — Les plus anciennes traces de l'écriture runique. — Elle se divise en trois familles : runes scandinaves, runes germaniques, runes slaves. — Origine de l'alphabet runique. — Ses altérations. — Il est supplanté, au IVe siècle, par l'alphabet gothique d'Ulfilas. — Il persiste pourtant comme écriture magique. — Tableau des alphabets runique et gothique comparés. — Alphabet glagolitique. — Ancien alphabet slavon de Cyrille et méthode 348

Chapitre VI. *Les écritures de l'Asie septentrionale.* — Inscriptions sibériennes. — Histoire de leur découverte. — Tentatives de déchiffrement. — Elles paraissent se rattacher à l'alphabet runique. — Coup d'œil rétrospectif sur la marche de l'alphabet dans le monde 361

Conclusion 381

TABLE DES PLANCHES ET DES FIGURES.

PLANCHES HORS TEXTE.

Pages.

I. L'exposition de l'histoire de l'écriture (frontispice).

II. Reproduction en lithochromie d'un quippo péruvien 6

III. Obélisque de Nimroud 68

IV. Pierre de Rosette 96

V. Essai de restitution de la stèle de Byblos 162

VI. Inscription phénicienne d'Esmounazar 174

VII. Stèle de Mésa 190

VIII. Statue du roi Panémou (inscription de Singerli) 207

IX. Inscription libyque et néo-punique de Chemtou 328

FIGURES IMPRIMÉES DANS LE TEXTE.

Renne broutant (dessin de l'époque quaternaire) 2

Jeune homme chassant l'aurochs (*idem*) 2

Portion de quippo conservé au musée d'ethnographie 5

Inscription figurative gravée sur les bords de lac Supérieur 10

Proclamation pictographique d'un gouverneur du Van Diémen 12

Peau couverte de dessins coloriés (Amérique du Nord) 14

Inscription sur bois de l'île de Pâques 17

Peintures figuratives des îles Palaos 19

Fragment d'un manuscrit aztèque 24

Peinture chronologique mexicaine 29

Inscription commémorative de la pose de la première pierre du temple de Mexico 30

Chapiteau couvert de caractères calculiformes 31

Fragment de la tablette de Palenqué 33

Caractères chinois anciens gravés sur une lance 43

Inscriptions de Yu le Grand (spécimen des caractères) 44

Uta de l'impératrice Di-tô 53

Tablette des vautours (inscription cunéiforme linéaire; fouilles de M. de Sarzec). 65

Tablette de pierre noire provenant de Tello 66

Brique de Babylone portant le nom de Nabuchodonosor.................. 76
Fragments d'inscriptions hiératiques.................................. 103
Fragment d'inscription démotique...................................... 104
Lion hittite de Marach.. 107
Sceau de Tarku-dimme.. 114
Coupe du Baal-Lebanon... 123
Inscription grecque *boustrophédon* de Thera.......................... 132
Loi de Gortyne (fragment du musée du Louvre).......................... 133
Traité des Éléens... 135
Vase étrusque avec alphabet (vase Chigi).............................. 149
Inscription des as libéraux... 152
Vase et inscription de Duenos... 153
Décret de Paul-Émile sur plaque de bronze............................. 155
Sceau phénicien de Molokram... 169
Inscription archaïque de Nora (Sardaigne)............................. 170
Graffito du colosse d'Ipsamboul....................................... 171
Inscription peinte sur un vase funéraire (nécropole d'Hadrumète)...... 178
Inscription du canal de Siloé... 194
Monnaie du temple... 197
Déaclogue samaritain.. 200
Inscription de la statue de Panémou................................... 207
Vase à libation du Sérapeum de Memphis................................ 213
Petite inscription araméenne de Teïma................................. 217
Stèle araméenne du Vatican (inscription).............................. 218
Premiers édits de Piyadasi en caractères indo-bactriens............... 227
Monnaie des satrapes de Cilicie....................................... 228
Inscription du Cambodge... 241
Papyrus araméen d'Égypte.. 253
Citadelle d'Araq-el-emir; porte surmontée du nom de Tobiah............ 255
Inscription hébraïque des Benei-Hezir................................. 257
Inscription de la synagogue de Kefr-Bereim (1re partie)............... 259
Inscription du montant de la porte de la synagogue de Palmyre......... 260
Inscription de la statue de Zénobie................................... 266
Graffiti palmyréniens... 269
Inscription nabatéenne d'El-Hedjr (Medaïn-Saleh)...................... 275
Inscription bilingue du tombeau de la reine Sadda..................... 280
Le Notre Père en estranghelo, dans une chapelle à Deir-el-Bahari...... 285
Inscription bilingue de Harrân dans le Ledja.......................... 288
Inscription coufique de la Qoubbet es-Sakhrah......................... 289
Graffito coufique du Safa... 290
Inscription en arabe neskhi de l'arc central du Patio de los leones (Alhambra). 295
Stèle himyarite de Saadaouam.. 307
Inscription himyarite sur un cippe en albâtre......................... 309

Caillou du Safa avec dessin et inscription........................... 317
Chameaux gravés sur le mur de la Mehaggeh (Arabie) et inscription thamoudéenne.. 320
Inscription ogamique bilingue de Sagranus f. Cunotami................. 344
Inscription bilingue (runique et ogamique) de Hackness................ 346
Inscription runique de Lillkyrka..................................... 350
Stèle avec inscription sibérienne trouvée par Klementz................ 362

